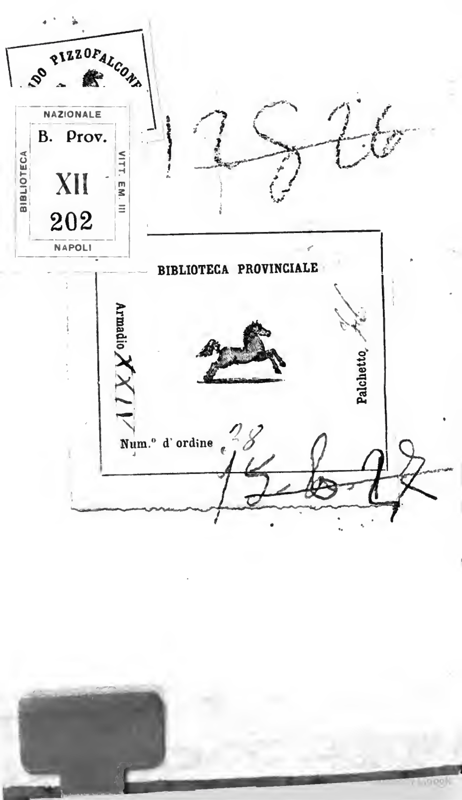




LES

MÉDITATIONS

ET SOUVENIRS

DU

SPECTATEUR FRANÇAIS.

Ouvrages du même Auteur qui se trouvent chez le même Libraire.

TABLEAU HISTORIQUE ET POLITIQUE DE LA FRANCE sous les trois premières dynasties, jusqu'au règne de Louis XIV; dédié à S. M. Louis XVIII, 3 forts vol. in-8. 18 f.

RÉFLEXIONS MORALES sur les délits publics et privés, pour servir de suite à l'ouvrage qui a obtenu le prix d'utilité à l'Académie française, en 1787, in-8. 5 f.

Nota. Cet ouvrage a été adopté pour les Bibliothèques des Lycées.

MOYENS (des) de régénérer la France, et d'accélérer une paix durable avec ses ennemis; in-8. 3 f.

SPECTATEUR (LE) FRANÇAIS, avant la révolution, 1 vol. in-8. 5 f.

— Sous le gouvernement républicain. 1 vol. in-8. 5 f.

LE SPECTATEUR sous le gouvernement royal et légitime de Louis XVIII; 1 vol. in-8. 1817. 5 f.

DANGER (LE) DES SOUVENIRS; 2 vol. in-8. 6 f.

INSTITUTEUR (L') FRANÇAIS, suivi des Maximes d'un Solitaire; 1 vol. in-8. 5 f.

LES

MÉDITATIONS

ET SOUVENIRS

DU

SPECTATEUR FRANÇAIS.

PAR M. DELACROIX,

JUGE, A VERSAILLES.



A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N°. 23.

M. DCCC. XIX.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL,
RUE DE LA HARPE, n°. 80.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'ÉCRIVAIN dont la vie entière s'est presque écoulée sous trois règnes, en traversant une longue période d'anarchie et de despotisme, a-t-il autre chose à faire que de réfléchir, que de méditer? Son imagination épuisée, peut à peine produire quelques pensées éparses qui jaillissent de son expérience et de ses souvenirs; il revient souvent sur celles qu'il a déjà publiées s'il les croit utiles, parce qu'il se flatte qu'elles ne seront pas toujours infructueuses. Qu'on me pardonne donc de donner le jour à ces Méditations qui ne seront peut-être pas perdues pour cette jeunesse à peine entrée dans un monde que j'ai trop bien vu, trop bien observé, pour être douloureusement affecté d'être sur le point de le quitter. Je le sais, d'autres écrivains, avant moi, ont revêtu de plus bril-

lantes couleurs plusieurs des pensées que je présente aujoud'hui ; on ne manquera pas de dire qu'elles n'ont ni le piquant ni le coloris de celles de Labruyère, ni l'originalité des Maximes de Larochefoucault, ni la profondeur de celles de Pascal : mais si elles sont justes sans être ambitieuses, si elles sont plus d'accord avec nos mœurs actuelles, avec les progrès que nous avons faits en politique et en législation, si elles s'adaptent mieux avec notre enseignement public ; pourquoi les laisserais-je tomber dans le silence?

Il est dans la littérature deux routes à suivre: l'une conduit à la célébrité, l'autre à l'estime publique. Il faut du génie pour se hasarder dans la première ; il ne faut que l'ardent amour du bien pour marcher dans la seconde : et c'est dans celle-ci que j'ai été entraîné. Combien elle a été pour moi pénible et épineuse! que de contradictions, que d'obstacles j'y ai rencontrés! ah! si j'étais doué du charme qui vivifie les détails de la vie privée de Rousseau, ou seulement de celui qui donne tant d'intérêt aux Mémoires de Marmontel, je me

plairais à retracer ici toutes les difficultés dont il m'a fallu triompher pour parvenir à publier les projets les plus utiles, à opérer les réformes les plus salutaires. Alors combien nos jeunes littérateurs se trouveraient heureux d'être arrivés à une époque où, délivrés des entraves de la censure, ils peuvent donner un libre essor à leurs pensées, louer franchement tout ce qu'il y a de beau, d'honnête, éclairer le gouvernement sur tous les abus de l'autorité, indiquer les institutions qu'il serait de la sagesse de créer, les établissemens que l'humanité réclame. C'est pour avoir osé devancer cette précieuse époque de la liberté, que ma jeunesse fut abreuvée de dégoûts et d'amertume. A peine étais-je parvenu à faire sortir mon nom de l'obscurité dans la carrière du barreau, que, vivement affecté des erreurs auxquelles les formes de notre ancienne procédure criminelle exposaient l'innocence, je tentai, par des réflexions philosophiques, de dissiper les ténèbres dont on enveloppait les poursuites dirigées contre les accusés. Je réclamai en leur faveur la publicité des

audiences, et la lutte ostensible des témoins contre les tortueuses dénégations du crime ou la noble affirmation de l'innocence. Je déclamai avec force contre le supplice anticipé des prisons où d'horribles cachots engloutissaient les victimes d'une prévention trop précipitée. Je signalai la torture comme une invention perverse qui fesait sortir le mensonge de la faiblesse, et arrachait souvent la calomnie de l'impatience de là douleur; je tonnai contre cette épouvantable disposition de la loi qui contraignait le faux témoin à persister dans le mensonge après le recollement. Puisque si, à la confrontation, touché du danger auquel il exposait l'accusé, il revenait à la vérité, il courait le risque d'être puni comme criminel. Eh bien! ces vérités que je fis retentir aux oreilles de tous les magistrats, attirèrent sur moi la censure de ceux qui avaient vieilli dans l'habitude des condamnations. L'éloge que se permit d'en faire le Journal de Paris, suspendit pendant plusieurs jours le cours de cette feuille, et ses rédacteurs, frappés d'épouvante, ne trouvèrent grace devant

l'austérité du parlement qu'en promettant de ne plus parler de mes projets de réforme (1). A combien de détours ne fus-je pas obligé de recourir, pour échapper à la circonspection craintive du garde des sceaux Miroménil, avant de donner le jour à l'ouvrage qui obtint, en 1787, le prix d'utilité que lui décerna l'Académie française ! Quelle fut mon erreur, lorsqu'après les grands principes posés par l'assemblée constituante, j'imaginai qu'il me serait permis de donner un libre essor à mes réflexions sur les écarts des usurpateurs de l'autorité souveraine! Combien fut plus grand le danger auquel m'exposa, peu de temps après, mon aveugle

(1) Si ces réflexions furent perdues pour la gloire de l'auteur, elles ne l'ont point été pour l'honneur de notre législation : l'ancien Répertoire de Jurisprudence et l'Encyclopédie par ordre de matières les ont recueillis bien avant la révolution, comme on peut s'en convaincre aux mots Prisons, Publicité de l'audience, Question, etc. M. Merlin n'a pas dédaigné de leur donner place dans sa volumineuse collection. Ainsi on ne peut pas me contester l'antériorité de date sur nos modernes réformateurs.

confiance. Je me le rappelle encore, mon cinquième volume sur les constitutions de l'Europe venait à peine de recevoir le jour, lorsque mon libraire s'offrit à mes yeux, tout épouvanté, en s'écriant : Monsieur ! nous sommes perdus: vous avez osé improuver la mort de Louis XVI ; faire de ce monarque un portrait qui semble être la censure du jugement prononcé contre lui : Vous avez assimilé le tribunal de la convention à celui des *zélateurs* : des murmures s'élèvent de toutes parts contre cette production que je voudrais pouvoir anéantir ; mais déjà plus de mille exemplaires circulent dans le public, et il ne m'est pas possible de parer le coup qui va nous frapper l'un et l'autre. Hélas! lui dis-je, déjà vous m'en paraissez abattu : quant à moi, je ne le crains pas, je serai une victime de plus de la vérité. Heureusement ce premier danger s'évanouit avec les paroles effrayantes du libraire. Si je n'eusse écouté que les conseils de la prudence, j'aurais étouffé, comme tant d'autres, toutes les affections d'une ame consternée, mais comment demeurer té-

moin de toutes les iniquités, de tous les actes de barbarie qui me fesaient journellement tressaillir d'horreur ; j'essayai d'en arrêter le cours en employant tantôt l'arme du ridicule, tantôt celle du raisonnement, quelquefois celle de l'ironie : j'en formai un faisceau que je lançai contre l'hydre qui dévorait journellement tant de citoyens et menaçait d'engloutir toutes les fortunes. Cette hostilité téméraire attira sur moi toute la fureur du monstre que j'osais attaquer, et peu s'en fallut que je ne payasse de ma tête mon imprudente audace. Hélas ! quel gré m'a-t-on su de mes efforts ? ceux dont j'avais voulu défendre l'existence, m'abandonnèrent à ma faiblesse, et semblèrent me reprocher de ne m'être pas assez montré à découvert devant l'ennemi que j'avais combattu. A les en croire, c'était une honte pour moi d'être sorti de la lutte la plus périlleuse seulement avec quelques blessures. Descendu du tribunal révolutionnaire, j'avais pris la résolution de me laisser éteindre dans l'obscurité, en me tenant à l'écart de tous les événemens, de toutes les catastrophes que fesait naître

notre révolution, lorsqu'un calme trompeur s'offrit à ma vue; je crus qu'il était possible de manifester quelques sentimens de douleur, de laisser transpirer des regrets, sans doute superflus, mais dont l'expansion pouvait soulager un cœur affligé. Ce fût cette illusion qui remit dans mes mains une plume que j'avais depuis long-temps délaissée, et ralluma mon imagination. Elle se complut à peindre les affections et les égaremens d'un ancien serviteur du roi, qui semblait ne plus vivre que dans le passé, et se traînait lentement à la mort, accablé de ses pénibles souvenirs. Tout l'art que j'employai pour adoucir mes couleurs et voiler ma plus secrète pensée, ne put me préserver d'une nouvelle persécution. Un ministre inquiet et soupçonneux ne démêla que trop mon intention, et accabla de tout le poids de son autorité le fruit de mes veilles; ma composition lui parut un outrage à la puissance dont il se glorifiait d'être le premier appui. Que de démarches, que de sacrifices de tout genre ne fus-je pas obligé de faire pour préserver de l'anéantissement une

création à laquelle j'attachais d'autant plus d'intérêt qu'elle était sortie du sein de la tristesse ! La France était, à cette époque, sous la domination de l'ambitieux étranger qui feignit d'abord de vouloir partager la souveraineté avec deux collègues, qu'il fit bientôt descendre dans un rang inférieur, en ne leur laissant que l'éclat d'un vain titre. Après avoir absorbé toute l'autorité, il se montra jaloux de toutes les affections, de tous les hommages, il voulut qu'on ne vît que lui dans le monde entier : jaloux du seul souvenir qu'on pouvait conserver pour une dynastie qu'il s'efforçait d'effacer de tous les esprits, le moindre regret qu'on paraissait exprimer était un crime à ses yeux. Il avait alors pour ministre un grand inquisiteur dont les *familiers* pénétraient dans toutes les demeures, s'insinuaient dans tous les cercles ; ce furent eux qui rapportèrent à leur chef qu'un ouvrage qui avait pour titre le *Danger des Souvenirs*, commençait à exciter une vive émotion parmi ceux qui chérissaient encore la mémoire de la plus illustre victime du siècle. A l'instant l'ordre fut

donné d'arrêter la vente de cette pernicieuse production ; les plus terribles menaces jetèrent l'épouvante dans la librairie; tous les exemplaires furent saisis, resserrés avec soin, et l'auteur fut signalé comme un incendiaire qui venait de rallumer une flamme qu'on se flattait d'avoir éteinte ; cependant quelques amis effrayés du péril qui menaçait au moins ma liberté, parlèrent si hautement en ma faveur, que le chef de l'empire voulut prendre connaissance d'un ouvrage sur lequel on portait des jugemens si contradictoires ; ses yeux s'arrêtèrent sur une page où je disais, en parlant du conquérant de l'Egypte, qu'il s'était élevé à un si haut degré de puissance , que *tout ce qui avait formé l'empire de Sésostris n'était plus qu'une de ses provinces*..Flatté de cette hyperbole, il s'écria dans un sentiment d'orgueil : quel est donc le stupide censeur qui a pu condamner un pareil ouvrage? A cette exclamation, tous les témoins crurent que l'auteur et l'ouvrage allaient triompher de la censure : mais bientôt le terrible ministre, averti du danger qui allait compromettre

son autorité, fit remarquer à son maître qu'à la fin de mon ouvrage, je paraissais m'excuser des éloges que je lui avais donnés, en disant que *les livres, comme les voyageurs, avaient besoin de passeports pour ne pas être arrêtés en route.* Il n'en fallut pas davantage pour me replacer sous la main de l'inquisiteur, qui ne me pardonnait pas d'avoir tracé le portrait d'un régicide en proie aux remords les plus déchirans : rien ne put l'adoucir, ni les témoignages favorables de *Charles Lacretelle*, qui n'avait point oublié que, réfugié à Rouen, je m'étais exposé à la prison pour l'en garantir en lui donnant l'hospitalité, (1) ni le zèle du spirituel *Lemontey*, qui eut la franchise de me révéler la véritable cause de l'aversion que me portait mon persécuteur, qui poussa l'insolente fierté jusqu'à me

(1) Hélas! je ne fis pour lui que ce que j'ai fait depuis pour le sage Desmeunier, que j'ai soustrait aux recherches actives des révolutionaires, que ce que j'aurois voulu faire pour le chantre des mois, et pour tant de lettrés qui furent victimes de leur attachement à la cause royale.

refuser l'audience qu'il m'avait d'abord promise, et eut la perfidie d'imposer silence aux journalistes sur mon ouvrage, après m'avoir constitué en frais par les nombreux changemens qu'il avait exigés, et qui détruisirent tout l'effet de ma composition.

En voilà trop, sans doute, sur un sujet qui m'est personnel, et auquel je n'ai donné de l'étendue que pour prouver aux jeunes écrivains qu'ils doivent s'estimer heureux que leurs talens puissent, sous l'influence de la loi, se développer sans avoir à redouter l'arbitraire d'une censure inquiète et soupçonneuse; tandis que celui qui ne s'était jamais écarté des sentiers de la loi et des principes de la morale, fut exposé, dans sa pénible carrière, à tant d'orages et de persécutions. Qu'ils ne se fassent cependant pas assez d'illusion pour croire que la littérature ne sera plus pour eux qu'un champ de roses sans épines : la censure est abolie, mais les censeurs vont naître en foule : s'ils ont la liberté de tout écrire, on aura celle d'imprimer d'eux et de leurs ouvrages tout le mal que la haine

suggérera ; s'ils se jettent dans les écarts d'un parti, ils seront en butte aux traits dont l'autre les accablera : on dira d'eux qu'ils font de leur esprit l'usage le plus funeste, et soufflent la sédition avec une perfide adresse ; qu'ils mettent en péril les fortunes publiques : d'un autre côté on les accusera d'être des hypocrites qui, sous le masque de la religion, veulent nous ramener aux fureurs du fanatisme, faire reparaître parmi nous le monstre de l'inquisition : si, plus sages, plus modérés, ils se proposent de marcher à une égale distance de deux puissances littéraires qui se disputent aujourd'hui l'opinion publique, on les laissera passer en silence pour aller se perdre tranquillement dans le gouffre de l'oubli.

Tout pénétré que je sois de la vérité de ces réflexions, je n'en persévère pas moins à publier mes pensées : quel que soit le jugement qu'on en portera, je le déclare, jamais je ne me repentirai de leur avoir donné le jour, parce qu'elles ont été inspirées par un sentiment pur, par le désir qu'elles fussent utiles à la génération nais-

sante. Si je ne craignais d'être accusé de vanité, j'oserais dire que j'ai la confiance que cet ouvrage pourra devenir un jour le manuel de la jeunesse.

Je ne m'aveugle pas néanmoins sur son mérite au point de croire qu'il ramènera les pervers à la vertu. Ce n'est pas à de froids moralistes que cet honneur est réservé ; il n'appartient d'opérer de semblables conversions qu'aux orateurs de la chaire. Puissent-ils ne jamais abuser de la faculté qu'ils ont de remuer les ames, d'agiter les esprits, d'entraîner leurs dociles auditeurs aux actes les plus vertueux, comme aux excès les plus condamnables !

Je ne le dissimulerai pas, j'ai réuni tous les efforts de mon imagination pour donner à cet ouvrage le plus haut degré d'utilité, pour amener tous les esprits aux vérités les plus essentielles à l'ordre public, pour tempérer toutes les exaltations politiques et religieuses, enfin pour terminer ma carrière littéraire, sinon avec gloire, dumoins de la manière la plus honorable pour un écrivain.

Il ne m'appartient pas de prononcer sur

le mérite des *Conseils à une mère* que j'ai ajoutés à mes Méditations : je me contenterai de dire que si je les avais crus étrangers à l'objet de mon travail, je me serais abstenu de les publier. Plus je les relis, plus je me persuade que pas une excellente mère, pas un vertueux chef de famille ne me saura mauvais gré d'avoir tenté d'éclairer les nouvelles routes que la révolution a frayées devant la jeunesse qui s'y engage souvent avec plus de témérité que de prévoyance.

Je n'ajouterai plus qu'un mot : depuis que j'ai essayé de faire revivre dans notre littérature le *Spectateur français* que Marivaux a laissé mourir, les feuilles que j'ai publiées sous ce titre ont été tellement altérées par tant de contrefaçons, ont reparu sous tant de formes diverses ; des écrivains très-estimables ont, en si grand nombre, publié sous le même titre leurs opinions politiques et littéraires, que je crois devoir déclarer que je n'avoue pour être véritablement de moi, que le *Spectateur avant la révolution*, que l'édition du *Spectateur sous le gouvernement révolution-*

naire, précédée d'une épître à MONSIEUR; qu'un Ministre de l'intérieur dont mes éloges blesseraient la modestie, a jugé digne de trouver place dans toutes les bibliothèques publiques, enfin que le *Spectateur français sous le gouvernement royal de Louis XVIII;* les autres me sont étrangers, et je ne demande pour toute justice à mes lecteurs, que d'être jugé sur ceux dont je me déclare l'auteur.

LES MÉDITATIONS ET SOUVENIRS DU SPECTATEUR FRANÇAIS.

PENSÉES DU SOLITAIRE.

Beaucoup de gens ne peuvent supporter la solitude, l'ennui les y consume. Ne serait-ce pas par la raison qu'on se déplaît dans la société de son semblable, s'il est dénué d'esprit, d'imagination, et si son caractère sombre l'ensevelit dans le silence?

Il faut que la haine et la vengeance soient des passions bien impérieuses, puisqu'elles l'emportent dans le cœur de l'homme sur son intérêt personnel.

Que d'insensés se sont exposés à perdre les honneurs, la vie et tout ce qu'ils aimaient le plus au monde, pour ne pas laisser une légère offense impunie. Une certaine classe appelle cela de la bravoure. Comment ce qui est un délire

évident, peut-il être honoré du nom de courage?

Une valeur bien estimable est celle qui nous fait braver l'opinion publique lorsqu'elle est insensée.

Le goût en littérature est un tact de l'esprit; en musique c'est le tact d'un sens; en peinture, en sculpture, en architecture, c'est le résultat de nos comparaisons entre les beautés de la nature et le beau idéal. L'homme dont l'esprit est sans culture, n'est pas plus sensible à l'harmonie de la poésie et à la juste expression de la prose, qu'un sourd ne l'est à la musique ou un aveugle aux productions des beaux-arts, et cependant ce sont presque toujours ces sourds et ces aveugles que le génie a pour juges.

Les réputations, les renommées sont comme les flots qui bouillonnent et s'élèvent un instant: l'œil ébloui a peine à les suivre dans la course rapide qui va les absorber dans la profondeur de l'océan.

Que d'hommes se sont précipités dans la misère et le désespoir pour n'avoir pas voulu se contenter de ce qui aurait fait la félicité du plus grand nombre!

Le vœu le plus raisonnable, c'est celui de pouvoir écarter de soi la douleur et la maladie;

le reste ne mérite pas d'être compté pour un mal; et si l'on en excepte la santé, il est bien peu de choses qui doivent être considérées comme un bien.

L'excessive prudence est souvent la source de bien des regrets, mais elle n'amène jamais de remords.

On peut se reprocher d'avoir été trop circonspect; mais qui peut en rougir?

Il est des temps orageux où il faut savoir tout oser : la témérité est alors de la sagesse.

Il est peu d'hommes doués d'esprit et d'intelligence qui n'aient trouvé dans le cours de leur vie l'occasion de s'élever à quelqu'emploi important; malheur à celui qui la laisse échapper, elle ne revient presque jamais.

Il est pour les fortunes publiques et privées, des crises morales qui vous rendent à la vie, ou qui vous tuent.

Il est des riches qui fortifient le mépris pour les richesses, comme il est des grands qui dégoûtent des grandeurs, ils semblent être nés pour donner plus de prix à la médiocrité.

Un beau génie est encore plus sûr, quoiqu'on en dise, d'exciter l'admiration que l'envie.

Si l'on ne jouit pas toujours des avantages de son talent, c'est parce qu'on est trop pressé

d'en jouir. La prudence consiste à mériter la faveur et à savoir l'attendre.

Les vieillards se plaisent au milieu de la jeunesse parce qu'ils aiment à se rappeler ce qu'ils furent autrefois; et si les jeunes gens s'en éloignent, c'est parce que ceux-ci n'aiment pas à considérer ce qu'ils seront un jour.

Pour porter un jugement équitable sur les femmes, il faudrait n'avoir ni trop à s'en louer, ni trop à s'en plaindre.

Les sages s'accordent à vanter l'obscurité, et cependant personne ne veut s'y fixer. Ne serait-ce pas là une preuve qu'il y a plus de sagesse en paroles qu'en pensées?

Rien n'est plus propre à dégoûter des louanges et des éloges publics que l'oubli dans lequel sont tombés la plupart de ceux qui en furent accablés de leur vivant.

Que de guerriers sont morts pour la gloire, et n'ont trouvé que le néant!

En ne voulant vivre que pour la postérité, on ne vit souvent ni pour elle ni pour soi.

Bien des amis de l'humanité qui prétendent rendre les hommes meilleurs, emploieraient mieux leur temps à se corriger eux-mêmes; ils veulent bâtir des palais pour les autres, et négligent de purifier leur demeure.

Plus on relit Lafontaine, plus on s'aperçoit qu'on a eu le tort de prendre les plus hautes vérités pour des fables.

Les véritables grands sont ceux qui le paraissent encore lorsqu'ils n'ont plus ni richesses, ni pouvoir, ni dignités.

On croirait qu'après tant de beaux traités sur l'éducation pour la jeunesse, elle a beaucoup gagné en politesse, en modestie, en délicatesse d'expressions, en pureté de sentimens; par quelle fatalité le contraire est-il donc arrivé? Ne serait-ce pas parce que les exemples domestiques détruisent les meilleures leçons?

Une femme que sa beauté et ses travers ont mise à la mode, fait quelquefois plus de ravages dans la société que tous les moralistes, tous les orateurs ne peuvent produire de bien.

La première coquette qui, pour attirer sur elle tous les regards, s'avisa de découvrir ses bras et de ne porter que des vêtemens transparens, entraîna dans la tombe plus de jeunes femmes aimables que tout l'art des médecins n'en peut guérir.

Si un écrivain dont la plume licencieuse se plaît à décrire ce qui offense le plus la pudeur, pouvait en prévoir les conséquences, ils se hâterait d'effacer tout ce que son imagination a créé; à

moins qu'il ne ressemblât à ces hommes environnés d'ennemis, qui dans leur désespoir mettent le feu aux poudres pour faire périr avec eux tout ce qui les approche.

De tous les auteurs qui ont déclamé contre l'Académie française ou l'Institut, il n'en est peut-être pas deux qui n'eussent désiré d'y être admis. Celui qui attache véritablement peu d'importance à cette faveur, s'interdit toute démarche pour l'obtenir, et toute satire qui doit l'en exclure.

Il est des hommes d'un naturel si impérieux, qui commandent avec tant de hauteur, qui exigent une soumission si aveugle, qui s'irritent tellement des objections les plus plausibles, qu'il est heureux que leur autorité ne s'exerce que sur une femme, sur des enfans et sur un seul serviteur.

On prétend que sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. Nous avons vu aussi des hommes assez éclairés, assez célèbres pour que deux siècles se les disputassent. De ce nombre est le chancelier d'Aguesseau et le philosophe Fontenelle.

Le dix-septième siècle l'emporte-t-il sur le dix-huitième par le génie et le talent ? question vaine et enfantée par l'esprit de parti. Quel

homme peut se vanter de tenir d'une main ferme cette balance dans laquelle il placera les noms de Bossuet et de Buffon, de Fénélon et de Montesquieu, de Turenne et du maréchal de Saxe ? laissons chaque siècle briller de ses lumières ; le vrai talent s'en éclaire, la médiocrité cherche à les obscurcir.

Pour s'étonner et se plaindre de l'ingratitude de ses concitoyens et des princes, il faut ignorer les services qu'a rendus à la France et à son monarque, la célèbre Jeanne d'Arc qui, après avoir arraché sa patrie à l'Anglais, et placé la couronne sur la tête de Charles VII, périt dans les flammes parce qu'on ne daigna pas traiter de sa rançon, et dont la mémoire, si indignement outragée par le talent, n'a pas même fourni le sujet d'un éloge académique.

La célébrité a coûté si cher à la plûpart de ceux qui l'ont acquise, qu'il est bien peu d'hommes qui voulussent l'avoir à pareil prix.

Grace à l'esprit de système en médecine, en astronomie, en législation, en politique, en religion, il est plus difficile de publier une erreur nouvelle, que de découvrir une vérité.

Les grands hommes ne sont pas toujours assez difficiles en ennemis : si Voltaire eût mieux su apprécier les siens, il ne leur eût pas fait l'hon-

neur de les combattre avec cette arme du ridicule, que nul autre ne maniera comme lui.

Lorsqu'on a lu la correspondance du grand Frédéric, on ne peut pas lui refuser la justice de penser que s'il fut dans sa jeunesse l'Achille des rois, il mérita dans sa vieillesse d'en être surnommé le Nestor.

C'est beaucoup pour le génie de créer un bel ouvrage, soit en vers soit en prose; c'est peut-être encore plus à la faveur et à l'intrigue qu'à l'opinion publique, qu'il est réservé d'en déterminer le succès.

Il y a des gouvernemens où la censure livre aux flammes les productions qui déplaisent; il en est d'autres où l'on se contente de les étouffer: ce moyen est le plus prudent, et les empêche de renaître de leurs cendres.

Les bons médecins poursuivent les maladies, ceux qui ne sont jaloux que de le paraître, se contentent de courir après les malades.

L'émétique, le quinquina qui sont les grands auxiliaires de la médecine, étaient inconnus des anciens, et cependant la mort ne voit pas diminuer le nombre de ses victimes. Qu'en faut-il conclure? qu'en vain les remèdes se multiplieront, si l'imprudence et le délire des hommes produisent plus de moyens de les dé-

truire, que le savoir n'en découvre pour les conserver.

Puisque les frais de greffe, les droits d'enregistrement, l'avidité des procureurs, les prétentions des avocats n'empêchent pas que les tribunaux ne soient assaillis de plaideurs, quel serait donc leur nombre si, comme on l'a trop souvent fait espérer, la justice devenait gratuite?

Ceux qui ne réclament que l'équité, placent leur confiance dans les lumières des juges; mais il en est beaucoup d'autres qui spéculent sur leurs erreurs; et voilà pourquoi les mauvais jugemens multiplient les mauvais procès.

L'homme est si stupide dans son enfance, si ignorant dans sa puberté, si étourdi dans sa jeunesse, si pitoyable dans sa vieillesse, que s'il n'embellit pas sa maturité de quelque lueur de sagesse, je ne vois pas pourquoi il voudrait qu'on le comptât parmi les êtres raisonnables.

Toutes les renommées sont relatives. Aux yeux d'un guerrier, le sublime Corneille est peu de chose, en comparaison du grand Condé: un géomètre place Molière bien au-dessous de Lagrange; un physicien ne fait pas un grand cas de Labruyère; et Boileau est bien inférieur à Dumoulin ou à Domat, dans l'opinion d'un bon praticien.

Qu'il est insensé celui qui prétend à l'estime et à la considération générale ! s'il a l'éloquence de Démosthènes, il n'aura pour admirateurs que ceux de l'art oratoire ; s'il possède les grandes qualités d'Alexandre ou de César, il conquerra l'admiration des ambitieux et de tous ceux qui attachent un grand prix à l'esprit de domination ; mais un janséniste mettra toujours Quénel et Nicole au-dessus de lui.

Pour se convaincre des limites de l'esprit humain, il suffirait de réfléchir sur ce qui a été créé en poésie, imaginé en astronomie, reconnu en géométrie, indiqué en médecine, il y a trois ou quatre mille ans.

Avant de prétendre établir notre supériorité sur les anciens, il faudrait fixer le point d'où ils sont partis, et marquer celui où ils sont parvenus. On reconnaîtrait peut-être qu'ils ont fait bien plus de pas dans la science, avec la seule force de leur esprit, que nous avec des instrumens nouveaux et plus parfaits que les leurs.

Quelle différence entre nous et les Athéniens! Ils n'avaient point de livres ; quelques rares manuscrits, quelques leçons de philosophes, quelques discours d'orateurs, quelques pièces de théâtre, formaient toute leur instruction ;



et cependant la plus légère faute de langage choquait les oreilles du peuple : malgré cette grande découverte de l'imprimerie, et ces immenses bibliothèques qui effrayent les yeux et la pensée, la grande majorité de la nation ne sait ni lire ni écrire, et offense même l'oreille de l'étranger par l'incorrection de son langage.

Il y a des époques de calamité pour tout ce qui respire : les peuples, les rois, les empires en sont frappés ; ce sont autant de leçons que la providence semble donner aux hommes pour les préserver d'une funeste sécurité, et pour leur apprendre que nul d'entre eux, quelque riche, quelque puissant qu'il soit, n'est à l'abri du malheur et de la misère.

Je laisse à nos physiciens l'honneur de remonter au principe du mouvement des corps célestes, et à déterminer par quelle force d'impulsion les planètes sont assujéties à décrire le même cercle. Mon esprit lourd et paresseux demeure attaché à la terre, il se borne à observer la société, et il voit avec humilité que les ressorts qui font mouvoir tous ses membres, sont la soif des honneurs, celle des richesses, et celle des liqueurs enivrantes : Il en conclut que si les moralistes sacrés ou-

profanes parvenaient à éteindre ces soifs différentes, la société tomberait dans un état de léthargie qui la rapprocherait de celle des Cénobites qui, tout occupés d'un autre monde, dédaignaient de travailler pour celui-ci.

Quelques naturalistes prétendent avoir découvert des ossemens d'éléphans sous le climat glacé de la Sibérie; d'autres affirment que des élans ont habité les forêts de la Germanie, et que les révolutions que notre globe a éprouvées, ont transporté au nord les productions du midi. N'en serait-il pas de même de quelques sentimens sublimes qui, par des révolutions morales, se seraient effacés de nos âmes, ou seraient tellement dégénérés, qu'on ne pourrait plus les reconnaître ?

Lorsque j'entends un philosophe, un sage discourir dans nos cercles sur le désintéressement, sur le charme de l'amitié, sur le plaisir attaché à la bienfaisance, je crois voir un médecin qui essaie de distraire des malades, parce qu'il désespère de les guérir.

La plupart des hommes les plus ardens pour la liberté, se condamnent, par une contradiction bien bizarre, à demeurer les esclaves des plus absurdes préjugés.

De toutes les opinions qui nous subjuguent,

la plus impérieuse est celle de se croire obligé de rendre orphelins les enfans d'un ami qu'un accès de colère a égaré, ou à mourir de sa main.

C'est souvent faute d'avoir réfléchi sur les inconvéniens d'une profession, qu'on l'embrasse, qu'on s'en dégoûte.

Que d'auteurs, d'acteurs, d'artistes et d'avocats n'ont pas prévu qu'ils s'exposaient à être sifflés, censurés et contristés, en soumettant leur destinée à l'opinion publique et au jugement des hommes!

En voyant combien de célibataires ou d'époux sans postérité s'agitent pour accroître leur fortune, on se demande quelle serait donc leur sollicitude et leurs tourmens, si la durée de la vie humaine était moins limitée?

Avant de s'occuper d'amasser tant de richesses pour en jouir un jour, il faudrait penser qu'il est douteux qu'on parvienne à ce jour éloigné; et qu'en supposant qu'on y arrivât, ce serait plutôt le temps des regrets que celui des jouissances.

Il est possible de supporter la colère, les emportemens et les caprices de l'objet que l'on aime, mais l'excès de l'avilissement est d'y

demeurer attaché malgré ses mépris, ou le dégoût qu'on lui inspire.

Le gouvernement d'un pays peut en changer la législation et les mœurs, mais le caractère national reste toujours le même.

Les habitans de nos provinces du nord et du midi ont beau venir se confondre dans la capitale, ils y conservent presque tous, même après un long séjour, les signes distinctifs de leur origine : comment donc exiger de tant d'êtres dissemblables les mêmes sensations, le même goût, la même délicatesse?

Si la vie de l'homme devait se terminer comme celle des animaux, si son avenir devait être le même, loin de se glorifier de la supériorité de son intelligence, il n'aurait que sujet de s'en plaindre, puisque c'est à elle seule qu'il doit le malheur de prévoir la misère et les douleurs qui doivent obscurcir sa vie et le conduire au tombeau.

Est-il un seul matérialiste qui ne dût préférer à son existence celle du lion qui ne connaît point de maître dans les forêts et les déserts, qui immole à sa faim tous les êtres vivans qu'il rencontre? D'après leur funeste système quelle raison ont-ils de se croire su-

périeurs à l'aigle qui n'a point d'égal dans les airs, qui peut saisir tout ce qu'il poursuit, se met, lorsqu'il le veut, hors de l'atteinte de la flèche empoisonnée ou du plomb meurtrier, et voit souvent un siècle s'écouler avant que la mort le précipite du vaste domaine qu'il parcourait avec une si noble assurance?

Le voyageur qui a long-temps erré de contrée en contrée, et observé les divers gouvernemens, finit par se convaincre que ce n'est pas un climat plus favorable, un gouvernement plus équitable qui rendent l'homme heureux; mais qu'il doit plutôt son bonheur à l'ignorance des jouissances que la nature lui a refusées. Le Japonais n'envie pas plus la liberté du citoyen de Londres, que le Lapon n'est jaloux de l'air parfumé des campagnes de Naples.

Une grande vérité, c'est que pour ne pas être mal dans ce monde, il ne faut pas trop s'occuper d'y être mieux. Le bonheur qu'on éprouve, fuit devant celui que l'on cherche.

Il y a si peu d'accord dans les affections de la même société, que ce qui assure sa prospérité, excite les regrets et la douleur de plusieurs de ses membres.

Il y a bien peu de calamités qui ne tournent au profit de quelques égoïstes.

Malheur au spéculateur dont la félicité est subordonnée à l'infortune publique!

C'est toujours un tort que de placer son bonheur loin de la prospérité commune.

Lorsqu'on peut se complaire à s'abreuver des larmes de ses semblables, on mérite de n'en recevoir ni secours ni protection; et cependant combien d'hommes sont accueillis, fêtés, parce qu'après avoir spéculé sur la misère et la famine, ces deux fléaux les ont comblés de richesses!

Il y a des saisons pour les fleurs; il y a des époques pour les honneurs et les dignités; l'œil est émerveillé de la variété des unes, la sagesse est étonnée de la diversité des autres.

Que de longs périls, que de confidences indiscrètes on s'épargnerait, si l'on savait mieux apprécier l'intérêt que les autres prennent à ce qui ne les touche pas personnellement!

Si les jeunes personnes connaissaient l'influence de l'opinion des mères de famille sur leur établissement, sur leur réputation, elles s'occuperaient plus de captiver leurs suffrages.

La joie n'est pas plus le bonheur que l'argent n'est la richesse. Le rire excessif est plus souvent chez les hommes un tic qu'une jouissance.

Les sensations délicieuses sont intérieures, on n'en laisse échapper que la surabondance.

Que n'est-il aussi facile d'avoir des amis, qu'il serait aisé de ne point avoir d'ennemis!

Craignez-vous la haine des sots, n'affectez pas de paraître en savoir plus qu'eux; soyez toujours de l'avis de celui qui vous parle; paraissez compâtir à ses peines, lors même que vous y êtes insensible : si vous lui refusez un service, qu'il soit bien convaincu d'un regret apparent : paraissez céder au désir des autres, lors même que vous ne faites que votre volonté. Bientôt tout le monde parlera de vous avec éloge, on fera des vœux pour vous voir riche et puissant : mais si vous avez la prétention d'avoir une opinion à vous, de blâmer ce que d'autres approuvent, de paraître douter de ce que le préjugé ou l'hypocrisie affirment, vous aurez bientôt plus d'ennemis et de censeurs que n'en aurait le méchant ou le calomniateur.

Un ami est ce qu'on paraît le plus désirer, mais que fait-on pour l'obtenir?

On a été si long-temps dupe de ses affections dans sa jeunesse, qu'on finit souvent par ne plus aimer que soi, et alors on ne trouve plus de rivaux.

Un des plus dangereux exemples, c'est la

présence d'un vieillard qui, après s'être abandonné à tous les excès, est encore debout et paraît braver la mort.

Celui qui ne fait que varier ses plaisirs, sans s'arrêter dans la sobriété, ressemble à un voyageur qui change de chevaux; il va plus vîte, mais c'est au terme où tout finit.

La nature nous donne à un certain âge le choix de quelques momens de voluptés et de jouissances, ou de quelques années d'existence de plus. La raison réfléchit et ne balance plus, mais l'imprévoyance et la folie n'hésitent pas à préférer le présent à l'avenir.

La satire qui s'exerce sur les grandes renommées, satisfait l'envie et plaît à la sottise. En faut-il davantage pour assurer son succès?

Par quelle fatalité la gloire se concilie-t-elle si rarement avec le bonheur de l'humanité?

On est fier de triompher de ses ennemis; un prince serait plus grand s'il n'avait que des alliés.

L'ambitieux veut être grand dans l'avenir, le sage se contente d'être bon dans le présent.

Les statues qui ont pour base les ruines des cités et des empires, sont quelquefois renversées par la foudre : le ciel fait alors justice des erreurs de la terre.

Rien n'est plus propre à dégoûter de l'amour du peuple, que l'instabilité de ses affections.

On aura un jour peine à croire que la statue de Henri IV n'ait pas trouvé grâce devant une populace qui, deux siècles après sa mort, exagérait son respect et son amour pour lui, et contraignait les passans à fléchir le genou devant son image.

La liberté est si rarement d'accord avec la justice, que le peuple qui la réclame ou combat pour elle, est plus malheureux après son triomphe, qu'après sa défaite.

Lorsqu'une nation naît pour ainsi dire avec la liberté, elle peut s'y maintenir parce que c'est son élément; mais il est trop subtil pour des hommes habitués à la servitude.

Qu'on pardonne cette pensée à un Français encore froissé de la révolution : il vaut mieux vivre comme les oiseaux renfermés dans une volière, et s'y nourrir des graines qu'une main protectrice apporte tous les matins, que de languir dans des champs couverts de frimas, avec le risque de devenir la proie d'un vautour.

La sottise n'approfondit rien; la médiocrité explique tout; le jugement n'affirme que ce qu'il conçoit.

Quelle est l'origine de la création? quelle

fut la langue primitive? par quel degré les hommes sont-ils arrivés à la civilisation? par quelle catastrophe la terre rentrera-t-elle dans le chaos? voilà des questions oiseuses sur lesquelles l'esprit humain peut long-temps s'exercer, et qu'il n'éclaircira jamais.

Si l'ignorant n'était pas si stupide, peut-être se moquerait-il avec raison du savant qui se tourmente pour découvrir des vérités qui n'ajouteraient rien au bonheur de l'homme.

Un profond métaphysicien ne sera jamais aussi utile à l'humanité, que l'inventeur d'une meilleure charrue. La gloire du premier est dans le jugement des hommes, celle du second est dans leurs besoins.

La vie est pour la plûpart des hommes si pénible, qu'on peut dire d'elle qu'elle est un travail, et que la mort en est le repos: si la religion ne nous aidait à supporter l'une et ne nous effrayait pas sur l'autre, les suicides qui sont déjà trop fréquens, le seraient bien davantage.

La raison serait un appui dans le malheur, s'il ne commençait pas souvent par nous la faire perdre.

La vanité est, de toutes les passions, celle qui s'éteint la dernière; elle se montre encore

après nous, dans nos mémoires historiques, dans nos monumens, dans nos largesses : mais elle a beau faire, le temps et l'ingratitude détruisent tous ses vestiges.

La postérité a bien peu de mémoire ; elle ne retient que quelques noms, quelques faits héroïques : tout le reste lui échappe.

Avec les mots de gloire, d'honneur, de patrie, on remue on agite certaines nations ; il en est d'autres qui demeurent insensibles à ces sons harmonieux : parlez-leur de l'intérêt du commerce, d'îles à conquérir, de mines à exploiter, vous les électriserez et les sacrifices ne leur coûteront rien. Il en est quelques-unes qui n'ont plus pour ressort que leur attachement à des pratiques religieuses, ou à un esprit de domination sur de misérables serfs. L'art des Gouvernemens est de faire retentir les mots propres à ébranler les esprits dont la direction leur est confiée.

DE LA GUERRE ET DES GUERRIERS.

Autrefois la guerre, semblable aux tempêtes qui purifient les eaux de la mer, purgeait les cités et les familles des sujets qui y portaient le trouble et le déshonneur ; mais elle enlève

aujourd'hui à l'agriculture, aux arts, à l'industrie une si florissante jeunesse, qu'elle n'est plus un remède salutaire pour les nations.

Si la guerre est une calamité pour les peuples, elle est une lèçon pour les rois.

Rarement les vieux monarques sont tourmentés de l'esprit de conquêtes : ne serait-il pas à désirer qu'ils eussent commencé comme ils finissent ?

La guerre est pour les princes une espèce de jeu : il est fâcheux que le sang des hommes et les édifices des villes soient leurs mises.

Que de combats n'auraient jamais eu lieu si l'on eût pu voir avant, ce qui fait gémir après !

On a jusqu'à nos jours considéré les projets de paix perpétuelle, comme de belles chimères, parce qu'il ne faut pas moins pour les réaliser, qu'une raison prédominante dans toutes les cours et chez toutes les nations.

C'est une étrange célébrité, que celle d'avoir le plus incendié de villes et exterminé le plus d'humains.

Quand viendra-t-il le temps où l'état militaire ne sera la profession de personne pendant la paix, et deviendra celle de tous en cas d'agression ?

DES AVANTAGES DU BON ESPRIT.

Pour qu'un homme qui n'a que le mérite de bien danser, brille de tout son éclat, il faut un bal : pour qu'une femme qui n'a pour elle qu'une belle voix reçoive de vifs applaudissemens, il faut un concert : ceux au contraire qui tirent leur amabilité de leur esprit et de leur savoir, n'ont pas besoin de circonstances et d'accessoires pour avoir des succès ; les cercles et les tête-à-tête leur sont également favorables.

On a remarqué que les grands parleurs étaient affables et polis ; l'attention qu'on veut bien leur donner, il faut qu'ils la payent par quelques avances.

Si les hommes n'étaient pas si faibles pour s'élever à la sublimité de notre religion, peut-être pourrait-elle se passer de ministres, puisque le cœur est le principal intermédiaire entre les adorateurs et la divinité.

DE LA PRÉDICATION ET DES PRÉDICATEURS.

Les orateurs sacrés ne devraient pas d'un côté mettre en question ce qui est décidé, et de l'autre essayer de démontrer ce qui est soumis à une foi aveugle. La morale évangélique est le beau champ que leur éloquence doit parcourir,

et dans lequel ils doivent sans cesse ramener leurs auditeurs.

Plus une religion a de mystères, plus ceux qui la prêchent doivent paraître y croire.

La foi ne s'inspire pas avec des paroles. Les exemples d'un modeste prélat prouvent plus que toute l'éloquence de Bossuet.

Les solennités religieuses émeuvent même les esprits pervers. C'est une raison de plus pour laisser au culte qu'on veut maintenir toute sa pompe, et pour accroître la magnificence de ses temples.

Comme il importe plus à la religion de faire aimer Dieu que de le faire craindre, il vaut encore mieux le peindre sous les attributs de la bonté, que sous ceux de la vengeance et de la terreur.

On ramène plus aisément des enfans égarés à l'autorité d'un père indulgent qu'à celle d'un père menaçant.

Il est des objets si sacrés, que nulle main ne devrait y toucher, que l'esprit même devrait craindre d'en approcher de trop près, et cependant tout le monde écrit et parle sur la religion, comme si c'était un objet livré par le ciel au caprice et à l'égarement de l'imagination.

Les pensées religieuses portent l'empreinte

du génie qui les présente; on reconnaît le géomètre dans celles de Pascal, le théologien dans celles de Bourdaloue, l'auteur de Télémaque dans celles de Fénélon.

Celui qui, en parlant de religion, n'a pour objet que de recueillir les suffrages, prouve avec beaucoup d'esprit qu'il lui manque précisément le talent essentiel à son ministère.

DE L'ÉVANGILE.

Toute la raison humaine n'aurait jamais pu trouver un remède plus efficace contre l'indigence, la persécution et les douleurs, que cette consolante doctrine de l'évangile. La religion ne guérit pas seulement les afflictions de l'âme, elle les convertit en jouissances, elle fait envisager la pauvreté comme une richesse, les souffrances comme un bienfait, le signe de la destruction comme les avant-coureurs d'une résurrection glorieuse. Le savoir de l'homme peut-il opérer un aussi favorable prodige?

DE L'INGRATITUDE.

L'homme indifférent sur le sort de ses semblables, éprouve un malheur de moins, il ne fait point d'ingrats.

On n'exigerait des ingrats que de s'abstenir

de nuire par leurs discours ou par leurs écrits à leurs bienfaiteurs.

S'il y a quelque chose d'humiliant pour l'humanité, c'est d'avoir placé la reconnaissance au nombre des vertus.

L'amitié universelle est le désir d'un sot : l'estime générale est l'ambition d'un sage.

S'il paraît y avoir de la différence entre le naturel des hommes du monde et de ceux qu'on nomme le peuple, c'est parce que les premiers se donnent la peine de couvrir le leur d'un vernis de dissimulation et de politesse, et que les autres le laissent franchement à découvert.

DES GUERRES D'OPINIONS.

Les guerres d'opinions ont cela de commun avec les guerres civiles que, lors même qu'une puissance supérieure a forcé les combattans de mettre bas les armes, il reste toujours quelques bandes attachées à leur système et qui ne pardonnent jamais à leurs adversaires. Une réconciliation sincère ne peut être que le fruit du temps et ne sera jamais le résultat d'une victoire.

Il est si peu de vérités démontrées, si peu de principes incontestables, qu'on peut assi-

miler les querelles d'opinions aux combats des fantômes.

Rien ne prouve plus la faiblesse de notre jugement que le doute qui paraît inséparable de la prudence et du savoir.

Nos sens sont si peu d'accord avec la raison, qu'il y a plusieurs choses que nous avons vues et entendues, et que cependant il ne faut pas croire, tandis qu'il en existe beaucoup d'autres que nous n'avons jamais vues, et dont il serait absurde de douter.

L'entêtement est un des attributs de l'ignorance et de la sottise.

Défendre son opinion tant qu'on la croit bonne, c'est franchise; y tenir par amour-propre, c'est rougir de se montrer accessible à la raison.

Dans les temps de trouble et de révolution, c'est souvent un grand tort que d'avoir raison: alors les lâches agissent et parlent contre leur pensée; les sages l'ensevelissent dans le silence.

J'ai vu un temps où les hommes étaient si fous et si furieux, qu'il n'y avait de sûreté que pour ceux dont le délire était une maladie de la nature.

Lorsqu'il m'arrive de jeter les yeux sur ce que j'ai écrit et osé publier aux époques les

plus orageuses de notre révolution, je suis forcé de m'avouer que j'étais plus insensé que ceux que je me proposais de ramener à la sagesse.

La folie des peuples ressemble à celle des individus : on la guérit quelquefois par de fortes secousses, par des émotions inattendues, par des ébranlemens surnaturels ; dans ces crises politiques, les grands médecins préfèrent à la saignée et à la terreur des châtimens, des diversions éclatantes qui subjuguent les esprits par l'admiration et par la reconnaissance.

Lorsqu'on tient à la société comme à l'humanité, il faut savoir en supporter les charges et les inconvéniens, ou se résoudre à s'en séparer : et ce dernier parti n'est pas toujours aussi facile qu'on le pense.

DE L'AMOUR.

On a tant parlé de l'amour, on l'a présenté sous tant d'aspects différens, qu'on devrait se contenter de le sentir, sans chercher encore à le définir.

Si l'on pouvait comparer une passion à un être vivant, ce serait à l'homme même qu'il faudrait assimiler l'amour. Il est, comme lui, composé de deux natures ; l'une physique, l'autre mo-

rale : et cette partie morale est encore comme chez l'homme, modifiée de bien des manières. Quelquefois elle est si étroitement unie à la partie physique, qu'elle en paraît inséparable; mais aussi elle en est d'autrefois si détachée, qu'on serait tenté de croire qu'elles n'ont rien de commun.

Il est des hommes qui, dans les élans de leur imagination, dans la sublimité de leurs conceptions, paraissent, pour ainsi dire, séparés de leurs corps; leur esprit n'y rentre que comme dans une demeure où l'habitude les ramène malgré eux. Il en est ainsi de certains amans qui jouissent hors d'eux-mêmes, et pour lesquels la délicatesse des affections et l'accord des sentimens composent les plus douces voluptés : ces amans sont rares, mais il n'en existe pas moins de semblables; et ce n'est pas une raison pour rire de leur supériorité, que de ne pouvoir y atteindre.

Il y a en amour un sens exquis dont il est permis de douter lorsqu'on n'en est pas doué, ou lorsqu'on n'a pas rencontré d'objets capables de le développer.

Le vulgaire est aussi étranger à la délicatesse de l'amour qu'à la grâce et à la finesse du langage.

La jalousie est à l'amour ce qu'un air actif est à la flamme; s'il est modéré, il l'excite et l'anime; s'il est trop violent, il produit du dommage et quelquefois un funeste incendie.

DE LA GRANDEUR MORALE.

Il y a des hommes que la nature a tellement doués d'une grandeur personnelle, qu'ils paraissent plus grands que tous les titres dont ils peuvent être décorés : il en est d'autres qu'elle a créés si petits que rien ne peut les élever; ils sont ignobles dans la misère et ridicules dans la fortune.

Il a existé des personnages qui se sont aggrandis dans le malheur et la persécution; la haine fit plus pour eux que n'avait fait la faveur des rois.

Celui-là est vraiment grand qui se soutient à la même élévation dans quelque condition que la fortune le place.

Le sentiment de son mérite n'est pas toujours de l'orgueil : il est permis à celui qui est juste envers les autres de l'être à son égard.

Se vanter trop de ses belles actions, c'est prouver qu'on se sent incapable d'en faire de plus nobles. Voilà ce qui rend quelquefois les

héros véritables si modestes lorsqu'ils parlent d'eux.

La célébrité et la gloire sont deux choses si différentes, que rarement ceux qui poursuivent la première atteignent la seconde.

Que d'hommes dont on ne parle plus parce qu'ils ont été trop pressés qu'on en parlât!

Il est des hommes dont le génie s'éteindrait dans le repos, s'ils n'avaient en vue la postérité; elle est pour eux ce que le ciel est pour les dévots, il faut bien se garder de traiter d'illusion ce qui est la source des vertus.

Le bien n'est pas étranger à la nature humaine, comme l'a prétendu un philosophe anglais, puisque tant d'hommes le font, quoiqu'ils en soient souvent si mal récompensés.

Les grands hommes font de grandes choses, les honnêtes gens en font de bonnes pour servir de contre-poids à la perversité des méchans; c'est dans ce balancement des vertus et des vices que marche le monde moral, à l'exemple du monde physique, qui se meut à travers les deux contre-poids auxquels le créateur le soumit en lui assignant son cours.

La position la plus affligeante pour la vertu, c'est la vue des crimes qui triomphent de ses efforts pour en arrêter le torrent.

Lorsque tout un peuple, soulevé par de puissans agitateurs, a brisé son frein et met en péril toute la république, ce que la prudence peut faire, c'est de donner aux esprits la direction la moins funeste, et de leur abandonner ce qu'on ne peut défendre sans courir le risque de tout perdre.

Pour l'honneur de l'humanité il est des sacrifices que l'histoire devrait faire; puisque l'expérience nous a trop appris que ses leçons ne préservent pas les générations des mêmes fautes et de malheurs semblables.

Rien ne devrait être plus effrayant pour tous ceux qui courent la carrière des sciences et des beaux-arts, que l'idée de la comparaison qui se fera de leurs productions, non-seulement à celles de leurs émules, mais encore aux chefs-d'œuvres de l'antiquité.

Dans l'état naturel la supériorité de la force et de l'organisation donne à l'homme la prééminence sur ses semblables; dans l'état civilisé, c'est la supériorité de la fortune qui lui transmet cette domination, puisqu'elle soumet à l'usage et aux caprices du riche toutes les facultés qui lui sont étrangères.

La régularité des formes extérieures, les grâces de l'esprit, la justesse des idées, le cou-

rage et même le génie influent si peu sur le bonheur de l'homme et l'exposent si souvent à de grands dangers, qu'un père raisonnable est plus alarmé que satisfait en voyant son fils réunir toutes ces perfections qui paraissent si désirables.

DES ÉLOGES ET DES PANÉGYRIQUES.

Les éloges les plus exagérés ont été tellement prodigués aux souverains qui en étaient indignes, qu'il n'y a plus que l'ignorance qui puisse y attacher quelque prix. Qu'y a-t-il eu au monde de plus cruel que Tibère, de plus stupide que Claude, de plus lâche que Domitien, si on en excepte Caligula et Néron? cependant tous ces fléaux de l'humanité ont eu des panégyristes, des statues, même des temples : l'adulation n'a pas rougi de les associer aux dieux. Après cela, grands de la terre, versez vos trésors et vos faveurs sur des orateurs mercenaires, et soyez fiers de leurs éloges.

Le premier mérite d'un panégyriste, c'est de ne louer que des hommes dignes de louanges. Il se montre alors l'organe de la reconnaissance publique et il remplit le plus noble des ministères.

Lorsqu'après avoir lu l'Essai sur les éloges par Thomas, on réfléchit sur toutes les études qui ont précédé cette composition, il est difficile de se défendre d'un sentiment de pitié pour tous ceux qui ravalent un talent fortifié d'une érudition si prodigieuse.

Un grand prince s'occupe d'être aimé de son vivant, et ne veut être loué qu'après sa mort.

L'avenir est le juge des rois. Il en est beaucoup qui passent comme des ombres devant son tribunal; son silence est une honte : il en est d'autres qu'il arrête et flétrit pour jamais. Heureux ceux qui en reçoivent une couronne immortelle! Ils passent glorieusement devant la postérité qui salue leur image en leur exprimant le regret de ne pas être soumis à leur domination.

Les éloges et les critiques, distribués aux artistes, aux poëtes, aux romanciers, tiennent souvent à des causes si petites, à des moyens si honteux, qu'on ne peut ni s'en humilier, ni s'en glorifier.

Lorsqu'un ouvrage a été bien loué d'une part, et bien critiqué de l'autre; ce qu'on a de mieux à faire, c'est de le lire et de l'apprécier comme si on n'en eût jamais entendu parler.

Les vivans ne sont pas les seuls qui courent

le risque de tomber dans l'indigence ; ce malheur est souvent réservé aux morts. Lamothe, Marivaux, Fontenelle, et beaucoup d'autres que je m'abstiens de nommer, ont perdu, depuis qu'ils n'existent plus, une grande partie de ce qui constituait leur fortune littéraire.

L'homme de lettres qui cultive les muses pour charmer sa solitude, en ne croyant écrire que pour lui, écrit quelquefois pour les autres ; tandis que celui qui a la prétention d'écrire pour les autres, n'écrit souvent pas même pour lui.

Ceux qui se dévouent à la profession des armes, combattent des hommes armés comme eux : en donnant la mort, ils s'exposent au danger de la recevoir. Il est une espèce de milice plus prudente, elle ne combat que les ombres des grands hommes, tous les jours elle renouvelle ses combats ; la gloire n'en est pas la récompense, mais elle en vit ; et c'est assez pour animer son zèle.

Le jeune homme qui a vingt ans, ne daigne pas s'entretenir avec celui qui n'en a que dix ; mais lorsque le plus jeune vient d'atteindre sa majorité, il reprend l'avantage sur celui qui l'a précédé, il le surpasse dans ses exercices, il lui dispute ses conquêtes et les lui enlève, il a moins de raison, mais plus d'agrément : dix ans

après il signale son aîné comme un vieillard, lui fait remarquer malignement des cheveux qui commencent à blanchir, un embonpoint qui appesantit sa marche, mais si dix années s'écoulent sans que la mort les ait encore séparés, ils se rapprochent franchement comme deux contemporains qui ont perdu mutuellement leur supériorité : alors, s'ils sont doués d'un bon esprit, ils ne rivalisent plus que d'estime et d'amitié l'un pour l'autre.

Il en est de certains noms comme de quelques individus qui parviennent à la célébrité ou s'éteignent dans l'oubli, sans qu'on puisse en assigner la cause. Quelqu'un a-t-il conservé le nom de *Morisson*, le seul membre de la convention qui ait eu la fermeté de déclarer la personne de Louis XVI inviolable, malgré la vue des poignards levés sur ceux qui oseraient absoudre cet infortuné monarque ?

DE CERTAINS CRIMES.

Les crimes, lors même qu'ils sont commandés par la politique, sont toujours des crimes devant la justice divine ; mais il en est dont les nations recueillent de si grands avantages, que l'humanité les excuse.

Si le meurtre de César eût ramené la liberté dans Rome, si les vertus républicaines eussent

refleuri de son sang, ses assassins auraient été justement honorés dans leur patrie; mais ils ne firent que la livrer à une nouvelle tyrannie; leur cruauté imprudente et lâche les rendit criminels aux regards du ciel et des Romains.

Une morale pure élève l'homme au point de lui faire préférer le malheur et même la mort à la honte de s'en garantir par un crime.

C'est une grande fatalité qu'il y ait des circonstances où tout un peuple puisse se réjouir de ce qui fait gémir la vertu.

L'héroïsme n'est pas toujours d'accord avec la justice; et voilà la raison pour laquelle tant d'hommes justes se résignent sans regret à mourir dans l'obscurité.

Les grands coupables parviennent quelquefois à une telle perversité, qu'ils n'éprouvent plus de remords; c'est le sommeil de l'ivresse qui n'inspire que de l'horreur et du dégoût.

Si, comme le prétend un célèbre anatomiste, les grands crimes provenaient d'une conformation plus ou moins irrégulière; ce serait la nature qu'il faudrait en accuser. Lycurgue soumettait à un examen sévère les enfans qui naissaient à Sparte, et les retranchait de la vie, si leur constitution fesait présager qu'ils seraient à charge à la patrie. Il faudrait donc s'armer

de la même sévérité, si ce nouveau système était fortifié de l'évidence!

Une bonne éducation, un excellent naturel, ne mettent pas toujours l'homme à l'abri du malheur de commettre un grand crime. Il faut rendre grâce à la providence de ce qu'elle ne nous a pas placés dans l'alternative de périr innocens, ou de nous sauver par un meurtre.

Que d'hommes sont insensibles à la vue d'un accusé qu'on mène à l'échafaud, et qui seraient a sa place, s'ils n'eussent pas eu d'autres moyens que lui d'écarter la famine.

La jalousie, l'ambition de dominer, la soif des richesses, l'intempérance : voilà les passions qui nous exposent à être homicides et quelquefois à prévenir les coups de la justice en devançant sa vengeance.

Il y a dans le cours des siècles des époques favorables aux crimes comme aux vertus.

Les princes les plus jaloux de leur autorité n'ont point encore une assez grande idée de leur pouvoir, puisqu'ils ne se doutent pas qu'en donnant l'exemple des vertus, ils peuvent rendre tout un peuple vertueux.

S'il n'appartenait qu'à ceux qui sont irrépro-

chables de punir les fautes, il y aurait bien peu de condamnation prononcées.

La véritable justice est toujours placée entre la sévérité et l'indulgence; lorsque l'une lui parle, elle impose silence à l'autre.

Si une grâce a été accordée trop légèrement, celui qui n'en était pas digne ne tarde pas à fournir l'occasion de réparer cette erreur : mais qui peut rendre la vie à l'innocent que le glaive a frappé, ou l'honneur à celui qu'un arrêt injuste a flétri?

La raison doit éviter deux extrêmes, de rester trop fortement attachée à ses idées, ou d'embrasser trop légèrement celles des autres.

DE LA FORCE D'UNE BONNE ÉDUCATION.

Lorsque la vérité pénètre pour la première fois dans le cerveau de l'homme, que d'erreurs déjà enracinées elle y rencontre. Il faudrait pouvoir, comme Descartes, *faire table rase*, balayer tous les prestiges, toutes les incertitudes, n'admettre pour positif que ce qui est démontré, et s'élever graduellement du simple au composé, du connu à l'inconnu; on arriverait par un chemin sûr à la science qu'on pourrait comparer à un or d'autant plus précieux qu'il serait sans alliage.

DES OUVRAGES D'IMAGINATION.

Si l'on séparait de l'imagination toutes ses illusions, toutes ses réminiscences voluptueuses, tous ses souhaits puérils, tous ses regrets superflus, toutes ses espérances chimériques! flotterait souvent dans le vide.

Je pardonne volontiers à ceux qui n'aiment que le vrai et l'utile de mépriser les romans, d'en interdire la lecture à leurs enfans, à leurs disciples : mais lorsque j'entends condamner les meilleures productions de ce genre par des gens qui passent les plus belles heures du jour au jeu, et qui ne savent pas même répandre sur la médisance le vernis de l'esprit et de la délicatesse, de semblables censeurs ne m'inspirent plus que de la pitié.

Alfieri, le Corneille de l'Italie, n'avait pas pu, disait-il, lire au-delà du premier volume de *la nouvelle Héloïse*; Voltaire parle avec mépris de *Clarice*. Quels hommes faudra-t-il donc prendre pour juge du mérite de ces ouvrages?

DE LA PHILOSOPHIE ET DES INJUSTICES QU'ELLE ÉPROUVE.

Les réputations littéraires passent, parce que le goût change et devient plus difficile en s'épurant; mais la renommée des grands géomètres

devrait être éternelle comme les vérités qu'ils ont démontrées; et cependant ils finissent par s'enfoncer et se perdre dans l'oubli, comme les métaphysiciens qui font succéder les ténèbres aux ténèbres.

Les sciences et les arts, en se multipliant, perdent de leur prix au lieu d'en acquérir, ils ressemblent à ces plantes que les botanistes dédaignent lorsqu'ils les rencontrent partout.

Si, comme le prétendent les détracteurs de la philosophie, le suicide qui devient de jour en jour plus fréquent, était le fruit de ses maximes, elle aurait donc pénétré parmi les nègres qui se vengeaient de la tyrannie de leurs maîtres en se délivrant de l'esclavage par une mort volontaire; elle aurait éclairé toutes ces jeunes villageoises qui se détruisent pour se soustraire aux regards qui insultent à leur faiblesse: ces artisans qui ne savent ni lire ni écrire et se soulagent du poids de leur misère en se précipitant dans les flots, seraient donc aussi les malheureux disciples des philosophes? La philosophie est l'âne de la fable sur lequel les animaux malades de la peste rejettent la cause de ce fléau. C'est à elle qu'il appartient de prouver qu'elle sait supporter l'injustice et l'ingratitude.

Les sophistes ont fait aux philosophes le même tort que les charlatans ont fait aux véritables médecins : malheur à ceux qui ne savent pas discerner la subtilité d'avec la raison, et la vérité d'avec le mensonge.

DE L'ENVIE.

Si l'envie est le vice des petites âmes, qu'il y en a peu de grandes ?

L'envie entraîne toujours son supplice après elle : elle est si malheureuse, que le mal général peut seul donner quelque relâche à ses tourmens ; si elle pouvait être excusable, ce serait lorsqu'elle voit la justice se détourner devant elle, et donner à d'autres des récompenses qu'elle avait le droit d'obtenir.

Lorsque l'envieux se consume dans le silence et l'inaction, on ne peut pas lui souhaiter plus de mal qu'il ne s'en fait à lui-même.

L'envie est de tous les âges, de toutes les classes, de toutes les professions : les mendians et les riches, les potentats et les sujets n'en sont point à l'abri. Ce qui peut arriver de plus heureux à l'envie, c'est d'être métamorphosée en émulation.

L'envie est frustrée d'un grand bonheur, celui de l'admiration pour tout ce que produisent ses contemporains et ses rivaux.

S'il arrive à l'envie de louer, ce n'est jamais par estime, c'est toujours par malignité; elle se propose moins de relever ceux qu'elle célèbre, que d'abaisser les objets de sa haine.

Il y a des sociétés de commerce, des associations d'entreprises; celles-là sont publiques : mais il en est de secrètes que le temps ne révèle point; ce sont celles qui se forment entre l'ambition et le mérite modeste; elles existent quelquefois entre deux frères, entre deux amis de caractères différens, elles les unissent plus étroitement l'un à l'autre lorsque les bénéfices se partagent avec équité; mais si l'ambition veut tout conserver, le mérite indigné reprend sa mise, et l'ambition en perdant son appui, ne tarde pas à tomber de toute sa hauteur dans le mépris et la nullité.

Le pauvre et l'ignorant ont cela de commun, qu'ils peuvent s'écrier comme un philosophe de l'antiquité, *que de choses dont je peux me passer!* Le premier à la vue de ces objets de luxe dans lesquels le riche fait consister sa pompe et son bonheur; le second lorsqu'il entend discourir sur les sublimes découvertes de la science. Et en effet, qu'importe à l'un d'avoir un hôtel, des équipages, une livrée nombreuse, des vins exquis, une table surchargée de mets

dissimulés avec art; que fait à l'autre de connaître la cause de ces marées si régulières dans leur marche, celle des vents et des planètes, leur élévation, leur étendue; il ne conçoit pas qu'on puisse attacher quelque importance au système qui fait mouvoir la terre autour du soleil, ou à celui qui fesait décrire à cet astre un cercle journalier pour éclairer et échauffer cette petite planète que nous habitons; plus son ignorance est complète, plus est grand son mépris pour la science. Loin de se plaindre de cette insouciance, les riches et les savants doivent s'en applaudir, puisqu'elle leur permet de jouir sans trouble des avantages attachés à leur destinée.

L'indignation d'un homme de génie que le fanatisme et l'ignorance persécutent, a quelque chose de calme et d'imposant. Il s'abstient d'écrire et de parler : sa vengeance, c'est le silence.

DE L'AMOUR CHEZ LES FEMMES.

Il est des femmes qui sont grandes dans leur humilité; ce sont celles qui, comme Héloïse, avouent franchement qu'elles sont subjuguées, qui s'abandonnent à la générosité de leur vain-

queur, qui ne lui dissimulent pas qu'elles ne peuvent être heureuses que par lui et qu'avec lui. Mais pour que cette attitude suppliante ne soit pas de la bassese, de quel excès d'amour ne faut-il pas qu'elle soit environnée, et combien doit être grand et sublime celui qui obtient un pareil empire?

C'est dans les romans seuls qu'on trouve des personnages qui n'ont jamais fait rougir celle qui les a trop aimés.

Il est plus aisé de n'opposer que des refus au plus vif amour, que de reprendre sur lui son empire lorsqu'on lui a paru trop touché de sa douleur.

Ce n'est pas toujours celui qui sollicite avec ardeur qui est le plus à craindre pour une femme délicate et sensible; un respect enveloppé de langueur et de tristesse, s'insinue et pénètre plus avant dans leur cœur, que l'expression des plus ardens désirs.

Il est des femmes dont les sens s'animent par la renommée : celles-là ont de l'héroïsme dans l'imagination, et on ne peut leur reprocher que de n'avoir pas donné des limites à leur admiration.

Si l'amour ne consumait pas le cœur qui en ressent toutes les atteintes, s'il ne mêlait pas les

anxiétés aux délices, s'il ne fesait successivement passer de la reconnaissance aux reproches, des transports les plus doux aux regrets les plus amers, il faudrait regarder ceux qui l'éprouvent comme des êtres privilégiés sur lesquels la nature a versé exclusivement la félicité.

Il est des âmes qui sont redevables de leur élévation à l'amour, il en est d'autres qu'il a rendues communes et abjectes. On pourrait peut-être juger de ce qu'un homme est ou sera par l'objet de sa passion.

De combien de pensées et d'affections un cœur se soulage, en les répandant sur le papier; l'amant n'écrit point, il parle à sa maîtresse lorsqu'il tient la plume; la femme au contraire lui écrit souvent ce qu'elle n'oserait lui dire : le premier déclare, et l'autre ne fait qu'avouer.

Il faut bien que le noble amour soit un effort surnaturel, puisque si peu d'âmes peuvent s'élever à sa hauteur et encore moins s'y soutenir.

On n'est pas fâché de trouver quelque chose à reprendre dans la personne que l'on aime, cela repose de l'admiration.

Il est des perfections qui laissent insensible; il est des défauts qui séduisent.

Une des bonnes fortunes les plus rares, c'est la rencontre d'une femme vraiment digne d'être

aimée et dont le cœur ne soit pas déjà occupé.

Les femmes les plus désintéressées en amour, ne peuvent s'attacher ni aux adolescens ni aux vieillards; les uns viennent trop tôt, les autres arrivent trop tard.

Ce que le feu de l'amour a de plus funeste, c'est qu'au lieu d'échauffer seulement le cœur, il le consume et en écarte des affections qui seraient plus dignes de le remplir.

Qui pourrait le croire, si la correspondance d'une demoiselle Lespinasse ne le prouvait pas, qu'une fille sans naissance, sans fortune, dénuée des grâces de la figure, eût, par la seule puissance de sa raison et la force de son esprit, subjugué l'âme d'un jeune Espagnol au point de lui faire mettre à ses pieds sa grandesse et ses vastes domaines pour obtenir sa main; asservi à ses lois un colonel jaloux de tous les genres de gloire; transformé un froid géomètre, fier de son indépendance en esclave de ses volontés et de ses caprices, des femmes de la cour en complaisantes assidues qui se disputaient le bonheur de l'attirer chez elles, des prélats ambitieux en courtisans attentifs, et tous les jeunes aspirans aux académies en mendians de son suffrage.

Dans le calme et pendant la paix, les femmes jouent en France le premier rôle; mais lorsque

la guerre ou le trouble mettent en effervescence tous les esprits, il faut qu'elles se contentent du second.

DE LA DIVERSITÉ DES CARACTÈRES.

Il y a des hommes, et même des peuplades, qui sont assez jaloux de l'indépendance, pour lui préférer ce que d'autres regardent comme l'absolu nécessaire. Des voyageurs nous attestent que des descendans des anciens conquérans du Mexique endurent la faim et la nudité plutôt que de servir un maître près duquel ils trouveraient l'abondance. L'habitude d'une vie libre et oisive est devenue chez eux une nouvelle nature : cette maxime que *l'homme est né pour le travail*, serait rejetée avec dédain par leur fierté paresseuse; s'ils s'abaissent quelquefois à mendier, c'est parce qu'il n'osent ravir; leur humble demande est un hommage qu'ils rendent à la force, et du moment où ils cessent d'être faibles, ils ne supplient plus, ils exigent, ils restent dans tous les droits du sauvage qui regarde toute propriété exclusive comme une usurpation sur ce qui est commun à tous. Le comble du malheur pour cette espèce d'hommes, c'est la servitude et la contrainte au travail : ce

nouvel élément dans lequel ils sont tout à coup forcés de vivre, leur semble si odieux que, sans l'espoir de rentrer dans celui qu'ils regrettent, ils ne tarderaient pas à mourir de douleur et de rage.

Il est d'autres hommes qui éprouvent un tel besoin du mouvement, qu'ils marchent pour ne pas demeurer assis : le repos leur est si contraire, qu'ils sont tourmentés de la crainte de n'avoir un jour rien à faire; c'est leur rendre service que de leur en demander un qui donne de l'activité à leurs bras ou à leurs jambes; ils sont comme l'univers, qui ne se soutient que par le mouvement; ils méritent d'entrer en harmonie dans l'ordre social lorsqu'ils sont bien dirigés.

Ce que ce besoin du mouvement physique opère sur le vulgaire, l'activité de l'esprit le produit sur une classe d'hommes plus relevée. C'est d'elle que sortent les héros, les législateurs, les grands poëtes, les orateurs célèbres, et tous ces beaux génies qui sont tout à la fois l'orgueil et l'ornement de l'humanité.

DE L'INFLUENCE DE LA DESTINÉE SUR LE GÉNIE.

Lorsqu'on réfléchit sur l'influence de l'édu-

cation, de l'exemple, du climat et de l'organisation physique, on sent à combien peu il a tenu que tout ce qu'il y a de grand et d'illustre parmi les hommes eût passé sur la terre comme cette foule d'êtres vivans qui se sont succédés dans le torrent des siècles, sans laisser de vestiges de leur existence. Qu'eût été Homère, s'il eût reçu le jour dans les Gaules? Quelles découvertes aurait fait Newton, s'il fût né au milieu des Hottentots? Que serait devenu Voltaire, avec tout le feu de son génie, si un ordre tyrannique, après avoir exilé ses ancêtres au milieu des glaces du Canada, y eût retenu leur postérité? L'homme le plus recommandable par ses talens doit sa renommée à tant de circonstances qui lui sont étrangères, qu'il ne peut trop s'humilier devant la destinée qui a concouru, par des causes fortuites, à son éclat.

Il n'est point d'ambition, quelque limitée, quelque sage qu'elle soit, qui jouisse d'une entière sécurité pour l'avenir. Le propriétaire d'un champ n'a pas la certitude qu'une inondation, qu'un tremblement de terre, qu'un envahissement ne le ravira pas un jour à sa postérité. Quel est le possesseur d'un empire qui peut dire avec confiance : mon superbe héritage ne sera pas la proie d'un conquérant,

un usurpateur ambitieux n'étendra pas sur lui sa domination?

S'il pouvait exister une propriété hors des atteintes du malheur et de l'inconstance de la fortune, ce serait la gloire attachée à un grand nom. Mais qui sait combien l'antiquité a perdu d'illustres renommées qui n'ont pas même pu se conserver à la faveur de la fable, ni sous le voile de la mythologie?

Celui qui se complaît dans l'idée de l'immortalité, est un heureux insensé qui ne pense pas que rien de ce qui a été créé ne peut être éternel, que tout doit subir, dans un temps plus ou moins éloigné, une révolution qui effacera les chefs-d'œuvre de l'esprit humain et jusqu'au souvenir des hommes. Cette pensée, toute désolante qu'elle soit, a pourtant cela d'avantageux, qu'elle peut nous conduire à une plus sublime encore, celle de mettre toute notre gloire, toute notre espérance dans le principe indestructible de l'univers.

Qu'est l'ambition de briller, de dominer dans ce monde, auprès de celle d'exister heureux dans un autre qui ne doit jamais finir?

Que sont les éloges des créatures humaines, en comparaison du suffrage de cette sagesse

invariable dans ses jugemens, et qui seule peut combler la vertu d'une félicité inaltérable?

C'est parce que l'esprit de l'homme a mêlé des idées puériles à celles d'une sublime sagesse, que la raison a rejeté ce monstrueux assemblage d'erreurs et de vérité.

DE L'IMAGINATION.

L'imagination peut-être comparée à une flamme qui éclaire quelquefois son habitation, mais qui très-souvent y met le feu et la réduit en cendres. Celui qui n'en est pas doué, ne produit rien de grand, n'invente rien; servile imitateur, il marche dans la route qui a été frayée devant lui : il est bientôt perdu dans la foule qui le précède ou qui le suit.

On s'élève, mais l'on s'égare aussi par l'imagination, c'est un guide aveugle et téméraire : dans les arts, c'est le goût qui doit la diriger; dans la vie privée, c'est la prudence; dans l'exercice du pouvoir, c'est la justice; mais si l'amour et l'ambition lui servent de guides, ces deux passions plus aveugles qu'elle, l'entraînent au milieu des écueils et des précipices.

C'est de l'imagination que découle la félicité

de l'homme, c'est d'elle aussi que lui viennent ses plus grandes sollicitudes ; aussi n'y a-t-il rien de plus calme que celui qui est dénué de cette puissance expansive qui répand autour de nous les frayeurs et les espérances, qui tantôt nous élève dans les cieux, et tantôt nous plonge au sein des ténèbres.

Tout bien considéré, l'imagination qui est le plus noble attribut de l'homme, est plus utile aux autres qu'à celui qui en est doué. Ce fut elle qui, après avoir fait découvrir à Christophe Colomb un nouveau monde, l'exposa à revenir chargé de chaînes dans sa patrie. Elle fit pleuvoir sur Galilée l'humiliation, et ce qui est bien pire, le contraignit d'abjurer la vérité. Le Tasse et Rousseau durent tous leurs malheurs à cette imagination qui créa de si belles choses.

Ne voir que ce qui est, ne savoir que ce qui a été, et ne point s'inquiéter de ce qui sera, c'est le moyen le plus sûr de se garantir de l'ingratitude et de l'envie de ses contemporains.

Un écrivain célèbre a dit que l'imagination était *la folle de la maison*. C'est à cette folle-là que nous devons les grands poëtes, les orateurs célèbres, les artistes distingués, les mécaniciens les plus habiles. La froide raison ne

serait-elle pas trop injuste si elle méprisait la source de tous ces dons?

DERNIER EXCÈS DE LA PERVERSITÉ MONDAINE.

Comment les hommes se corrigeraient-ils de leurs vices, ils les transforment en vertus? Celui qui est en proie à l'avarice, la colore du nom de prudence : c'est, si vous l'écoutez, par ordre, par prévoyance qu'il accumule trésors sur trésors, et s'interdit tout acte de bienfaisance. L'orgueilleux appelle noblesse, grandeur d'âme, son superbe dédain pour ses semblables. Que d'oisifs se complaisent dans leur inaction et en tirent vanité! Si on les en croit, leur attachement à des ombres, leur fidélité à des sermens évanouis, les rendent étrangers à des emplois utiles : ils consentent bien à exister sous un gouvernement protecteur; mais c'est à la condition qu'ils ne le serviront ni de leur épée ni de leurs talens. Pour la plupart des débauchés, l'impudeur est de la franchise; la profusion, de la générosité; la mauvaise foi, de l'intelligence. Ce n'était pas encore assez de changer les vices en vertus, on a transformé celles-ci en ridicule. Qui le croirait? il faut

avoir du courage pour oser paraître vertueux. Le fils assidu près d'un père dont les infirmités assiègent la vieillesse, et qui adoucit, par ses soins, les ennuis de sa solitude, a besoin de toute sa vertu, pour braver les sarcasmes d'une jeunesse dénaturée qui s'est soustraite aux devoirs de la reconnaissance. La fidèle compagne qui se refuse aux attraits du plaisir et aux séductions de la société, pour s'adonner toute entière aux devoirs d'épouse et de mère, est assaillie des traits de l'ironie, et il ne lui faut pas moins que toute la force de la sagesse pour se maintenir dans le poste où la nature l'a placée. Celui qui refuse de livrer sa fortune au hasard du jeu, et préfère la reconnaissance du misérable qu'il soulage à la honte d'alimenter l'adresse insultante de l'oisiveté, court le risque d'être dédaigné d'une société qui brille aux dépens des dupes qu'elle attire dans son sein.

Si la religion commande de cacher ses actes de bienfaisance, sous peine de perdre le fruit de ses œuvres charitables, le monde vous le prescrit sous peine d'être assimilés à de dangereux philantropes. Enfin nous en sommes arrivés au point d'avoir plus à rougir de nos perfections

que de nos défauts, et que l'indulgence qu'il fallait demander pour ses faiblesses, on l'obtient à peine pour ses vertus.

Il est universellement reçu qu'il n'y a rien de plus inconséquent que le jugement de la multitude; et cependant c'est de lui que nous faisons dépendre notre bonheur.

DES ERREURS DE LA VANITÉ.

Il n'y a pas autant d'égoïstes qu'on le croit, car celui qui ne s'occuperait que de lui ne s'inquiéterait pas de ce qu'on en pense, il concentrerait en lui seul toutes ses affections: tant qu'il n'éprouverait nul besoin, peu lui importerait le sentiment de ses semblables.

On est encore plus jaloux de paraître heureux que de l'être réellement; on dirait que l'envie que les autres nous portent, fait partie de la félicité humaine. Que d'hommes seraient heureux, s'ils voulaient compter pour rien l'opinion de la foule dont ils ne sont pas connus!

Plus d'un homme est assez ennemi de lui-même pour se refuser le nécessaire, dans l'idée de persuader aux autres qu'il a du superflu.

Ce qui suffirait pour s'alimenter, pour se vêtir,

pour se garantir du froid, n'est pas ce qui met tant de gens dans la gêne et l'embarras d'exister, mais bien la crainte de paraître indigent.

La fierté sied à celui qui possède peu ; et quand il a le courage de se croire assez riche, il est l'égal de ceux qui le sont réellement.

Rien n'est plus digne de pitié qu'un ignorant qui veut paraître érudit, si ce n'est un triste rentier qui veut se parer des dehors du luxe.

On fuit l'indigence parce qu'on craint qu'elle n'importune de ses demandes ; on recherche l'opulence parce qu'elle est environnée de jouissances et qu'on espère y prendre part.

Les vœux que l'on forme pour son bonheur ne sont pas plutôt satisfaits que d'autres leur succèdent : c'est le tonneau des Danaïdes. On s'éviterait bien des tourmens en rejetant sur la providence le soin de son avenir.

Rien ne détourne plus de la prudence que les succès de la témérité; mais pour un joueur que l'imprudence enrichit, combien d'autres sont tombés dans l'infortune et le désespoir, en se confiant trop aux caprices du sort.

MOYEN D'ALLONGER LA VIE.

Depuis Descartes, quelques philosophes se

sont sérieusement occupés d'allonger le cours de la vie humaine: beaucoup de causes peuvent l'abréger; mais le plus sûr moyen de l'étendre c'est d'en bien user. Comme elle est composée d'heures, toutes celles que le sommeil absorbe sont retranchées de l'existence. Doit-on compter au nombre de celles de la vie, les heures passées à des occupations oiseuses, à des jeux qui tirent tout leur intérêt des agitations et des sollicitudes de l'esprit? Voulez-vous vivre longtemps? choisissez une contrée fertile dont les habitans soient simples et robustes, qui ne gémissent pas sous des lois tyranniques, où vous puissiez consacrer toutes vos facultés à des sensations douces, à des sentimens purs, à l'expression de la reconnaissance envers l'Être-Suprême qui vivifie tout ce qui respire : dix années ainsi écoulées dans la sécurité et dans de sublimes méditations formeront une vie entière, et si la mort en termine le cours, vous aurez plus vécu que des octogénaires dont les sollicitudes et les ennuis ont flétri les longues années.

Les pères s'occupent d'assurer le bonheur de leur postérité, parce qu'ils ont l'espérance de revivre en elle.

DES FAUX JUGEMENS.

Rien ne détache plus de la vie que la pensée de ne laisser après soi que l'ingratitude et l'oubli de sa mémoire.

L'esprit de la multitude est si borné, que c'est souvent trop exiger d'elle, que de lui demander de s'occuper de son bien-être personnel.

Après les envieux, les hommes les plus à plaindre sont ceux qui sont malheureux de la fortune des autres; il n'y a de remède à leurs peines que dans la solitude et les déserts.

Il n'a souvent manqué au bonheur des religieux ensevelis dans des cloîtres que la liberté d'en sortir.

On est si souvent trompé sur les apparences, qu'avant d'avoir une opinion sur le bonheur ou le malheur d'un homme, il faudrait plus longtemps réfléchir sur ses habitudes, ses désirs et ses besoins.

Il y a tel indigent dont le cœur est dilaté par plus d'idées joyeuses que le propriétaire d'un palais peuplé de commensaux et de serviteurs.

Les indigens se plaignent des riches, peut-être ont-ils raison: mais pourquoi se montrent-

ils si souvent durs et impitoyables envers leurs égaux?

Les injures qu'un mercenaire n'ose proférer contre l'opulence qui l'accable de son dédain, il les fait pleuvoir sur un misérable dont il est mécontent. Tant il est vrai que l'homme ne sait pas trouver le bonheur dans l'égalité, et qu'il est dans sa nature d'être oppresseur ou opprimé.

La menace la plus effrayante qu'un créole pouvait faire à son nègre, c'était de le vendre à un noir.

DES PRISONS.

Les architectes placent la gloire de leur nom dans la construction d'un temple, d'un palais, d'une salle de spectacle; ne s'en trouvera-t-il pas qui la mettent à édifier une prison qui réunirait les deux avantages principaux, la sûreté et la salubrité?

On dirait, à voir l'indifférence avec laquelle nous envisageons le séjour des captifs, qu'il ne doit recevoir que des malfaiteurs, des criminels indignes de toute pitié. Et cependant quel homme juste et pur peut se flatter de n'y être pas plongé par l'erreur ou l'iniquité? N'est-ce

donc pas assez d'être puni lorsqu'on est convaincu, faut-il l'être d'avance lorsqu'on n'est encore que soupçonné?

Je connais le malheur, je dois y compâtir. Voilà une belle maxime, mais pour combien de gens n'est-elle pas perdue?

DES INCONSÉQUENCES ET DES VARIÉTÉS DANS L'ESPÈCE HUMAINE.

Rien ne s'oublie si vîte que la bassesse de son origine, que les privations auxquelles une condition misérable nous avait condamnés. A voir l'arrogance des parvenus et leurs emportemens à la plus légère contrariété, on croirait qu'ils sont tous sortis du sein de l'opulence et des grandeurs.

C'est une étrange espèce que celle de l'homme! tout le mal qu'on peut en dire est croyable, et tout le bien qu'on en publie est vrai. Il étonne par ses vertus, il éblouit par ses lumières, il indigne par ses vices, il humilie ses semblables par son ignorance et ses goûts dépravés : chez l'un la sagesse et la raison se trouvent au plus haut degré; dans l'autre l'imprévoyance, l'ingratitude et une brutalité féroce forment un monstrueux assemblage. Voilà ce qui rend les

jugemens que l'on porte sur l'humanité en général aussi injustes qu'absurdes.

Il y a des naturels pervers que l'éducation, les faveurs de la fortune et l'autorité de l'exemple ne corrigent pas : il en est de si parfaits que la misère et le délaissement ne peuvent les abattre : ils demeurent intacts dans l'adversité et en acquièrent plus de prix.

Qu'est la probité de tous les riches, de tous les grands, en comparaison de celle de l'indigent qui lui sacrifie ses jouissances et jusqu'à sa liberté, qui préfère pouvoir s'honorer toujours, au frivole avantage d'être honoré des autres.

DES AVANTAGES DE LA VERTU.

Il est plus aisé de se monter à la vertu et de s'y soutenir, que d'acquérir de la célébrité dans les arts et de la conserver. Quelle différence cependant pour le bonheur de la vie entre ces deux élévations! A la première est attachée une jouissance pure et inaltérable; à l'autre un succès passager et que l'envie nous conteste.

La vertu modeste n'eût-elle que l'avantage de n'exciter la jalousie de personne et de désarmer la haine, c'en serait assez pour la faire adopter par tous ceux qui chérissent le repos.



Quand il serait vrai que la vertu fît quelquefois des dupes, le vice amène tant de regrets et de misères après lui, qu'une raison éclairée ne devrait pas balancer entre l'un et l'autre.

De tous les égaremens de l'imagination, le plus excusable c'est la pensée de rendre les habitans d'un empire sages et heureux. Mais est-il un propriétaire de domaines quelque riche, quelque bon, quel qu'éclairé qu'il soit, qui pourrait se flatter d'écarter du seul village qu'il dominerait les vices et les passions qui en troublent les familles? par quels moyens inspirera-t-il l'amour du travail à celui qui se complaît dans la langueur et l'oisiveté? comment adoucira-t-il le caractère sauvage du père que le cri de ses enfans importune? est-ce avec des leçons, des discours qu'il éteindra cette soif toujours renaissante dont les effets sont la stupidité ou la fureur? sa douceur et sa générosité refroidiront-elles les sens de la villageoise en proie à d'ardens desirs, et dont les regards sollicitent ce qu'elle n'a pas la patience d'attendre ni le pouvoir d'inspirer? fera-t-il naître la piété filiale parmi des individus inaccessibles aux émotions de la nature, et qui regardent les soins qu'ils ont reçus comme des devoirs et non comme des bienfaits?

Puisqu'il n'appartient pas aux puissances de la terre tout investies qu'elles soient d'une autorité sans limites, de purifier l'humanité et d'en faire l'ornement de leur domination, élevons-nous au-dessus d'elle, efforçons-nous d'attirer vers nous quelques êtres dignes de respirer le même air; de participer aux mêmes principes d'existence, et abandonnons la multitude à ses vils penchans et à ses habitudes honteuses.

D'UN GOUVERNEMENT IDÉAL.

De tous les états, le seul qui pourrait espérer de voir régner dans son sein la paix et la vertu, serait celui qui, séparé de tous les autres par l'immensité des mers, ne présenterait point d'attraits à une domination étrangère, qui n'ayant point une dette nationale à acquitter, n'aurait point d'intérêt à créer des passions lucratives; dont le trésor public serait la richesse commune, et consacré à repousser les calamités et les fléaux de la nature; où le droit de nourrir et d'élever ses enfans ne serait point une charge, mais un privilége qu'on risquerait de perdre par l'abus qu'on en ferait; où les femmes trouveraient dans la loi une protection contre la tyrannie conjugale; où la religion aurait pour

ministres des vieillards éprouvés par une vie chaste, investis d'une autorité conquise par une piété exemplaire ; où la pauvreté ne serait honteuse que lorsqu'elle serait née de l'oisiveté; où la science la plus honorée serait celle qui multiplierait les productions de la terre, éloignerait les infirmités et soulagerait les douleurs. Si l'on venait à m'apprendre qu'un semblable gouvernement fût favorisé d'une température douce et salutaire, et accueillît l'étranger qui voudrait s'y réfugier, tous mes vœux se borneraient à aller vivre et mourir sous ses lois.

DE LA MÉDISANCE.

Les calomniateurs sont bien odieux, mais les médisans sont peut-être encore plus nuisibles.

On n'a pas la vérité pour égide, lorsque c'est elle-même qui vous blesse.

Une infidélité ne devient souvent un malheur que du moment où la méchanceté l'a révélée.

Que de haines ont pris naissance de l'indiscrétion d'un médisant.

Il est des gens qui médisent parce qu'ils ne savent pas se taire : il en est qui ne se proposent pas de nuire ; ce sont des innocens qui vous blessent en jouant avec une arme dangereuse,

ils voudraient arrêter le sang qu'ils voyent couler, il n'est plus temps, la blessure est faite.

C'est depuis qu'on a remarqué qu'on ennuyait en disant du bien des autres, qu'on a préféré d'en dire du mal, tant on est jaloux d'être écouté.

Celui qui se rend l'écho d'une médisance en devient le complice : il est au méchant ce que le receleur est au voleur.

Le plus sûr moyen de déconcerter la médisance, c'est de l'écouter sans paraître y croire.

La calomnie peut être repoussée et même punie, mais comment se défendre de la médisance, on s'expose à la fortifier en essayant de la combattre. La prudence se tait devant elle et la désarme quelquefois par son silence.

Il est des calomnies dont on ne peut pas se justifier. Malheur à celui qui en éprouve de semblables! s'il est irréprochable, sa conscience le soutiendra et lui donnera la force de se passer de l'estime des autres.

Les sots médisent franchement et sans artifice, ils frappent avec une lance ; les hommes fins et délicats mettent de la grace et de l'enjouement dans leur attaque; le stylet qu'ils enfoncent laisse à peine entrevoir la blessure.

Si quelque chose pouvait pallier la médisance, et même la calomnie, ce serait de voir que ceux

dont on entend, dont on dit, dont on sent beaucoup de mal sont très-souvent mieux reçus, mieux accueillis dans de grandes sociétés que les hommes auxquels on ne peut pas refuser une véritable estime.

Il est des gens si bons, si simples, qu'ils croient qu'il suffit de se rendre digne de l'estime publique pour jouir de quelque considération dans le monde. Comment n'ont-ils pas remarqué qu'une table somptueuse, quelqu'en soit l'appui, donnera toujours plus d'importance à celui qui en fait les honneurs, qu'une réputation fondée sur l'esprit et les vertus?

DU JEU.

Si l'on donnait aux choses le nom qui leur convient, appellerait-on jeu une occupation dont le moindre inconvénient est d'absorber une partie de nos jours, qui tire son intérêt des agitations qu'elle nous fait éprouver, dont les succès coûtent des regrets à l'amitié, dont les revers altèrent notre fortune et nous enveloppent de tristesse et d'ennui.

Quoi qu'on en puisse dire, j'aurai toujours mauvaise opinion de l'homme qui fait reposer son bonheur sur l'infortune des autres.

Les grands joueurs sont impitoyables; on peut sans injustice les comparer à ces terribles animaux dont la dent meurtrière multiplie les victimes; lorsqu'ils ont exprimé la substance de tout ce qui les approche, ils s'éloignent satisfaits, sans s'inquiéter de ce que deviendront les femmes, les enfans de ceux qu'ils ont immolés à leur bonheur ou à leur adresse.

Le jeu commence par être un amusement et finit par être un besoin : aussi est-il des gens qui aiment mieux perdre que de ne pas jouer. Ils ressemblent à ces amans qui préfèrent les reproches, les injures, les tourmens au repos de l'indifférence.

Si le joueur ne risquait que de perdre son argent, ce serait déjà un malheur; mais il expose encore sa santé, son honneur, la dot de ses filles, le bonheur de toute sa famille : il ne joue point avec la fortune un jeu égal, puisqu'il ne peut jamais gagner ce qu'il court le risque de perdre.

Les hommes se plaignent des maux qui leur viennent de la nature : ils n'en éprouvaient donc pas assez puisqu'ils ont cherché un moyen de plus de se rendre malheureux.

Le jeu qui fixe les hommes autour d'une table dans une apparente immobilité aurait dû

n'être tout au plus que l'amusement des vieillards et des impotens.

Si la préoccupation du jeu préservait les femmes de l'infidélité, les maris pourraient se consoler de les voir s'abandonner à ce penchant: mais une perte en entraîne presque toujours une autre, et il est bien peu de joueuses qui puissent dire comme François Ier. *j'ai tout perdu fors l'honneur.*

Les chances du gros jeu sont si rapides, elles font passer l'homme avec tant de célérité du charme à la douleur, de l'opulence à un dénûment absolu, elles le désenchantent si cruellement de ses folles illusions, qu'elles aliènent toutes ses facultés, et le détachent de toutes ses affections. Le bonheur n'aurait pas allongé ses jours, et l'adversité les abrège.

Ce n'est ni par des discours ni par les exemples, ni même par ses propres malheurs que le joueur se corrige. Exilez-le au-delà des mers, il jouera sur le navire qui le transporte : renfermez-le dans une prison, il jouera avec les compagnons de sa captivité. Tant qu'une passion nouvelle ne viendra pas s'emparer de son esprit ou de son cœur, il demeurera l'esclave de celle qui le domine ; et ce n'est peut-être pas un des

moindres prodiges de l'amour ou de l'ambition qu'une conversion aussi miraculeuse.

DE LA GUERRE.

Ce n'est pas trop changer de sujet que de parler de guerre à la suite du jeu. Lorsque Darius fut forcé de jouer avec Alexandre cette grande partie que le premier perdit, que de familles, que de villes, que d'états se trouvèrent enveloppés dans les chances heureuses du vainqueur!

Depuis que César et Pompée eurent joué le destin de Rome, combien de fois celui de l'empire du monde ne fut-il pas soumis à l'habileté ou au bonheur d'un ambitieux dont des légions furent la mise?

C'est vraiment au jeu de la guerre que peut s'appliquer le mot de fureur, puisqu'elle rend les hommes qui s'y livrent, terribles, impitoyables, et que l'amour du gain les aveugle au point de pousser la fortune, comme Charles XII, au-delà de tout espoir raisonnable : l'adversité ne les corrige point, comme on l'a vu par l'exemple de ce prince qui ne put se résoudre à jouir paisiblement de ce que le

sort des armes lui laissait, et ne cessa d'espérer de regagner ce qu'il avait perdu qu'en perdant la vie.

Il est arrivé à des ministres de jouer entre eux la puissance de leur maître et la destinée de leur nation, pour se maintenir dans leur poste et donner plus d'éclat à leur emploi. Ces joueurs subalternes étaient d'autant plus odieux qu'ils jouaient la fortune des autres, n'exposaient jamais la leur, et s'attribuaient une grande part dans les gains que le hasard amenait.

Ce jeu terrible a aussi ses règles, sa science, ses coups du sort, ses principes d'honneur et de générosité. Lorsque la partie est achevée l'amitié fait place à l'animosité, et l'on ensevelit sous les dehors de la politesse l'intention de porter réciproquement de nouvelles atteintes à la fortune de son rival.

La raison a placé un cercle autour de l'homme; la sagesse l'y fixe, ses passions l'en écartent.

DU FANATISME.

Le fanatisme est une maladie de l'esprit: elle a son origine, ses progrès et son terme.

Il est des fanatiques de plus d'une espèce; ils se combattent les uns les autres, sans se douter qu'ils soient atteints du même mal.

Il est plus d'une fois arrivé à des philosophes de crier contre l'intolérance, sans vouloir tolérer la moindre contradiction.

Nous avons vu des fanatiques en religion, des fanatiques en systèmes de physique, d'agriculture, de musique, et enfin de gouvernement. Ces derniers ont fait plus de mal, parce qu'ils soutenaient leurs opinions les armes à la main, et que leurs argumens étaient des instrumens de mort.

Depuis que l'homme est créé il n'a fait que changer d'erreurs, et il a toujours prétendu avoir la vérité pour lui. Comment une si longue expérience ne l'a-t-elle pas corrigé de sa confiance dans ses lumières et de sa présomption!

Le doute est la raison des sages; l'entêtement est le délire des sots.

Il y a si peu de choses démontrées en morale, que presque tout ce qui y tient est susceptible de controverse.

Qu'est-il résulté de l'importance qu'on a attachée à toutes ces opinions proposées ou contestées avec tant de chaleur? qu'elles sont tombées pour la plupart dans le mépris ou

dans l'oubli, et que les hommes qui en étaient le plus engoués ont à rougir aujourd'hui de leur zèle insensé.

La vérité, dit-on, ne doit pas être sacrifiée à la crainte des jugemens humains. Mais vous qui étalez cette maxime avec orgueil, êtes-vous bien sûrs de ne pas prendre le mensonge pour la vérité, et quand ce serait elle, est-il bien essentiel au bonheur de l'homme de la connaître. S'il est des êtres heureux par les illusions et les fables, que gagneront-ils à être désabusés? les beaux rêves valent mieux que les tristes réalités.

Toute erreur de l'esprit qui n'est pas contraire à l'harmonie de la société doit être tolérée. Vouloir que tous les hommes aient raison, c'est exiger que tous les enfans qui arrivent au monde jouissent sur-le-champ de la lumière.

Combien d'individus ne rencontre-t-on pas dans la société, dont l'existence n'est qu'une première enfance prolongée, et qui n'ont que le jugement d'un jour dans un corps chargé d'années?

La véritable philosophie sait supporter les ténèbres, et ne désespère pas de voir le jour.

De toutes les erreurs, celle qui doit le plus

révolter un être raisonnable, c'est celle que professent les athées : elle enlève à l'homme le seul attribut qui le distingue de toutes les créations qui respirent. S'il en était une d'entre elles autre que l'homme qui eût le soupçon de la divinité, je la croirais mon égale.

La pensée d'un Dieu est le seul caractère distinctif de la créature prééminente : comme elle annoblit l'imagination ! comme elle donne de la sublimité à nos idées, à nos expressions! Je ne sais plus dans quel poète oriental j'ai vu qu'en parlant de Dieu il ajoutait que *le soleil était son ombre*. Grand Dieu ! si mes faibles yeux peuvent à peine supporter l'éclat de ton ombre, que deviendrais-je si tu daignais m'apparaître environné de tous tes rayons et dans la splendeur de ta gloire?

DE L'HYPOCRISIE.

Presque tous les défauts de l'homme viennent de la nature et de ses sens : mais d'où lui provient l'hypocrisie?

Il en coûte souvent plus de peines et de privations à l'hypocrite pour paraître religieux, qu'il n'en éprouverait pour l'être en réalité. Ce qu'il se propose d'obtenir sous son masque

imposteur, peut-il valoir ce qu'il aurait le droit d'espérer en marchant dans la route qu'il paraît suivre? Il veut persuader qu'il méprise les richesses ; que ne les méprise-t-il réellement? il n'en éprouvera pas la soif. Il se montre dans les temples, il se prosterne devant les autels, il suit en toute humilité les ministres de l'évangile; il ne lui manque que d'être sincère dans ses démonstrations édifiantes, pour conquérir ce qui est d'un bien plus grand prix que l'objet de ses vœux. Est-ce une femme qu'il veut séduire, en feignant de n'en aimer aucune? Il est plus aisé de se détacher d'une seule que de paraître long-temps l'ennemi de toutes. Se propose-t-il d'avoir un emploi, en simulant une probité scrupuleuse? que ses principes soient d'accord avec ses paroles; il ne tardera pas à mériter ce qu'il est indigne d'obtenir.

L'hypocrite est condamné à jouer long-temps son rôle, même après son succès, sous peine d'exciter le mépris de ceux qu'il a trompés.

Le visage d'un hypocrite le plus masqué est si hideux, que par amour-propre il ne devrait jamais le montrer à découvert.

Il est des vices qu'il faut sans doute cacher

lorsqu'on a le malheur de les avoir ; mais ce voile n'est pas celui de l'hypocrisie, c'est celui du respect pour soi-même et pour les autres.

Quel que soit l'artifice de l'hypocrite, il est tôt ou tard reconnu pour un imposteur. Il en est de plusieurs espèces. On en voit en religion, en philantropie, en justice, en fidélité conjugale, en amour paternel. Nous en avons démêlé parmi les courtisans, parmi les ministres, qui se paraient des dehors du zèle et du désintéressement. La révolution française n'a que trop fait tomber de ces masques trompeurs : puissent-ils n'être jamais relevés par les hommes qui remplacent ceux qui les portaient!

DU PRINCIPE DES RÉVOLUTIONS DANS L'ESPRIT ET LE GOUT DE LA NATION.

Tout change en France, et les mœurs, et les modes, et le style et les manières; il n'y a que le caractère national qui, par son inconstance, reste toujours le même. Molière est devenu vieux, moins par le langage que par les originaux qu'il a peints. Les traits satiriques de Boileau sont émoussées, et son Lutrin ne vit plus que par le charme de la

poésie. Louis XIV est encore grand par son siècle dont les hommes illustres font toute la gloire. Que sera le nôtre aux yeux de la postérité? Effacera-t-il ceux qui l'ont précédé, ou leur servira-t-il d'ombre? Si des faits héroïques, si d'éclatantes victoires, si une prépondérance inespérée dans les grands intérêts de l'Europe, si des monumens conçus avec autant de grandeur qu'exécutés avec célérité, devaient répandre sur une nation un éclat merveilleux, la France aurait peut-être acquis un nouveau degré de splendeur; mais cet éclat s'est obscurci, parce que la sagesse n'en était pas le principe, et que l'œuvre du délire peut éblouir un instant, mais disparaît comme l'éclair qui va se perdre dans les ténèbres.

Il y a des époques où la nation rivalise avec son monarque et le domine : il y en a d'autres où elle est éclipsée par lui. Ne devançons pas le jugement que l'avenir portera de celle où nous vivons.

Lorsqu'Auguste ferma le temple de Janus, celui des muses s'ouvrit tout-à-coup, et l'on vit sortir Virgile, Horace, Ovide. Le même avantage nous est peut-être réservé : de beaux génies qui sommeillent aujourd'hui sur les lauriers accumulés par les enfans de Mars se ré-

veilleront sans doute; ils dissiperont cette troupe de romanciers qui absorbent l'attention publique et usurpent une célébrité passagère. A quoi tient cet engourdissement dans lequel toutes les sciences paraissent languir? Le génie de Buffon n'échauffe-t-il plus nos naturalistes? Celui de Montesquieu n'anime-t-il plus nos publicistes? La chimie, la physique ont-elles atteint le dernier terme de l'esprit humain? La muse de l'histoire demeurera-t-elle sans favori à l'époque où elle a tant de merveilles à raconter?

Inimitable Lafontaine, si tu pouvais revivre, que de sujets tu aurais à traiter, et combien l'ingénuité de tes animaux pourrait suppléer au silence des hommes!

J'ai vu un temps où un duel, une faillite importante, une querelle de ménage dans une maison illustre, une cause célèbre agitaient tous les esprits dans la capitale, et retentissaient dans les provinces. Quel moment favorable pour les torts particuliers que celui où toutes les pensées sont absorbées sous de grands événemens! On est lâche, fripon, adultère, apostat, sans qu'on parle à peine de vous: votre nom est oublié aussitôt que prononcé.

Lorsque le ciel est pur, les habitans des airs

voltigent; leurs querelles, leurs amours varient leur gazouillement : mais s'il survient un orage, si le tonnerre gronde, ils se réfugient dans les bois et demeurent immobiles et silencieux tant que la crainte les comprime. Le peuple que l'on dit être le plus léger de la terre et qui se plaît le plus à babiller, n'aurait-il pas aussi de commun avec les oiseaux de suspendre ses essors et de demeurer sombre et taciturne lorsque de grands événemens inquiètent ses esprits et troublent sa sécurité?

Heureusement pour l'espèce humaine toutes les nations ne se donnent pas le mot pour se combattre et se détruire. Si la guerre a semé la discorde en Europe, l'Asie reste tranquille et l'Afrique se dépeuple moins par l'esclavage ; les îles de l'Amérique ne sont pas plutôt devenues la proie d'un vainqueur, qu'elles demeurent paisibles sous le joug qui leur est imposé : le continent auquel elles n'appartiennent plus ne prend nul intérêt à leur sort ; de nouvelles générations croissent et se multiplient dans des contrées lointaines. C'est ainsi que la population de ce malheureux globe se balance et compense ses pertes. Un nouveau monde qui fleurit à l'ombre de la liberté sera peut-être un jour

plus habité que cette fameuse île qui le tenait asservi sous une domination tyrannique.

DE LA STÉRILITÉ DES LEÇONS DE MORALE ET DE POLITIQUE.

Si quelque chose pouvait guérir les hommes de la manie de s'occuper des intérêts politiques et de chercher à lire dans l'avenir, ce serait l'inutilité bien reconnue de ce travail de l'esprit. Une destinée supérieure à la raison humaine n'en suit pas moins son cours, elle entraîne avec elle et le moraliste, et ses réflexions qui se dissipent dans le vague de l'éternité.

S'ériger en précepteur des peuples et des rois, c'est adresser des paroles aux nuages qui flottent sur nos têtes et qui n'obéissent qu'aux vents et à la tempête. Quel ouvrage pourra jamais être utile au genre humain, lorsque le Télémaque est devenu stérile pour lui et a plongé son auteur dans la tristesse ?

L'ambition d'être utile aux hommes par ses écrits et ses discours est un vœu noble et généreux : mais depuis qu'on a si bien parlé, qu'on a si bien écrit, le genre humain a-t-il fait un pas de plus vers la sagesse ou la félicité publique ?

L'académie française décernait autrefois un

prix à l'ouvrage qu'elle jugeait le plus utile. C'est vraisemblablement parce qu'on a pensé que ces ouvrages jugés utiles, seraient d'une grande inutilité pour la société, que le prix a été supprimé.

Les belles-lettres sont presque toujours dans un état ce qu'est un beau lustre dans un appartement; s'il n'éclaire pas par ses bougies, il brille du moins par ses cristaux.

Les pensées qui s'accumulent dans la méditation, forment quelquefois un poids qui accable l'esprit; il les jette sur le papier pour s'en soulager.

Lorsque l'esprit court après les pensées, il n'en saisit presque toujours que de légères et de fausses; le génie seul enfante celles qui sont fortes et justes.

Commander à un homme qui est dominé par son talent et son savoir, de ne plus écrire, c'est prescrire à un arbre plein de sève de ne pas pousser de nouvelles branches.

Par la raison que le génie met l'homme hors de la nature, il faudrait peut-être lui pardonner ce qui ne s'accorde pas avec elle.

Il ne manque aux hommes d'un vrai talent que de s'occuper plus d'eux et moins des autres, pour s'éviter des peines et des dégoûts.

Les sots savent si bien se passer des gens d'esprit ! comment les gens d'esprit ne savent-ils pas se passer des sots ? serait-ce parce que le feu cherche la matière ?

DE LA GOURMANDISE.

De tous les défauts, celui qui paraît le plus dégrader l'espèce humaine et la rapprocher davantage de celle des animaux, c'est la gourmandise. Qu'elles sont payées cher les jouissances attachées à ce vice honteux ! le moindre de ses inconvéniens, c'est de concentrer l'homme dans la matière, de le rendre inhabile aux affaires, d'écarter de lui les charmes de l'imagination, de lui faire perdre la délicatesse et les grâces de l'esprit, de le plonger dans une rêverie sombre et dans l'assoupissement.

Si les gourmands sont parfois généreux, leur générosité tient à leur passion favorite, ce ne sont pas les hommes qu'ils aiment, ce sont des convives qu'ils affectionnent. Il existe entre eux une émulation d'appétit et de recherche pour les mets qu'ils dévorent de tous leurs sens.

La louange qui flatte le plus un gourmand, c'est celle d'avoir un goût fin, un palais délicat, et surtout un cuisinier excellent : peu lui im-

porte, que celui qu'il presse d'accumuler mets sur mets, gémisse sous le poids d'une digestion laborieuse, qu'il supporte dans une nuit longue et agitée la peine de son intempérance et de sa funeste docilité! Rien ne lui paraît si naturel, que de cesser de vivre, lorsqu'on vient indifférent au plaisir qu'il préfère à tous les autres. Ce que la pensée de la mort a pour lui de plus pénible, c'est qu'elle le séparera pour jamais de la table et des convives. S'il pouvait se persuader que la récompense des élus sera d'assister et de prendre part à des banquets où s'étalera une magnificence divine, il envierait leur sort, et ferait peut-être quelques sacrifices sur la terre pour se rendre digne d'être admis à ces éternels festins.

Faut-il s'étonner si les gourmands passent de la table au jeu? Et de quoi sont-ils capables après avoir amplement satisfait leur appétit? les accens de la musique ne peuvent ranimer leurs sens engourdis; il ne leur faudrait pas moins pour les rendre sensibles que la musique d'Orphée qui ébranlait les rochers. Aussi le poëte imprudent qui se hasarde à leur lire quelques vers inspirés par une muse grave et sublime, ne tarde pas à voir ses lourds auditeurs tomber

dans la profondeur du sommeil, et couvrir sa voix de leurs bruyants soupirs.

Si le gourmand mettait en balance ce que lui procure sa jouissance habituelle avec ce qu'elle lui enlève de force morale et de calme dans les sens, de liberté dans la pensée et d'aptitude aux affections du cœur, aux plaisirs délicats, il reconnaîtrait combien il est victime de sa passion animale. Je ne parle pas des infirmités qui abrégeront ses jours ou appesantiront sa vieillesse, du supplice qu'il éprouvera, si l'infortune vient le condamner à une diète rigoureuse; de l'isolement où il se trouvera lorsqu'il n'offrira à la société que le regret de ne pouvoir plus réunir autour de lui des convives.

Si la gourmandise avilit les hommes, quel préjudice ne porte-t-elle pas aux agrémens des femmes. Qui peut voir sans dégoût une créature douce et délicate absorber avec un appétit dévorant des alimens qui nourriraient une famille, déchirer avec des dents éblouissantes de blancheur des membres d'animaux, et humecter ses lèvres du jus qui en découle ?

Les femmes se plaignent souvent de leur estomac: il aurait bien plus le droit de se plaindre d'elles. Que d'ennuis, que de vapeurs, que de

migraines elles éprouveraient de moins, si elles ne donnaient à la nature que ce qu'elle exige pour entretenir la fraîcheur de leur teint, la souplesse de leur membres, et les belles proportions qui forment leur ensemble.

Le choix des mets, un goût raffiné s'allient très-bien avec la grace et la délicatesse. L'apparence de la friandise, loin de déplaire, n'est pas sans agrément. On serait fâché que des êtres qui nous touchent de si près, ne payassent point un tribut à l'appétit; mais il faut qu'il ne soit chez elles que le signe d'une santé vive et brillante. Leurs repas doivent paraître plutôt un amusement qu'un besoin, et plutôt encore une distraction qu'une affaire.

DU SAVOIR.

La science est une véritable richesse, et c'est de celle-là qu'il est permis d'être avare, non pour l'ensevelir, mais pour l'accroître.

L'ignorant croît toujours en savoir assez, et le savant gémit de n'en pas savoir davantage. Il n'y a pas de temps à perdre dans la vie pour former le trésor de science qui préserve l'esprit et le jugement de cette pauvreté, de cette indigence qui se découvrent trop souvent, et nous exposent à rougir à nos propres yeux.

C'est par une espèce de cynisme qu'un homme

du monde se pare de son ignorance. Il a l'effronterie de Diogène, qui se glorifiait de sa nudité.

L'ami des sciences, avec ses livres, ses cartes et ses instrumens, s'aperçoit à peine qu'il lui manque quelque chose pour être compté au nombre des riches. Ceux-ci le trouvent pauvre, tandis que lui, de la hauteur de son intelligence et du milieu des ornémens de son esprit, abaisse sur eux un regard de pitié, et les envisage comme des misérables : il est dans une grande sécurité sur le bien qu'il chérit ; les révolutions du temps et des empires ne peuvent le lui enlever. Si un incendie, une grande catastrophe de la nature jettent l'épouvante dans la cité qu'il habite, il se réfugiera avec son trésor sur le sommet d'une montagne, et là, il bravera tous les élémens. Habitué à une vie sobre, il faudra que la terre devienne bien stérile pour qu'il ne trouve pas de quoi se nourrir. La cupidité ne le poursuivra pas dans son asile, et à moins qu'il n'ait alors le malheur d'être époux ou père, il lui faudra peu de courage pour abandonner sa destinée à la nature qui est sa souveraine.

Que sont les jouissances du riche en comparaison de ce calme dans lequel repose l'ame du savant ? Toutes ses passions sont éteintes dans

le désir qu'il a d'étendre, de fortifier ses connaissances. Ses amis sont d'illustres morts qui vivent encore pour lui, qu'il interroge lorsqu'il lui plaît, avec lesquels il cesse de converser lorsque leur entretien fatigue son esprit. Il leur fait répéter ce qu'il n'a pas bien compris, il les éloigne, il les rapproche à son gré, il les réfute sans blesser leur orgueil. Tant qu'il se plaît avec eux, il n'a rien à envier aux autres hommes. C'est à lui seul que les heureux de ce monde devraient porter envie, s'ils connaissaient tout son bonheur, s'ils avaient quelqu'idée du charme de son indépendance. Il aura cela de commun avec l'avare que, plus il dissimulera sa richesse, plus il en jouira paisiblement, et qu'elle s'accroîtra en se gardant de la prodiguer. Et qu'importe à l'homme studieux qu'on connaisse ou qu'on ignore ce qu'il sait! s'il vit pour lui seul, est-il bien des gens qui aient le droit de lui en faire un crime? Ce monde dont il s'est retiré, mérite-t-il qu'on lui sacrifie son repos, et qu'on s'expose à sa censure, à son mépris pour en obtenir le suffrage? Le savant qui laisse à la société le fruit de ses méditations, lui a payé son tribut; il lui donne plus qu'il n'en aurait reçu en vivant au milieu d'elle.

Malheur à celui chez lequel le goût de l'étude arrive dans un âge avancé : il n'a plus le temps de devenir riche en savoir ; le peu qu'il acquerra ne servira qu'à lui faire éprouver le regret d'être resté si pauvre ; ses acquisitions lui paraîtront incertaines, ses propriétés sans fondement ; ses organes affaiblis par l'âge rendront son travail difficile et souvent infructueux. C'est dans la jeunesse seule qu'on a la force et le courage de défricher la science, de l'ensemencer, d'en voir mûrir les fruits, de les recueillir, de les conserver, de s'en créer des alimens assez substantiels pour nous soutenir jusque dans la décrépitude.

Il est des branches de la science auxquelles on peut s'attacher, sur lesquelles il est possible de se soutenir, d'alimenter son esprit. Mais, qu'il y a loin de cette propriété partielle à celle du riche domaine qui constitue le véritable savoir. Un botaniste, un chimiste, un géographe trouveront sans doute dans l'objet de leur étude des distractions heureuses ; ils feront des découvertes qui satisferont leur esprit ; mais leur activité aura son terme, leur ardeur se refroidira, ils ne se délasseront pas d'un travail sur un autre, leur esprit finira par éprouver ce dégoût qu'on ressent à la vue des

mêmes mets. Ce danger n'est pas à craindre pour l'homme qui passe de l'étude d'Homère à celle de Cicéron, qui s'éloigne de cet orateur pour aller penser avec Tacite dont il n'abandonnera les savans tableaux que pour en aller contempler un plus grand, que le premier des naturalistes développe sous ses yeux : après l'avoir admiré dans tous ses détails, il reviendra à ceux de Virgile dont il se séparera pour fortifier son âme avec ce philosophe aimable qui a su prêter à la morale le charme de la poésie : lorsque les trésors de l'antiquité seront épuisés pour lui, l'Italie lui fournira de nouvelles richesses ; et après qu'il se les sera appropriées, il mettra à contribution celles de l'Angleterre, de la Germanie, sa soif ardente ne s'éteindra pas même en s'abreuvant de tout ce que le génie a produit dans les deux siècles qui ont illustré la France.

DES MORALISTES.

De tous les écrivains, les moralistes sont peut-être les plus inutiles. Ils le sentent, ils le répètent sans cesse, et ils ne peuvent se résoudre à garder le silence. On dirait qu'ils ne parlent et n'écrivent que pour l'acquit de leur conscience.

Combien l'humanité serait parfaite, si elle eût écouté et suivi ce qu'on lui a recommandé pour son bonheur! Ni le respect des Juifs pour leur législateur, ni les menaces effrayantes de leurs prophètes n'ont pu les détourner des vices qui les rendirent si méprisables aux yeux des autres peuples.

L'imperfection serait-elle tellement attachée à l'humanité qu'il n'y eût aucun moyen de la purifier; l'effet des lois les plus sages serait-il de la punir sans l'espoir de la corriger? Rien ne ressemble plus aux nations civilisées que le corps humain, dominé par de funestes habitudes qui subjuguent son intelligence. Quelle puissance surnaturelle le rajeunira, épurera son sang, l'enlevera à ses inclinations perverses, lui fera préférer un régime uniforme et salutaire à ses jouissances homicides?

RAPPROCHEMENT DU GOUVERNEMENT DES PARAGUAIS AVEC CELUI QU'IL EST POSSIBLE DE RÉALISER.

Des mémoires, peut-être infidèles, nous ont fait une peinture séduisante des mœurs des habitans du Paraguai, gouvernés par d'habiles missionnaires. Si on en croit ce qu'on nous a

dit de ces paisibles colons, leurs intérêts se trouvaient en harmonie avec leurs vertus, ils travaillaient pour le bonheur commun et puisaient à cette source tout ce qui pouvait assurer la félicité individuelle. Un seul membre de cette société ne pouvait souffrir, sans que le corps entier n'en éprouvât une légère altération dans son aisance habituelle. Le travail public fesait la richesse et la prospérité de tous; chacun avait intérêt à s'encourager mutuellement par l'exemple. L'intempérance d'un seul paraissait une injustice, parce qu'elle semblait être une usurpation sur le bien général. Le luxe eût été considéré comme un vol, l'ambition comme une audace téméraire : on mettait sa grandeur à n'être pas au-dessous de ses égaux, et l'on plaçait sa gloire dans la frugalité. La fécondité des épouses était honorée, parce qu'elle accroissait la grande famille. Les pères étaient jaloux d'offrir en tribut à la république des enfans dociles et laborieux. Les lois étaient si simples, qu'on les considérait moins comme des ordres que comme des réglemens que l'équité prescrivait. La religion se bornait à remercier le ciel de ses faveurs, et à s'efforcer de s'en rendre digne par une humble résignation à tous ses décrets. Les ministres exhortaient,

encourageaient et menaçaient rarement. La vieillesse était respectée, soulagée, parce qu'elle n'était que l'épuisement des forces dont on avait recueilli l'usage. La mort n'effrayait pas, elle était une séparation passagère de ceux qu'on chérissait encore, et un moyen de réunion à ceux qu'on avait regrettés.

Par quelle révolution pourrait-on faire renaître en Europe un peuple semblable? Qui le garantirait de la contagion de ses voisins? Qui pourrait l'affranchir de leur joug et le préserver de leur usurpation? Sa candeur, sa simplicité seraient le jouet des autres nations; et son innocence ne servirait qu'à le rendre plutôt victime de l'injustice et de la violence.

Puisque la raison commande de ne pas songer à rendre les peuples heureux par leurs vertus, ne pourrait-on pas chercher à les rendre meilleurs par leur intérêt? C'est déjà quelque chose d'en détourner plusieurs de la fange du vice par l'espoir des récompenses et la crainte des châtimens que l'éternel dispensateur tient dans ses mains : mais cette pensée n'atteint pas tous les hommes. Il en est beaucoup chez lesquels on ne l'a pas laissé naître, ou qui l'ont étouffée; il faut donc venir au secours de leur faiblesse ou de leur incrédulité, et puisque tous

leurs désirs se bornent à la vie présente, les fixer à la vertu par cet intérêt passager auquel ils attachent un si grand prix.

Un législateur pénétré de ces principes, s'il était revêtu d'un pouvoir suprême, après avoir posé les bornes de son empire, consacrerait à la défense de ses limites une milice intrépide dont la grande vertu serait la valeur, qui mettrait toute sa gloire à défendre le poste confié à son courage. A l'abri de ces remparts, plus impénétrables que toutes les murailles et que toutes les forteresses, une milice laborieuse de cultivateurs ferait sortir du sein de la terre toutes les productions qui assurent l'existence des hommes, et peuplerait les hameaux dont les grandes cités sont environnées. Celles-ci fleuriraient par des manufactures et par tous les fruits de l'industrie et des beaux-arts, que l'opulence vivifierait de ses besoins et de son goût. L'ouvrier et le consommateur ne se regarderaient ni avec dédain ni avec envie, parce que l'oisiveté ne doit point insulter au travail, et que celle-ci s'enrichit de l'inaction de l'autre. L'insolence du riche serait punie par des amendes, l'injustice du mercenaire par un accroissement de travail imposé à ses jours de repos; et le produit de ces amendes

tournerait au profit de l'impuissance et de l'infirmité. Les enfans du malheureux n'aggraveraient jamais sa misère : sur sa seule déclaration qu'il est hors d'état de les élever et de les nourrir, le gouvernement les adopterait, les éleverait pour les appliquer ensuite soit à ses milices de terre et de mer, soit à la classe de l'agriculture.

Comme il importerait à la prospérité générale que tous les individus fussent dirigés dans leur vie publique et privée par les grands principes d'équité, on ne leur donnerait pas seulement pour base cette morale pure du stoïcisme, à laquelle le vulgaire ne peut pas s'élever ; on les appuierait sur une religion qui prescrit la soumission aux lois, la charité envers ses semblables, qui fait un crime de l'intempérance et une vertu de la chasteté. On ne commanderait pas la foi, parce qu'elle est un don du ciel, mais on ordonnerait à l'incrédule d'ensevelir ses doutes dans le silence. Les ministres du culte ne domineraient pas la religion ; ils seraient dominés par elle : on les apprécierait moins sur leurs discours que sur leurs exemples. Le souverain, sans se dire l'image de Dieu sur la terre, s'en montrerait le digne modèle, en dispensant ses faveurs au mérite,

qu'il saurait découvrir à travers les ombres de la modestie. La richesse que l'on peut acquérir par la fraude, par l'intrigue, ou la témérité des entreprises, ne serait jamais un titre aux distinctions, on lui laisserait le seul avantage de dissiper ses trésors en luxe et en superfluités; la mendicité, qui est la honte de la société, en serait bannie pour jamais, parce que le travail ne manquerait pas plus à l'indigence que les secours à la faiblesse et aux infirmités. Après les ministres de la religion et de la justice, les plus honorés seraient ceux qui se consacreraient à l'instruction de la jeunesse, et ce serait un grand titre à la reconnaissance publique, que d'avoir donné à la patrie une génération pure, éclairée, et qui laisserait entrevoir des vertus héroïques.

Mais comme il existe dans toutes les sociétés, ainsi que dans toutes les productions de la nature des irrégularités qui en détruisent l'accord et l'harmonie, il serait de la prudence de les faire disparaître, et pour remplir cet objet, le gouvernement qui voudrait toujours concilier la modération avec les règles de justice, préparerait dans sa sagesse un asile à ceux qu'il ne pourrait espérer de ramener aux principes d'ordre et d'équité; il conserverait sous sa do-

mination une contrée lointaine sur laquelle il rejetterait ces humeurs qui souillent et corrompent le corps politique. La honte attachée à une expulsion toujours juste, toujours méritée serait envisagée comme une peine si effrayante, que sa seule menace ferait trembler les pervers, contiendrait les perturbateurs, et resserrerait les liens qui unissent le citoyen à sa patrie.

Si un semblable gouvernement pouvait exister sur la terre, il serait inébranlable comme la raison qui triomphe des siècles et de toutes les révolutions.

DES DIVERS ÉCARTS DE L'IMAGINATION.

Il existe chez presque tous les hommes une pensée dominante qui s'empare de leur imagination, s'y établit, et permet à peine aux autres d'y pénétrer comme de légères distractions. La plus universelle de ces impérieuses pensées, c'est celle d'acquérir des richesses. Toutes les fois qu'elle croît avec les principes de morale, elle rend l'homme actif, économe, industrieux: mais si elle est isolée de toute règle, de toute vertu, elle précipite celui qu'elle domine dans l'injustice, dans les hasards du jeu, dans les

spéculations téméraires : l'usure, la fraude, le larcin sont ses auxiliaires, elle finirait par tout ravir si la main de la justice ne l'arrêtait, et ne mettait, par un châtiment sévère, un terme à son audace.

Il est des imaginations où l'amour de la gloire a établi son séjour. Celles qui en sont dominées éprouvent une ardeur que les difficultés irritent et que les succès ne font qu'accroître. Il communique à l'imagination toute sa noblesse, toute sa fierté; comme il tend toujours à s'élever, il n'emploie qu'à regret l'intrigue et les moyens bas qui peuvent favoriser son avancement; les périls lui plaisent; rarement il écoute les leçons de la prudence, sa marche est si rapide qu'il lui arrive quelquefois de frapper la terre de son front superbe; mais il se relève avec noblesse, et paraît moins humilié qu'irrité de sa chûte : il tire vanité de ses revers comme de ses blessures, parce qu'ils sont les chances de l'audace et du courage. La renommée n'a pas assez de voix pour lui : il se montre pour qu'on le remarque, il n'agit que pour être admiré, la louange est son élément; le repos et le silence le tuent : s'il est grand on le trouve juste envers les autres; il a de l'émulation et n'a pas d'envie; il s'efforce de surpasser ses rivaux et ne les abaisse jamais;

comme ses ambitieux désirs sont à peine satisfaits que d'autres renaissent, il n'est pas véritablement heureux : il s'éteint souvent dans la tristesse et succombe sous le poids de la fortune dont il a épuisé les faveurs, et qui lui fait éprouver son inconstance.

Il est des imaginations douces chez lesquelles des pensées tendres et voluptueuses règnent despotiquement, elles les enveloppent de charmes, de prestiges; elles ne leur font entendre que des sons harmonieux, ne leur offrent que des tableaux riants et gracieux : leur solitude est égayée par des images lascives, leurs illusions valent des réalités; énervées par la mollesse de leurs idées habituelles, elles ne produisent rien de beau ni d'utile; ce sont des *Pâris* qui ne rêvent qu'enlèvemens et jouissances, dont la voix efféminée ne peut pousser que des soupirs, dont les yeux ne sont mouillés que des larmes de tendresse : ils n'ont voulu respirer que le parfum des roses, ils se flétrissent comme elles, et leur extinction n'excite ni plaisir ni regrets.

De toutes les pensées prédominantes, celle qui absorbe le plus l'imagination, c'est celle qui a la divinité pour objet, elle conduit l'homme aux plus grands sacrifices, elle l'échauffe du zèle le plus ardent; elle le fait triompher avec ra-

pidité de toutes ses passions, elle brise tous les liens qui l'attachent à la vie, et semble lui donner une nouvelle existence. Avant qu'il ait cessé d'être, déjà il ne tient plus à ses semblables ni à leur séjour : son corps est sur la terre, mais son esprit est dans les cieux ; il n'a plus rien à dire aux humains ; c'est avec Dieu seul qu'il converse ; c'est lui seul qu'il voit, qu'il admire : rien n'est digne, après ce rapprochement sublime, de ses regards et de son affection : tous ses désirs, toute son ambition se réduisent à ne jamais retomber sur ce globe fangeux qui n'excite que son dédain. Quelque nom qu'on donne à cette pensée, ce serait la plus désirable, si elle pouvait toujours se conserver pure, si elle était dégagée de toute superstition, si elle se conciliait avec les obligations que nous imposent la nature et la patrie, si elle ne conduisait pas souvent à une froide insensibilité sur des misères qu'on peut soulager ; si elle ne faisait pas de l'homme un poids inutile sur la terre, et souvent un objet de dégoût et de pitié par l'abandon des soins personnels auquel elle nous expose.

DE LA JUSTICE ET DE LA PUISSANCE DES LOIS.

La justice et l'équité ne sont pas toujours synonymes ; le magistrat est souvent forcé de sacrifier l'équité aux règles et aux principes de justice : il cesse d'être équitable pour être juste : sa justice est dans sa soumission à la loi. Il n'appartient qu'à Dieu d'être toujours équitable dans sa justice, parce qu'il n'a pour règle que sa sagesse, et pour principes que sa sublime raison. Un des malheurs attachés à l'état de juge, c'est la nécessité d'anéantir le droit devant la forme et de prononcer ce que son cœur désavoue.

Cette servitude, quelqu'affligeante qu'elle soit, est bien moins funeste à la société que ne le serait la puissance illimitée d'absoudre ou de condamner d'après ce sentiment intérieur qui dirige notre opinion. Il a fallu pour rassurer les hommes sur leurs intérêts, leur donner, non pas seulement des magistrats vertueux et éclairés, mais des lois invariables, des réglemens fixes que nulle autorité ne pût franchir. Il a fallu que ces lois fussent inspirées par une équité si pure, si évidente, que tous les sujets d'un empire préférassent d'être jugés et même condamnés par elles, à la crainte de devenir

victimes d'une opinion vague et arbitraire : ils ont consenti à se ranger tous au-dessous de la loi, à la condition que nul autre ne serait au-dessus d'elle. Hélas ! de quoi les hommes n'abusent-ils pas ! Rien de ce qui sort de leurs mains n'est parfait ; leurs plus belles conceptions ont des taches, et le mal ne s'échappe que trop souvent de la source du bien. Combien de fois l'équité n'a-t-elle pas à gémir d'un jugement qu'il serait dangereux de ne pas maintenir. Si on voulait se convaincre de cette vérité, qu'on se rappelle la cause d'une femme qui se présente au public et aux tribunaux sous un nom illustre qu'on lui conteste. Elle réclame son état, la propriété de ses biens ; on lui oppose un extrait mortuaire, une déclaration qu'elle a signée et qui la confond avec une femme punie pour sa vie licencieuse : en vain elle réplique qu'on doit encore plus ajouter foi à l'existence d'un être qui, par sa présence, ses paroles, ses actions démontre sa réalité, qu'à un papier qui est l'ouvrage de l'erreur ou du mensonge : inutilement démontre-t-elle que la déclaration qu'on lui oppose est le fruit d'une imagination éteinte par de longues souffrances ; que la femme à laquelle on lui fait la honte de l'assimiler était une créature ignoble qui a cessé

de vivre avant l'arrêt dont elle se plaint : on lui répond que si elle eût offert cette preuve tardive aux premiers juges, elle n'aurait pas été condamnée à se séparer de l'existence dont elle se glorifie; qu'on a jugé conformément aux lois en regardant comme vrai l'extrait mortuaire qui la place au rang des morts.

Je n'ai point une opinion fixe sur cette cause étrange, j'ai seulement voulu citer un exemple de la ridigité des formes légales qui peuvent condamner contre l'évidence, sans qu'on puisse se plaindre de leur sévérité, parce qu'il vaut encore mieux qu'un individu souffre de leur rigueur, que de voir l'harmonie des familles troublée par l'audace d'un aventurier qui usurperait le nom d'un mort pour ressaisir des biens qui ont déjà de légitimes propriétaires.

DES COMBATS DE L'HUMANITÉ AVEC L'HONNEUR.

Ce que l'on nomme le sentiment de l'humanité est une affection tendre pour tous ses semblables, c'est lui qui nous fait compatir à leurs peines, qui nous rend joyeux de leur prospérité, qui appelle par des vœux l'abondance sur les contrées qu'ils habitent, qui voudrait pouvoir en écarter les souffrances et les maladies, verser des consolations sur les chagrins du cœur.

Pourquoi y a-t-il des circonstances dans la vie où ce sentiment si précieux doit être dominé par un autre que l'on nomme honneur, où celui qui le conserverait serait qualifié de lâche et s'exposerait au danger de perdre ses emplois et même la vie ! Oui, il est une profession grande, généreuse qui fait un devoir et même une vertu de l'insensibilité, où l'âme impitoyable ne doit être émue ni des cris des mourans, ni des gémissemens des mères, ni des frayeurs de l'enfance : où l'œil doit contempler sans frémir l'embrâsement des édifices et leur chûte menaçante, compter pour tout l'intérêt de sa patrie, et pour rien les sacrifices que ce grand motifs exige. Ainsi pour monter à l'héroïsme il faut avoir assez de force pour s'élever au-dessus de l'humanité. Telle est la position d'un guerrier auquel l'état a confié la défense d'une de ses places; loin de blâmer sa fermeté, je l'admire. Je voudrais seulement qu'il séparât de sa gloire tous ceux qui ne doivent point y prendre part; qu'après avoir annoncé à tous les habitans d'une cité la résolution de s'ensevelir sous ses ruines, il prescrivît aux femmes, aux enfans, à tous ceux qui ne peuvent ou ne veulent concourir avec lui à sa courageuse résistance, de s'éloigner; de mettre leurs per-

sonnes et leurs trésors à l'abri de la fureur de l'assaillant et qu'ensuite il demeurât inébranlable à son poste jusqu'à ce qu'une force insurmontable ne lui permît plus d'opposer qu'une défense insensée : alors le guerrier aurait concilié les devoirs de l'humanité avec ceux de la valeur; et le glorieux sacrifice qu'il aurait fait de sa vie et de celle de ses compagnons d'armes, ne serait point empoisonné par le regret d'avoir immolé d'innocentes victimes au sentiment de l'honneur dont il est animé.

DE L'ADOPTION.

Qu'y a-t-il de plus intéressant dans l'espèce humaine que l'enfance; et cependant combien d'êtres à peine arrivés à la vie, n'éprouvent qu'indifférence, insensibilité; et ne parviennent que fortuitement à un âge plus avancé? Il est peut-être incalculable, le nombre d'enfans tombés dans les bras de la mort, ou dans la fange de la misère, que la compassion du riche aurait pu préserver de la destruction ou d'une existence ignominieuse.

Dans l'état sauvage, les enfans ne sont point à charge à leurs pères, la mère les nourrit de son lait, la nature la force de remplir ce devoir

sous peine de gémir d'une surabondance douloureuse. Lorsqu'elle le détache de son sein, il charme les regards du père, qui prenant pitié de sa faiblesse lui abandonne une partie des fruits qu'il a cueillis dans d'immenses forêts. Les premières leçons qu'il lui donne, sont de se ranger à ses côtés, de multiplier ses pas pour le suivre, de traverser un fleuve sans crainte, de saisir par l'adresse ce qu'il ne peut encore atteindre par la célérité, de doubler ses forces en lançant une pierre et en transformant en arme le bâton sur lequel s'appuie la vieillesse.

Le sauvage n'est point accablé du nombre de ses enfans; leurs besoins sont si bornés, ils croissent à une distance si éloignée, ils arrivent si vîte à l'époque où ils peuvent se suffire à eux-mêmes et entrer dans l'indépendance naturelle! Il en est bien autrement des enfans civilisés : il faut à ceux-ci des vêtemens, des alimens que l'argent seul procure, des maîtres qui vendent leurs leçons, un métier dont l'apprentissage n'est pas gratuit, des jours de repos qui sont d'autant plus onéreux à la famille, qu'ils accroissent la dépense en augmentant les désirs. Ce qui est une distraction pour l'homme des forêts devient un poids accablant pour l'habitant des cités, la fécondité de sa compagne

l'épuise en absorbant son salaire; et après avoir long temps travaillé pour lui et pour ses enfans, il tombe de lassitude et de misère, en gémissant d'avoir donné la vie à des êtres qui seront peut-être encore plus malheureux que lui.

Si les riches daignaient se souvenir quelquefois qu'ils sont hommes comme le pauvre, qu'il n'est pas nécessaire à l'ordre public que les uns nagent dans l'abondance, tandis que les autres se dessèchent dans le malheur; qu'il serait dans la nature que les biens et les maux de la même espèce fussent moins inégalement répartis sur elle, peut-être l'adoption serait-elle moins rare, peut-être verrait-on plus souvent l'enfant du malheur recueilli, alimenté, instruit par la pitié du riche célibataire? Que d'individus ce sentiment bien dirigé ne préserverait-il pas de l'ignorance, du vice et de la destruction? Comme il rapprocherait la chaumière du misérable de la demeure de l'opulent! Combien le séjour du riche deviendrait sacré aux yeux du pauvre! Mes enfans sont là, se dirait-il, que le ciel le préserve du moindre désastre! tant que la prospérité y régnera, je n'aurai rien à craindre pour ce que j'ai de plus cher au monde. C'est ainsi que se formerait entre les deux extrêmes un lien d'amour et de reconnaissance.

DU MARIAGE.

Le mariage est l'affaire de toute la vie, et ses nœuds sont souvent formés par la pensée ou le désir d'un instant.

On espère trouver dans le mariage la fortune, l'indépendance, les charmes de l'amour, et l'on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on est moins riche, moins libre, plus indifférent qu'on ne l'était avant cette union irréfléchie; on croyait avoir acheté le bonheur, et on n'a payé que des contradictions, des regrets et souvent le dégoût. On est entré avec pompe dans la servitude; au lieu d'une société d'affections, de confiance réciproque, on n'en a contracté qu'une de reproches, d'exigeance et de tyrannie; on a commencé par se tromper soi-même, et déjà on projette de se venger l'un sur l'autre de cette erreur mutuelle : on imagine n'être pas parjure en cessant d'être fidèle à l'objet qui paraît si différent de celui qui a reçu nos sermens. Pour éviter le reproche de légèreté, on s'accuse réciproquement de torts que l'on grossit, et afin d'échapper à la censure de l'opinion publique, on dégrade ce qu'on devrait honorer, on calomnie ce qu'on devrait défendre : on n'avait

d'abord à se reprocher que des injustices et l'on peut à présent s'accuser de violence et d'outrages, les menaces ont succédé aux plaintes, et la haine voudrait pouvoir briser les liens qu'une passion aveugle s'est trop hâtée de former. Voilà pourtant le triste spectacle que nous offre tous les jours l'acte le plus solennel de la vie humaine. Faut-il pour cela se concentrer dans le célibat, renoncer aux douceurs de l'union conjugale, se refuser aux charmes de la paternité, et s'exposer à mourir dans l'isolement ? Non sans doute. Mais il faudrait faire entrer dans l'éducation la connaissance des devoirs et des inconvéniens du mariage, ne pas jeter tout-à-coup une jeunesse inexpérimentée dans un état où elle est entraînée par des illusions passagères; il faudrait que la fille ingénue n'ignorât pas qu'en échappant à l'autorité paternelle, elle court le risque d'en rencontrer une qui lui paraîtra d'autant plus intolérable, qu'elle s'y était moins attendue; et qu'à la prodigalité d'un jour succédera peut-être une économie parcimonieuse sous laquelle elle gémira pendant des années : que celui qui se présente à elle sous les dehors de la recherche et de l'élégance, aura dans son intérieur des habitudes trop familières et une négligence désagréable : que ce regard tendre et modeste

qui l'a séduite, étincellera de colère à la moindre résistance, qu'elle entendra proférer des injures et les grossières paroles de l'emportement par cette même bouche qui ne lui adressait que des discours si doux; que cette santé florissante qui promettait des transports ravissants, une allégresse toujours vive, s'éteindra dans les maladies qui n'amèneront que la tristesse et l'ennui; enfin que des sollicitudes et des chagrins entreront dans cette communauté de biens et de maux qu'il faut partager; que plus la vie se prolongera, plus elle amènera de chances déplorables; qu'après s'être promis une existence si fortunée, on sera trop heureux que la mort en abrège le terme.

Si la nature m'eût donné un fils, je ne l'aurais pas laissé s'engager dans les liens du mariage, sans exposer à sa raison tous les devoirs et tous les dangers attachés à l'engagement qu'il allait contracter. Plus sa passion aurait été vive, plus je me serais efforcé de l'éclairer sur l'avenir. Elle est belle, elle mérite notre estime, lui aurais-je dit, celle à laquelle tu veux unir ta destinée : mais cette beauté qui te charme, ignores-tu que le moindre accident peut la convertir en une laideur horrible? auras-tu le courage de la supporter, d'en adoucir l'amer-

tume, ou seras-tu assez injuste pour accabler du poids de ton indifférence l'objet qui t'aura conservé son cœur, qui n'attachait de prix aux agrémens de sa personne que pour jouir plus long-temps du bonheur de te plaire ? Elle est riche : mais un incendie, une calamité publique peuvent anéantir sa fortune et ses espérances : au lieu de redoubler d'efforts et de travail pour réparer vos pertes mutuelles, lui feras-tu éprouver des privations pénibles ; laisseras-tu approcher de sa pensée que sa dot entrait pour beaucoup dans tes sollicitations; et que, sous les apparences de la générosité, tu cachais une âme fausse et cupide ? A cette taille élégante, à cette légèreté qui te plaît, ne tarderont pas de succéder un accroissement informe, une marche lente et pénible, une pâleur languissante, des yeux presque éteints. Les frayeurs d'une délivrance douloureuse n'exigeront plus de toi que des soins et de la pitié ; il te faudra cacher tes craintes sous une confiance simulée. Le moment des douleurs arrivera, et c'est alors que tu souffriras plus que celle dont les cris se feront entendre. Mais les larmes que tu répandras seront un baume salutaire dont la victime de la maternité se sentira soulagée : cette crise si pénible pour un digne époux se

renouvellera plus d'une fois et viendra te punir de tes plus délicieux moments : le temps des amours s'envolera sur leurs ailes, et l'estime au teint froid et glacé consolidera des nœuds que la volupté ne daignera plus resserrer. Si vous avez eu le bonheur d'échapper aux tourmens de la jalousie, aux ennuis de la satiété, au dégoût des infirmités, vous ne serez plus retenus à la vie que par la crainte d'affliger l'un par la perte de l'autre; et la mort aura pour vous cela de plus affreux que vous ne mourrez pas tout entier en cessant de vivre.

C'est par de semblables leçons qu'on pourrait modérer cette fougue de la jeunesse qui ne vit que dans le moment présent : elle ressemble à ces amans de Cléopâtre qui sacrifiaient tout leur avenir à une nuit de volupté.

DE L'AMITIÉ.

On entend tous les jours exalter le sentiment de l'amitié, et se plaindre de n'avoir point d'amis. L'amitié serait-elle pour nous ce qu'est la divinité qu'on loue, qu'on adore et qu'on ne voit point ?

Avant de trouver un ami, il faut le chercher avec un cœur noble et désintéressé, il faut ne

vouloir de lui que son affection, et s'y abandonner sans défiance. Si l'on veut avoir dans son ami un homme qui nous oblige, qui favorise nos passions, qui seconde nos désirs ambitieux, qui répare nos torts, pourquoi celui-ci n'aurait-il pas la même intention en feignant de l'attachement.

On ne se trompe plus en amitié, parce que chacun sait à quoi s'en tenir à cet égard. Je paraîtrai ton ami tant qu'il sera glorieux, utile ou agréable pour moi de me parer de ce titre. Voilà le secret de l'amitié du jour.

On prise un ami comme une terre, non pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il peut produire.

Les jeunes gens ont encore cela de commun avec les enfans, qu'ils n'ont que des compagnons de plaisirs, et point d'amis. Le sentiment est trop vif dans la jeunesse pour être durable; il a plus d'expression que de profondeur : dans l'âge mûr, on a trop souvent eu l'occasion d'apprécier les apparences et d'en être désabusé pour s'abandonner sans réserve à l'attachement: le cœur est déjà flétri ou absorbé par des intérêts étrangers à l'amitié. On s'entr'aide, on se rend des services réciproques, mais le cœur y est pour si peu de choses que ce n'est pas encore là de l'amitié.

Que d'hommes environnés, assaillis de prétendus amis, tous également dévoués à les servir, qui se trouveraient isolés s'ils tombaient tout-à-coup dans la disgrâce ou le malheur!

Il y a un attendrissement, une bienfaisance de compassion qui s'attachent à de grandes infortunes : mais qu'il y a loin de cette émotion passagère à l'héroïque vertu dont nous voulons parler! Il est à plaindre, dites-vous, en parlant de votre ami. Il ne le serait point si vous étiez véritablement le sien. Vous lui resteriez : loin d'avoir tout perdu, il serait encore plus riche que ceux qui se vantent de l'être ; sa puissance serait éclipsée ; mais il ne serait pas au pouvoir de ceux qui l'ont humilié, d'avoir ce qu'il possède. Que sont des serviteurs, des palais, de magnifiques équipages, en comparaison du modeste asile que l'amitié contraint de partager avec elle ?

C'est dans le célibat que ce sentiment si rare peut se développer avec toute son énergie. Celui dont les affections sont partagées entre une femme et des enfans, n'a pas le cœur assez libre pour l'abandonner à un ami ; il est encore moins capable de ce grand sacrifice, s'il est dévoré de la soif des richesses ou de l'amour de la gloire. Ce serait peut-être parmi ceux qui cultivent

les lettres, que l'amitié pourrait croître et se fortifier, ils s'éclaireraient mutuellement de leurs conseils, ils paraîtraient mettre leur gloire en commun, partager leur succès : mais il faudrait qu'il n'existât pas entre eux de rivalité; que le goût sévère de l'un fût adouci par l'intérêt qu'il porterait à l'autre; qu'il louât en public ce qu'il aurait quelquefois blâmé dans le particulier; qu'il ne se permît une légère critique, que pour donner plus de poids à ses éloges. Horace aimait sincèrement Virgile, mais il paraît que Racine n'avait pour Boileau que de la confiance en son goût et de l'estime pour son talent.

C'est dans la carrière des armes que se sont manifestés les plus nobles élans de l'amitié: on dirait que ce sentiment sublime aime à se placer dans l'âme des héros. Homère qui connaissait si bien le cœur des hommes sut l'imprimer dans celui d'Achille, et il ne fallut pas moins que la mort de Patrocle pour arracher cet invincible guerrier au repos si funeste aux Grecs qui avaient irrité sa superbe colère.

Lorsqu'un homme vous dit qu'il vous aime de toute son âme, il ne songe pas qu'il en fait la critique et que c'est à-peu-près comme s'il vous disait : mon âme est faible, petite, n'en accusez qu'elle si je ne vous aime pas davantage.

Les femmes sont susceptibles du sentiment de l'amitié, mais il sera toujours subordonné à celui qui seul peut les dominer : plus d'un homme a sacrifié sa maîtresse à son ami, une femme n'ira jamais jusqu'à lui immoler son amant.

Le triomphe de l'amitié sur l'amour ne peut être que celui de la raison, et lorsqu'elle nous éclaire de son flambeau, l'amour n'est déjà plus.

Concluons de ces vérités qu'à mesure que les hommes dégénéreront, le sentiment de l'amitié perdra de son énergie, et qu'en se laissant absorber par de petits intérêts, par des affections multipliées, ils seront moins susceptibles d'un attachement magnanime.

DE LA PROFESSION DES LETTRES.

On se plaint de la fécondité des auteurs ; je ne m'en plains pas, puisque je ne suis pas condamné à lire leurs ouvrages, mais je m'en étonne. Deux seuls motifs peuvent déterminer les hommes à se jeter dans une carrière pénible, l'intérêt ou la gloire. Si l'on en excepte quelques écrivains privilégiés qui en attachant leurs noms à leurs ouvrages leur assurent un cours rapide, tous les autres voient les leurs re-

jettés par le dédain ou l'indifférence; les faibles éloges qu'ils obtiennent des trompettes de la renommée en font à peine sortir quelques exemplaires du magasin où leur édition languit : ainsi pour ceux-ci point de fortune, point de gloire. Qu'elle est passagère pour les autres, cette célébrité à laquelle ils aspirent ! A peine la critique ou l'admiration se sont-elles prononcées sur les enfans du génie, que ces nouveaux nés s'effacent de la mémoire des hommes, et le silence les couvre de son ombre : l'auteur a beau prêter une oreille attentive, il n'entend plus les échos rententir de son nom. Qu'il a été différent le sort de ceux qui enfantèrent le Télémaque, produisirent la Henriade, éclairèrent le genre humain par l'Esprit des lois, ébranlèrent tous les ressorts de l'âme par la nouvelle Héloïse, déployèrent sous nos regards le magnifique tableau de la nature ! tous recueillaient le fruit de leurs veilles, et si quelques ronces les blessaient dans leur marche glorieuse, des faisceaux de lauriers se penchaient sur leurs têtes et les défendaient des traits de la méchanceté et de l'envie.

Faut-il, d'après ces idées trop vraies, se condamner à l'obscurité et s'interdire l'honneur de dissiper les ténèbres de l'ignorance.

Parce que le recommandable Tissot n'a obtenu ni dignités ni honneurs littéraires, parce qu'une épitaphe gravée sur sa tombe, n'indique pas même le lieu où repose sa cendre, en a-t-il moins de droit à la reconnaissance publique? n'est-ce pas lui qui éclaira la tendresse paternelle sur un des plus grands dangers que court l'adolescence; qui fit descendre dans la chaumière du pauvre une lumière salutaire? Qu'importe à la mémoire de cet Esculape moderne qu'un savoir avide, indigné de ce qu'il a révélé ses mystères, refuse d'inscrire son nom sur sa liste fastueuse, il n'en sera pas moins compté au nombre des bienfaiteurs du genre humain. Malheur à ceux qui sont pressés de jouir d'une grande célébrité et d'en recueillir les fruits! Qu'ils aient le courage de ne rien attendre, de ne rien espérer. Un réverbère placé sur une route isolée et solitaire n'en est pas moins utile aux voyageurs dont il rassure les pas et qu'il préserve du malheur de s'égarer dans une nuit profonde.

C'est par de semblables exemples qu'on peut ranimer le zèle des écrivains estimables, qu'une froideur trop générale sur les plus utiles productions, fait tomber dans le découragement et le repos.

DE L'IGNORANCE.

Tant d'hommes trouvent la paix et la sécurité dans l'ignorance, que ce serait dommage de parvenir a les rendre plus éclairés.

On peut comparer l'ignorance à une maison dont les habitans vivent tranquilles, sans songer au passé, sans s'occuper de l'avenir, et bornent tous leurs soins sur le présent. La lumière qui pénètre dans cette maison suffit pour faire reconnaître tout ce qu'elle renferme de nécessaire et de commode : des vues lointaines, des perspectives agréables ne lui communiquent point de charmes : les tableaux qui la décorent y sont souvent placés dans un faux jour : si on y fait de la musique, plusieurs causes en étouffent les sons et en rendent les instrumens discords : mais des oreilles peu exercées à l'harmonie ne sont pas blessées des tons faux et confus : de vieilles cartes de géographie, dont le temps et les révolutions ont détruit les vérités, n'offrent plus que des erreurs: mais qu'importe à ceux qui n'ont rien à espérer, rien à regretter des révolutions politiques? Une bibliothèque dans laquelle sont entassés confusément de vieilles anecdotes,

d'anciens systèmes, de prétendues découvertes, des romans de chevalerie, des voyages imaginaires suffisent à l'oisiveté des lecteurs. Proposez au paisible propriétaire de cette demeure de l'abattre pour en élever une autre plus régulière, située sur un sol plus élevé, d'où l'on puisse découvrir un espace plus étendu ; il vous répondra qu'en sacrifiant son habitation au désir d'en avoir une d'une architecture plus moderne, il courrait le risque de demeurer long-temps à découvert ; que peut-être la mort le surprendrait avant de pouvoir jouir de tout ce qu'on lui promet de merveilleux; qu'il ne veut pas se jeter dans le vague des incertitudes, en abandonnant des réalités avec lesquelles il existe depuis bien des années.

C'est d'après ce raisonnement, qui n'est pas dénué de sens, que j'ai vu des hommes demeurer attachés fidèlement aux opinions qu'ils ont reçues dans leur enfance, et ne pas vouloir en changer, lors même qu'on essayait de leur en démontrer l'erreur. Je fus à ce sujet frappé d'une discussion qui s'élevait entre un jeune membre de l'Institut et un ancien magistrat, qui abandonne le reste de ses jours à la pensée de recueillir les fruits de sa fortune et

de les consommer dans la société de ses amis. L'hiver commençait à faire sentir ses rigueurs. Voilà, disait-il en s'approchant du feu, l'élément auquel je vais donner la préférence. Comment, dit le jeune chimiste, est-ce que vous prendriez encore le feu pour un élément? Il me semble, répliqua le magistrat, qu'il était un des quatre que nous connaissons, qu'il avait droit à ce titre avec la terre, l'air et l'eau. Je vous demande pardon, répliqua l'enjoué docteur, pas un de ceux que vous venez de nommer n'est élément. Nous n'accordons ce caractère distinctif qu'à une substance simple, et toutes celles dont vous venez de parler sont composées. Vous ne me persuaderez pas, dit le magistrat, avec votre esprit de nouveauté, que ce qui jusqu'à présent m'a paru vert soit rouge. Non, répondit le jeune docteur, mais si vous voulez m'entendre, je parviendrai à vous convaincre qu'il n'existe rien de vert et de rouge; que toutes les diverses couleurs ne sont que des effets de la lumière qui pénètre plus ou moins dans les corps qu'elle vient frapper. Dieu me préserve de rien entendre de semblable! reprit le magistrat: j'aime mieux aller respirer l'air pur de mon jardin que d'absorber mon esprit dans de pareilles découvertes.

Et moi, reprit le chimiste, je m'intéresse trop à la conservation de vos jours pour désirer que vous respiriez un air pur. Ignorez-vous que l'air vital ou atmosphérique n'est respirable que parce qu'il est mêlé de ce que nous appelons *oxygène* et *azote*. A ces mots, le magistrat fit une grimace horrible et recula d'indignation. Je voudrais, s'écria-t-il, que tous les livres qui renferment de semblables sottises fussent ici, pour les voir dévorés par la flamme, ils feraient justice de toutes vos folies. Ce que vous nommez flamme, repliqua le chimiste, n'en brûlerait pas une seule page, si la matière *calorique* n'était pas alimentée par le *carbone* mêlé *d'oxygène* qui forme le principe de toute combustion. — Ainsi, grâce à vous, messieurs les savans modernes, l'air pur nous tue, et ce n'est pas le feu qui nous échauffe; je ne serais pas étonné que vous ne nous apprissiez un jour que le sol sur lequel nous marchons n'est pas de la terre, et que le misérable qui se noye ne périt pas par l'eau. — Si je ne craignais de vous offenser encore, je vous démontrerais que vous confondez sous la même dénomination des substances bien différentes, et qu'il s'en faut de beaucoup que ce que vous appelez terre soit un principe homogène. Ce sol sur lequel

vous marchez est un composé de sels, de charbon, de matières vitrifiées, de dépouilles marines, de végétaux pulvérisés, de sables accumulés; et c'est parce qu'il est un composé de toutes ces substances étrangères les unes aux autres que nous nous refusons à le reconnaître pour un élément. L'eau, qui n'est point un principe, mais une émanation de l'*hydrogène*, ne suffoque l'homme qui y est plongé, que parce que l'air qui en fait partie ne s'y trouve pas assez dilaté pour être respirable, et que nous devons attribuer à notre organisation intérieure la fatalité qui nous fait trouver la mort dans cette substance composée, où tant d'autres êtres puisent la vie. A Dieu ne plaise, répartit le magistrat, que je veuille jamais approfondir ce que vous nous débitez; il faudrait refaire à neuf toutes mes idées, tout mon jugement, et à peine l'ouvrage serait-il achevé, que je me verrais forcé d'abandonner le séjour où j'aurais réuni tant de nouvelles lumières. J'acheverai de consumer l'huile qui est dans ma lampe; elle m'éclairera jusqu'à mon dernier jour. Lorsque la nature me décomposera, peu m'importe à quel élément ou à quelle substance elle restituera les particules qui m'organisent.

Le son d'une cloche, qui indiquait l'heure du dîner, mit heureusement fin à cette controverse, et la véritable science se réduisit à choisir les mets qui convenaient le plus à chacun des convives.

RARE EXEMPLE DE LA RÉSIGNATION AU MALHEUR.

Comme la douleur se modifie! sous combien de formes elle se montre! Mais que son langage est souvent différent! A peine avois-je appris qu'un vénérable vieillard avait perdu la compagne de ses jours, que je m'empressai d'aller lui témoigner mes regrets. Quel fut mon étonnement de l'entendre s'exprimer ainsi : Oh! que la nature est bonne, que de graces j'ai à lui rendre de rompre tous les liens qui m'attachaient à la vie! Elle ne veut pas que je la regrette, cette existence qui va m'échapper. Elle m'avait donné le jour sous un nom environné d'éclat : un ordre de choses auxquelles je ne devais pas m'attendre en a terni le lustre. De longs services signalés par des actes de courage m'avaient élevé à des grades d'où l'on m'a fait descendre et je me suis vu rejeté dans la foule du vulgaire. La fortune que mes ancêtres m'a-

voient transmise est devenue la proie des révolutions. Un fils sur lequel reposaient mes affections et qui pouvait un jour faire revivre cette noblesse qui s'est éteinte sur ma tête, a succombé dans les champs de l'honneur en défendant un drapeau confié à sa bravoure. A cette fatale nouvelle je m'armai de toute la puissance de la raison pour ne pas accabler de mon chagrin une malheureuse mère dont les pénibles soupirs m'accusaient d'insensibilité. Des infirmités plus poignantes de jour en jour convertissent mes sensations en souffrances. Maintenant je n'ai plus rien à craindre de cette faulx qui moissonne tout autour de moi. Mes anciens amis ont disparu. Cette moitié de moi-même qui me restait, s'est évanouie. En me perdant, mes vieux serviteurs seront consolés par mes bienfaits; j'emporterai en mourant la pensée que mon trépas ne sera un malheur pour personne et accroîtra le bien-être de quelques-uns. De quoi donc m'affligerais-je à présent? Ma tombe est devenue pour moi le seul lieu de repos qui convienne à ma destinée, en me recevant, elle dérobera aux humains ce que je m'efforcerais en vain de leur cacher. Ils ne verront point les horreurs de la décrépitude, ils n'insulteront point à ma démence ou à l'aliénation

de mon esprit. Vous voyez que si l'amitié doit encore faire quelques vœux pour moi ; ce n'est pas pour me voir réconcilié avec la vie, mais pour que j'en sois bientôt séparé. Il n'est pas au pouvoir des hommes de me rendre ce qui lui donnait du prix : Ah ! qu'il est consolant de voir sa félicité, non dans un avenir incertain ou passager ; mais dans une fin prochaine et assurée !

Que répliquer à un pareil langage soutenu du ton le plus auguste et le plus absolu ? Un geste d'estime et d'approbation fut ma seule réponse. La douleur a donc aussi sa majesté ! Et c'est quelquefois par elle que l'ame s'annoblit, en planant au-dessus du malheur et de la destruction.

La vie est, pour la plûpart des hommes, comme une maîtresse avec laquelle on se brouille ou l'on se réconcilie pour des riens.

Que de gens auxquels il n'a manqué que la réflexion d'un moment pour les préserver du suicide !

Une infidélité, une perte au jeu, une calomnie, une douleur passagère, nous font prendre l'existence en haine ; une succession qu'on n'attendait pas, une décoration à laquelle on attache une grande importance, un nouveau grade,

une alliance inespérée nous rattachent à cette vie dont nous ne parlions la veille qu'avec dédain. Comment peut on exiger de la constance en affection de ceux qui n'en ont pas même pour ce qui les élève au-dessus du néant?

DE LA SÉPULTURE.

L'admiration que l'on porte aux grands hommes, descendus glorieusement dans la tombe, nous aide quelquefois à mourir sans regrets. On cesse de regarder comme un malheur l'événement qui va nous associer au sort des plus illustres personnages. Le guerrier éprouve quelque joie à la pensée d'aller se réunir aux ombres des Bayard, des Duguesclin, de découvrir dans l'éloignement celles de César et d'Annibal. C'est une idée consolante pour un orateur de pouvoir se dire : dans peu j'habiterai le même séjour que Bossuet, que Fénélon, Cochin et d'Aguesseau. Peut-être un jour placera-t-on mon nom à côté du leur?

Quel est le favori des muses qui peut se lamenter de disparaître de dessus la terre comme Racine et Lafontaine, et de pressentir que la nature l'enveloppera dans le même silence?

Les illusions ne s'arrêtent pas à la vie de

l'homme ; c'est par elles qu'il compte l'avenir pour beaucoup, il a beau répéter ces mots : *Sa cendre froide, ses mânes insensibles.* Il attache encore quelqu'importance à la sépulture. C'était une récompense pour Turenne d'obtenir une place dans le séjour de la mort près du tombeau de Louis XIV. Pourquoi n'a-t-on pas imaginé plutôt de donner une sépulture distincte à tous les hommes qui ont illustré leur siècle, et de former un encouragement aux grandes vertus et au talent par l'espoir que les cendres de ceux qui ont couru la même carrière, seroient un jour réunies, confondues dans la même enceinte, et qu'une colonne funéraire offrirait leurs noms à l'œil des vivans. C'est là dirait l'un que repose le vertueux Catinat : puissé-je mériter un jour d'être placé à côté de lui! Un autre s'écrierait : c'est là que le modeste Rollin a laissé sa dépouille mortelle; puisse la terre qui la couvre me recevoir près de lui et être arrosée des larmes de la jeunesse! Pourquoi, nous emparant des belles traditions de l'antiquité, ne ravirait-on pas à une destruction lente et hideuse ces déplorables restes de la valeur et du savoir ? pourquoi des urnes ne seraient-elles pas destinées à recevoir leurs cendres après que des bûchers odorans au-

raient restitué aux élémens divers, les formes matérielles sous lesquelles le génie nous aurait éclairés ?

DE LA MÉMOIRE.

La mémoire est un des plus précieux dons que la nature puisse faire à l'esprit : mais qu'est-elle sans le goût et le jugement?

Il y a des gens qui ont la mémoire des noms, des dates, d'autres celle des faits; la première est plus brillante, la seconde est plus riche.

La mémoire est une faculté qui s'étend, qui s'enrichit par l'exercice et la méthode : elle s'éteint dans l'inaction et la paresse.

Il y a tant de choses excellentes à retenir, tant d'autres qu'il serait heureux de pouvoir oublier, qu'on devrait être économe de ces tablettes sur lesquelles se gravent les évènemens et les maximes qui font la base du jugement.

Il est des professions où la mémoire est le principal, quelques-unes où elle n'est que l'accessoire.

Vouloir tout savoir, tout retenir; c'est le désir d'un insensé qui, pour étancher sa soif

veut absorber toute l'eau d'une fontaine qui coule sous ses yeux.

De tous les hommes, ceux qui paraissent le plus dénués de mémoire, ce sont les favoris de la fortune. A peine sont-ils parvenus au plus haut degré d'opulence et de grandeur, qu'ils ont oublié ce qu'ils étaient et de quel point ils sont partis. A voir leur contenance, leur air de dignité, leur mépris pour tout ce qui ne brille pas comme eux, on dirait qu'ils n'ont jamais été ni bas, ni souples, ni intrigans; qu'une justice divine les a tout-à-coup placés dans le poste qu'ils occupent, et que, loin d'avoir à se louer de sa faveur, ils pourraient se plaindre des bornes qu'elle a mises à sa prodigalité.

Le goût et le jugement font souvent justice de toutes les sottises, de toutes les futilités qui occupaient dans notre souvenir une place qu'elles n'étaient pas dignes de conserver.

Que d'hommes gagneraient à échanger tout ce qu'ils ont retenu contre ce qu'il est nécessaire de savoir pour n'être pas ridicules ou ignorans!

La mémoire donne dans le monde un grand avantage sur celui qui en est privé; elle éblouit la médiocrité : mais il vaut encore mieux se

parer de l'esprit des autres que d'avoir à rougir de sa nudité.

Un acteur qui n'est pas doué de mémoire, un orateur qui en manque, éprouvent une privation d'autant plus pénible, qu'ils ont plus de talent.

Que deviendrait le mérite de certains naturalistes ou chimistes, si la vaste nomenclature dont ils ont surchargé leur mémoire, venait à s'en effacer ?

On a imaginé des méthodes pour suppléer au défaut de mémoire : la plus sûre est de la restreindre aux études essentielles à sa profession.

C'est souvent parce qu'on a l'ambition de paraître savoir ce qu'on n'est pas tenu d'avoir appris, qu'on ignore ce qu'on devrait connaître. On ressemble alors à l'insensé qui a répandu d'excellentes semences dans le champ d'un autre, et néglige de fertiliser le sien.

On oublie rarement ce qui nous a vivement affecté; voilà peut-être la raison pour laquelle l'homme qui, en vieillissant, est moins sensible aux événemens qui le touchent, se souvient plus de ce qui lui est arrivé dans son enfance, que dans un âge avancé.

Que de vieillards dont le cœur n'est plus

échauffé que par des réminiscences! S'ils pouvaient perdre le souvenir de leur jeunesse, ils seraient froids et raisonnables.

Les remords tiennent à la mémoire. Il est des hommes assez malheureusement nés pour oublier le mal qu'ils ont fait : ils sont tout étonnés qu'on les méprise pour des fautes dont ils ont perdu jusqu'au souvenir.

Il est des hommes si disposés à la bienfaisance, qu'ils oublient les services qu'ils ont rendus, et la reconnaissance les étonne lorsqu'elle les en fait ressouvenir.

Il est beau d'oublier une injure ; mais c'est souvent parce que celui qui vous l'a faite craint que vous ne l'ayez pas oubliée, qu'il en ajoute une autre.

Rien ne nuit plus à la mémoire que la méditation : on dirait qu'il ne faut pas trop réfléchir sur ce qui est, pour se souvenir de ce qui n'est plus.

Les maladies affaiblissent plus la mémoire que le jugement. Ne serait-ce pas parce qu'elle tient de plus près à notre organisation physique, et qu'elle n'est pas un des caractères distinctifs de la supériorité de notre espèce?

C'est une belle image que celle du fleuve de l'oubli. Combien il serait à désirer qu'après

une grande révolution, tous ceux qui en ont été victimes, pussent y perdre le souvenir de leurs peines, de leurs tourmens, des injustices qu'ils ont éprouvées, et ensevelir dans son cours tous leurs sentimens de jalousie et de vengeance!

DE L'IMAGINATION.

Sans imagination, l'homme ne produit rien de neuf et de sublime. L'imagination ressemble à la flamme qui sort et s'élève d'un foyer; elle éclaire encore plus qu'elle n'échauffe.

Le jugement dénué d'imagination est un feu caché sous la cendre, il s'y conserve longtemps; mais sa chaleur est si modérée, qu'on s'aperçoit à peine de sa présence.

L'imagination fait fermenter toutes nos idées; elle met en mouvement toutes nos facultés, donne de l'énergie à nos passions, et anime jusqu'à notre langage. C'est par elle que l'homme est plus que lui; elle pousse l'ame hors de son enveloppe pesante, et la sépare de la matière. Voulez-vous vous mettre en rapport avec l'homme à imagination, ne vous occupez ni de sa personne, ni de ce qui le touche, ni de ce qui est près de lui; cherchez à découvrir

la route que suit sa pensée, efforcez-vous de l'y précéder, alors elle se complaira avec la vôtre : toutes deux rivaliseront de célérité et de sublimité.

Cette imagination, dont on a dit tant de mal, qu'on a couverte de tant de ridicules, a plus éclairé le monde que toute la raison des hommes; elle a porté la lumière dans les abîmes et dans les cavernes, et elle a franchi d'immenses intervalles, elle a élevé l'esprit de l'homme jusque dans l'espace infini, et si elle ne l'a pas franchi, c'est qu'il n'a point de limites.

Le premier effort de l'imagination, ce fut la découverte de la divinité. Si, comme nous devons le croire, cette grande vérité fut révélée au premier homme par l'auteur de sa création, son ingrate postérité la laissa tomber dans l'oubli, et ce ne fut que long-temps après qu'elle fut ressaisie par l'imagination. Mais de combien de nuages n'était-elle pas restée enveloppée, sous combien de formes diverses l'imagination ne chercha-t-elle pas à la peindre, que d'attributs différens ne lui donna-t-elle pas? Jamais la vérité ne fit plus naître d'erreurs et de mensonges.

Les premiers législateurs du monde furent

des hommes à imagination. Ce sont eux qui inventèrent la justice, qui donnèrent un frein à la vengeance, et soumirent les passions aux règles de l'équité; ce sont eux qui créèrent les sermens, qui firent intervenir les puissances célestes dans les querelles, dans les pactes des mortels, et les prirent à témoins de l'innocence de leur cause.

Sans imagination, l'homme ne serait que ce qu'il a été, ne ferait que ce qu'il a vu faire, ne proférerait d'autres sons que ceux qu'il aurait entendus; toutes ses facultés intellectuelles seraient bornées, comme celles des animaux, à l'imitation; il ne saurait que fuir devant le fort, et immoler le faible à ses appétits dévorans.

C'est à l'imagination que nous sommes redevables de tout ce qui embellit, de tout ce qui décore la société; c'est elle qui a constitué pour jamais l'espèce humaine, la dominatrice de toutes celles qui lui sont étrangères, qui a fait du règne minéral et végétal la propriété exclusive de l'homme.

L'imagination a cela de beau, que tout ce qu'elle découvre, tout ce qu'elle envahit, elle le communique généreusement à l'ignorance et à la paresse; à peine daigne-t-elle garder

quelque chose pour elle ; sa plus douce jouissance est de multiplier ses dons, et d'éclairer toutes les routes qu'elle a traversées. Tantôt comme Orphée, comme Homère, elle exhale ses pensées, ses préceptes, ses maximes devant de nombreuses assemblées qu'elle attire par ses chants et d'ingénieuses fictions ; d'autres fois, semblable à Archimède, à Galilée, elle s'efforce de démontrer, par la seule puissance de la raison et l'évidence du calcul, des vérités qu'elle a conçues ; il lui arrive de mettre la faiblesse à l'abri de l'oppression, de faire des conquêtes sur l'Océan, et d'y donner un asile à la liberté. Souvent l'ingratitude la punit de ses bienfaits, mais la gloire, qui est une de ses créations, lui ouvre son sein, et fait briller à ses yeux cette lumière d'immortalité qui la séduit et anime son courage.

C'est par l'imagination que, de nos jours, l'homme s'est emparé de la région des airs, a franchi l'Océan, comme l'oiseau porté sur les vents. Celui-là n'a point d'imagination qui ose assigner un terme à sa puissance et à ses progrès : mais nous, qui recueillons tant d'avantages de sa course hardie et quelquefois téméraire, plaignons-la de ses chûtes, pardonnons-

lui ses écarts, et ne la décourageons pas par nos sarcasmes et nos mépris.

DE L'ENVIE.

L'envieux est doublement malheureux, puisqu'il l'est par le bien qui échappe à ses désirs, et par celui qui arrive aux autres.

Ce qu'un sot aurait de mieux à faire, serait de se montrer toujours bon : par quelle fatalité est-il presque toujours méchant, et se nuit-il ainsi plus qu'il ne veut nuire aux autres?

L'air de bonté sied si bien à l'homme et à la femme, qu'il forme à lui seul une beauté réelle.

Que de figures qui nous choquent, paraîtraient révoltantes, si certains traits étaient le sûr indice des passions dont ils porteraient l'empreinte !

Pour peindre la candeur, on place la vérité sur le bord de ses lèvres. Cependant, qu'il aurait d'ennemis, celui qui exprimerait à tous ceux qu'il connaît le sentiment qu'ils lui inspirent! Il en faut donc conclure que la dissimulation n'est pas toujours un vice, puisque la politesse nous en fait un devoir.

Il ne manque à ceux qui se sentent humiliés à la vue des grandeurs et des titres magnifiques, qu'assez de courage pour s'élever au-dessus de cette pompe idéale, et de placer leur noblesse dans l'exercice des vertus.

De tous les diplômes, il n'en est pas de plus honorables que ceux qui sont délivrés par la reconnaissance et l'estime publique. Que de têtes jadis couronnées ou chargées de la tiare, sont enfoncées dans la poussière et l'oubli, tandis que celles de saint Vincent de Paul, de Fénélon, se soutiennent au milieu des vivans, environnées d'une auréole que la postérité révère.

C'est en s'occupant plus de mériter que d'obtenir, qu'on se montre encore plus digne de ce que la faveur nous refuse, que de ce qu'elle nous accorde.

C'est souvent du jour où vous recevez la récompense de vos services et de vos talens, que l'on commence à vous en contester la réalité. Voilà pourquoi tant de gens ont plus perdu que gagné dans l'opinion publique, en paraissant tout-à-coup les favoris de la fortune. Tel brillait sous le titre de simple pasteur, qui s'est éclipsé sous la pourpre de cardinal. Que d'académiciens ont été tourmentés par

les serpens de l'envie, dans ce fauteuil où la voix publique les avait portés, et dans lequel ils devaient au moins se flatter de sommeiller doucement!

DU FATALISME.

Le fatalisme est sans doute une erreur de l'esprit humain ; mais les événemens sont si contraires à nos espérances, et nous sommes si peu sûrs de ce qui ferait notre bonheur, qu'au lieu de nous épuiser en agitations et en désirs ambitieux, nous ferions peut-être mieux d'attendre notre destinée de l'avenir.

Les grandes révolutions font naître des réflexions bien diverses dans les esprits religieux ou politiques. Celui qui voit une providence équitable présider à tous les événemens, s'humilie devant une justice sévère, qui punit successivement les nations de leurs crimes : la révolution française lui a paru le châtiment d'un Dieu vengeur, qui a plongé dans le délire et la fureur un peuple présomptueux, assez aveugle pour lui contester sa puissance, et se parer de son incrédulité : il voit dans les malheurs de l'Espagne, et dans ceux du Portugal, une vengeance longue et tardive du sang versé

dans le Nouveau Monde ; la cruauté de l'Africain qui vient d'immoler tant de blancs à sa fureur, ne lui paraît que la juste punition des outrages faits pendant deux siècles à l'humanité.

Les pensées du publiciste prennent une direction différente : elles ne s'élèvent point au-dessus de l'espèce humaine ; il découvre dans l'imprévoyance, et dans de faux calculs l'unique cause de ses revers.

Le plus grand malheur pour un prince qui a perdu son trône, c'est de ne pouvoir plus faire tout le bien qui dépendait de son autorité suprême ; et ce n'est pas toujours ce malheur-là qui est le plus senti.

Le monarque dont les sujets déploreraient la chûte, et auquel ils regretteraient de ne plus obéir, serait plus auguste dans son abaissement que dans sa prospérité ; il aurait pour lui la dignité du malheur et l'intérêt qu'inspire une noble infortune.

L'histoire nous a prouvé qu'il est plus rare de se montrer digne du rang qu'on a perdu, que de celui qu'on a conservé.

DE LA MÉTAPHYSIQUE ET DE L'ORIGINE DU LANGAGE.

La métaphysique est un vaste champ qui est la propriété de tous les esprits, tous peuvent le parcourir, en user, en abuser, sans que nul autre ait le droit de s'en plaindre. Les Spinosa, les Descartes, les Mallebranche, ont joui de ce privilége dans toute sa plénitude. Cependant la prudence commande d'exercer cette faculté dans le silence de la méditation, de ne pas donner des hypothèses pour des vérités, et de ne pas franchir les barrières que l'ordre public et la politique opposent à la liberté de penser. Une des questions qu'il est sans doute permis d'agiter, c'est celle de savoir s'il a existé une langue primitive commune à l'espèce humaine, ou si chaque peuplade s'est créé un idiôme particulier pour peindre ses affections, ses désirs, et tous les objets soumis à son intelligence.

S'il m'était permis de hasarder quelques idées sur ce sujet, je dirais que toutes les langues ont dû commencer par des noms ou des substantifs exprimés par une exclamation rapide, tels que *feu*, *vent*, *ours*, *gare*, *mort*.

J'ajouterais que l'homme, plus occupé du soin de se nourrir et de protéger sa famille, que de l'entretenir de ses idées et de ses projets, fit d'abord moins usage de cette faculté de parler, dont la nature a doué son espèce; que la femme qui avait la charge de surveiller ses enfans, d'appaiser leurs querelles, de leur distribuer des alimens, d'écarter leurs importunités, et de les avertir des dangers que leur imprudence multipliait; articula d'abord plus de sons variés pour exprimer ses craintes et ses agitations. Oui, ce fut du cœur maternel que s'échappèrent ces môts doux et caressans dont l'amour s'est depuis emparé dans toutes les langues. Mais lorsque les familles se rapprochèrent, lorsque les chefs eurent des intérêts communs à soutenir, leurs accens prirent plus de force et de véhémence, l'organe de la. parole acquit une plus grande volubilité pour suivre la rapidité des idées, les signes et le geste suppléèrent à peine à l'indigence des mots. Mais qu'il y a loin de là aux conjugaisons, aux adverbes, aux adjectifs et à tout ce qui constitue une phrase complète ou une période harmonieuse! Rien ne démoutre plus l'antiquité de la création, que la perfection des langues; elles furent belles et riches dans

les contrées favorisées de la nature, telles que celles de l'Inde, parce que les hommes avaient moins de choses à faire et plus de sentimens à se communiquer. Leurs idées n'étaient pas circonscrites dans un petit cercle de travail et de besoins, d'affections ou de vengeance : le ciel était si beau, la terre si fertile, les fruits si abondans, les fleuves si magnifiques, que tous les sentimens s'exhalaient en amour, en admiration, en reconnaissance. Aussi place-t-on dans cette antique contrée le berceau des sciences et des arts. C'est là que l'astronomie prit naissance, que les premiers hymnes se firent entendre, que la beauté reçut les premiers hommages du cœur, que les solennités religieuses se revêtirent de toute leur pompe, et que l'âme des mortels se mit en rapport avec la divinité.

De grands accidens, des catastrophes dont la tradition s'est perdue dans la nuit des temps, ont successivement peuplé d'autres parties du globe. La diversité des climats, celle des alimens, la misère des individus, le sentiment d'effroi dont le plus grand nombre était frappé, et mille causes différentes ont effacé le caractère et le langage primitif des hommes : mais cette faculté d'articuler des sons

à l'aide desquels ils communiquent leurs désirs et leurs pensées, ils ne l'appliquèrent plus qu'à leurs besoins respectifs, et la transmirent à leur postérité, qui la modifia et l'étendit en raison de l'accroissement de ses idées et de ses affections.

Comme ces rejetons des premières familles avaient les sens émus par de nouveaux objets, et qu'ils étaient agités par des intérêts bien différens de ceux qu'ils avaient originairement éprouvés; cette langue primitive ne fournissait plus d'expressions pour caractériser des peines, des regrets, des privations, des terreurs jusqu'alors inconnues. Chaque peuplade fut donc contrainte d'imaginer un idiôme, qui fut plus lent ou plus rapide, plus expressif ou moins animé, en raison de la variété du climat et de la constitution des individus. Le nombre incalculable des siècles, les échanges, les relations de commerce, les guerres, les prisonniers transformés en esclaves, apportèrent à chaque langue de nouveaux tributs et l'assujettirent à des règles qui en ont formé une grammaire plus ou moins parfaite. Il est peut-être réservé à l'avenir d'en faire triompher une qui sera la dominante, au moins dans l'Europe. Alors toutes les autres auront le sort du grec et du

latin qui ne doivent plus leur existence prolongée qu'aux productions du goût et du génie qui en constituent la richesse et le prix.

DES JUIFS.

Il existe parmi toutes les nations de l'univers des débris d'un peuple qui se crut long-temps le seul privilégié, le seul chéri de Dieu : cette illusion n'est point encore effacée de son esprit. Il se relève de son humiliation par l'idée qu'il fut un enfant indocile qu'une colère divine et paternelle châtie, mais conserve pour le réintégrer dans son amour lorsque la vengeance céleste sera appaisée par des opprobres et de longues souffrances, alors un grand libérateur appellera d'une voix tonnante ces membres épars sur tous les points de la terre, et les réunira en un corps de nation, qui dominera toutes les autres et prouvera qu'elle est véritablement la fille chérie du Très-Haut. Telle est la chimère dont se bercent depuis près de vingt siècles, de misérables fugitifs de cette sainte cité qui n'offre plus à l'œil du voyageur que des ruines et un sépulcre révéré. Le temps est-il venu de dissiper une erreur qui rend des hommes étrangers aux autres hommes, qui les

livre à une vie errante, qui les assimile à des cosmopolites qui logeraient sous des tentes jusqu'à ce qu'un établissement magnifique conforme à leurs espérances leur fût offert par une puissance hospitalière?

Ce généreux projet a été conçu par un prince dont l'âme élevée planait au-dessus de tous les préjugés : mais combien l'ignorance n'opposerait-elle pas d'obstacles à son exécution. Deux religions qui s'étendent sur la face du globe sont sorties du judaïsme, et par l'effet d'une haine qui semble contraire aux lois de la nature, ces deux filles divisées d'opinions s'accordent néanmoins pour avilir, pour dégrader leur mère : le respect qu'elles portent au chef des patriarches ne peut point atténuer leur horreur pour ses descendans : elles maudissent sa postérité, elles l'abreuvent de mépris : comment opérer une réconciliation sincère entre ces deux superbes ennemies et les tristes objets d'une haine trop prolongée? Persuadera-t-on à l'une d'elles que la vengeance céleste est enfin appaisée pour un crime involontaire; que le moment du pardon est arrivé, et que ceux qui jouissent du bienfait d'un grand sacrifice, ne doivent plus voir dans le peuple qui en fut l'instrument, l'ennemi du genre humain; qu'il faut

le plaindre d'une erreur nécessaire à l'accomplissement des décrets de la divinité?

Si l'on parvenait à opérer une semblable révolution dans la pensée du zélé défenseur de la foi, il faudrait en produire une dans l'opinion et les habitudes de la nation avilie. Comment lui persuader qu'elle n'avait pas plus de titres que toutes les autres à l'affection particulière du père commun des hommes; qu'elle ne les a surpassées ni par ses qualités, ni par sa docilité aux règles de la sagesse, ni par ses lumières; que s'il a été opéré quelques prodiges en sa faveur, il n'y a pas un seul peuple qui ne puisse aussi se glorifier de plusieurs signes d'une protection réelle; que si les prospérités et les victoires étaient des preuves de prédilection, les empires où les vaincus dispersés sont venus se réfugier depuis leur grande infortune pourraient à plus juste titre se vanter de ce noble avantage?

En supposant que, par la seule force de ce raisonnement, on parvînt à détacher de ses erreurs cette race encore fière de son origine, il resterait à lui donner un nouvel essor dans ses idées politiques et morales. Parmi ceux qui la constituent il s'est rencontré quelques individus adonnés aux sciences et aux professions li-

bérales : mais que le nombre en est petit en comparaison de ceux qui n'existent que d'un trafic honteux, d'une usure ténébreuse, qui croupissent dans l'ignorance, qui ne montrent d'adresse que pour le larcin dont ils sont les auteurs ou les complices !

Voilà cependant la masse qu'il aurait fallu purifier avant de l'incorporer à la nation qui voulait bien recevoir ce nouvel alliage. N'est-ce pas nous abuser que d'espérer de réussir dans une semblable entreprise ? Mais plus les difficultés sont grandes, plus il faut redoubler d'efforts pour en triompher.

L'expérience nous a trop appris que la persécution endurcit les hommes dans l'erreur, que les bûchers consument les corps sans éclairer les esprits, que les cœurs s'amollissent par la reconnaissance et les bienfaits : si donc nous voulons le salut et le bonheur des juifs ne commençons pas par les blesser dans leurs affections : choisissons parmi eux les plus éclairés, ceux qui se sont concilié leur estime et leur confiance, et après les avoir revêtus d'un caractère imposant, formons-en des professeurs de morale : que les synagogues soient changées en lycées judaïques. La langue française sera la seule dont on indiquera les règles et les prin-

cipes; les hymnes de reconnaissance à l'auguste régénérateur des juifs et d'adoration pour la divinité, seront les sujets sur lesquels le talent et l'esprit s'exerceront et que la religion consacrera.

DES ÉLECTIONS : MOYEN DE LES RENDRE MOINS ORAGEUSES.

On peut vivre long-temps dans le grand monde sans connaître les hommes, parce qu'ils s'y montrent tous sous les dehors de la politesse et de la franchise. Voulez-vous les apprécier à leur juste valeur, transportez vous dans une diète nationale telle qu'il s'en formait en Pologne, dans un conclave, dans un chapitre assemblé pour la nomination de quelque dignitaire, dans un collége électoral; c'est là que vous verrez le cœur des hommes à découvert; que vous reconnaîtrez les motifs qui les font agir; que vous distinguerez leurs passions individuelles; que vous jugerez de l'ascendant que prennent sur eux l'intrigue et l'ambition; vous demeurerez alors bien convaincu que les hommes n'accordent aux autres que ce qu'ils ne peuvent retenir pour eux; qu'ils sont tous dans un aveuglement complet sur leur mérite per-

sonnel et qu'à moins que le savoir modeste n'ait de zélés protecteurs, il doit s'attendre à l'indifférence et à l'oubli des dociles instrumens d'une politique astucieuse ou d'un aveugle enthousiasme.

Si les élections se faisaient par le sort, que de bassesses, que de sollicitations honteuses ce réglement épargnerait aux hommes! Ne laissez aux grands emplois que l'honneur et la charge de les bien remplir; la foule des concurrens sera bientôt éclaircie et le respect s'attachera à ceux qui les auront obtenus; loin de porter envie à leur élévation, on leur saura gré de leur zèle; la malignité ne réussira point à leur enlever cette estime publique dont elle est rarement jalouse.

Le journalier travaille pour de l'argent; le militaire affronte la mort pour la gloire; le missionnaire publie la vérité pour conquérir le ciel; mais le magistrat doit avoir pour principal objet de faire triompher la justice et d'assurer l'ordre public.

DES TRAVERS DE L'AMBITION ET DES ERREURS DE L'ESPRIT.

Si les hommes avaient seulement la certitude de jouir pendant le cours d'un siècle de toutes leurs facultés physiques et morales, je leur pardonnerais de s'agiter, d'user de tous les moyens de parvenir aux honneurs et à la fortune : mais lorsque l'on réfléchit sur cette faible et incertaine durée de la vie humaine dans laquelle il faut compter les douloureuses crises de l'enfance, les pénibles études de l'adolescence, les langueurs de la vieillesse si souvent dénuée de ses principaux organes, on a pitié de la démence humaine qui s'épuise, qui se tourmente pour accumuler les richesses et se surcharger d'ornemens qui ne serviront qu'à rendre sa fin plus désirable pour d'avides héritiers et pour des ambitieux jaloux de cet éclat passager.

Un problème difficile à résoudre serait celui-ci : la société gagnerait-elle plus qu'elle ne perdrait à être toujours dirigée par le même esprit de sagesse? Les passions humaines pourraient être comparées aux vents impétueux qui produisent, tantôt les orages, tantôt les pluies fécondes qui purifient et parfument les airs ou

les surchargent quelquefois de miasmes et d'odeurs infects, qui accélèrent la marche des vaisseaux ou la contrarient en les rejettant dans une route opposée. Une sagesse universelle ressemblerait trop peut-être au calme qui laisse la nature sans mouvement et engourdit tout ce qui respire, dans le silence et le repos.

Que de choses inutiles à apprendre, à conquérir, si on ne voulait savoir et posséder que ce qui est nécessaire à la félicité de la vie! Le riche et le savant, le prince et l'artisan descendent également à l'instant de leur mort dans l'ignorance et la misère.

Lorsque je vois des potentats réunis au même banquet, je me dis : Voilà les princes de la terre qui font marcher d'innombrables armées qui préservent de la destruction les empires, ou en accélèrent la chûte : cependant avec toute leur puissance, ces augustes images de la divinité ne rendraient pas la vie à un seul insecte écrasé sous leurs pas : ces soldats hérissés de fer, cette artillerie qui fait trembler la terre et domine le bruit de la foudre n'écarteront pas un jour le ver qui rongera leur front couronné. Qu'il est petit par la pensée celui qui se consume d'envie à la vue des grandeurs humaines! Si son ame en est contristée, si ses

yeux en sont éblouis; qu'il se jette dans l'avenir, qu'il ait seulement la force de le devancer d'un demi-siècle; tout ce qui trouble son esprit jaloux n'excitera plus que sa pitié.

Qu'on est à plaindre lorsqu'on souffre tout-à-la-fois et de sa médiocrité et de la supériorité des autres! la fourmi qui traîne péniblement le grain de blé qui doit la nourrir, est plus prévoyante que la courtisane qui fait consister tout son bonheur dans les hommages rendus à sa beauté et à sa faveur passagère : l'hiver des ans la surprendra sans provisions pour le cœur et pour la raison, le souvenir de ce qu'elle aura perdu ne sera qu'un malheur de plus.

Comment les hommes seraient-ils soumis aux leçons des autres, lorsqu'on les voit si souvent en opposition avec leurs propres pensées.

Que de gens ne sont demeurés attachés à la sagesse que jusqu'au moment où ils ont trouvé l'occasion de lui être infidèles!

Lorsqu'on lit la correspondance de Voltaire et de d'Alembert, où ils paraissent se complaire dans l'idée *d'écraser l'infâme* on est tenté de leur appliquer ce vers. « *Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des vrais sages* ? » En vain dirait-on pour les justifier que ce n'est que de

l'intolérance et de la superstition qu'ils voulaient parler; qu'on doit pardonner la colère et la vengeance à des philosophes contre lesquels les orateurs de la chaire soulevaient toutes les puissances; dont ils dévouaient les ouvrages et la personne au bûcher. On répondra toujours que la vraie philosophie ne rend point persécution pour persécution; qu'elle s'enveloppe de son manteau et dérobe sa tête à la fureur du fanatisme, en ne lui opposant que le silence et la raison.

Le bon sens nous dit que pour parvenir à son but, il faut suivre la route la plus courte : cependant la plûpart des hommes prennent la plus longue, la plus hérissée de difficultés pour arriver au bonheur.

Parmi les philosophes anciens et modernes, il n'en fut peut être jamais de plus vrai que l'érudit Anquetil, qui sacrifia à l'indépendance les honneurs littéraires, et soumit son estomac à un régime qui n'excédait pas cinq sous par jour. Au reproche que lui fit son frère l'historien, de rejeter un secours nécessaire, il répondit : « N'ai-je pas encore une glace qu'on estime cinq cents livres; elle me fera vivre quatre ans, et je n'ai pas ce nombre d'années à passer sur la terre. »

Il est souvent plus aisé de se roidir contre son malheur, que contre celui des autres. Aussi n'y a-t-il pas d'autre parti à prendre, que celui de s'éloigner des misérables qu'on ne peut soulager ni de sa bourse ni de ses conseils.

D'UNE RÉVOLUTION POSSIBLE DANS L'EXISTENCE DES RICHES DU JOUR.

Lorsqu'on réfléchit sur l'embarras où se trouveraient tout-à-coup les individus qui peuplent la moitié de la terre, si la découverte de mines plus abondantes que celles du Mexique et du Pérou, faisait perdre toute leur valeur à ces métaux, qui mettent tant de bras et de têtes en activité; on est fâché de voir l'existence sociale reposer sur deux colonnes, qu'un événement imprévu peut dissoudre et anéantir.

Lorsque je vois l'importance qu'on attache à l'or et à l'argent, je suis tenté de comparer les hommes à ces enfans qui, en recevant un livre, mettent plus de prix à la reliure et aux estampes, qu'aux sages maximes qu'il renferme.

DE L'HOMME EN GÉNÉRAL ET DE SES FAUX JUGEMENS.

Il existe quelques lettrés qui se qualifient du titre d'*observateurs de l'homme.* Je les plains s'ils l'observent de bien près, car il n'est souvent bon à considérer qu'à une certaine distance.

On croit cesser d'être enfant avec l'âge; on n'a souvent qu'une voix plus forte, quelques pieds et quelques années de plus.

Il y a des hommes qui sont si satisfaits d'eux, que le plus grand malheur qu'ils aûraient à craindre, serait de connaître un jour ce qu'ils valent.

Que deviendraient les cours, les cercles brillans, les assemblées nombreuses, si les hommes avaient un jour assez de bon sens pour leur préférer l'étude, le travail, l'entretien de leurs amis, de leurs proches et de ceux qui ne les dédaignent pas?

On a composé beaucoup de dictionnaires de mots et de synonymes; il en manque un qui serait bien essentiel à l'intelligence des jugemens humains. Tant de mots reçoivent des acceptions différentes, d'après les opinions individuelles. Ainsi, un homme courageux est

à l'oreille du guerrier, celui qui affronte la mort, qui ne sait pas supporter une offense, qui demande hardiment l'explication d'un mot équivoque : mais le sage n'accorde ce titre qu'à l'homme qui montre une noble résignation au malheur ; il appelle courage la fermeté dans la persécution et l'adversité. Celui qui dédaigne une injure, lui paraît supérieur au spadassin qui s'en irrite et en demande vengeance. Il trouve plus de noblesse dans le dédain de l'un, que dans la colère de l'autre.

Un homme religieux est, aux yeux d'un dévot, celui qui va régulièrement au temple, qui assiste à la prière, qui mêle sa voix aux chants solennels, qui accomplit d'une manière ostensible tout ce que la religion lui prescrit, qui s'abstient les jours de jeûne de tous les alimens prohibés ; une usure mystérieuse, un despotisme domestique, des séductions ténébreuses, une grande insensibilité, voilée de quelques légères aumônes, n'altéreront pas la vénération qu'on lui porte. Des hommes moins superficiels regarderont comme religieux celui qui est l'esclave de sa parole, qui rougirait d'éluder la loi pour alléger l'impôt dont elle le charge, ou pour accroître ses bénéfices, qui pèse avec équité tous les services qu'il reçoit,

qui sacrifie jusqu'à son nécessaire pour être juste, qui n'attend pas que la misère s'offre à lui pour la soulager; qui adoucit tous les ordres qu'il donne, et rend son autorité si respectable, qu'on préférerait la nécessité de lui obéir, au pouvoir de lui commander.

Rien n'est plus commun dans la société, que d'entendre dire d'un homme qu'il est aimable, et cependant combien ces aimables cesseraient de le paraître, si l'on était condamné à vivre une semaine avec eux. Les cercles où ils brillent par un enjouement étudié, par la futilité de leurs goûts, par la frivolité de leurs contes, par l'obscénité de leurs anecdotes, par l'âcreté de leurs épigrammes, sont de petits théâtres, où ils sont regardés comme les acteurs principaux : mais si la scène vient à changer, si des spectateurs plus sensés surviennent, si la raison prend la place de la sottise, si des questions dignes d'occuper le jugement sont agitées, le personnage si fêté, si écouté, est tout-à-coup éclipsé, il devient terne et silencieux, l'ennui qu'il éprouve le fait disparaître, sans qu'on s'aperçoive qu'il se soit éloigné.

Il me semble que l'épithète d'aimable conviendrait bien davantage à l'homme doué d'un caractère égal, d'une grande politesse dans les

manières, d'un esprit naturel, qui saurait toujours approprier ses pensées à celles des autres, qui s'abaisserait et s'élèverait sans efforts au ton de ceux qui l'écoutent; qui serait plus occupé de faire valoir le mérite des autres, que de faire parade du sien, chez lequel des talens agréables ne seraient que de jolis accessoires d'un savoir réel, dont les questions indiqueraient moins la curiosité, que le désir de s'instruire, dont l'indulgence ne laisserait pas entrevoir trop de supériorité.

Combien de mots n'ont, dans notre langue, qu'un sens relatif; tels que richesse, aisance, nécessaire et pauvreté. Ce qui constitue la richesse d'un individu, ne suffirait pas au nécessaire d'un superbe voisin, qui souffre à peine son approche. Il faut être bien pauvre pour ne pas exciter l'envie d'un plus pauvre que soi.

Il en est de même du bonheur, de la puissance, de la gloire. Comment se trouve-t-il un être assez difficile en bonheur, pour être jaloux de celui d'un millionnaire, dévoré de sollicitudes et d'ambition, s'il possède un domaine qui lui rapporte annuellement deux mille écus, s'il jouit d'une santé parfaite, et vit dans l'indépendance ?

Est-il une puissance plus désirable, que celle qui domine tous nos désirs, qui commande à toutes nos passions, qui asservit nos appétits, qui bannit loin de nous toutes les craintes, écarte toutes les illusions, et ne laisse approcher de notre cœur que des espérances qui peuvent se réaliser.

L'amour de la gloire est sans doute la passion des grands hommes : mais qu'est-elle sans l'estime de la postérité? Louis XIV a régné avec plus de gloire qu'Henri IV. Quelle différence de ces deux noms dans le souvenir des Français!

C'est pour avoir été trop jaloux de la gloire, que celle de Pompée s'est ternie devant celle de son rival. Cicéron brille bien plus à nos yeux, par les écrits que lui inspira la sagesse, que par les discours auxquels il attachait sa renommée. Les hommes qui n'aspirent qu'à la célébrité, sont trop souvent comme les flambeaux qui se consument en raison de la lumière qu'ils répandent : lorsqu'ils sont éteints, ils rendent les ténèbres plus épaisses et les précipices plus dangereux.

Il y a des hommes qui ont de commun avec les papillons de briller, de voltiger agréablement quelques jours de l'année; mais ils passent

avec le temps, et leur métamorphose est triste et sans éclat.

DE L'INCONVÉNIENT DES TALENS FRIVOLES.

Nos plus excellens musiciens sont souvent réduits à garder le silence lorsqu'ils ne chantent plus. Pour exprimer avec goût les idées des autres, faudrait-il donc n'en pas avoir à soi?

L'équité jouit des talens et les met à leur place, elle ne dit pas d'un virtuose *c'est un homme divin.* Elle n'élève pas jusqu'au ciel un excellent acteur : elle se réserve le moyen de louer dignement un poëte comme Racine, et un peintre des mœurs comme La Bruyère.

Un des artifices de la jalousie est d'exagérer son admiration pour trois ou quatre écrivains d'une supériorité incontestable, et d'affecter du dédain pour tous les autres.

DES MODES.

Ce n'est pas seulement sur les vêtemens, sur les plaisirs que s'étend l'empire des modes, il exerce aussi sa puissance sur les arts sur les

sciences. Ce qui paraît beau en musique, en architecture, en dessin éprouve les chances de la mode. J'ai vu un temps où la science des économistes échauffait tous les esprits, où celle des naturalistes peuplait les cabinets de ce que le règne animal produit de plus rare. Aujourd'hui une certaine classe d'amateurs se complaît dans le choix de quelques arbustes exotiques qu'elle rassemble à grands frais dans ses jardins.

On a ri quelquefois du délire de l'antiquaire qui préférait les fragmens d'un vase de terre à à une coupe d'or, ou une médaille rongée par le temps à une statue moderne. Ne pourrait-on pas avec plus de raison se moquer de ces amateurs qui donnent aux stériles arbrisseaux des Indes et de l'Amérique la préférence sur tous nos arbres potagers.

Une des maladies de l'esprit, est de ne se passionner que pour ce qui est rare, sans s'inquiéter s'il est utile et beau. Autant vaudrait-il sacrifier une femme brillante d'agrémens, de grâces et de santé à une momie conservée avec tout l'art des Egyptiens.

Tout en blâmant ces passions exclusives et exagérées pour un art ou pour une science, il faut convenir qu'elles ne germent presque jamais

dans des âmes farouches et perverses, et que si elles rendent quelquefois l'homme ridicule, elles le préservent presque toujours de devenir méchant.

L'enthousiasme du goût le plus bizarre peut aller jusqu'au fanatisme, mais ce fanatisme n'ira jamais jusqu'à la cruauté ; et c'est ce que l'on ne peut pas dire de celui qui égara trop long-temps l'esprit humain.

Loin de se plaindre de la diversité des goûts, il faut s'en applaudir, puisqu'elle communique à la société plus d'activité, et développe plus de talens. Que d'arts seraient négligés, que de sciences deviendraient inutiles, que de professions seraient méconnues, si les hommes avaient les mêmes goûts et le même penchant!

DE LA VIE SOCIALE.

La vie sociale fait de celle de l'homme une longue chaîne de sacrifices. Il faut immoler à son repos, à son honneur, à sa liberté, ses affections, ses penchans et quelquefois jusqu'à sa pensée. C'est ce dernier sacrifice qui coûte le plus à l'homme de génie. Que de persécutions se serait épargnées l'auteur d'Emile, s'il eût

voulu retrancher de son immortel ouvrage la confession du vicaire Savoyard !

Ce que l'on nomme l'amour-propre n'est pas toujours l'amour de soi, puisque souvent on le satisfait aux dépens de sa fortune et de sa félicité.

Il a fallu plus d'une fois, avant de révéler aux hommes de grandes vérités, opter entre languir ignoré, ou s'exposer à la mort, pour se survivre dans la mémoire des autres. Ce dernier parti est aux yeux de la multitude, du délire : mais il y a pourtant quelque courage à lui donner la préférence.

Tous les âges ont leurs plaisirs et leurs peines. S'il est une période de la vie où les désirs soient plus vifs, c'est précisément celle où les contradictions sont plus fréquentes. La jeunesse se rit de la froideur du vieillard. C'est se moquer du guerrier qui a déposé ses armes, parce qu'il n'a plus d'ennemis à combattre.

On n'exige pas d'un sot qu'il ait de l'esprit et du savoir, on voudrait seulement qu'il ne s'autorisât pas de son ignorance pour parler avec une ironie niaise de tous ceux qui lui sont supérieurs en esprit et en talent.

La nature produit à des époques éloignées des hommes d'un génie si extraordinaire, qu'on

dirait qu'elle ne les a créés que pour humilier tous les autres. Ceux qui s'en rapprochent le plus, les admirent et les célèbrent avec franchise, la bassesse les adule et l'envie les déchire.

On apporte en naissant le germe d'un mérite distingué comme celui d'une grand taille : faut-il en comprimer le développement pour échapper à la haine des nains?

On pourrait à juste titre s'étonner qu'il y eût encore des moraliste et des censeurs, lorsqu'on reconnnaît que depuis plus de trois mille ans que la sagessse répand sur nous l'instruction et les leçons du goût, la grande majorité de l'espèce humaine n'en est ni meilleure, ni plus éclairée, qu'elle est entraînée par les mêmes habitudes, et subjuguée par la tyrannie de ses passions.

L'homme le plus sensé est celui qui traverse la société comme l'habitant d'une grande ville qui, pour se rendre plus vîte à sa destination, évite les embarras, esquive les voitures et n'attache nulle importance à ce qui se dit ou se fait à ses côtés.

Il est aisé à un souverain de revêtir ses favoris de titres magnifiques, de décorations; mais il ne dépend pas toujours de lui de les environner de l'estime publique et même de

respect. Plus il est prodigue envers eux des premiers avantages, plus la multitude leur refuse les autres.

Je ne sais dans quel manuscrit j'ai lu, qu'un monarque qui avait récompensé avec trop de magnificence le courage et l'affection de ses principaux serviteurs, s'apercevant que ses finances commençaient à s'épuiser, et que pour perpétuer ses dons généreux, il serait forcé d'accroître des taxes déjà bien onéreuses, ne prenant conseil que de la sensibilité d'un cœur héroïque, rendit une loi qui enjoignait à tous ceux qui seraient hors d'état de servir gratuitement la nation, de se démettre de leur office. La même loi invitait le peuple à désigner, parmi les hommes éclairés, ceux qui paraîtraient les plus dignes de rendre la justice, d'administrer les deniers publics, d'être les organes de la volonté du prince, et n'ambitionneraient pour tout salaire que la reconnaissance publique. Cette loi ne fut pas plutôt proclamée, qu'une noble émulation échauffa tous les esprits; les vertus, la lumière, furent les seuls titres dont on se para. Tous les emplois importans furent conférés à des âmes pures et désintéressées; les impôts dont le peuple était menacé, ne pesèrent pas sur lui; il n'envisagea

plus qu'avec respect les hommes qui se dévouaient à de pénibles fonctions, et sacrifiaient à la patrie leur intérêt personnel. Moins ils paraissaient opulens, plus ils obtenaient d'estime et de considération, parce que leur sacrifice semblait plus difficile et plus généreux. Le monarque trouva dans le sentiment de l'honneur, ce qu'il n'aurait puisé qu'avec peine dans la fortune de ses sujets.

Plus on lit l'histoire, plus on demeure convaincu que tous les troubles, toutes les séditions, toutes les sollicitudes des gouvernemens n'ont pour cause que l'imprudence d'exiger trop des faibles, pour accorder trop de richesses aux puissants.

Aujourd'hui, les prélats ne sont pas plus révérés avec une crosse dorée, que ceux qui s'appuyaient, dans la primitive église, sur le bâton pastoral. Le magistrat n'imprime pas plus de respect lorsqu'il descend d'un char magnifique, que lorsqu'il était monté sur sa modeste mule. Les austères vertus de Caton formaient, pour ce sénateur, un cortége plus imposant que les esclaves de Lucullus. Ne serait-ce pas la faute du peuple, si tant de richesses sont accumulées à ses dépens? Pourquoi n'accorde-t-il ses hommages qu'à

ceux qui l'éblouissent par le faste de l'opulence ?

Un auteur arabe rapporte que deux grands propriétaires, qui tiraient leur subsistance de leurs nombreux troupeaux, furent tout-à-coup tourmentés d'une ambition malheureuse, arrêtèrent un œil jaloux sur les domaines de leur voisin, et osèrent franchir les limites que leurs ancêtres avaient posées. D'abord ils se querellèrent de vive voix, puis animèrent les uns contre les autres les dociles gardiens de leurs troupeaux, qui ne prenaient pas de part à ces combats injustes. L'un des pasteurs réalisa le projet de dresser à la guerre de jeunes béliers, qui s'élancèrent sur les brebis de son rival, et y portèrent le trouble et la mort. Le vaincu, forcé de se concentrer dans le fond d'un vallon, essaya de mettre en usage le même moyen qui avait si bien servi son adversaire, et se présenta l'année suivante avec des béliers aguerris. Le combat devint alors plus vif et plus meurtrier que le précédent; d'autres se succédèrent avec tant d'acharnement, qu'il ne resta plus que des brebis stériles et de faibles agneaux aux deux propriétaires, qui sentirent trop tard que ce n'étaient pas les pâturages qui manquaient aux troupeaux, mais les troupeaux

qui manquaient aux pâturages. Éclairés sur les conséquences de leur faute, ils se promirent de n'en plus commettre une semblable ; ils replacèrent leurs anciennes limites, vécurent en paix, et quelques années après ils se trouvèrent dans l'abondance.

Il y a des hommes qui s'agitent, qui se tourmentent pour qu'on parle d'eux tous les jours ; il y en a d'autres qui désirent qu'on n'en parle jamais : ceux-ci sont, sans contredit, les plus raisonnables.

De grandes renommées ont tant coûté de sang et de larmes à la multitude, qu'on a lieu de s'étonner qu'elles excitent notre admiration.

Que de dévastations, que de jugemens atroces, que de proscriptions impolitiques, eussent été épargnées à l'humanité, si Luther et Calvin, en se condamnant au silence, s'étaient éteints dans l'obscurité de leur cloître !

Tant d'erreurs ont été publiées pour des vérités, qu'il faut bien avoir de la présomption dans ses lumières pour vouloir jouer le rôle de novateur.

SACRIFICE BIEN LOUABLE D'UN NOVATEUR.

Un ancien théologien qui avait long-temps médité sur les écritures, qui était versé dans la connaissance des langues orientales, qui avait rapproché, comparé les différens textes des premiers évangélistes, conçut le projet de concilier tous les esprits sur les points qui divisent les sectes des chrétiens par une nouvelle concordance de l'ancien et du nouveau testament. Après avoir environné le créateur du monde des attributs qui caractérisent cette di vinité inaccessible à toutes les haines, à toutes les vengeances, il le présentait arrêtant un regard de bonté sur l'espèce vivante qu'il avait animée de son souffle et douée d'une intelligence bien distincte. Suivant lui le grand générateur vit avec le sentiment de la pitié qu'elle abusait de cette faveur particulière qu'il lui avait accordée, pour se nuire chaque jour et offenser sa justice : je ne veux pas, se dit-il, détruire mon ouvrage, replonger dans le néant ce que j'en ai fait sortir avec complaisance ; mes paroles sont les prodiges qui entourent ma demeure; mes leçons, c'est l'harmonie qui existe dans le cours des astres; la preuve de ma puissance brille dans cette multitude de soleils

lumineux fixés à une distance incommensurable de celui qui éclaire la terre et la consumeraient s'ils en étaient plus rapprochés. Malheur donc à l'homme qui, fermant ses yeux à l'évidence, serait assez insensé pour contester mon existence et mon pouvoir! Mais toutes ces nations qui se sont multipliées sur ce globe que je leur ai assigné pour demeure s'enfoncent de plus en plus dans l'aveuglement; les hommages qu'ils me rendent deviennent de jour en jour de plus grandes offenses à ma justice: des sacrifices impies me sont offerts; des images hideuses sont substituées à la mienne : le délire semble se complaire à créer de nouveaux cultes plus absurdes les uns que les autres. Je ne descendrai pas du séjour que j'habite, je n'abandonnerai pas l'immensité des mondes qui se meuvent à ma voix, je ne me revêtirai pas d'une enveloppe humaine pour me rapprocher de ces mortels, qui sont des atômes à mes yeux. J'emprunterai encore moins leur organe pour leur faire connaître mes volontés, je ferai sortir du sein d'une vierge, un être qui n'aura de l'homme que sa forme périssable; je soufflerai sur lui l'esprit de sagesse; je mettrai dans sa bouche ma volonté et mes leçons; je ne lui donnerai sur ceux qui l'entendront, que l'as-

cendant de la vertu sur le vice ; de la raison sur l'égarement ; de la pureté sur la corruption ; de la bienfaisance sur l'insensibilité ; il n'écrira rien, mais ses paroles seront retenues par des disciples attentifs qui les recueilleront et les disperseront sur toute la surface de la terre. Les traits caractéristiques qui signaleront cet organe de mes commandemens seront si fidèlement retracés que long-temps après que le modèle aura disparu, l'œil le moins attentif ne pourra le méconnaître : il aura une candeur si parfaite, une simplicité si auguste dans ses discours, qu'il suffira de le voir et de l'entendre pour être tenté de l'adorer. Je choisirai pour le recevoir le peuple dont les premières familles furent les plus dévouées à mon culte, et me rendirent les adorations les plus pures. Je le prévois, ses descendans indignes de leur noble origine, seront rebelles à la voix qui leur parlera en mon nom ; ils insulteront l'interprête de mes volontés ; ils le chargeront d'outrages ; hélas ! les misérables ! ils répandront son sang. Mais qu'importe ? sa mission aura été remplie ; je l'appellerai alors auprès de moi, il sera l'objet de mon amour, et comme il n'aura reçu l'existence que par une faveur particulière, il lui sera permis de m'appeler son père, et

moi je le chérirai comme un fils bien-aimé. Les disciples témoins de ses prodiges et pénétrés de ses saintes maximes les transmettront fidèlement à d'autres qui seront associés à ce sublime ministère. Tout ce qu'on commandera au-delà de ce qu'il aura prescrit en mon nom ne sera plus que le commandement des hommes et ma sagesse le désavouera. Ainsi parla l'Eternel, sa volonté s'est accomplie. Heureux ceux qui peuvent recueillir les fruits d'une bonté si éclatante, mais malheur à ceux qui les altèrent ou les corrompent; qui hérissent d'épines la route facile que Dieu a tracée pour aller jusqu'à lui, qui, animés d'un faux zèle, mettent la vengeance à la place de l'indulgence paternelle, et la terreur où ne doivent exister que la confiance et l'amour.

Ces premières idées, présentes encore à ma mémoire, étaient revêtues d'une pompe d'expressions qui répondait dignement au sujet; elles étaient suivies d'un examen impartial de toute la doctrine qui surcharge les préceptes de l'évangile et de tous les systêmes qui ont semé la discorde parmi les faux disciples du Christ. Que de sagesse, quelle force de logique, quelle étonnante érudition ne remarquait-on pas dans cette composition que l'a-

mour de la vérité semblait avoir inspirée! Un jour entier suffit à peine à la lecture que l'auteur daigna m'en faire. Je ne pouvais me défendre de lui témoigner mon admiration sur la force de sa dialectique et la justesse de ses aperçus : mais plus l'écrivain m'imprimait de respect et d'attachement, plus je craignais que cette production ne devînt pour lui une source de troubles et de persécutions. Si vous ne vous proposez, lui dis-je, que de rendre votre nom immortel, publiez cet ouvrage, il répandra un grand jour dans toutes les contrées où sa célébrité le portera : mais, croyez-moi, cette célébrité vous sera bien funeste : ne vous flattez pas de ramener les hommes à l'évidence par la puissance de vos raisonnemens, vous donnerez seulement l'existence à une nouvelle secte qui aura peut-être le sort des Anabaptistes, vous ferez encore répandre du sang pour une cause qui en a déjà tant fait verser. Je vous en conjure, au nom de l'humanité, ne jetez pas au milieu d'elle un nouveau brandon de discorde, abandonnez-la plutôt à ses erreurs, à ses superstitions. Vous n'avez pas reçu de Dieu la mission de parler aux hommes en son nom, vous n'avez sur eux d'autre supériorité que celle de vos lumières et d'une raison plus par-

faite; mais s'ils ont résisté aux leçons de celui qu'inspirait une sagesse divine et qui justifiait le droit de les instruire par des prodiges, comment pouvez-vous espérer de dissiper des opinions enracinées par plusieurs siècles et que tant d'hommes ont intérêt à perpétuer?

Ces représentations produisirent un tel effet sur l'esprit de ce sage écrivain, qu'après un moment de réflexion, il me prit la main en me disant : je vous rends grâces de votre excellent conseil : jamais ce que vous venez d'entendre ne recevra le jour. J'avais cru me rendre utile aux hommes en consacrant à leur instruction le fruit de mes études et de mes veilles; mais je serais inconsolable d'avoir attiré le malheur ou la persécution sur un seul d'entre eux. Ah! plutôt périsse cet ouvrage et son auteur. Hélas! il ne savait pas dire si vrai. Le lendemain, il se fit apporter un réchaud rempli d'une braise ardente, fit fermer sa porte, recueillit toutes les feuilles de son manuscrit; et les livrant les unes après les autres à la flamme qui les consumait, il fut suffoqué par une vapeur homicide, et tomba dans une asphyxie dont tous les secours qu'on lui prodigua ne purent le faire revenir. Telle fut la misérable fin d'un homme pour lequel je conserverai toute ma vie une

grande estime et dont j'ai peut-être à me reprocher la mort.

DES SÉPULTURES.

L'antiquité mettait de la grandeur jusque dans la destruction des personnages illustres. Elle nous présente Hercule dressant lui-même son bûcher et livrant ses robustes membres à l'activité des flammes qui les dévorent et élèvent son âme jusqu'aux demeures célestes. La reine de Carthage ne veut pas que ses charmes dédaignés par un infidèle, deviennent la proie des vers ; elle s'étend, parée comme une victime, sur des bois odorans qu'elle a rassemblés de ses mains, et s'entretient encore avec sa sœur de ses regrets et de sa douleur, jusqu'au moment où un nuage parfumé vient étouffer sa voix.

Si quelque chose pouvait adoucir le sentiment de l'injustice et de la cruauté, ce serait l'image vraiment dramatique que nous a présentée un poëte de nos jours. Après avoir peint le supplice des Templiers et la résignation héroïque de ces religieux, qui adressaient de leurs bûchers des hymnes à l'Éternel, il honore la mémoire de Philippe-le-Bel en animant ce

prince d'un sentiment de pitié : mais, dit le poëte, *lorsque la grâce arriva, ils ne chantaient plus.*

La mort n'aurait rien d'effrayant, si elle n'offrait que l'image du repos et de l'insensibilité : mais cette décomposition lente et hideuse d'un corps privé du mouvement et de la vie ; mais cette couche humide et froide où l'on dépose des restes inanimés et que l'on abandonne isolément à l'insecte destructeur ; mais la vue de ces ossemens informes rejetés du sein de la terre et souvent broyés sous la dent des animaux ; voilà ce qui contriste quelquefois ma pensée et me fait regretter que l'homme ne périsse pas tout entier dans cet élément qui le rendrait rapidement à ceux dont il fait partie.

L'urne dans laquelle sont réunies des cendres me semble avoir quelque chose de plus auguste et de plus solennel qu'une tombe foulée par le pied du voyageur : on n'a point à craindre qu'un spoliateur profane viole le dernier asile des morts, ou qu'une haine impie achève de dégrader la dignité de l'homme.

DE LA DIVERSITÉ DES GOUTS.

Toutes les grandeurs, toutes les petitesses sont relatives à la position de celui qui les observe. Il y a de la sagesse à s'éloigner de celles qui nous offusquent par leur masse ou leur étendue, et de se rapprocher de celles dont on découvre à peine l'existence.

Il en est du goût comme des appétits de l'homme. Un fleuriste éprouve plus de plaisir à observer une anémone, une tulipe rare qu'à suivre de l'œil un char magnifique. Les formes régulières de l'Apollon plaisent plus à l'œil du statuaire que le manteau de pourpre d'un monarque. Un poëte préfère une description pompeuse à toute la richesse du paysage : j'ai connu des amateurs du théâtre qui auraient donné toute la renommée de Montesquieu pour celle de Lekain ; des bibliomanes revenir d'une vente publique d'un air triomphant parce qu'ils avaient découvert l'exemplaire d'une édition fautive qui manquait à leur collection. Que sont les plus grands orateurs du barreau et même de la chaire aux regards d'un chimiste qui croit surprendre les secrets de la nature ? Tel homme plaît à une femme par des manières qui le font rejeter d'une autre. Celle qu'on critique dans

une société pour ses graces enfantines, pour le son d'une voix expirante, pour un regard trop attendri, pour une expression qui réunit la finesse à la timidité, obtient le plus grand succès dans une assemblée et brille de toutes les graces qu'on lui conteste ailleurs.

La prétention la plus ridicule est de vouloir plaire partout et réunir tous les suffrages.

Voulez-vous être toléré dans tous les cercles, ne cherchez pas à y faire parler de vous en bien, occupez-vous seulement de n'en pas faire dire du mal.

Il y a des hommes francs qui ne dissimulent rien de leurs affections, qui ne savent point composer avec la prudence, qui ne se refusent ni un éloge, ni une censure; ce sont des espèces de tribunaux ambulans. J'avoue que j'ai beaucoup d'estime pour ces hommes-là mais je crains toujours pour eux la haine des sots et la vengeance des méchans.

DE LA COLÈRE.

Le moindre inconvénient de la colère c'est de faire sortir l'homme du cercle de la raison.

Lorsque la colère prend sa source dans la vanité, elle nous expose à n'être que ridicules.

La colère des enfans ressemble à celle des vieillards : elle ne nuit qu'à eux seuls.

Toute terrible que soit celle des hommes doués d'une grande supériorité de forces, elle est souvent moins dangereuse que celle des faibles qui appellent à leur secours l'artifice et la cruauté.

La colère nous porte à des excès si funestes qu'on ne peut s'habituer trop tôt à la réprimer.

La réflexion est à la colère ce que le calme est à la tempête.

Si, avant de s'abandonner à la fureur, on pouvait apprécier le sujet de son emportement et prévoir ses résultats, que d'inconséquences et de remords on s'épargnerait !

La crainte de paraître lâche ou insensible, précipite quelquefois l'homme dans les accès de la colère, et cependant il ne se montre jamais plus noble que par un superbe dédain pour de viles offenses.

Un père, un maître qui manifeste de la colère à ses enfans ou à ses disciples, leur prouve qu'il est plus terrible que sage : ils perdent en respect ce qu'ils ont gagné par la crainte.

L'homme juste est comme Dieu qui châtie, qui réprouve les méchants sans colère.

Il faut avoir pris bien de l'empire sur ses

sens pour se défendre toujours de la colère à la vue d'une action atroce : mais une vengeance équitable et une indignation prononcée ne sont pas toujours de l'emportement.

Rien ne marque plus la supériorité de l'homme sur les animaux que cette faculté de comprimer les mouvemens d'une ame irritée.

Qu'elle est sublime cette attitude d'un général grec qui oppose au bâton levé sur lui le bouclier de la raison, et désarme son fougueux rival par ces mots : Frappe, mais écoute!

DE LA JUSTICE.

Il n'y a rien de si commun que d'entendre parler de justice, et cependant combien peu de personnes ont réfléchi sur ce qui est juste ou injuste. Si la justice émanait du ciel elle serait la même sur toute la surface de la terre : ce qui serait permis dans une contrée ne serait pas puni comme un crime dans une autre.

La soumission à toute loi existante est justice, parce que sa violation conduit à l'anarchie qui est le principe de tous les maux. Socrate savait bien qu'il mourait victime de l'injustice, mais il lui paraissait juste de se soumettre à ses décrets.

Il y a une sorte de justice qui semble particulière à chaque profession. Qu'un militaire qui a reçu un démenti, ou que l'on a offensé par un geste en demande vengeance et donne loyalement la mort à son adversaire, tous ses compagnons d'armes ne trouveront rien de plus juste que cet homicide ; qu'un magistrat, s'il surprend sa femme dans une infidélité, poignarde l'amant qui usurpe ses droits, tous les hommes de la robe applaudiront à la rapidité de sa vengeance ; qu'un moine eût enrichi son couvent du patrimoine d'une famille dont il avait séduit le chef, rien ne paraissait plus méritoire aux yeux de ses confrères ; qu'un journalier qui se croit frustré de son salaire, dérobe la valeur de ce qu'on lui retient injustement, ce larcin ne paraîtra point un vol à ses semblables.

Tous les hommes sont si disposés à être juges dans leur propre cause, qu'il était bien essentiel à l'ordre public qu'une justice suprême étouffât toutes ces justices individuelles que la haine et l'intérêt aveuglaient de leur bandeau.

Puisque les magistrats ne sont que les organes de la loi, quel malheur pour eux s'ils la rencontraient quelquefois en opposition avec l'équité!

De tous les codes, celui qui exige le plus de discernement, de sagesse et de méditation sur l'espèce humaine, c'est le code pénal. Les crimes ont des aspects si différens, ils émanent de causes si diverses, qu'on ne peut leur appliquer les mêmes peines, sans courir le risque d'être trop sévère ou trop indulgent. Quelle différence n'y a-t-il pas entre deux fugitifs qui près de succomber sous le besoin de la faim, intimident un voyageur pour en obtenir de modiques secours, et deux brigands qui l'entraînent dans un bois, le meurtrissent de coups, le dépouillent avec violence de son or, de ses vêtemens et ne lui laissent pour ressource que la pitié d'un misérable villageois devant lequel il ose à peine se montrer?

C'est une pensée douce et salutaire que celle d'une justice divine qui adoucira ou aggravera les punitions distribuées sur la terre. Cette justice tardive atteindra le pervers qui se complaît dans son impunité, et convertira en jouissances le supplice de l'innocent.

Il y a quelque mérite à rendre toujours la justice aux autres avec le même zèle, lorsqu'on ne l'obtient pas pour soi-même.

Il existe dans le monde un tribunal qui n'est ni civil, ni militaire, ni criminel, ni de com-

merce, qui juge les vivans et les morts, qui exalte les uns et flétrit les autres. On l'accuse de vénalité, de partialité; ses jugemens sont souvent contradictoires, mais ils n'en ont pas moins une grande influence sur l'opinion publique, et on s'expose au ridicule, en appelant sérieusement de ses sentences : sa compétence s'étend sur tous ceux qui donnent l'essor à leurs pensées. Les membres qui le composent n'ont pas toujours besoin de faire preuve d'équité et de savoir pour établir leur suprématie. On exige d'eux plus d'esprit que de raison, plus de malignité que de justice, plus de penchant à la critique qu'à la louange; il a pour principal appui l'envie, que la médiocrité porte à la célébrité. S'il ne condamnait que ce qui est blâmable, s'il ne louait que ce qui est vraiment digne d'éloges, il pourrait être compté au nombre des plus utiles; mais il ne tarderait pas à languir dans l'isolement et la détresse. Il n'est point de puissance qui ne soit à l'abri de sa censure; il étend sa domination jusque sur les souverains, et menace même les nations de les flétrir du sceau de l'inertie et de la faiblesse, si elles ne suivent pas la route qu'il leur trace. Le vrai philosophe passe devant lui sans s'inquiéter de ses jugemens; et comme il use sagement de

la liberté de penser et d'écrire, il ne lui conteste pas celle de prononcer ce qu'il lui plaît, sur le mérite de ses productions.

DES POËMES EN PROSE.

Une question qui sera encore long-temps agitée, c'est de savoir si une production littéraire peut s'offrir à nous sous le titre de poëme, sans être asservie au rhythme et à la rime de notre versification. A Dieu ne plaise que j'aie la prétention de résoudre un pareil problème; mais j'aurai toujours bien de la peine à ne pas élever au-dessus des compositions prosaïques, celles que l'imagination a ornée d'une expression pompeuse, qu'elle a enrichie de comparaisons poétiques, dont une grande action forme le plan, et qui, par une marche régulière, nous conduit, d'enchantemens en enchantemens, à un dénouement qui complète mon admiration pour le héros qu'on s'est proposé de rendre à jamais célèbre.

Fénélon crut-il avoir fait un poëme? C'est ce que nous ignorons; une autre pensée l'occupait : il songeait bien moins à sa gloire qu'au bonheur de sa nation ; et il imagina de faire sortir de la bouche de Mentor, ce qu'il n'aurait

pas osé laisser échapper de la sienne. Nouveau Jupiter, il voulut faire jaillir du sein de la sagesse, un monarque qui surpassât tous les autres par la réunion des vertus les plus éclatantes. En supposant qu'il eût revêtu cette belle production d'une poésie aussi pure, aussi harmonieuse, que celle de Racine, il est douteux qu'il eût mieux rempli son objet. Le poëte se serait montré davantage, mais le vertueux prélat aurait été moins révéré; plus il eût paru le favori des muses, moins l'austère religion l'eût rapproché de son auguste sanctuaire.

Il y a des sujets que les poëtes ne doivent traiter qu'avec une circonspection religieuse. Transporter dans le ciel toutes les richesses de la terre, y faire entendre des harpes d'or, y placer l'Éternel sur un trône resplendissant de diamans, le peupler d'anges, dont les aîles brillantes se déploient, de vierges ravissantes de beauté, de saints enchantés par des concerts délicieux, c'est porter notre globe dans l'Olympe, et offrir un mélange informe de la matière et de l'esprit.

Le peintre qui travaille pour l'œil de l'homme, doit lui offrir des sujets palpables; il est bien forcé de circonscrire l'immensité de Dieu dans des dimensions matérielles; tout ce qui n'est

qu'esprit échappe à son pinceau ; mais la poésie a d'autres couleurs, elle trace de son crayon magique ce qui échappe aux regards des mortels ; les célestes intelligences peuvent être saisies par elle sous leur forme spirituelle et aérienne, la béatitude dans laquelle elles flottent éternellement, peut être sentie et exprimée par un génie sublime et religieux. Cette grande ame de toute la nature, qu'on nomme Divinité, perd toujours de sa majesté, lorsqu'on la revêt de formes humaines, et qu'on ose lui prêter nos habitudes et les passions qui nous agitent.

Si l'on pouvait se former une idée juste de la félicité des saints, si toute comparaison ne lui était pas bien inférieure, il faudrait dire qu'elle ressemble à cet état de jouissance et de calme, où l'homme satisfait ne forme plus de souhaits, ne veut voir que ce qu'il voit, ne sentir que ce qu'il éprouve, où, détaché de ses sens, il paraît ne plus appartenir qu'à une extase délicieuse.

Voilà, sans doute, la jouissance inaltérable qui formera la récompense des justes, et la seule digne du grand rémunérateur, qui se complaît dans le bonheur de ceux qu'il veut bien attirer près de lui.

DE LA VIE OISIVE.

Il n'est pas bien certain que tel homme que l'on réduirait à l'inaction, ne fût pas plus malheureux qu'un autre qui serait assujéti à un travail continuel.

Il y a des hommes qui ont besoin de l'admiration publique : celle de leurs contemporains ne leur suffit pas; il veulent encore que la postérité leur accorde la sienne.

Lorqu'on réfléchit sur la vie laborieuse de Cicéron, de Pline le naturaliste, de Voltaire, de Buffon, on conçoit qu'il est dans l'espèce humaine des individus organisés pour le travail de l'esprit, comme l'abeille pour composer du miel, comme l'insecte qui fournit de la soie.

Après l'un des ministres de nos anciens rois, sans cesse occupé de se soutenir en faveur, de répondre aux sollicitations dont il était accablé, d'appaiser les mécontens, de multiplier ses partisans, de subvenir aux embarras de son ministère, d'aplanir par l'intrigue et la dissimulation les obstacles que le crédit ou la ruse opposait à ses volontés, il n'y avait pas d'homme plus malheureux que celui qui passait tout-à-coup de cette éclatante activité à

un calme parfait, auquel on accordait la liberté de se retirer dans une de ses terres, d'y consommer une forte pension, de rendre heureux ses vassaux, de ne s'occuper que du bonheur de sa famille, et d'être à l'abri de tous les traits de la méchanceté et de l'envie.

DE L'EMPIRE DE L'HOMME SUR SON SEMBLABLE.

L'homme a, dans le genre animal, cela de particulier, qu'il est sujet à devenir le serviteur et l'esclave de son semblable. Ce n'était pas assez pour lui d'imposer le joug au bœuf docile, de dompter par le frein l'impétuosité du coursier, de transformer le chien sauvage en un gardien fidèle, en chasseur intelligent et désintéressé; il a réduit l'homme indigent et malheureux à devenir l'instrument de ses volontés; il a exercé son empire sur celui même qui était plus fort que lui; il a dit à l'homme robuste : tu feras pour moi ce que je ne veux ou ne peux pas faire; je ne t'appellerai pas une bête de somme, mais un homme de peine; tu te sépareras de la lumière et tu t'enfonceras dans les mines, tu te plongeras dans des égoûts fangeux, tu exposeras ta vie pour défendre la mienne; tu plieras sous le poids des fardeaux que je t'imposerai, et en rece-

vant le salaire que j'accorderai à ton zèle tu m'appelleras *ton bon maître*. Il a dit à l'homme dans lequel il a reconnu de l'intelligence et du talent : tu consacreras à mon amusement, à mes goûts, à mon intérêt, les dons précieux que tu as reçus, et, pour te prouver que je ne te confonds pas avec l'ignorant mercenaire, je décorerai ta récompense des mots de *traitement*, d'*honoraires*, de *pension*, et, sans jamais t'élever jusqu'à moi, je te permettrai de te croire supérieur aux autres.

DANGER DES ILLUSIONS.

L'homme le plus embarrassé de son existence, est celui qui, après avoir abusé de son pouvoir, perd tout-à-coup les faveurs qu'il tenait de la fortune : il croit voir tout le monde jouir de son humiliation; on ne lui sait pas même gré du bien qui s'est opéré par ses ordres, parce qu'il l'a fait sans justice et sans discernement.

Il n'y a si chétif sujet, lors même qu'il est célibataire, qui n'ait une domination à exercer, ne fût-ce que sur ses sens et sur ses passions. Calmer ses vengeances, étouffer ses haines, modérer son ambition, maîtriser son

amour, réprimer ses appétits, comprimer le sentiment de l'envie, voilà la souveraineté dont le sage est le plus jaloux, et dans laquelle les stoïciens plaçaient tout leur orgueil.

Les hommes, pour peu qu'ils aient d'imagination, sont entraînés par une illusion dominante. Celui dont le cœur est tendre et sensible, se complaît dans l'idée d'une créature chimérique qui répond à ses affections; celui qui n'est que voluptueux, s'environne d'objets plus lascifs, et passe d'images obscènes à des réalités aussi dépravées. L'ambitieux ne rêve que grandeurs, et se porte par la pensée au faîte de la gloire et de l'opulence. L'avare grossit ses trésors de tous les événemens fortuits qui pourraient accroître sa fortune. Le triomphe de la raison est de bannir ces illusions favorites, et de leur faire succéder des vérités sur lesquelles la sagesse puisse se reposer.

On s'écrie souvent, en voyant un personnage porté tout-à-coup à une fortune éclatante : *comme il a fait son chemin!* C'est bien dommage que ce chemin, ainsi que les sentiers obscurs et solitaires, mènent au dernier terme de la faveur et de la misère.

Lorsqu'on pense que l'attrait des cités épuise les campagnes, que la débauche dépeuple les

villes, on a peine à concevoir que les grands empires puissent faire face, pendant des siècles, aux disettes, aux maladies contagieuses, aux suicides, aux émigrations et aux guerres les plus sanglantes. Tandis que de bons philanthropes ont la simplicité de faire des vœux pour garantir l'enfance d'un funeste abandon, pour extirper le célibat et accroître la population, de froids calculateurs prétendent que, pour balancer l'espèce humaine avec ses subsistances, il faut arrêter sa progression, et que les calamités qui pleuvent sur elle, sont les effets d'une puissance conservatrice. C'est par de semblables raisonnemens que l'égoïste repousse toute affection douce, et se dispense de compatir aux maux qui ne le touchent pas.

DE LA RELIGION ET DE SES EFFETS.

Un auteur célèbre a dit : *si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.*

Que pouvait-on inventer de plus favorable à l'humanité, qu'une religion qui transforme la misère en richesses, qui convertit les privations en jouissances, les humiliations en grandeur, les douleurs en épreuves salutaires, et fait trouver la véritable vie dans la mort?

De quoi l'esprit de l'homme ne peut-il pas

abuser? puisqu'il a fait servir à la persécution cette parabole de l'évangile, où le maître d'un grand festin recommande à ses serviteurs d'inviter les passans à venir prendre leur part du repas qu'il a fait préparer. ***Pressez-les, contraignez-les d'entrer***, leur dit ce généreux maître. Mais qu'il y a loin de cette invitation pressante, à la violence et à la fureur du fanatique, qui place entre les chaînes, le bannissement et le bûcher, ou la soumission à sa volonté tyrannique, le paisible voyageur!

Pourrait-on le croire, si l'histoire ne le confirmait de toute son autorité, que le conseiller Dubourg fut condamné à être étranglé et brûlé, pour avoir osé dire, en présence du roi, et dans le sanctuaire des lois, que c'était s'éloigner de l'esprit de l'évangile, que de condamner à la mort et aux flammes, des hommes auxquels on n'avait à reprocher que des opinions différentes sur un des mystères de la foi.

L'on a proposé plus d'une fois, pour sujet d'un prix d'éloquence, de prouver la prééminence d'un siècle sur l'autre. Je voudrais qu'on s'attachât seulement à faire remarquer qu'il n'y a pas un siècle, pas une période de l'histoire, qui n'ait à rougir de ses erreurs et de ses fautes, et que ce qu'il plaît d'appeler les siècles de

lumière, sont plus ceux du raisonnement que ceux de la raison.

DES FEMMES.

Un des signes les plus remarquables de l'impertinence et de la fatuité, c'est le jugement dans lequel de jeunes étourdis affectent d'envelopper indistinctement toutes les femmes : quoiqu'il en existe beaucoup dont on ne peut penser trop de bien, et plusieurs qui ne méritent pas qu'on en parle.

La femme semble faite, par sa nature, pour créer, pour conserver, pour protéger; elle attire par la douceur de sa voix, et rassure par ses caresses. Il ne lui sied pas de poursuivre, elle a plus de grâce dans sa fuite; elle ne secourt pas toujours dans le danger, mais elle en avertit: sa prudence vaut de la force. La pudeur est pour elle tout à-la-fois une nécessité et une vertu; elle est forcée d'être chaste, sous peine de cesser de plaire; lorsqu'elle n'est plus belle, elle a encore la ressource de rester bonne. Si l'on a oublié ce qu'elle fut, l'on voit avec plaisir ce qu'elle est: ce qu'elle a perdu en admiration, elle le retrouve en respect.

DE L'HOMME.

L'homme à peine est-il né, qu'il semble en-

trer dans le système de destruction. Le premier usage qu'il fait de ses forces, est de bouleverser, d'exterminer, d'anéantir tout ce qui est soumis à sa faiblesse : il est le fléau de tous les êtres vivans qu'il peut atteindre ou saisir; la pitié n'approche point de son cœur. A mesure qu'il grandit, il multiplie ses attaques; il est fier de la terreur qu'il inspire, et se glorifie du nombre de ses victimes. Chasseur ardent, l'épaisseur des forêts ne met point l'animal paisible à l'abri de ses coups; il atteint de ses flèches l'oiseau qui parcourt les airs; il saisit par adresse et par force l'habitant des eaux; il appelle à son secours et le fer et le feu, pour accroître ses dommages. Lorsqu'il ne donne point la mort pour ses besoins, il la donne pour son plaisir. Voilà pourtant l'être qu'il a fallu adoucir, civiliser, rendre capable des plus grands sacrifices, pour le mettre en harmonie dans la société, et l'asservir au joug des lois. Tel fut le prodige qu'opéra sur l'homme la sagesse des premiers législateurs. Mais qu'il y a loin de cette résignation passive, à cette sublime philosophie des Stoïciens, qui fait planer l'ame au-dessus des sens, la détache de toute pensée matérielle, et la porte à se complaire dans l'indépendance de sa sublime intelligence!

C'est un spectacle bien étonnant pour le philosophe, que ce balancement de création et de mort, qui existe dans le règne animal et le règne végétal; on dirait que la mort sort de la vie, et que la vie sort de la mort.

Qui peut se défendre d'un sentiment de pitié, lorsqu'il voit un vieillard s'agiter, se tourmenter, non pour être rendu à la force et à la grace de la jeunesse, mais pour devenir plus vieux, et arriver au dernier terme de la décrépitude?

Le commencement et la fin d'une longue vie présentent tant de dégoûts et d'infirmités, que si le milieu n'en était pas heureux, n'en était pas annobli par la raison, et embelli par les affections du cœur, ce serait le plus funeste présent que la nature eût pu nous faire.

Si l'homme fût demeuré dans l'état sauvage, il n'est pas bien certain qu'aux yeux d'un tribunal impartial, il eût obtenu la prééminence sur tous les animaux. Le castor la lui aurait disputée, par la solidité des digues qu'il oppose aux fleuves, par l'art avec lequel il se ménage des abris contre ses ennemis, par l'accord qui règne entre les ouvriers de la même espèce. L'éléphant eût fait valoir en sa faveur son intelligence, l'usage qu'il fait de sa force, et la chasteté qui voile ses amours; il eût, de sa

trompe, écarté son rival téméraire. Le lion lui aurait prouvé qu'il le surpasse en agilité, en courage, en générosité, qu'il fait fuir devant lui tout ce qui respire. Mais du moment où les hommes réunis élevèrent un temple à l'Éternel, lui adressèrent des hymnes d'amour et de reconnaissance, calculèrent les révolutions des astres, divisèrent le temps, et marquèrent, par des signes certains, les traces de son passage: lorsque, par le travail et l'industrie, ils contraignirent la terre de centupler ses dons, et d'adoucir l'âpreté de ses fruits, lorsqu'ils furent parvenus à dompter les métaux, et à leur faire prendre les formes qu'ils voulurent; lorsqu'ils eurent embelli leurs cités d'édifices commodes, et forcé les fleuves à détourner leur cours pour leur servir de barrières et fertiliser leurs campagnes, ils purent produire les titres d'une supériorité incontestable. Les animaux, contraints de s'éloigner, sous peine de mort ou d'esclavage, s'humilièrent devant une intelligence si relevée. Il fut permis à l'homme de ne reconnaître que la divinité au-dessus de son espèce. Mais pour pouvoir se maintenir dans cette superbe pensée, qu'il se garde de laisser approcher de son être ces passions basses, ces habitudes honteuses, ces goûts dépravés, cette

indifférence stupide pour les créations sublimes et les découvertes du génie, parce qu'il courrait le risque de faire remettre en question ce que les talens et les vertus de ses ancêtres ont décidé.

Si, par une de ces catastrophes qui ont peut-être ébranlé le monde plus de mille fois depuis sa création, les trois quarts et demi des individus qui se glorifient d'appartenir à la nation la plus éclairée, se trouvaient tout-à-coup séparés de l'Europe et formaient une peuplade inaccessible aux autres nations, combien d'années ne s'écouleraient-elles pas avant qu'ils sussent produire rien de comparable au moindre de nos chefs-d'œuvre? Leurs artistes ne seraient que de grossiers artisans; pas un d'eux ne saurait donner à la construction d'un navire ses justes dimensions, encore moins le diriger sur l'immensité des mers; ces sciences qu'ils avaient méconnues ou dédaignées, resteraient ensevelies dans une ignorance générale, et ce ne serait qu'à l'aide de faibles réminiscences que l'on conserverait encore quelque temps l'idée des créations du génie. D'après cette vérité, ne devrait-on pas plus d'égards pour ceux qui entretiennent parmi nous la précieuse lumière qui éclaire

l'humanité et la préserve de retomber dans son antique barbarie.

Lorsque je vois un homme que ses talens ou sa célébrité rendaient digne d'être porté à une place éminente, gémir d'être fixé dans un emploi subalterne, je suis tenté de le comparer à un robuste mercenaire qui se plaindrait de la légèreté de son fardeau. Ne vaut-il pas mieux se montrer supérieur à sa charge que d'en paraître accablé?

Pourquoi faut-il que nos affections, nos hommages, nos assiduités, soient presque toujours dirigés par notre intérêt personnel, et presque jamais par un goût éclairé.

Tel homme qui a des manières affables, un esprit enjoué, une douce égalité d'humeurs, et le jugement orné, ne voit personne venir partager le charme de ses entretiens : il est vrai qu'il habite un petit réduit, qu'il ne peut offrir sa table, ses services, son crédit, qu'on ne peut pas tirer vanité dans le monde de sa liaison avec lui.

Cette femme, à laquelle on est si jaloux de plaire, dont on trouve le sourire si fin et le silence si éloquent, combien elle perdrait si toutes ses qualités incomparables ne brillaient

que dans un appartement modeste; si une humble servante était substituée à sa livrée nombreuse, si l'on ne voyait jamais arriver chez elle ni ministres ni prélats, si d'étincelantes parures n'ornaient pas sa personne, enfin si l'on était assuré de ne jamais exciter l'envie en paraissant s'être concilié sa faveur!

Que les efforts des monarques, des potentats, pour briller sur la terre et éblouir les humains, sont petits en comparaison des prodiges qui attestent la puissance du souverain de l'univers! Que sont toutes les richesses de leurs chars et la magnificence de leurs coursiers devant la marche solennelle de l'astre du jour qui annonce son retour par des torrens de lumière: tous les diamans dont la pompe royale emprunte l'éclat, peuvent-ils être comparés à ces feux étincelans dont l'œil de l'homme peut à peine soutenir la clarté? La preuve que tout l'orgueil de la terre n'ose lutter ni de magnificence ni d'éclat avec ce prodige de la grandeur divine, c'est qu'il attend qu'il se soit plongé dans les ombres de la nuit, pour faire briller des feux qui n'en sont qu'une faible image.

DES SPECTACLES VRAIMENT DIGNES DE L'HOMME.

Que les hommes avides de grands spectacles se transportent à Naples, en Sicile; c'est là qu'ils verront des torrens de flammes s'élever du sein de la terre et menacer d'embrâser le firmament; qu'ils s'avancent seulement sur un des rivages de la mer, et que de là ils contemplent la puissance d'une tempête qui soulève les flots et les fait retomber en écume dans les gouffres de l'océan; qu'ils s'enfoncent dans ces grottes des Hébrides qui semblent tapissées de pierreries étincelantes; qu'ils élèvent leurs yeux vers le ciel dans le moment où le grand signe d'alliance se développe comme une ceinture resplendissante des plus vives couleurs; qu'ils considèrent du sommet des Alpes, et les énormes glaciers, et la rapidité des torrens, et les pyramides de neige, et les divers reflets de lumière sur les masses qu'elles éclairent, et tous les contrastes de stérilité et de végétation : alors ils sentiront s'il est au pouvoir de la faiblesse humaine de faire éprouver de semblables émotions et de pénétrer l'âme d'un égal sentiment d'effroi ou d'admiration.

Les spectacles, dont l'opulence éblouit nos regards, sont fugitifs et s'évaporent en fumée :

ceux que nous donne la nature sont constans; ils ne lui coûtent point d'efforts, elle les varie avec les saisons, elle en laisse l'accès libre à tous ceux qui sont curieux d'en jouir, et n'exige d'eux que de ne pas se refuser au sentiment qu'elle leur inspire.

DES ÉGAREMENS DE L'AMBITION ET DE L'ESPRIT.

Il ne manque souvent aux hommes pour exceller dans leurs professions et en remplir tous les devoirs, que de ne pas en ambitionner une autre. Mais l'avocat veut être juge, le juge aspire à siéger dans une cour supérieure, et, s'il y parvient, ses désirs le portent au sénat ou au ministère. Le baron veut être comte; celui-ci serait flatté d'être duc; le duc gémit quelquefois de n'être pas prince. Mais s'élevât-il jusqu'au trône, serait-il plus grand, plus puissant que ne le fut l'empereur Marc-Aurèle, qui trouvait encore au-dessus de lui le sage Epictète, parce qu'il s'était rendu le maître de lui-même, et que, sans daigner s'apercevoir de sa triste condition dans l'ordre social, il ne voulait dépendre que de la nature et des dieux?

Il est honteux à l'homme de manquer de

courage; mais il faut s'entendre sur ce mot de courage. Il en est de plus d'une sorte. Celui qui brave une injustice, une offense pour faire triompher la vérité, est souvent animé d'un courage plus éclairé que le guerrier qui se précipite devant un bataillon hérissé de lances; le silence d'un sage qui repousse une injure par le mépris, et réserve sa force pour lutter contre une grande adversité, est bien au-dessus de ce délire homicide qui multiplie les chances de la mort, pour se créer une renommée de bravoure.

Certains esprits tiennent tellement, soit par vanité, soit par intérêt, à leurs opinions, qu'il est plus prudent de composer avec elles, que de les combattre. J'ai vu à ce sujet, dans un ancien manuscrit, un petit conte, dont je n'ai conservé qu'un souvenir imparfait :

DU DANGER DE RÉVÉLER TOUJOURS LA VÉRITÉ AUX HOMMES.

Deux hommes se disputaient sur la couleur d'un fantôme qu'ils disaient leur avoir apparu. L'un prétendait qu'il était revêtu d'une longue robe verte, l'autre soutenait qu'elle était bleue: ils mirent tant d'aigreur dans leur dispute,

qu'ils en vinrent aux injures, aux menaces, puis aux coups. Un voyageur, qui avait quelque lueur de philosophie, fut ému de compassion en voyant ces deux lutteurs ensanglantés; il s'approcha d'eux pour les séparer, en leur demandant la cause de leur querelle. Ceux-ci suspendirent leur combat, et lui rendirent compte de leur animosité. Je suis bien étonné, leur dit-il, que vous vous disputiez sur la couleur d'un fantôme; il n'en exista jamais. A ce propos, les deux adversaires, indignés de cette assertion, dirigèrent contre lui leur fureur, et achevèrent d'épuiser leurs forces sur ce juge indiscret. Il allait succomber, lorsqu'un autre plus sage survint, et reprocha avec véhémence aux deux assaillans leur férocité. Devenus plus paisibles, ils lui exposèrent le motif de leur colère. Après les avoir écoutés froidement: Vous avez, leur répliqua-t-il, eu tort de vous irriter l'un contre l'autre: le fantôme que vous avez vu avait, suivant toute apparence, une robe d'une étoffe de couleur mélangée, qui, dans ses ondulations, a frappé diversement votre vue, et voilà la seule cause de votre différence d'opinions. Satisfaits de cette explication, les deux premiers s'éloignèrent: le troi-

sième se releva, à l'aide du secours que lui porta le prudent conciliateur. Tandis qu'il le soutenait dans sa marche chancelante : De quoi, lui dit-il, vous êtes-vous avisé? Ignorez-vous donc que la vérité ne luit pas pour tous les hommes? Est-ce par elle qu'on calme les esprits entichés de l'erreur? c'est au contraire en feignant de l'adopter, qu'on parvient à les adoucir, et à se préserver de leur fureur.

A l'impatience que la plupart des hommes manifestent pour les plus légères contrariétés, on serait tenté de croire qu'ils sont habitués à voir tous les événemens tourner au gré de leurs désirs.

Il faut être enfant, ou sans expérience, pour s'affliger d'une espérance déçue, d'une calomnie, d'une banqueroute, d'une infirmité que l'âge amène. Lorsqu'on ne sait pas supporter la vie avec toutes ses chances, il faut savoir mourir.

Le trop célèbre Mirabeau, menacé d'une cécité prochaine, s'exerçait dans sa prison à écrire les yeux fermés. C'était vouloir perdre le moins possible, en perdant la lumière.

C'est faute d'avoir prévu le malheur et la disette, qu'on se trouve sans provisions lorsque ces fléaux nous surviennent.

Le découragement est une faiblesse de l'ame. Il doit rester toujours assez de force pour céder à la nécessité, sans paraître y succomber.

On étourdit les autres par l'expression d'une joie trop éclatante; on les fatigue par le récit de sa douleur. Excellente raison pour concentrer ses affections personnelles, et ne jamais parler de soi qu'à un autre soi-même.

Il n'appartient qu'à ceux qui ont paru s'élever au-dessus de leurs semblables, de s'en rapprocher par l'aveu de quelque faiblesse ignorée.

Il y a une sorte d'orgueil à révéler quelquefois ses fautes; il semble qu'on veuille apprendre qu'on appartient encore à l'humanité.

Les larmes d'un héros, la tristesse d'un sage comme Fénélon, la familiarité domestique d'un Turenne, peuvent paraître sublimes dans leur simplicité; mais il faut qu'elles nous soient transmises par l'impartialité de l'histoire. Montaigne est peut-être le seul homme qui, en disant beaucoup de mal de soi, nous en a fait penser plus de bien.

Rousseau est mort sans avoir obtenu du public l'absolution des fautes dont il lui a fait indiscrètement l'aveu.

Il y a des égoïstes qui, ne pouvant se faire écouter, s'efforcent de se faire lire. En prenant

ce parti, ils se rendent moins importuns, et fournissent à la politesse un moyen bien simple de les condamner au silence.

DE L'INFLUENCE DE L'ÉDUCATION DOMESTIQUE.

Les enfans n'ont pas toujours les vertus de leurs pères; mais il est bien rare qu'ils n'en ayent pas les vices. Aussi le sage Marc-Aurèle remerciait-il les dieux de l'avoir fait naître d'un père vertueux, et d'avoir environné sa jeunesse de bons instituteurs.

Une des chances les plus heureuses de la vie, c'est de croître et de s'élever au sein d'une famille qui nous mette à l'abri des préceptes dangereux et des mauvais exemples. Qu'il est à plaindre, l'enfant du pauvre, qu'un père dépravé, qu'une mère indigente poussent au vol et à la mendicité, qui est accueilli dans leur chaumière, lorsqu'il y porte le bois qu'il a dérobé, le gibier tombé dans ses lacs, qui entend maudire le riche, et vanter la ruse comme une preuve d'intelligence! Combien l'homme qui a le plus d'honneur, doit peu s'enorgueillir de la noblesse de ses pensées, lorsqu'il vient à réfléchir que s'il eût reçu le jour d'un homme assez pervers pour l'abandonner à la contagion

des mauvais exemples, il eût été entraîné dans la fange du vice, et que nul sentiment généreux ne se serait approché de son cœur!

Je suis toujours prêt à m'humilier devant le mercenaire qui, sans éducation, sans motif de crainte, demeure attaché aux principes de la probité. Je me dis alors, avec un sentiment de joie : L'homme peut donc être bon par sa nature, et se trouver juste avec la seule inspiration de sa conscience.

Une vérité bien triste à publier, c'est que le meilleur préservatif contre les conseils dangereux et les exemples domestiques, est la connaissance du Code pénal. C'est avec elle que l'enfant peut lutter avec le pouvoir paternel. Il y puise des forces pour résister au despotisme du crime. Le fils dit à son père : Je n'enlèverai point, quoique vous me l'ordonniez, la récolte d'un voisin, parce que la loi nous punirait tous deux, si j'obéissais à vos ordres. Je ne tirerai pas vengeance de l'offense qui vous a été faite, parce que c'est à la justice seule qu'il appartient de nous venger. Je n'irai pas dévaster les bois qui sont la propriété d'un autre, parce que j'aime encore mieux mourir de froid que de honte. Je ne m'exposerai point au danger d'être saisi comme un vil braconnier, parce qu'une

amende et une captivité qui nous flétrirait, imprimeraient sur nous la tache des vagabonds. Disposez de mes forces pour partager votre travail, pour accroître votre salaire, et n'exigez pas qu'elles deviennent les instrumens du vol. Votre fils se fera toujours un devoir d'être le compagnon, l'associé de son père, mais il ne consentira jamais à devenir son complice; son sang est à vous, mais son honneur est à lui seul. Tel est le degré d'instruction auquel le plus ignorant instituteur peut élever de jeunes villageois, et c'en serait assez pour épargner à la justice la douleur de punir journellement l'ignorance et la faiblesse.

Il y a des maximes qui sont fausses, parce qu'on les a rendues trop générales. Telles que celles-ci : *Enfans! obéissez à vos pères. Femmes! soyez soumises à vos maris. Ne soyez jamais sourds à la voix du malheureux qui implore votre assistance.*

Si le discernement ne donnait pas de limites à ces préceptes d'une sagesse naturelle, à quels dangers n'exposeraient-ils pas les enfans et l'épouse d'un grand criminel? N'alimenteraient-ils pas journellement la paresse et la débauche, qui savent trop souvent s'approprier l'accent plaintif de la misère. A cette maxime,

qui prescrit de dire toujours la vérité, ne pourrait-on pas substituer celle-ci : Qu'*Un mensonge salutaire est préférable à la vérité qui peut nuire.* Et celle qu'*Il est beau de pardonner à son ennemi*, n'exigerait-elle pas qu'on y ajoutât : *Si l'on peut croire à la sincérité de son repentir.*

Lorsqu'on ne peut plus faire de bien, il reste encore quelquefois le moyen d'arrêter le mal.

TRIOMPHE DE LA RAISON SUR LE SUICIDE.

Un jeune homme de la plus belle espérance, que ses études et le goût des sciences avaient déjà signalé parmi les savants, parut tout-à-coup surchargé du poids de la vie; il allait s'en délivrer, et plonger ses amis et sa famille dans le deuil, lorsqu'un étranger, averti par un serviteur fidèle du projet que son jeune maître avait conçu, pour opérer sa destruction de la manière la plus certaine et la moins douloureuse, se hâta de lui écrire cette lettre, qui m'a été communiquée :

« Insensé! s'il en est temps encore, lisez « cette lettre; et si elle ne peut rien changer « à votre affreuse résolution, précipitez-vous « dans la tombe : la terre dérobera à tous les

« yeux le corps d'un homme ingrat et dénaturé.
« Le malheur ne sera pas que vous ayez cessé
« de vivre, mais que vous ayez existé. Eh !
« qu'importe à la société la perte d'un homme
« qui, avec tous les moyens de la servir, ne
« veut pas lui être utile; qui a la froide insen-
« sibilité de compter pour rien l'affection de
« ses amis et le désespoir des auteurs de ses
« jours ! ne craignez pas que je vous parle ici
« des grands préceptes de la sagesse, ni de
« cette loi qui vous commande de rester à votre
« poste, jusqu'à ce qu'un ordre suprême vous
« prescrive de vous en éloigner. Votre esprit
« est trop aveuglé pour être accessible aux lu-
« mières de la raison. Vous avez peut-être
« cru que votre mort aurait quelque chose de
« commun avec celle de Socrate, de Caton;
« la leur fut celle du courage et de la vertu,
« la vôtre ne sera que celle du délire et de
« la faiblesse; elle sera jugée impie à ce tri-
« bunal que je ne réussirais pas à vous faire
« redouter. Mais si votre cœur palpite encore,
« c'est à lui seul que je m'adresse. Pouvez-vous
« oublier que vous avez un père qui se com-
« plaît dans l'idée que son fils recueillera un
« jour le fruit de ses longs travaux, qu'il l'aidera
« à arriver jusqu'au terme de sa noble carrière?

« Serez-vous assez impitoyable pour vouloir le « frustrer de l'unique récompense de tous ses « soins, de toute sa tendresse? Pourquoi, « puisque vous vouliez lui porter le coup « mortel, ne vous êtes-vous pas tout-à-coup « montré sous les traits d'un enfant dénaturé? « Pourquoi, au lieu d'exciter des émotions si « douces, une tendresse si vive, par votre « zèle et vos succès, ne l'avez-vous pas dé- « taché de toute affection pour vous, par une « vie licencieuse et des mœurs dépravées? Fils « cruel! était-ce pour lui rendre votre perte « plus déchirante, que vous lui laissiez entre- « voir des penchans si louables et des qualités « si précieuses? Si des principes détestables « vous ont familiarisé avec le suicide, si vous « regardez cet acte criminel comme indiffé- « rent, ne frémissez-vous pas à la seule pensée « de commettre un parricide? Oui, malheu- « reux! vous n'allez pas seulement vous donner « la mort, vous la donnerez à votre père. « Voilà les deux crimes dont vous allez charger « votre mémoire. Pouvez-vous croire, après « cela, que vous exciterez quelques regrets « dans l'âme de vos amis, de vos proches? Et « qu'aurait fait de plus un furieux, qui de deux « coups de poignard aurait abattu à ses pieds

« un fils et un père qui dissertaient avec calme « sur les grandes vérités qui ont si souvent « fait le sujet de vos entretiens? Si cette vie, « qui devrait avoir tant de charmes pour vous, « a perdu tout son prix à vos yeux, qu'un sen- « timent généreux vous la fasse supporter, je « ne dis pas jusqu'au moment où la nature en « a fixé le terme, mais seulement jusqu'à celui « où votre père doit cesser d'exister. Alors, si « vous n'avez pas la force de demeurer sur la « terre, vous paraîtrez n'avoir été entraîné « avec lui que par la douleur : alors on vous « admirera comme une victime de la piété « filiale; on dira au moins de vous : il a vécu « pour son père, et il n'est mort que pour lui- « même; vos amis, que vous allez faire rougir « de leur affectiou, s'honoreront de l'amitié « qu'ils vous ont portée. »

La lecture de cette lettre fit une si vive impression sur l'âme du jeune homme, qu'il écrivit au bas ce seul mot : *j'attendrai*; et il la fit remettre à celui qui en avait été le porteur. Jugez, monsieur, combien celui qui l'écrivit dut s'applaudir d'avoir rattaché à la vie un jeune homme que le froid calcul de l'égoïsme allait précipiter dans les bras de la mort.

Protéger, soulager sans discernement, c'est

ressembler à un jardinier qui arroserait les plates-bandes et les allées d'un jardin, qui répandrait les semences et sur la terre fertile et sur la sable.

Ce qu'on accorde à l'oisiveté, on le dérobe à l'industrie : voilà le mal que commet innocemment l'aveugle philantropie.

DU VÉRITABLE STOÏCISME.

Il y a des systèmes d'une vertu et d'une sagesse si sublimes, que quand bien même l'hu manité ne pourrait pas se soutenir à leur hauteur, rien ne l'honorerait davantage que de les avoir créés.

J'ignore si, parmi les stoïciens, il y en eut quelques-uns qui suivirent les préceptes dont leur secte s'est parée ; mais j'avoue que celui qui, pour s'honorer sans cesse à ses propres yeux, se serait continuellement appliqué à préserver son âme de toute faiblesse, de toute idée impure, de tous sentimens injustes, de tous murmures contre la providence, et se serait résigné avec un calme inaltérable à tous ses décrets, me paraîtrait plus digne de respect et d'admiration que tous les héros de l'antiquité.

Quoique ce soit prolonger l'enfance de l'homme que de le diriger au bien par l'espoir des récompenses et la crainte des supplices, ce sera toujours le moyen le mieux adapté à leur faiblesse.

Une remarque à faire, c'est que si par la crainte on s'abstient de commettre des actions viles, on n'en produit de grandes que par la puissance d'un certain amour : c'est celui de la gloire qui nous élève au-dessus des dangers, et nous fait affronter la mort. C'est l'amour de la patrie qui nous porte à lui sacrifier notre fortune, notre existence, et jusqu'à celle de nos enfans. C'est l'amour du Dieu que nous adorons qui nous élève au-dessus des grandeurs de ce monde et nous détache de toutes les choses périssables. Aussi n'y a-t-il rien à espérer des âmes froides et craintives.

Je ne sais pas pourquoi quelques écrivains célèbres se sont plu à ravaler l'espèce humaine, en prêtant à ses plus belles actions des motifs d'amour-propre ou d'intérêt personnel. Je voudrais pouvoir recueillir tous les traits qui peuvent l'agrandir à nos yeux. Qu'on me permette d'en citer un seul, qui prouvera que l'honneur n'est point étranger à la classe la plus vulgaire.

Dans le temps où le délire révolutionnaire multipliait les crimes, un villageois fut accusé d'avoir soustrait ses chevaux à une réquisition générale. Amené dans une des prisons de Bruges, il devait subir à son tour la peine de mort qui menaçait tant de têtes innocentes. Cependant le geolier, qui ne l'avait pas jugé digne d'être compté au nombre des victimes que le glaive de la terreur devait immoler, lui avait accordé plus de liberté qu'aux autres prisonniers; il lui permettait de tirer quelque salaire des services qu'il leur rendait. Il poussa la confiance jusqu'à le laisser errer dans la ville pour faire de petites emplettes qu'on exigeait de son zèle, et, toujours fidèle à sa parole, il rentrait dans la prison, qui n'en était plus une pour lui. Un jour qu'il avait usé de la permission qu'on lui accordait, il apprend que son procès s'instruit, et que le moment fatal est arrivé. Il ne revient point : un jour, deux jours, trois jours s'écoulent, et ce prisonnier si exact n'a point reparu. Le geolier, auquel on le redemande, hésite, tremble, et n'ose avouer sa téméraire confiance. Alors on exerce sur lui la terrible responsabilité. Il va lui-même être entraîné dans un cachot où il retenait les plus grands criminels. Au même

instant paraît le fugitif. Le geolier, prenant à son aspect le ton de la sévérité : Malheureux! lui dit-il, qu'es-tu devenu? Je savais, répond-il, que je devais être envoyé aujourd'hui à la mort, et je me suis hâté d'aller embrasser encore une fois ma femme et mes enfans, et de leur dire un éternel adieu. Me voici; je mourrai satisfait. Le geolier est rendu à l'exercice de sa puissance, le vertueux villageois est sur-le-champ conduit à l'échafaud, et le fer homicide le retranche du nombre des êtres vivans. Je le demande, par quels efforts de subtilité démontrerait-on qu'il soit entré dans ce généreux dévouement le moindre sentiment de vanité ou d'amour-propre? Non, il n'est pas vrai que l'homme ne soit pas bon par sa nature : il l'est toutes les fois qu'il n'est pas dégradé par l'éducation ou de mauvais exemples.

DE L'AMOUR.

Lorsqu'on a peint l'amour avec un bandeau sur les yeux, n'a-t-on pas voulu donner, sous cette image allégorique, une grande leçon aux hommes, et leur apprendre que cette passion, en les aveuglant, les exposait à tomber dans mille précipices, et les livrait à la merci de l'être qui se serait emparé de leur cœur.

Est-il un amant passionné qui puisse répondre de ne se point rendre coupable d'un crime, si la femme dont il est devenu l'esclave lui ordonnait de le commettre? *O ma Julie!* s'écrie St.-Preux, *j'aurais brûlé le Capitole si tu me l'avais commandé.* Insensé! avoue donc que ta vertu n'est que celle de ta maîtresse, et que tous ses vices seront les tiens.

L'amour, dit-on, a perdu beaucoup de son empire parmi nous. Si cela est, c'est un bonheur pour nos chevaliers modernes; car il est bien douteux que celles qui lui attirent des adorateurs, les conduisissent toujours dans les routes de la gloire et de l'honneur.

Lorsqu'on se rappelle que le sage Turenne s'oublia jusqu'à révéler le secret de l'état à une femme dont il se croyait aimé, qui peut se vanter de résister long-temps aux séductions d'une artificieuse maîtresse?

Ce n'est pas l'amour qui est un enfant, c'est l'homme qui le devient lorsqu'il a eu le malheur de tomber dans ses lacs.

L'amour est une fièvre de l'ame; elle a ses accès, ses redoublemens, ses transports, son délire, ses épuisemens : on a beau le vanter, c'est toujours une maladie dont on meurt

quelquefois, lorsque le temps et la raison ne nous en guérissent pas.

S'il était vrai qu'il n'y eût point de délices sans amour, il serait encore plus vrai qu'il n'est point de repos avec lui.

Il sont déjà bien près de l'indifférence les amans qui n'ont plus de reproches à se faire, plus de querelles à appaiser, plus de pardons à se demander, plus de raccommodemens à sanctionner.

DE L'AMITIÉ.

O divine amitié! passion des âmes vertueuses et sensibles, c'est toi seule qui mérites d'occuper le cœur de l'homme, tu ne l'enivres pas, tu ne l'égares jamais; ton feu échauffe et ne consume pas; tu doubles notre existence et tu la fortifies. Qu'il est riche et puissant celui qui a rencontré un autre lui-même, toujours digne de son estime, qui recueille toutes ses pensées, que sa présence n'importune jamais, qui allait à lui lorsqu'il arrive, qui manifeste à son approche qu'il ne lui manque plus rien! Pourquoi faut-il que ce précieux don de la nature soit si rare? Pourquoi sommes-nous si

souvent réduits à prendre les apparences pour la réalité ?

Quelle pensée plus flétrissante pour l'âme, que celle de ne pas avoir dans le monde entier un seul être qui vous rende affections pour affections ? Ce vide affreux fut éprouvé par un homme animé pendant plus de quarante ans du zèle le plus généreux, qui tendit toujours une main secourable à l'opprimé, qui brava les haines et les persécutions, pour défendre les faibles, et ne contraria jamais personne dans ses projets ambitieux, dont les plaisanteries légères et innocentes effleuraient à peine la vanité des autres. Hélas! se disait-il quelquefois tristement, je peux mourir aujourd'hui, et pas une larme ne sera répandue sur ma tombe ; pas un de ceux que j'ai secourus ne défendra ma mémoire ; j'aurai passé sur la terre comme les flots qui vont se perdre dans l'Océan ; tous ceux qui avaient charmé mon oreille par l'expression de l'amitié, répéteront froidement, *il n'est plus ;* et je n'existerai pas même dans leur souvenir !

Un homme se plaignait à un philosophe de ne recevoir nul témoignage d'intérêt de ceux mêmes qu'il avait servis avec le plus de zèle. Et comptez-vous pour rien, lui répondit-il,

l'honneur de n'être le protégé de personne, et l'avantage de marcher libre de toute reconnaissance?

Qu'il connaît bien les hommes celui qui ne leur fait du bien que pour se complaire en luimême et s'honorer aux yeux de la divinité!

Pour être heureux, il faudrait pouvoir se passer de l'affection des autres, n'attacher aucune importance à leur opinion, passer à travers les hommes comme devant des arbres de grandeur différente et qui donnent plus ou moins d'ombrage.

DU SUICIDE.

C'est parcequ'on place son bonheur et l'idée de soi-même dans la pensée des autres, qu'avec de la santé, de la jeunesse et du courage, on n'a pas la force de supporter le poids de la vie.

C'est moins par lâcheté que par l'absence de la raison qu'on se donne la mort; c'est faute d'avoir calculé ce qui leur restait, que les suicides ont voulu se perdre pour le présent et pour l'éternité.

Combien de gens s'écrient qu'ils sont les plus malheureux des hommes, et qui cependant seraient des objets d'envie pour des infortunés qui se plaignent à peine de leur triste sort!

Si l'on retranchait toutes les peines qui résultent d'une imagination sombre et mélancolique, qu'il en resterait peu de réelles!

L'ambition, le fol amour, la stupide vanité, la soif des richesses, font plus de malheureux que tous les fléaux de la nature. Le sage est heureux de si peu de choses, que la sagesse est encore plus un bonheur qu'une vertu.

Il entre dans la destinée de la vie humaine des contradictions auxquelles il faut savoir se résigner comme à la variété des saisons. Le voyageur qui est surpris par un orage ne s'arrête pas douloureusement au milieu de sa route; il s'avance le plus rapidement qu'il peut vers son gîte. Le véritable abri contre le malheur, c'est la patience et l'espoir d'un avenir plus heureux.

La jeunesse ne croit pas assez à la mort; la vieillesse y croit trop : l'une et l'autre n'en sont souvent pas plus éloignées.

Il y a des hommes si fortement constitués au moral, qu'ils supportent sans remords le poids des plus grands crimes, tandis que d'autres paraissent accablés par le souvenir d'une faute.

CARACTÈRE DE LA BONTÉ.

Ceux qui sont nés avec un bon naturel, obligent et font le bien avec tant d'aisance, qu'on serait tenté de les comparer à ces fontaines publiques auxquelles peuvent venir se désaltérer tous les voyageurs.

Le mal qu'on fait aux autres donne souvent tant de peine, et amène de si vifs regrets, que si l'on n'écoutait que son seul intérêt, on s'abstiendrait de nuire à qui que ce soit.

Il n'y a rien de tel que les timides pour parler de bravoure, que les fripons pour parler d'honneur, que les incrédules pour parler de religion, que les cœurs froids pour parler de sensibilité.

Si l'on court quelquefois le risque d'être trompé en jugeant les hommes d'après leurs actions, combien de fois ne l'est-on pas en les jugeant d'après leurs paroles et leurs écrits!

La nature n'a donné tout juste aux hommes que les membres qui leur sont nécessaires : à voir cependant avec quelle légèreté la plupart d'entr'eux s'exposent à les perdre, on croirait qu'ils en ont reçu de trop, et qu'ils en sont embarrassés.

Les prisonniers ne manquent pas aux pri-

sons, mais les prisons pourraient manquer aux prisonniers, si l'on continue de confondre les imprudences avec les délits, et les faiblesses avec les crimes.

Souhaiter de vivre un siècle, c'est désirer de voir mourir ses proches, ses amis, ses protecteurs, de tomber dans l'isolement, de devenir pour les autres un objet de pitié par sa décrépitude et ses infirmités.

DE LA GUERRE.

Le plus grand malheur de la guerre n'est pas de multiplier les morts; c'est de démoraliser les vivans.

Les hommes ne ressemblent plus à eux-mêmes dans les combats : les plus sensibles deviennent féroces, impitoyables; ils égorgent sans pitié l'ennemi qui ne peut plus se défendre, et leur demande la vie. Une ville est-elle prise d'assaut? malheur à la garnison qui s'est défendue jusqu'à la dernière extrémité : sa valeur est un crime impardonnable. Le paisible citadin qui s'est retranché dans ses foyers, est une proie pour le vainqueur, qui se croit généreux en ne lui ravissant pas la vie.

Je me défie des historiens qui écrivent sur

les champs de bataille : ils peuvent peindre fidèlement les hauts faits d'armes; mais que de lâches homicides, que d'actes féroces ils nous dissimulent! La confession sincère d'un vétéran serait horrible à entendre. Cependant, s'il faut détester la guerre, il n'en faut pas moins honorer les guerriers.

DES ARTISTES.

Les beaux-arts donnent de l'éclat aux monarchies. Les peintres, les sculpteurs, les architectes en reçoivent, en échange du lustre qu'ils leur communiquent, des encouragemens, des récompenses, et même des faveurs. C'est dommage qu'ils conservent toujours tant de penchant pour le gouvernement républicain. Ne serait-ce pas par l'affection qu'ils ont pour les beaux modèles que la Grèce et Rome leur ont transmis? Nos costumes leur déplaisent; il leur faut de l'antique dans les vêtemens, dans la coiffure. Il me semble cependant que l'attitude du grand Condé et celle de Turenne ne déshonoreraient ni leur pinceau ni leur crayon. Dussent-ils me regarder comme un barbare, j'avouerai que la physionomie de d'Aguesseau, de Bossuet, me paraît encore plus imposante

dans leurs costumes que celle de Socrate et de Caton. Mon goût pour l'antique ne va pas jusqu'à lui sacrifier, sans exception, le beau moderne.

L'artiste ne doit pas seulement se faire admirer par ses compositions : il faut encore qu'il se fasse estimer par ses discours et ses pensées ; s'il est Français, qu'il n'affecte pas de se montrer Grec ou Romain.

DES AUTEURS.

Le sage et l'homme de goût qui ont longtemps réfléchi, hésitent à se produire au grand jour. Beaucoup d'auteurs écrivent avant d'avoir réfléchi ; et cependant ce sont ceux-là qui réclament plus hautement la liberté de la presse. Qu'en résultera-t-il? le privilége de prouver que leur prose est insipide, que leurs vers sont sans harmonie et dénués d'imagination, que leur morale est fausse et perverse, que leurs projets sont insensés. Sont-ils riches? ils alimenteront l'imprimerie. Sont-ils pauvres? ils le deviendront davantage. S'ils ne faisaient que se déshonorer aux yeux de leurs lecteurs, ce ne serait pas un grand malheur; mais ils déshonorent la profession à laquelle ils croient appartenir.

DE LA BIENFAISANCE.

Voulez-vous paraître importuns à beaucoup de gens? Parlez-leur de qaelque action humaine et généreuse, citez-leur quelque nouveau trait de charité. On dirait qu'ils regardent la bienfaisance comme une maladie contagieuse, et que, pour s'en préserver, il ne faut pas même en entendre le langage.

C'est peut-être parce qu'un égoïste n'a pas encore une fois été charitable qu'il ne le sera jamais. Il ne se doute pas de la sensation douce qu'éprouve un cœur compatissant en faisant les frais du trousseau que doit présenter un jeune élève pour jouir de la faveur du gouvernement qui veut bien l'admettre gratuitement dans l'un de ses collèges ou de ses séminaires.

Jamais un opulent ne s'est repenti d'avoir retranché de sa table deux mets superflus pour alimenter une famille dont le chef, en perdant l'usage de son bras, a perdu l'emploi qui le faisait vivre.

DE LA JEUNESSE.

Le vieillard n'est si peu indulgent envers la jeunesse que parce qu'il ne se rappelle pas

qu'il en eut tous les défauts, qu'il était distrait, étourdi, présomptueux, qu'il croyait tout savoir lorsqu'il lui restait tant de chose à apprendre, qu'il s'étonnait qu'un homme de quarante ans prétendît être son rival en amour; qu'à cinquante ans, un officier, un militaire ne demandât pas sa retraite; qu'il ne revenait pas de voir un sexagénaire se soutenir encore sur ses jambes et le devancer à la chasse; qu'un septuagénaire devait savoir gré de l'attention qu'on voulait bien donner à ses discours et à ses conseils. Puisque nous les avons tous eus, ces travers de la jeunesse, ayons pitié de sa présomption, et ne l'attristons pas d'une censure trop sévère.

Les jeunes gens ne se plaisent qu'avec ceux de leur âge, parce qu'ils ont les mêmes goûts, la même activité dans leurs jeux, la même vivacité dans leurs plaisirs. Ils ne se dissimulent rien, ils ont une confiance réciproque, ils ne deviennent réservés que lorsqu'ils commencent à connaître les hommes, alors ils se rendent mutuellement plus de justice et se communiquent moins leurs projets et leurs espérances.

L'enfance, la jeunesse et la vieillesse sont trois anneaux de cette chaîne que l'on nomme

la vie. Cependant à voir de quel œil la jeunesse regarde ce qui la précède et ce qui la suit, on croirait qu'elle dédaigne son commencement et qu'elle méprise sa fin.

Jeune homme qui vous élevez avec tant de légèreté, qui franchissez les intervalles d'un pas si rapide, n'oubliez pas que vous avez rampé plusieurs mois sur la terre avant de marcher, que vous vous y traînerez lentement pour arriver plus tard au terme de vos regrets et de vos pensées.

La jeunesse a cela d'aimable qu'elle ne tient pas fortement à ses opinions, qu'elle en adopte facilement d'autres si on lui démontre qu'elles sont meilleures. Elle se range d'un parti, elle adopte un système sur parole; il n'en est pas de même de l'homme qui est avancé en âge : l'erreur une fois reçue s'y est enracinée. On y tient par amour-propre, on serait honteux de paraître en avoir changé, et parce qu'on ne s'est pas corrigé de bonne heure, on demeure incorrigible. Voilà la raison de ces éternelles guerres de disputes et de parti en politique comme en religion.

La jeunesse est le seul temps des études. On ne sait bien que ce qu'on a appris étant jeune et avec difficulté. Celui qui jusqu'à trente ans

a négligé d'étudier, est condamné à mourir ignorant; il est rare qu'un bon tragique ne se soit pas familiarisé avec le langage des Muses avant l'âge de vingt ans. La jeunesse doit donc commencer à faire de l'étude son principal objet. Si elle laisse écouler ses premières années dans les plaisirs et l'oisiveté, elle pourra avoir quelques succès dans les cercles, mais elle ne s'élevera jamais au-dessus de la médiocrité;

La générosité sied à la jeunesse, parce qu'elle est la preuve d'un bon cœur : elle ne prête pas, elle donne. Malheureusement elle ne recueille pas toujours ce qu'elle a semé avec plus d'abondance que de réflexion.

La jeunesse qui devrait être l'âge du bonheur parce qu'elle est l'âge de la santé, est dans l'état social exposée à tant de gêne, de contradictions, qu'on la regrette peu lorsqu'elle est passée. L'homme n'est souvent délivré de ses entraves que lorsqu'il ne peut plus courir. La liberté dont le mot à tant de charme aux oreilles de la jeunesse, est à son égard l'eau qui fuit les lèvres de Tantale : les fruits de la fortune ne deviennent presque toujours mûrs pour elle que lorsqu'elle est parvenue à la maturité de l'âge.

DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

La science de l'histoire est une de celles qu'il est le plus important de connaître et d'approfondir; mais c'est une mer si vaste, qu'il est bien difficile d'en saisir tous les points. A quelle époque la commencera-t-on? A la création du monde, répondra-t-on. Mais quand a-t-il été créé? La matière vivante a-t-elle été tout à-la-fois organisée? La naissance de l'homme a-t-elle précédé celle des animaux? Un seul de son espèce a-t-il d'abord été animé du souffle divin? Est-ce de lui seul que sont sorties ces générations variées qui peuplent notre globe? Par quels moyens les unes ont-elles franchi l'immense intervalle des mers pour aller se rembrunir sous les feux brûlans du soleil, tandis que d'autres languissent au milieu des glaçons et jouissent à peine de la lumière? Toutes ces questions, qui sont peut-être téméraires, ne peuvent être éclaircies par l'histoire profane ou sacrée, qui toutes deux sont bien divisées sur ces mystères. Une troisième, qui est l'histoire naturelle, leur est encore plus opposée, puisqu'elle fait remonter à des siècles incalculables l'époque de la création du globe que nous habitons. Au milieu

de toutes ces contradictions et de ces épaisses ténèbres répandues sur les causes et l'origine du monde, qu'avons-nous à faire? humilier notre raison devant la vérité, et nous abstenir d'en sonder la profondeur.

Nous avons, pour connaître l'histoire profane, deux guides : les monumens dont le temps nous a laissé quelques vestiges, et les écrits des anciens. Mais sur les monumens sont gravées des hiéroglyphes et des caractères inintelligibles; à l'égard des écrits, ils sont mêlés de tant de fables, l'imagination s'est plu à environner la vérité de tant de mensonges, que ces deux guides conduisent souvent celui qui s'y confie dans les chemins de l'erreur.

L'histoire sacrée nous offre aussi, sans doute, des faits qui ne s'accordent pas avec l'idée que nous avons conçue de la bonté et de la sagesse divines. Mais faut-il pour cela les rejeter tous, et ne serait-il pas plus prudent d'admettre quelques erreurs dans les nombres, quelqu'inexactitude dans les dates, quelques infidélités dans les traditions, quelques fausses interprétations dans les récits qui depuis ont servi de type à la bible et aux livres saints? A l'aide de cette hypothèse, la raison applanit toutes les difficultés, écarte tous ses doutes,

et repose sur une foi inébranlable. Honorons assez la divinité pour croire que tout ce qui est bon provient d'elle, et que tout ce qui est défectueux est l'ouvrage des hommes.

Il y a bien des manières d'écrire l'histoire, mais il est difficile de saisir celle qui doit convenir au plus grand nombre des lecteurs : on lui reproche trop d'abondance si elle recueille sans choix tous les faits, si elle met en scène tous les personnages ; de manquer de noblesse si elle descend à de petits détails, si elle se surcharge de circonstances minutieuses. On l'accuse de sécheresse et d'aridité, si elle ne s'attache qu'aux grandes masses et ne s'empare que des personnages d'une stature élevée, et laisse dans l'ombre tout ce qui fut sans influence sur la destinée des empires. Les hommes de guerre ne veulent y voir que des campemens, que des marches savantes, que des dispositions de batailles, que des récits de combats, que des siéges et des traits héroïques de valeur. D'autres n'y cherchent que les mœurs des habitans, les progrès de leur industrie, la législation des peuples, leurs cérémonies religieuses, l'ascendant de la souveraineté ; quels étaient les priviléges des nobles, et jusqu'à quel point s'abaissait la servitude du peuple.

Voilà sans doute la raison de ces différens genres d'histoire qui, tous, exigent un mérite réel et doivent avoir un succès différent. Avec de l'érudition, du travail, du style, on peut composer, comme le président de Thou, une bonne histoire générale; mais il faut un esprit juste, un goût sûr, et des idées élevées, pour ne transmettre aux générations futures que ce qui est vrai et ce qu'il leur importe de savoir.

DE QUELQUES INCORRIGIBLES.

Le malheur et la misère sont deux grands maîtres : leurs leçons sont perdues pour ceux qui passent rapidement de l'infortune à l'opulence, de l'obscurité à des emplois importans. Que de gens se sont plaints du dédain de leurs chefs, qui se sont montrés plus superbes lorsqu'ils sont devenus chefs à leur tour.

Celui qui exige du respect en obtient quelquefois les apparences; l'homme qui ne veut que s'en rendre digne, en reçoit la réalité.

Un sot qui parle, qui discute, est pénible à entendre; cependant, s'il n'est pas borné dans ses idées, on ne doit pas pour cela se dispenser d'être poli à son égard : mais s'il réunit la fatuité à la sottise, s'il décide d'un air tran-

chant, il est permis, au risque de lui déplaire, de lui faire entrevoir qu'on l'apprécie à sa juste valeur.

C'est une existence digne d'envie que celle d'une femme jeune, jolie, spirituelle, qui joint à ces avantages ceux d'être riche et de figurer dans le monde sous un titre honorable. Si elle voulait prolonger le charme de cette existence, elle ne permettrait à ses amis de concevoir d'autre espérance que celle d'en être toujours estimés, secourus dans leurs revers de fortune. Lorsqu'on cesserait de dire : qu'elle est belle! on répéterait : qu'elle est bonne! et cette dernière exclamation vaut bien l'autre.

DE NOTRE INJUSTICE A L'ÉGARD DE CE QU'ON NOMME LA PROVIDENCE.

Un poëte célèbre a dit : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.* A quoi bon servirait-il de l'inventer, si on le considérait comme un être passif qui, après avoir créé les mondes et réglé leurs mouvemens, détournerait ses regards de dessus son ouvrage, et dédaignerait de s'occuper de ce qui en rompt l'harmonie. Les effets sont subordonnés aux causes : voilà le principe qui est émané de sa

sagesse divine; malheur à ceux qui en sont les victimes. Un ouragan brise un chêne; l'arbre, par sa chûte, écrase le voyageur qui reposait sous son ombrage : cet événement, qui est la conséquence d'une première cause, vous fera-t-il révoquer en doute l'existence d'un Dieu et sa toute-puissance? C'est trop attacher d'importance à la conservation d'une créature humaine, que de prétendre que le grand régulateur de la nature doive lui sacrifier l'ordre qu'il a établi de toute éternité, et interrompre à chaque instant sa marche pour le salut d'un être auquel il a communiqué le mouvement et la vie.

Un enfant délaissé s'est imprudemment approché d'un foyer domestique, ses vêtemens ont été saisis par la flamme, et bientôt l'innocente créature en est devenue la proie. La mère, à son retour, trouve le fruit de ses entrailles consumé. Elle s'écrie dans sa douleur : Mon Dieu! comment avez-vous permis un pareil malheur? Par quel crime mon enfant a-t-il pu mériter une fin si déplorable? Insensée! lui répondrait l'Eternel, est-ce moi qui ai allumé ce feu, dont le principe est dans la nature? Est-ce moi qui ai enveloppé ton enfant de vêtemens combustibles? T'ai-je refusé l'intelligence né-

cessaire pour prévenir l'accident dont tu gémis? Devais-tu espérer que celui qui, en créant tous les élémens, leur a assigné un effet distinct, ralentirait, par intérêt pour tes affections, l'activité du feu, se constituerait le gardien de ton fils, et opérerait en ta faveur un prodige que tu n'as pas plus le droit d'obtenir que toutes les mères qui respirent sur le globe.

Tenter de définir l'être dont le souffle anime la nature, c'est vouloir donner des limites à l'infini; lui assigner une demeure, un séjour, c'est renfermer dans le cercle de la création la puissance créatrice. Cependant, incapable de s'élever à cette sublime intelligence, l'homme a voulu la rapprocher de lui; il lui a donné un nom, il l'a fixée dans un espace qu'il a embelli de toutes les richesses de son imagination, il l'a revêtu d'une forme sensible à nos yeux; il a fait plus, il lui a communiqué toutes ses affections, toutes ses passions, ce qui fit dire au philosophe Fontenelle : ***Si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu.*** Le sage voit Dieu dans ses œuvres; il l'adore dans tout ce qui est beau et magnifique; il lui donne pour attributs la justice, l'amour de l'ordre et de l'harmonie, une bonté inaltérable. Tout ce qui est bien émane

de lui, tout ce qui est nuisible est l'effet nécessaire, mais accidentel, d'un principe général auquel il ne prend pas plus de part qu'au dommage résultant de la chûte d'une bombe qu'un génie destructeur a lancé dans les airs.

En voulant étendre ses facultés intellectuelles et saisir des vérités enveloppées de nuages, on court presque toujours le risque de s'égarer dans de faux systèmes. C'est ce qui est arrivé à un métaphysicien que j'ai beaucoup connu, et qui n'a jamais voulu publier le résultat de ses méditations, par la seule crainte d'ébranler les fondemens de la foi. Suivant lui, la matière demeura long-temps inerte avant que le grand ordonnateur des mondes lui eût donné le mouvement. Il en fit d'abord jaillir le feu dont il forma les globes lumineux qui resplendissent dans ce que nous nommons le firmament; il en sépara l'air subtil, qui divise à de grandes distances ces masses énormes qui roulent sur nos têtes et qui leur communique une force répulsive et attractive en les assujétissant aux lois de la gravitation; il avait répandu sur la matière des germes de vie, modifiés depuis en raison des parties matérielles qui s'y étaient aggrégées et qui avaient formé le principe de

toutes les générations d'espèces vivantes. Suivant le même système, plusieurs d'entre elles étaient demeurées informes et ne s'étaient pas propagées; d'autres étaient devenues hideuses et nuisibles. C'était ainsi qu'il expliquait la création de tant d'insectes malfaisans, à l'existence desquels la sagesse divine n'avait pas dû concourir. C'était en adoptant ces idées vraies ou fausses, que ce modeste métaphysicien semblait vouloir rendre la puissance suprême étrangère à tous les fléaux qui affligent l'espèce humaine. Selon lui, toutes les créatures vivantes lui étaient redevables du bien dont elles jouissent pendant la durée de leur existence; mais il n'était donné qu'à l'homme de remonter jusqu'à la première cause de sa félicité, et de s'unir à elle par un sentiment refusé à tous les êtres d'une nature inférieure à la sienne.

DE LA VIE CONTEMPLATIVE.

Un philosophe qui a mêlé beaucoup de paradoxes à de grandes vérités, a été jusqu'à prétendre que l'homme qui raisonne est un animal dépravé. Il serait bien plus vrai de dire que l'homme dépourvu de la faculté de raison-

ner n'est qu'un homme ébauché, un être imparfait dans son espèce, puisqu'il est dénué de l'attribut qui distingue les individus de sa classe.

Nier l'existence de Dieu, c'est déjà la concevoir : la brute ne peut ni la nier, ni la reconnaître, à quelque degré d'intelligence que l'éducation domestique l'élève.

Vouloir rivaliser de puissance et de perfection avec la divinité, c'est le dernier degré du délire; il ne peut pas aller plus loin; mais s'efforcer de s'en rapprocher par les attributs qui constituent sa sublimité, c'est la noble ambition de la sagesse. Lorsqu'on est animé de ce glorieux dessein, il faut, pour l'accomplir, mesurer ses efforts avec ses moyens.

Il est, dans la société, des hommes qui ne peuvent que souhaiter le bien; il en est d'autres qui peuvent le produire. Les premiers s'abandonnent quelquefois à la vie contemplative; ils se séparent d'un monde qui ne peut que leur offrir des jouissances qu'ils dédaignent. Si ce solitaire, en se détachant de toutes les affections matérielles, parvenait à se mettre en rapport avec la sublime intelligence; qui pourrait contester qu'il ne fût supérieur à tous les êtres qui sont dominés par leur instinct, à

ceux même qui ne parlent ou n'agissent que pour briller aux yeux de leurs semblables?

La vie ascétique est presque toujours un travers de l'esprit. Pour s'y soutenir, il faut une puissance plus qu'humaine, et celui qui a la témérité de vouloir s'y consacrer, s'expose à une chûte plus ou moins éloignée.

L'esprit le plus pur a besoin de se reposer sur la terre tant que son esprit demeure aggrégé à des parties matérielles. Mais ne jamais élever ses pensées au-dessus de l'atmosphère où l'on respire, c'est laisser dans l'inertie la plus belle prérogative dont le créateur universel ait doué l'humanité.

Que de gens se désespèrent et croient avoir tout perdu, lorsqu'il leur reste ce que l'homme a de plus précieux, la faculté de se réfugier dans les plus hautes pensées? Leur protecteur a disparu : en est-il un plus puissant, plus stable, que celui qui fait croître les moissons, qui couvre la terre de fruits, qui la pare de fleurs? Leur emploi est-il supprimé; leur office est-il éteint? Ils en sont plus libres, plus indépendans. Puisque la condition de l'homme est de travailler pour vivre, qu'il remplisse la tâche que lui impose la nature, et qu'il use de la faculté qu'il a de prévoir l'avenir, pour li-

miter ses appétits aux fruits qu'il est en son pouvoir de faire naître et recueillir. Quelle leçon pour celui qui ne rêve que richesses, qui mesure son estime sur leur étendue, que l'égal dénûment où se trouvent l'opulent et le pauvre à l'instant où leurs restes inanimés sont rendus à la terre!

DES PRÉJUGÉS.

Il est des préjugés tellement enracinés dans l'esprit des hommes, qu'il est plus prudent de paraître les adopter que de les combattre; il en est d'autres que la sagesse se fait gloire d'écarter. Que j'aimerais à entendre un guerrier dont la réputation de bravoure serait aussi bien établie que celle du fameux Latour-d'Auvergne, dire à ses compagnons d'armes: «Vous « qui, pour la plus légère offense, vous croyez « obligés de courir le danger de périr ou de « tuer votre semblable, apprenez que je fus « frappé au visage par un camarade dont l'i- « vresse égarait les mouvemens. Je méprisai « assez son insolence pour le laisser vivre.»

Mon indulgence pour les faiblesses de l'amour n'ira jamais jusqu'à excuser un homme qui s'avilit au point de donner son nom à une

prostituée; mais s'il devenait épris d'une créature vertueuse, sensible, et passionnée pour tout ce qui est noble et grand, dans quelque condition qu'elle fût née, je pardonnerais, même à un prince, d'élever jusqu'à lui l'objet de ses préférences, et de le placer, à l'exemple du czar Pierre, sur le premier trône du monde.

Malheureusement on prend souvent pour de l'amour ce qui n'est que des désirs : on croit s'être élevé au-dessus de l'opinion publique, on n'a fait que se dégrader devant elle.

Que de siècles s'écouleront avant qu'il soit permis d'essayer de convaincre un musulman que le pèlerinage de la Mecque est le voyage d'un insensé, et que le Koran est la conception d'un imposteur.

A ne commencer que par Socrate, et à ne s'arrêter qu'à Galilée, combien de sages durent se repentir d'avoir eu assez bonne opinion des hommes pour croire qu'on pouvait sans danger substituer la vérité à l'erreur.

Il est presque impossible de lutter avec avantage contre les préjugés d'une nation; il l'est peut-être encore plus de triompher de l'esprit de parti. Les premiers sont toujours les fruits de l'ignorance ou d'une éducation vicieuse; l'esprit de parti est souvent le résultat de l'or-

gueil. On n'y tient avec opiniâtreté que parce qu'on ne veut pas sacrifier ses intérêts à la vérité. L'homme, si sujet à l'erreur, aurait-il donc à rougir d'avouer qu'il a embrassé un faux système, et qu'il adopte celui qui lui paraît le plus conforme à la vérité?

C'est après avoir reconnu l'impuissance de la saine logique dans les controverses en matière de religion et de politique, qu'un homme sensé doit s'abstenir de toute chaleur dans les discussions sur ces sujets.

Les erreurs communes aux hommes de toutes les nations, de toutes les contrées, découlent de vérités primitives qui ont été altérées dans leur cours; tant que celui qui les a transmises aux premiers hommes ne les ramènera pas à leur pureté originaire, le sage doit se résigner à vivre parmi des individus dépourvus de lumières dans leurs adorations, dans leurs hommages, dans leurs désirs, dans leurs haines, et dans l'exercice de leurs facultés.

DES FAUX JUGEMENS ET DES ÉCARTS DE LA VANITÉ.

Nous jugeons les hommes sur leurs actions, sur leurs écrits; notre opinion à leur égard

serait bien différente si nous pouvions pénétrer jusqu'à leur véritable pensée : l'influence d'un costume, d'une profession, d'une société habituelle, de son siècle, de l'autorité qui nous gouverne, est telle, qu'il est bien peu d'hommes qui agissent d'après le sentiment qui leur est personnel. Heureux sont ceux que ces puissans accessoires ont conduit dans les sentiers de la vertu et dans les routes de la célébrité.

Certains personnages, en se parant d'un titre qu'on pourrait leur contester, se croient en droit d'exiger du respect des autres hommes, et cependant ils sont si peu sensibles au malheur, si dédaigneux devant le misérable, que, loin de mériter le respect auquel ils prétendent, il faut se respecter soi-même pour leur dissimuler le mépris qu'ils font naître.

Juger un homme de talent ou de génie sur son extérieur, sur ses habitudes, et même sur ses mœurs, c'est apprécier un cavalier sur les allures et les vices de sa monture.

Quand bien même il serait vrai que Démosthène eût quelquefois regretté de ne pouvoir aller à Corinthe pour y payer un tribut à la volupté, en serait-il moins le premier orateur de son siècle ? Quoique la calomnie ait poussé

l'exagération jusqu'à dire de César qu'il était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, il est incontestable qu'il réunissait à un si haut degré les qualités qui font chérir la souveraineté, que les Romains auraient dû lui pardonner de l'avoir usurpée. Honneur, sans doute, à celui qui, par un bel accord entre sa vie publique et sa vie privée, dément le sévère auteur des Maximes, qui prétend qu'il n'y a point de héros pour son valet-de-chambre !

Les publicistes et tous les novateurs en politique ont beau s'épuiser en raisonnemens, en distinctions subtiles, sur la meilleure forme de gouvernement, je n'en soutiendrai pas moins qu'il ne suffit pas, pour le bonheur des hommes, d'exister sous des pouvoirs sagement combinés, sous une législation favorable à la liberté de l'homme, à la dignité de son être; il faut encore que la nature et les mœurs publiques favorisent ce bel ordre de choses. Je n'abandonnerai jamais une patrie où il me serait permis de tirer ma subsistance de mon travail, de mon industrie, de consommer paisiblement mon revenu, de jouir des productions des arts, et de satisfaire tous mes goûts, pour fixer mon séjour dans une contrée nébuleuse où je

respirerais un air épais et vaporeux, où je rencontrerais une populace inhospitalière, dont les riches habitans partageraient gravement leurs journées en spéculations de commerce, et dans les jouissances immodérées de la table, quelles que fussent d'ailleurs et l'étendue de leur liberté, et l'harmonie des parties d'une constitution dont ils se montrent si jaloux.

DES JOURNAUX.

Un journaliste qui, à l'exemple de Bayle, se bornerait à analyser les bons ouvrages, porterait sur eux un jugement sain et sans amertume, ne serait jaloux que de montrer une critique éclairée, courrait le risque, n'étant pas alimenté par la malignité publique, de mourir de langueur et d'inaction. C'est peut-être là un motif d'indulgence envers ceux qui suivent une route toute différente.

Les journaux sont aux productions littéraires et politiques ce que sont les vents aux navires dont ils enflent les voiles : mais en les faisant voguer avec célérité ; ils ne changent pas la nature des cargaisons ; ils ne convertissent pas en or ce qui n'est que clinquant.

Les copies, quelque vantées qu'elles soient,

n'acquièrent pas le mérite des originaux. Les liqueurs troubles et falsifiées n'en paraissent pas meilleures au goût, mais elles se débitent plus rapidement. Les libraires et nos jeunes auteurs n'en demandent pas davantage.

Il est tel écrivain qui craint tant d'être oublié, qu'il regrette même le mal qu'on disait de lui, et préfère une chûte sur la scène, une satire bien amère, un jugement qui proscrirait son ouvrage, au silence de la multitude. Il est si beau de parler de ses ennemis, de ses envieux! Cela donne un air de ressemblance au génie persécuté.

D'UNE RÉVOLUTION NOUVELLE DANS LES PERSONNES ET DANS LES TITRES.

L'orageuse révolution que la France a subie, est une mère féconde qui en enfante tous les jours de nouvelles. Autant les familles nobles voilaient avec soin leur origine sous le règne de l'égalité, autant on en voit aujourd'hui qui, sorties de la plus humble bourgeoisie, se parent de titres qui leur sont étrangers. Tous ces *marquis*, disait un vieux maréchal assez caustique de son naturel, en parlant de trois individus que la faveur royale avait élevés à la dignité de marquis, *ne sont qu'un conte.*

Que penserait-il aujourd'hui de cette multitude de comtesses, de marquises, qui se sont brevetées de leur pleine puissance. Malheur à l'homme assez peu galant pour ne pas confirmer par sa politesse le diplôme de leur vanité!

Si ceux que l'orgueil appelle petits, parvenaient à savoir se passer des personnages qui se croient grands, ils deviendraient plus grands qu'eux.

Le sage s'arrête modestement devant les hommes qui sont constitués en dignités; mais si ceux-ci n'ont que de la hauteur, s'ils abusent de leur pouvoir, il les laisse passer comme ces nuages épais qui interceptent quelques instans la lumière du soleil.

Affecter du mépris pour un riche, par la seule raison qu'il est riche, c'est la sottise de l'envie, c'est la grossièreté du cynisme : mais si ce riche est dur et insolent, se montrer insensible à ses malheurs domestiques, à ses revers de fortune, c'est justice.

DE L'INFLUENCE DE CERTAINES PASSIONS.

Faites disparaître de la société la passion des liqueurs fortes et celle de la célébrité, les mercenaires deviendront inactifs, indociles;

les artistes ne seront plus que de froids imitateurs; les hommes de guerre ne seront que des instrumens de destruction; vous aurez de timides soldats et point de héros, beaucoup moins de vices et beaucoup moins de vertus.

Nos moralistes, nos auteurs de maximes, et même nos modernes publicistes, se fatigueront long-temps l'imagination avant de trouver une vérité qui ait échappé au grand sens et à la sagesse des bons auteurs de l'antiquité et de ceux qui ont éclairé le siècle de Louis XIV et les deux règnes qui l'ont suivi. N'en pourrait-on pas dire autant de nos orateurs profanes et sacrés? Mais que d'imprimeries seraient paralysées, que de bouches deviendraient silencieuses, si cette opinion que je hasarde ne devait pas être stérile!

Quelques auteurs se plaignent aujourd'hui d'être victimes d'une foi trop aveugle dans la liberté de la presse. Veulent-ils être pour jamais à l'abri des dénonciateurs, des réquisitoires, des condamnations, qu'ils pensent avec le sage qu'ils opèrent le bien dans le silence, qu'ils répondent sur toutes les questions qu'on leur fera par des citations qu'ils puiseront dans Horace, dans Sénèque, dans Marc-Aurèle, dans le chancelier de l'Hospital, dans

Montesquieu; qu'ils se gardent surtout de s'exposer à de fausses interprétations. J'ai connu des docteurs qui prétendaient que ce beau vers, *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer*, était une hypothèse impie; que cette éloquente exclamation de l'auteur d'Emile, *Si la mort de Socrate est d'un sage, celle du Christ est d'un Dieu*, était une comparaison outrageante à la divinité. Mais, dira-t on, il faudrait donc se résigner à n'être que l'écho des anciens et des illustres modernes dont le nom est encore révéré? Eh! ne vaut il pas mieux n'être que des échos en liberté, que de faire retentir les murs d'une prison de ses vaines clameurs?

La sagesse de l'âme consiste à conserver une noble empire sur son être naturel et sur son imagination, à leur faire contracter des habitudes pures, à écarter d'eux tout ce qui peut les altérer, les corrompre, à ne leur donner que des alimens sains et substantiels, à les préserver de l'engourdissement par un exercice salutaire, à les tenir à une grande distance l'un de l'autre, pour qu'ils ne s'entraînent pas mutuellement dans le vice ou l'animalité.

Lorsque je vois un de nos opulens ne quitter le lit que pour la table, la table pour le

jeu, le jeu pour les jouissances de la volupté, je suis tenté de le comparer à l'un de ces oiseaux domestiques qui peuplent nos basses-cours : il a des aîles et ne s'élève jamais dans les airs; la nature l'a doué des moyens de se soutenir dans l'eau limpide; il préfère celle qui est fangeuse, aux risques de salir son plumage; la lumière ne lui plaît que parce qu'elle éclaire sa pâture; son ignoble cri assourdit l'oreille qui s'en détourne, et ce n'est qu'après sa mort que ceux qui s'en nourrissent lui savent gré d'avoir vécu.

Dans les arts, dans les sciences, dans la littérature, il est des hommes qui ne vivent qu'après leur mort; il en est d'autres qui n'existent que de leur vivant. Lequel vaut le mieux? Je sais bien celui que je préférerais; mais mon choix ne serait pas du goût de ceux qui ne voient et n'estiment que le présent.

Après une bataille où cent mille combattans se sont disputé la victoire, on enterre quarante mille morts, dix mille chevaux : le lâche et le courageux, le capitaine et le soldat, sont ensevelis dans le même champ; un an s'écoule, et cette énorme masse de cadavres n'a pas donné à la terre qui les dérobe à l'œil une ligne de plus en élévation, en étendue. O terre!

que de générations tu as dévorées! et quelle restitution tu aurais à faire, si le ciel devait te les redemander!

D'UN NOUVEAU GENRE D'ÉLOQUENCE.

Long-temps en France l'éloquence n'eut que deux sortes de genres, celui de la chaire, celui du barreau; la révolution en ajoute un troisième, celui de la tribune. Lequel des trois brillera de plus d'éclat? Il me semble qu'ils ne doivent pas rivaliser de gloire, mais seulement d'utilité. Ils ont tous les trois un but différent, et par conséquent des formes qui doivent être propres à chacun d'eux. L'orateur sacré doit paraître parler d'inspiration; l'esprit divin doit l'animer; le ton de sa voix, l'expression de ses gestes, ne sont soumis à aucune autre règle que celle du sentiment dont il est pénétré; il lui est permis de commander à son auditoire, de l'intimider, de le menacer, de l'abattre par la terreur, de le relever par l'espérance, de l'émouvoir, de l'attendrir; il est même des reproches, des invectives, que son zèle peut lui adresser; il a sur lui l'autorité d'un père et l'indépendance d'un prophète, qui n'a rien à craindre, rien à dissimuler, qui juge le passé et dévoile l'avenir.

L'orateur qui monte à la tribune n'échapperait point au ridicule si, pour appuyer ou renverser une proposition soumise à l'assemblée, où il n'a que des égaux, il usurpait un ton d'autorité qui n'appartient qu'aux premiers. Raisonner, discuter, approfondir, voilà le cercle dans lequel il doit se renfermer : sa logique doit être claire et ne tirer toute sa force que de l'évidence. Qu'il ne cherche pas seulement à persuader; il faut qu'il aille jusqu'à porter la conviction par des faits incontestables, des calculs exacts et des argumens irrésistibles. Peu importe qu'on l'admire, il suffit qu'on l'écoute, qu'on le croie et qu'on l'estime. Il importe plus qu'on ne pense à la tranquillité publique et à la soumission aux lois, que les orateurs des deux chambres exposent leurs opinions avec calme et dignité, s'abstiennent de toute ironie, de toute censure amère, de tous emportemens. Si les vents qui dominent l'Océan se combattent avec fureur, ils souleveront les flots, ils feront naître les orages. Législateurs, voulez-vous que le peuple se soumette avec respect à vos décrets? rendez-vous toujours respectables à ses yeux par l'imposante gravité de vos délibérations. Il est de sa nature si disposé aux troubles, aux

clameurs, que, pour peu que vous les autorisiez par votre exemple, ses excès n'auront plus de frein, et vous recevrez la loi de ceux auxquels vous deviez l'imposer.

L'éloquence du barreau a autant de ressorts à tendre que de sujets à traiter : son art consiste à n'employer que ceux qui déterminent le succès de sa cause; elle est quelquefois plus belle dans sa simplicité que dans ses ornemens, plus puissante dans sa modération que dans sa véhémence, plus redoutable dans son sang-froid que dans son emportement; c'est dans la loi, c'est dans les titres qu'elle produit, que réside sa principale force; ce n'est plus à des inférieurs et même à des égaux qu'elle s'adresse, c'est à des juges qu'elle parle, et qu'elle doit entraîner en suivant toujours les routes de l'équité; qu'elle ne demande rien que de conforme aux règles de la justice. L'éloquence de la chaire a remporté chez nous la palme sur celle de l'Angleterre. C'est à nos orateurs de la chambre des pairs et de celle des communes à conquérir la même supériorité sur nos rivaux dans l'éloquence de la tribune. Que ceux qui suivent la carrière du barreau s'élèvent et se soutiennent à la hauteur

du célèbre Gerbier ; ils n'auront point d'égaux dans cette cité qu'arrose la Tamise.

DIFFÉRENCE ENTRE L'ÉMULATION ET L'ENVIE.

L'émulation fait fleurir les talens, et l'envie les dessèche. Qu'un orateur de la chaire qui prêche dans le désert éprouve une peine secrète parce qu'un autre plus heureux ou plus éloquent attire à lui la foule ; je lui pardonne son dépit : Qu'un médecin, sorti le matin de sa maison, y rentre avec le regret de n'avoir vu d'autres malades que ceux qui se traînaient d'un pas languissant dans les promenades publiques, et offraient aux oisifs un teint hâvre et des yeux éteints, tandis qu'un de ses collégues en revenant de ses courses rapides et multipliées, se décharge des témoignages d'estime et de reconnaissance dont il est accablé; cela ne me surprend pas : que des journalistes jaloux de la célébrité de leurs rivaux épient mutuellement leurs erreurs et les signalent pour grossir la liste de leurs souscripteurs, cette petite ruse n'excite pas mon courroux : mais que des savans qui marchent d'un pas presque égal dans la route de la célébrité se déprisent, cherchent à s'é-

touffer, comme s'il ne devait y avoir place que pour eux dans le monde, c'est ce qui dégrade à mes yeux le savoir, et me disposerait à lui préférer la modeste ignorance. Ce n'est pas seulement de ses rivaux que le talent a souvent à se plaindre : il existe dans la société des hommes d'une nullité absolue qui se déclarent les ennemis de toute renommée. Voyez cet écuyer qui n'a pour tout mérite que celui de figurer avec assez d'aplomb et de noblesse sur le coursier dont il presse les flancs, en devançant le char qu'il précède, il vous parlera avec dédain d'un poëte qui n'ambitionne d'autre monture que celle de Pégase, qui ne veut faire sa cour qu'aux Muses et préfère leur faveur à celle de tous les rois. Que d'hommes, sans s'en douter, ressemblent à ce paysan des environs d'Athènes qui voulait bannir Aristide, parce qu'il était importuné des éloges qu'on ne cessait de donner à ce vertueux citoyen !

Un moraliste qui publie ses pensées doit se considérer comme un cultivateur qui jette une poignée de semences dans un champ plus ou moins préparé à les recevoir : quelques-unes germent, d'autres deviennent la proie des oiseaux et le plus grand nombre est étouffé sous des herbes parasites.

Avec beaucoup d'ordre et de prudence on a peine à conserver sa fortune, et il ne faut que de l'assurance et de l'industrie pour l'accroître.

La société, chez la plupart des nations, est un assemblage d'individus qui cherchent à vivre ou à briller aux dépens les uns des autres : il n'y a souvent de différence que dans les formes.

Il est tel homme qui, après avoir repoussé avec courage une troupe de voleurs, succombe devant la souplesse d'un emprunteur, autant vaudrait-il pour lui qu'il n'eût pas opposé de résistance aux premiers.

Il y a dans le monde des fripons qui vengent les dupes; il ne leur manque, pour n'être plus méprisables, que de savoir rendre justice.

Bien des dupes ne l'ont été que parce qu'ils ont eu le malheur d'être gagnés de vîtesse.

DE LA SAINTE ALLIANCE.

Ne pourrait-on pas, sans blesser la dignité royale, assimiler la Sainte Alliance à une compagnie d'assurance qui s'engage envers toutes les nations à les maintenir dans leurs propriétés, à les préserver des fureurs de l'anarchie ou des rigueurs du despotisme, et s'obligent d'envoyer chez elles des pompiers aux premières apparen-

ces d'un incendie, de faire réparer les dommages aux dépens de qui il appartiendra. Si c'est là son objet, jamais, je l'avoue, il ne pouvait sortir une plus belle conception de la tête des souverains. Plaise à Dieu qu'elle n'ait jamais pour règles que celles de la justice, et pour bases que l'intérêt des peuples.

La plus brillante chimère que la philanthropie ait fait luire à nos esprits, c'est qu un jour viendra où toutes les nations de l'Europe n'auront qu'une religion, qu'une même loi, qu'une mesure uniforme et parleront la même langue. Ces grands amis de l'humanité ignorent-ils donc que le soleil, qui est le même pour les différens peuples, ne répand sur eux ni une lumière égale ni le même degré de chaleur; et que par cette raison leurs passions et leurs habitudes doivent être différentes. Ce qu'un gouvernement a de plus sage à se proposer pour le bonheur de ses sujets, c'est d'adoucir leurs mœurs, de rectifier leurs penchans, de purifier leur langage, de lui donner l'exemple de la justice dans ses actes de sévérité comme dans ses faveurs, de lui persuader qu'il est libre lorsqu'il n'a d'autre chaîne que les lois, et que les impôts dont on le charge ne sont que des tributs qu'il paie à la sécurité dont il jouit.

DE LA MENDICITÉ.

La plus grande difformité d'un gouvernement, c'est cette multitude de mendians qui assiégent les portes des églises, qui se répandent dans les rues, dans les carrefours et poursuivent les passans jusque dans les chemins publics. La plupart de ces vagabonds ont adopté la mendicité comme une profession : c'est à leurs yeux un état. Que gagnes-tu, disait l'un d'eux à un journalier laborieux, en travaillant tout le jour ? Trente sols, répondit modestement celui-ci. Et moi, répliqua le mendiant, je ne donnerais pas ma journée pour quarante sols, et je n'ai autre chose à faire que de me promener, de parler d'une voix éteinte ou lamentable à des hommes bien vêtus et à des femmes dont la marche est grave, et l'air réfléchi. Je n'ai point de loyer à payer, de bons fermiers me donnent le soir un asile dans leurs granges et ne se laissent pas beaucoup presser pour m'accorder un morceau de pain et souvent une bonne soupe. Si cela est ainsi, repartit le journalier, je suis bien sot de me courber le corps et d'épuiser mes forces pour gagner moins que toi, qui ne fais rien ; je vais suivre ton exemple. Voilà donc un mendiant de

plus dans la société et un bon journalier de moins pour la culture; tel est souvent le résultat d'une charité aveugle : le contraire arriverait, si l'on ne donnait rien aux mendians valides, et si l'on ajoutait quelque chose au salaire du journalier, en raison de l'emploi qu'il en fait et des besoins qu'il éprouve.

A Dieu ne plaise que je me propose d'éteindre la charité dans l'âme du riche; je désire seulement de lui donner une direction plus salutaire. Je le conduirai dans la demeure du pauvre qui cache sa misère; qui n'ose la révéler, parce qu'il en a honte et tient à l'estime de ses semblables; c'est sur cet honnête père de famille que je veux qu'il étende une main généreuse. Il verra des enfans demi-nus, il les vêtira; il donnera des espérances à une mère désolée; il écartera la faim qui dévore une famille presque expirante de douleur et de besoin; il ramènera la joie sur des visages altérés : c'est là qu'il fera des prodiges, qu'il opérera des miracles en ressuscitant des morts, qu'il paraîtra vraiment grand aux yeux des humbles qui le regarderont comme une providence et le couvriront de leurs bénédictions; il sera encore plus heureux que ceux qui tiendront leur bonheur de sa générosité : car les

dons qu'on fait à la vertu souffrante ont plus de charmes pour le bienfaiteur, que tous ceux qu'on peut recevoir des hasards de la fortune.

Mais, me demandera-t-on, serez-vous impitoyable à la vue de cet infortuné pour lequel le soleil n'a plus de clarté, qui erre tristement dans une nuit éternelle, et ne peut plus tirer sa subsistance que de la charité publique? Renverrez-vous, d'une voix sévère, au travail, cet homme mutilé qu'un accident a privé d'un de ses bras? Ce paralytique que la nature condamne à l'immobilité, qu'on expose tous les matins à la pitié des passans, n'attirera-t-il jamais sur lui une de vos plus légères aumônes? C'est parce que je suis sensible à la misère des êtres dont vous me parlez, que je solliciterai les puissances de ne plus les regarder comme des membres étrangers au corps de l'Etat, mais comme en faisant une partie souffrante qu'il faut alimenter, soulager puisqu'on ne peut la guérir. Honneur à la mémoire de saint Louis qui, dans sa bonté paternelle, fonda un établissement pour trois cents aveugles : pourquoi ses successeurs n'ont-ils pas rivalisé de charité avec ce saint Roi? N'y a-t-il donc que trois cents aveugles dénués de moyens de subsistance sur le territoire français? Il était

beau à Louis XIV d'élever près de sa capitale aux guerriers victimes de leur courage ce magnifique asile où ils vont achever de mourir avec honneur; mais l'ouvrier précipité de l'édifice sur lequel il travaillait, n'a-t-il pas aussi des droits aux secours de l'Etat, lorsqu'en sortant de l'hospice où la main de la chirurgie lui a retranché un membre, il se voit condamné à vivre du seul pain de l'aumône? Multiplions pour ces êtres vraiment dignes d'une charité éclairée des dépôts qui n'auront pas le sombre aspect des prisons, mais de vastes monumens d'humanité qui honoreront la nation, où l'impotent respirera toujours un air pur, où la vie ne lui paraîtra point un supplice, où il pourra considérer la patrie comme une tendre mère qui a pitié de l'infirmité de ses enfans, et regrette de ne pouvoir leur rendre les facultés qu'ils ont perdues. Comment, me demandera-t-on, la France, déjà épuisée par tant de malheurs, subviendrait-elle à cette nouvelle charge que vous voulez lui imposer? Qu'on interroge, dans les villes, les marchands, les débitans, dans les campagnes, les fermiers, ils s'accorderont à dire que c'est sur eux que pèse la mendicité, qu'elle lève sur leurs demeures un impôt journalier, qu'ils sa-

crifieraient sans regret une contribution annuelle pour être délivrés d'une importunité souvent effrayante. Pourquoi tous ces capitalistes, dans les mains desquels l'Etat verse un intérêt qui a dépassé leur espérance, ne feraient-ils pas à l'humanité souffrante le sacrifice du cinquantième de leur revenu pour concourir à ces établissemens, qui les réconcilieraient avec les misérables, et détourneraient de dessus eux l'œil de l'envie ? Si ces aveugles agens de notre révolution avaient eu véritablement les idées libérales dont ils se paraient, si c'eût été sur la classe indigente que leur hypocrite philanthropie se fût arrêtée, ils ne se fussent point hâtés de livrer à la destruction ces monastères qui étaient habités par de stériles solitaires, ils les eussent métamorphosés en hospices où la vieillesse et les infirmités auraient trouvé un refuge contre la misère et l'abandon, ils auraient dit aux opulens propriétaires des domaines que la religion leur avait consacrés, vous avez fait vœu de pauvreté ; partagez au moins vos richesses avec les pauvres : vous avez renoncé au monde ; ayez pitié de ceux que le monde rejette : les riches des siècles passés ont versé l'or dans vos mains, rendez-le aux pauvres du siècle présent : on vous accuse

d'être devenus des membres inutiles dans l'Etat, repoussez cette accusation flétrissante par une hospitalité permanente : ne vous contentez plus de faire distribuer quelques morceaux de pain à des indigens, comme on en jette à des animaux domestiques ; recevez-les comme vos frères; ils ne peuvent plus travailler, nourrissez-les du fruit de vos anciens travaux; ils sont privés de la lumière, servez-leur de guides dans les forêts qui vous environnent : ils marchent avec peine, soyez leur appui : ils sont sans instruction, apprenez - leur à prier et à souffrir, ils chériront le Dieu de charité que vous invoquerez et dont vous suivrez les préceptes. Ces idées de justice et d'humanité ne pouvaient pas pénétrer dans l'ame des pervers qui ne se proposaient que de s'affranchir de toute domination, d'abattre tout ce qui était puissant, d'abolir tout ce qui était sacré pour s'élever sans obstacle à la souveraineté en foulant à leurs pieds le peuple qu'ils avaient feint de vouloir protéger.

Est-il bien vrai que nous ayons le droit de regarder avec mépris la mendicité? La société ne forme-t-elle pas elle-même une longue chaîne de mendians qui se montrent sous différens aspects? N'avons-nous pas vu des têtes

couronnées mendier des subsides à de grands potentats, des nations menacées implorer le secours d'une autre nation, des villes solliciter des franchises? Les Rois ont-ils assez de loisir pour lire tous les mémoires, tous les placets que leur présentent de nobles mendians? Les salons des ministres ne sont pas assez vastes pour recevoir tous ceux qui sollicitent des pensions pour eux, des places gratuites pour leurs enfans, des récompenses pour les services qu'il n'ont jamais rendus. Il n'y a pas jusqu'aux journalistes qui, après avoir mendié et obtenu le privilége de critiquer ou de louer des ouvrages qu'ils ne lisent pas, et sur le mérite desquels ils prononcent d'après leur instinct ou leurs affections, ne soient assaillis de lettrés qui vont humblement mendier leurs éloges. Combien n'ai-je pas vu de députés solliciter des suffrages et n'arriver aux places éminentes qu'après s'être efforcés d'attirer sur eux la bienveillance des électeurs? Je me rappelle qu'un aimable vieillard qui voulait, avant de descendre dans la tombe, s'asseoir un instant dans le fauteuil académique, sollicitait envain depuis bien des années une place que la mort de l'un des quarante privilégiés laissait vacante, lorsque l'abbé Delille, touché de sa persévé-

rance, dit à ses confrères : *Mes amis, nous savons tous où doit aller bientôt cet honnête homme ; laissons le passer par l'académie.* Cette saillie d'un cœur compatissant lui valut ce qu'il n'avait pu obtenir jusqu'alors par ses faibles talens.

DES RÉVOLUTIONS MORALES DANS L'ESPRIT DE LA NATION FRANÇAISE.

La nation française, depuis plusieurs siècles, a été agitée par une passion dominante : on l'a vue sous les prédécesseurs de saint Louis, et sous ce prince religieux, se précipiter en foule vers les contrées de l'Orient, pour y planter l'étendard de la foi, et faire sortir des ruines de Jérusalem le temple du vrai Dieu : on a vu depuis la nation passer de cet enthousiasme austère à une exaltation d'un genre bien différent : des idées de galanterie ont fait naître cet ordre de chevalerie qui a transformé en héros d'amour les plus farouches guerriers. Heureux délire qui fesait briller la noblesse d'un éclat de valeur, de grace et d'amabilité bien préférable à l'égarement qui a plongé les esprits dans ces querelles religieuses sources de tant d'erreurs, de haines, de vengeances et de persécutions ! A ce fatal travers de l'esprit humain en a suc-

cédé un autre qui n'a pas moins été funeste à la nation, celui de transformer tous les sujets en souverains, d'abaisser toutes les grandeurs sous le poids d'une égalité chimérique. Cette fatale illusion, en se dissipant, a mis à découvert les plus horribles résultats de nos erreurs. Mais en paraissant être revenus à la raison, nos esprits encore agités se heurtent, s'entre-choquent dans de faux raisonnemens. Le sang ne coule plus à grands flots dans nos combats, mais des athlètes infatigables se présentent alternativement dans une arène où la politique anime, échauffe les combattans. En voyant ces nouveaux gladiateurs, je suis tenté de leur dire : Présomptueux champions, où nous mèneront vos vaines querelles? Quel fruit pouvons-nous espérer de vos victoires? Vous flattez-vous de surpasser en sagesse l'auteur de l'Esprit des lois, d'établir des principes plus solides que les siens, de nous faire mieux connaître ce qui résulte des pouvoirs que la prudence a contre-balancés? Ferez-vous, mieux que lui, prévaloir les avantages d'une monarchie tempérée sur tous les autres gouvernemens? Si vous aviez le malheur de pencher encore en faveur de la démocratie, appuyeriez-vous ce système d'une plus ferme logique que

ne l'a fait l'auteur du Contrat social? N'oubliez pas que le citoyen de Genève n'était pas, comme vous, un républicain d'opinion, mais qu'il l'était de fait : et cependant avec quels ménagemens n'a-t-il pas traité son sujet? Loin de rendre son ouvrage populaire, il semble ne l'avoir composé que pour éclairer les souverains et marquer les limites de leur autorité : il a si bien senti le danger d'éclairer le vulgaire sur les conséquences de ses principes, qu'il a affecté de les envelopper d'obscurité et de substituer des formules algébriques à son langage. Souvenez-vous qu'il a manifesté tant d'horreur pour les révolutions, qu'il a été jusqu'à soutenir que la plus avantageuse serait payée trop cher par le sang d'un seul citoyen. Jugez, d'après cela, combien il aurait été éloigné de devenir votre complice en armant les sujets contre les rois, les pauvres contre les riches, les impies contre le sacerdoce, la tolérance contre le fanatisme. Il connaissait trop le peuple pour ne pas savoir combien il exagérerait ses privilèges et sa force, et que, pour peu qu'on relâchât ses liens, il finirait par les rompre, et immolerait dans une fureur effrénée jusqu'à ses libérateurs. Ah! si vous l'aimiez aussi sincèrement que ce publiciste trop ca-

lomnié, vous lui feriez chérir sa condition, vous le protégeriez contre toute injustice par votre éloquence dans les tribunaux, vous défendriez ses droits à la tribune et dans les chaires de vérité, vous solliciteriez des secours pour lui dans les temps de calamité, vous multiplieriez son travail en proportionnant ses salaires à ses besoins, vous le tiendriez toujours en défiance contre l'enthousiasme hypocrite des agitateurs, vous ne cesseriez de lui répéter que ceux-là seuls sont ses vrais amis qui veulent *tout pour lui, et rien par lui;* parce qu'il n'est pas assez éclairé sur ses intérêts pour se créer un bonheur constant et discerner les fausses apparences de la réalité.

A l'importance qu'on attache à des opinions indiscrètes, à des phrases dont le sens est équivoque, que des écrivains, plus jaloux d'une célébrité éphémère que d'une estime durable, jettent au hasard dans leurs feuilles, l'étranger serait tenté de croire que notre gouvernement repose sur une base si fragile, qu'un seul trait lancé par la main de la malignité peut le renverser. Ne serait-il pas plus raisonnable de considérer tous ces écrits comme l'écûme qu'une mer, qui vient d'être agitée de la tempête vomit sur le rivage? N'avons-nous

donc point encore acquis assez de consistance, assez de fermeté dans nos principes, pour mettre à l'abri de tout danger la loi constitutionnelle de l'état, la représentation nationale, la légitimité de la puissance royale, et les prérogatives de la souveraineté? Ce ne sont pas ces misérables écrits qu'on qualifie d'incendiaires, qui ont allumé le feu de la sédition; c'est elle au contraire qui les a fait naître et multiplier. L'esprit de discorde, en reconnaissant l'impuissance de ses efforts, se lassera de pousser des clameurs qui n'auront plus d'écho, et se condamnera lui-même au silence.

Il est des écrivains pour lesquels la persécution est un besoin; ils veulent, à tout prix, faire sortir leur nom de l'obscurité; le dédain les contriste plus que la censure. Le vrai dommage qui résulte de leur fécondité, c'est de nous faire perdre de vue les ouvrages que le goût et le génie avaient produit. Notre esprit, devenu aussi léger que ces feuilles que l'intérêt et la malignité s'efforcent de rendre piquantes, s'effraie à la vue d'un volume; ce n'est plus que dans des gazettes que l'on veut connaître l'histoire, suivre les progrès de la physique, approfondir la politique, et se pénétrer des

vérités de la morale. J'ignore ce que deviendra le savoir; mais je crains bien que l'érudition demeure silencieuse dans nos bibliothèques, dont la destruction entière exciterait peut-être parmi nos frivoles lecteurs moins de regrets que l'incendie d'une salle de spectacle.

DE L'ÉGOÏSME.

Il n'y a rien de si commun que d'entendre reprocher aux hommes de n'être que des égoïstes : quant à moi, je serais tenté de les accuser de ne l'être pas assez. Il est vrai qu'il faudrait commencer par bien définir l'égoïsme. Sous ce mot je comprends le désir d'être mieux que l'on est, de perfectionner ses facultés morales et intellectuelles, d'attirer sur soi plus d'estime, et de briller par plus de vertus, par un goût plus délicat, de rectifier les habitudes vicieuses que l'on a contractées, de rendre son existence plus précieuse aux autres hommes, d'acquérir sur ses passions un tel empire qu'on ne s'écarte jamais des limites de la justice envers ses égaux et ses inférieurs, de s'efforcer enfin de parvenir à cette noble impassibilité qui caractérisait les Socrate, les Epictète, et quelques sages plus modernes, dignes de notre

vénération. Tels sont les égoïstes que je voudrais voir en grand nombre, et non ceux qui, tout en paraissant ne s'occuper que d'arriver à la fortune et aux honneurs, traversent des routes épineuses, sont rongés de soucis, et fertilisent laborieusement un héritage qui laissera à leurs descendans la faculté de s'éteindre dans l'oisiveté, dans des voluptés honteuses.

De toutes les erreurs de l'égoïsme, la plus absurde est celle qui aveugle l'homme au point de croire que tout ce qui a été créé dans l'univers n'existe que pour lui; qu'il est seul entré dans la pensée de l'Éternel qui anime la nature; que c'est pour faire briller son séjour de plus d'éclat que resplendissent ces astres dont la lumière part d'un point si éloigné qu'elle n'arrive pas même jusqu'à nous, qui voudrait rendre la providence responsable de toutes les calamités qui le frappent, de toutes les afflictions qu'il éprouve; qui considère la vaste étendue des mers comme une route que le dominateur des tempêtes lui a frayée pour se transporter plus rapidement d'un pôle à l'autre, et qu'il a peuplée d'habitans pour varier et multiplier ses alimens. A l'en croire, l'œil de la providence ne devrait s'ouvrir que sur sa destinée, asservir les saisons à ses be-

soins, faire disparaître du règne animal tout ce qui lui nuit : l'ingrat ne réfléchit pas sur tous les bienfaits qu'il a reçus de cette puissance créatrice, et sur toutes les facultés qu'elle lui a accordées exclusivement! Que serait-il devenu si elle ne lui eût communiqué l'intelligence nécessaire pour entretenir la première étincelle que le hasard avait fait jaillir de la pierre ou que la foudre avait dirigée sur la terre? Mais ce n'était pas assez pour le bonheur de l'homme que le ciel lui eût accordé cette précieuse faveur, il fallait qu'il la refusât aux autres animaux; sans cela, les forêts, devenues bientôt la proie des flammes, eussent cessé d'embellir le séjour de l'homme, les moissons incendiées avant de parvenir à leur maturité eussent trompé l'espoir du cultivateur, et les hommes n'eussent trouvé d'asyle assuré que sur le sommet des rochers incultes.

Nous nous plaindrions moins d'une détresse passagère, si nous pensions que c'est souvent à elle que nous sommes redevables des plus douces jouissances. C'est la gêne passée qui nous fait sentir tout le charme du bien-être. Enée se fût trouvé moins heureux à la cour de Didon, si l'incendie de Troie n'eût précipité sa fuite et celle de ses compagnons, et si

18

une navigation orageuse n'eût précédé son entrée dans le port de Carthage. Combien de gens s'obstinent à gémir sur les pertes que leur a fait éprouver notre révolution, qui se trouveraient heureux, s'ils avaient plus souvent présentes à la pensée les privations, les angoisses qu'ils ont senties pendant sa trop longue durée!

Si les hommes étaient plus éclairés dans leur égoïsme, ils s'occuperaient moins de multiplier leurs jouissances que de les restreindre; ils chercheraient la richesse, non dans la possession de trésors qu'un seul revers peut leur enlever, mais dans l'usage modéré des dons qu'une bonté intarissable leur prodigue. S'ils étaient plus jaloux de l'indépendance, ils s'affranchiraient des liens dont les habitudes et les conventions humaines les surchargent; la contemplation de la nature serait leurs spectacles, la mélodie des habitans des airs serait leurs concerts, le champ qu'ils fertiliseraient serait leurs domaines; les animaux, qui se multiplieraient par leurs soins, leur fourniraient les moyens de payer à l'état le tribut dont ils sont redevables à la protection qu'ils en reçoivent; ils n'auraient point d'ennemis à redouter, parce que leur existence laborieuse

les mettrait à même d'être tout à-la-fois compatissans et généreux; rêveries pour rêveries, ils préféreraient la république de Platon à toutes les spéculations chimériques de nos publicistes modernes; la naïveté des amours de Daphnis et de Chloé aurait pour eux plus de charme que les feintes distractions de la coquetterie et que la froideur hypocrite de nos prudes; une compagne plus douce que belle, plus enjouée que fine, qui se piquerait plus de propreté que de parure, qui serait plus délicate que recherchée dans ses goûts, bannirait de leurs foyers l'ennui de la solitude. Lorsque l'amour s'en éloignerait, ce ne serait pas de son vol rapide, l'estime et l'amitié retarderaient sa fuite, lui déroberaient ses traits, et conserveraient encore son langage : enfin si le temps devait amener sur eux les langueurs, les infirmités, ils leur opposeraient la patience, parce que le sage doit se familiariser avec l'idée que les souffrances sont quelquefois un bienfait de la nature puisqu'elles nous aident à nous détacher de la vie et à franchir le passage d'une organisation périssable à un avenir exempt de douleurs et de soucis.

DE L'EXAGÉRATION EN SYSTÈME.

Que n'écrit-on pas, que n'imagine-t-on pas pour sortir de l'obscurité ? Un médecin qui a plutôt pris conseil de son imagination que de la prudence, s'obstine à soutenir un procès contre toutes les facultés de médecine : il sacrifie à la nouvelle doctrine qu'il professe son intérêt, son repos : son zèle est louable sans doute, s'il est bien convaincu de la vérité de son système. Il proscrit la saignée dans tous les genres de maladie sans exception, et paraît attacher quelque importance à mon avis. Je n'ai qu'un mot à lui répondre : si vous avez raison, tous les médecins, depuis Esculape jusqu'à nos jours, ont eu tort. Vous me répliquerez qu'ils sont dans une erreur bien funeste à l'humanité, puisque la maladie expose l'homme à une lutte dans laquelle il doit succomber s'il ne triomphe pas de son ennemi ; que la victoire doit nécessairement demeurer au plus fort ; que toute la force de l'homme est dans son sang ; que commencer par le saigner, c'est l'affaiblir, et par conséquent diminuer ses moyens de résistance. Les médecins vous répliqueront qu'il est des maladies où le sang, par son abondance, est l'agresseur ; qu'alors c'est lui qui met la vie

de l'homme en péril, et que pour arrêter ses ravages, il est d'une impérieuse nécessité d'en diminuer rapidement le volume, qu'ils ne connaissent pas de remède plus efficace que la saignée. Dans une semblable opposition de systèmes, serai-je assez téméraire pour donner mon opinion; et lorsque je vois des médecins offrir leurs bras à la lancette, y soumettre leurs femmes, leurs enfans et tous les objets de leur affection, puis-je me refuser à penser qu'ils sont au moins de bonne foi dans leurs systêmes, ce qui ne se rencontre pas toujours chez les hommes qui professent une doctrine? Je n'ai donc pas d'autre conseil à donner à notre docteur que de prendre pour guide l'expérience, de suivre en silence la route qu'elle lui indiquera, et de ne pas rougir de revenir sur ses pas, s'il vient à reconnaître qu'il s'est égaré.

Un docteur en droit qui a, comme le premier, horreur de l'effusion du sang humain, me reproche de ne m'être pas élevé contre les condamnations à mort dans mon ouvrage sur les délits publics et privés. Eh quoi! me dit-il, parce que la justice à saisi un assassin, faut-il qu'elle le devienne à son tour? qu'elle ajoute de sang-froid un meurtre à un autre? Si c'est un dommage pour la société d'avoir perdu un

de ses membres, est-ce le réparer que de lui en enlever un de plus? Homme trop compatissant, prenez garde de vous laisser égarer par une aveugle sensibilité! Apprenez qu'il est des scélérats tellement enclins au meurtre, que la crainte du dernier supplice est le seul frein qui puisse les arrêter; que s'ils n'ont pas souvent devant les yeux l'échafaud, ils seront toujours armés d'un fer homicide, et immoleront sans pitié le tranquille voyageur, l'habitant qui sommeille, et la veuve sans défense. Réservez le sentiment qui vous anime pour l'honnête artisan, pour le père de famille que l'indigence et le malheur des temps réduisent à l'inaction et qui est contraint de fermer les oreilles aux cris de ses enfans qui lui demandent un pain qu'il ne peut leur donner; préservez-le du malheur de commettre un vol, et s'il s'en rend coupable, couvrez-le de votre indulgence, adoucissez la peine qui va le flétrir; mais soyez inexorable envers l'assassin : lui conserver la vie, c'est vous exposer au danger de voir multiplier les victimes en épargnant les bourreaux. Vous m'objecterez que la justice, en se hâtant d'ôter la vie au criminel avant qu'un sincère repentir l'ait reconcilié avec un dieu de miséricorde, le condamne à une éternité de souf-

frances. Je révère ce sentiment religieux; mais pour un seul coupable que le temps amènerait à une contrition sincère, mille ne songeront qu'aux moyens de briser leurs fers et de rentrer dans la carrière du brigandage. Peut-on mettre en balance la sécurité des familles honnêtes avec la destinée d'un tigre altéré du sang de ses semblables? C'est seulement lorsqu'il n'est plus, c'est lorsque la société l'a vu rendre le dernier soupir qu'elle peut reposer tranquille à l'abri d'une loi inflexible pour les méchans. Le doute qui planerait encore sur la tête d'un accusé, pourrait seul justifier le système de Beccaria; il n'a voulu voir que l'innocence en péril, et par un excès de philantropie il s'est éloigné du grand précepte de l'équité naturelle qui condamne à la mort celui qui l'a donnée sans un motif légitime.

Que de paradoxes ce travers d'esprit n'a-t-il pas créés? N'avons-nous pas vu un écrivain qui ne manquait ni d'imagination, ni de talent, avancer hardiment que le pain dont l'homme se nourrit depuis des siècles était un poison; se déclarer le panégyriste de Néron, prétendre que le gouvernement Ottoman était moins effrayant que celui des monarchies européennes?

Un autre écrivain aussi bizarre dans ses con-

ceptions que dans ses jugemens littéraires, ne se glorifiait-il pas d'avoir *détrôné Newton*, et prouvé que la terre ne tournait pas autour du soleil, et que cet astre immense faisait journellement une révolution autour de notre petit globe? Que l'éloquence de Bossuet était inférieure à celle d'un obscène romancier que je n'ose nommer; que les belles tragédies de Racine ne valaient pas des drames sanglans qui excitent plus d'horreur que de pitié?

En voulant s'élever au-dessus de la raison du vulgaire, on court souvent le risque de tomber dans le ridicule. C'est peut-être ce qui arrivera à ceux qui contestent des faits démontrés, par la seule raison qu'ils ne peuvent en expliquer les causes.

DE L'OPINION PUBLIQUE ET DU DANGER D'Y ATTACHER TROP D'IMPORTANCE.

Lorsque la raison acquiert de l'empire, il ne faut opposer à ses projets que le doute de la sagesse et les lumières de l'expérience. Si elle est heurtée par la violence, par l'entêtement des préjugés, par l'altière fierté de l'ignorance, elle se trouble et s'irrite; le bien qu'elle voulait produire se change en un mal qui est souvent

pire que celui du délire. Ai-je besoin de dire que c'est ce qui est arrivé sous l'assemblée constituante ?

On aura beau créer des distinctions, des dignités, il n'y a plus qu'un moyen d'être honoré des hommes ; c'est de s'efforcer de devenir meilleur que les autres. On ne se range pas, on se détourne à l'approche d'un grand qui est précédé et suivi de ses écuyers : s'il n'est pas environné d'une renommée de bienveillance publique et de vertus privées, à peine est-il passé, qu'on ne se souvient plus de l'avoir entrevu.

Il m'est quelquefois arrivé de regretter de n'avoir pas joui des entretiens d'un savant publiciste comparable à Montesquieu, d'un magistrat aussi lumineux que d'Aguesseau ; mais jamais celui qui n'avait que de l'or, des dignités ou de la naissance ne m'a inspiré le désir de m'en approcher : sans le voir ni l'entendre, je le connaissais mieux qu'il ne se connaissait lui-même.

Une des grandes erreurs de l'esprit humain, c'est celle de placer son honneur dans l'opinion publique. Que d'hommes se sont dévoués à une mort certaine pour ne pas être accusés de lâcheté!

on a vu des maris s'exposer à la mort, pour tirer vengeance de l'infidélité d'une femme qu'ils n'aimaient déjà plus, par la seule crainte de paraître insensibles à ce qu'ils croyaient leur honte ; des filles abusées terminer leur jours pour ensevelir une faute qui était moins la leur que celle d'un vil suborneur. J'ai connu des insensés qui n'avaient pas voulu survivre au coup qui les avait précipités du rang de l'opulence à celui d'une médiocre fortune, un poëte assez égaré par la vanité pour avoir besoin d'être sauvé de sa fureur, parce qu'une pièce, sur le succès de laquelle il avait fondé ses espérances, n'était pas arrivée jusqu'au dénouement; un mère, qui croyait sans doute avoir donné le jour à un immortel, s'obstiner à refuser tout aliment, parce qu'elle avait perdu un fils qui devait perpétuer la gloire de sa race. Elle comptait pour rien les deux filles qui lui restaient.

Le sage ne brave ni ne craint l'opinion publique, il passe devant elle comme devant une sentinelle qui le protège et ne doit pas l'arrêter.

Le véritable honneur consiste à demeurer ferme au poste de la vie avec sa propre estime. Est-il quelque chose au monde qui vaille le

sacrifice du spectacle de la nature, et de la confiance qu'on doit avoir dans un avenir plus heureux.

DE QUELQUES JOURNAUX HEBDOMADAIRES.

Il est des feuilles hebdomadaires auxquelles il ne manque pour être recommandables, que d'être composées dans une bonne intention, celle de relever toutes les fautes graves que commettent les dépositaires ou agens de l'autorité, tous les abus auxquels il est possible de remédier, toutes les vexations, toutes les infidélités des agens subalternes, toutes les infractions portées à la charte qui est l'égide de la nation. Malheureusement on découvre dans la rédaction de ces ouvrages, plutôt le dessein de dénigrer le gouvernement que celui de l'éclairer, de lui susciter des haines que de lui concilier des affections, le projet de l'ébranler au lieu du noble objet de l'affermir.

Si le ciel, sans égard à la faiblesse de mon caractère, à mon ignorance en administration, à mon penchant pour l'indulgence, souvent plus funeste que l'inflexible sévérité, eût accablé ma pauvre tête du poids d'une couronne, loin de proscrire ces sortes d'ouvrages, j'aurais

voulu que mon nom fût placé à la tête des souscripteurs, que tous mes sujets eussent la conviction que je les lisais, que je fesais vérifier tous les faits qui y étaient énoncés, avec la ferme résolution d'exiger qu'on désavouât tout ce qu'on aurait témérairement avancé.

Je ne sais pas pourquoi les amis de la paix déclament avec autant de persévérance contre la *Minerve* et le *Conservateur*. Quelle que soit l'ardeur de ces deux foyers politiques, ils sont placés à une si grande distance l'un de l'autre, que ceuxqui veulent, et n'aiment que la loi, peuvent passer entre eux sans être incommodés de leur chaleur.

DU JUGEMENT PORTÉ SUR LES AUTEURS VIVANS.

Ne court-on pas le risque de se tromper, en se hâtant de prononcer sur le mérite des auteurs vivans. Qui sait si celui qui ne s'est encore fait connaître dans la république des lettres que par de faibles essais, par des compositions futiles, et auquel on assigne par cette raison une humble place, ne doit pas donner le jour à de belles tragédies, à d'excellentes comédies, à un fragment d'histoire qui l'élèveront au-dessus de ses contemporains ? Il nous semble que c'est déjà

beaucoup que de s'arroger le droit de juger du mérite des morts.

PROBLÊME A RÉSOUDRE.

Un problême dont la solution ne serait pas facile, est celui-ci : l'incrédulité en physique, en morale, pour tout ce qu'on ne conçoit pas, est-elle une maladie de l'esprit plus funeste, qu'une crédulité aveugle pour tout ce qu'on entend ou tout ce qu'on a lu ?

DE LA DESTINÉE DE PLUSIEURS PRODUCTIONS LITTÉRAIRES.

Il est des productions littéraires qui renferment de bons principes et d'excellentes vérités, et qui meurent pour ainsi dire sans avoir vécu.

Avec un peu d'art, beaucoup d'activité et quelques légers secrifices, un ouvrage très médiocre obtient souvent une célébrité passagère. L'auteur est satisfait : un écrivain distingué veut quelque chose de plus, et ne l'obtient pas toujours avec beaucoup de génie et de talent.

DE LA GÉNÉROSITÉ.

J'aime la générosité parce qu'elle caractérise une ame noble ; je ne hais pas même la prodigalité lorsqu'elle ne s'étend pas aux dépens de la justice : elle est toujours le signe de l'impré-

voyance ; mais si elle finit par nuire à celui qui ne calcule pas avec l'avenir, elle donne des jouissances à ceux sur lesquels elle se répand.

J'ai connu beaucoup de riches qui sont tombés dans l'indigence pour avoir voulu surpasser en faste, en générosité des hommes plus opulens qu'eux. Je n'en ai jamais vu qui se soient ruinés en secourant des indigens. C'est un grand abus des richesses que de donner à ceux qui ont déjà trop et de refuser à ceux qui n'ont pas assez.

Je me rappelle que dans le temps où nos libéraux enlevaient la liberté aux riches et la vie aux nobles, après avoir dépouillés les uns et les autres, un égoïste qui avait plus d'une fois figuré à la table du plus opulent de nos financiers, disait, en parlant de sa veuve, *qui le croirait? cette pauvre madame* de Laborde *est réduite à se priver de sa tasse de café.* Cela, lui répliquai-je, est d'autant plus incroyable que plusieurs de ceux qui se disaient ses amis, et se louaient de ses excellens dîners, pourraient lui épargner un sacrifice aussi pénible.

Je suis convaincu qu'un homme d'une prodigalité assez imprévoyante pour dissiper tout son bien en œuvres d'une charité éclairée, ne manquerait jamais du nécessaire; il le trouve-

rait toujours dans la reconnaissance de ceux qu'il aurait soulagés avec discernement.

Ne craignez-vous pas d'être délaissé dans l'indigence? Affichez une grande opulence, dissipez vos revenus, vos capitaux, multipliez vos emprunts pour soutenir une table somptueuse et donner de l'éclat à vos bals, à vos plaisirs, pour avoir de beaux attelages, qu'on ne remarque que vous dans les promenades champêtres. Lorsque vous serez complètement plongé dans le discrédit et la misère, soyez bien assuré de l'isolement le plus absolu. Malheur à vous si vous avez besoin du plus faible secours pour vous soigner dans vos maladies, dans vos infirmités! Tous ceux qui vous ont prodigué des louanges et des caresses se souviendront à peine de vous avoir connu et n'en parleront que pour vous accuser d'une sotte vanité, et répéter d'un commun accord, que vous n'éprouvez que le sort auquel vous deviez vous attendre.

Remettre après sa mort le bien que l'on peut faire de son vivant, c'est le moyen de faire paraître son existence longue et importune aux autres, c'est vouloir égayer ses funérailles.

Un célibataire, qui n'avait pas l'égoïsme trop commun à ses semblables, imagina de vendre

tout son patrimoine pour doubler son revenu et soulager un plus grand nombre de petits ménagés qu'il alimentait tous les mois. Il habitait un hôtel garni, renouvelait tous les ans sa garderobe, et distribuait à ses gens celle qu'il quittait. Lorsqu'on lui demandait la raison d'une conduite si bizarre, je veux, disait-il, que mon dernier jour soit, pour ceux qui m'approchent et me servent, un véritable jour de deuil.

Ne serait-ce pas flétrir l'amitié que de penser que, pour mourir sans exciter au moins une feinte douleur, il faudrait n'avoir ni légataires, ni héritiers? Il est si doux de laisser des souvenirs à ceux dont on se croit aimé!

Une effroyable vérité qu'on voudrait écarter de son esprit, c'est que, de quelques charmes que la nature ait doué une créature humaine, ce qu'elle doit désirer, pour ne pas inspirer de l'horreur à ceux qui lui survivent, c'est d'être un jour dérobée à tous les regards, et enfouie si avant dans les entrailles de la terre, qu'une main sacrilége ne puisse jamais rendre ses tristes restes à la lumière.

DE L'INFLUENCE DE L'AMBITION SUR LE CHARME DE LA SOCIÉTÉ ET LA GLOIRE DES NATIONS.

On croit offenser un homme en disant de lui qu'il est ambitieux. Cependant, si l'on parvenait à éteindre chez une nation tout désir de se signaler, de faire sortir son nom de l'obscurité par quelque action d'éclat, par quelques productions marquées au coin du génie, par une invention utile à ses semblables, vous verriez le peuple retomber dans une activité machinale : les artistes, les poètes, qui n'ont pas l'ambition d'égaler ceux dont l'antiquité se glorifie, n'auront jamais de belles inspirations; l'envie d'être le premier de sa classe, de conquérir un prix à l'université, a conduit plus d'un littérateur au fauteuil académique. C'est le désir d'être comparé aux grands généraux de l'histoire ancienne, qui faisait préférer aux Condé, aux Turenne, et à plusieurs généraux de nos jours, les fatigues de la guerre, les privations les plus pénibles, aux molles voluptés dont les aurait environnés la paix. Le médecin qui surmonte avec tant de persévérance les dégoûts et même les dangers attachés à l'étude de l'anatomie, n'est-il pas animé de l'ambition de découvrir une fibre

échappée à l'œil des plus actifs observateurs, d'exposer dans un mémoire un système de sensations, d'expliquer les causes de cette activité qu'on nomme la vie, ou de l'inertie générale qui caractérise la mort.

Voyez-vous cet homme dont l'extérieur est si modeste, qui vit solitaire, qui se promène d'un air si recueilli, dont on a peine à obtenir quelques paroles, qui multiplie sur le papier les chiffres ou des signes algébriques, vous le prendriez pour un avare qui calcule ses épargnes et ne songe qu'à accroître ses revenus. Eh bien! il méprise l'or auquel vous attachez tant de prix; il n'a d'autre ambition que celle de démontrer ou la réalité ou la fausseté des systèmes sur lesquels repose la renommée des plus célèbres astronomes.

Le plus vif désir d'occuper une place distinguée dans la classe des savans, put seul déterminer le docte Bailly, de déplorable mémoire, à réunir tous les efforts de sa riche imagination pour ajouter quelque degré de probabilité à la belle chimère de Platon, et suivre dans sa longue course ce peuple des Atlantides, poussé par son instinct, des glaces du nord vers les riches contrées que le soleil échauffe et fertilise, renversant sur son pas-

sage tout ce qui s'opposait aux jouissances qu'il se promettait sous un ciel plus heureux.

De quel autre sentiment que l'ambition de se rendre célèbre, pouvait être animé Court de Gebelin, le plus laborieux, le plus infatigable de nos érudits, lorsqu'il se condamnait aux plus longues veilles, à toutes les privations des charmes de la vie, pour approfondir les dialectes de toutes les nations, en vérifier, en comparer les racines, pour parvenir à l'origine de la langue primitive et reconnaître les causes physiques de ses altérations, qu'il crut saisir dans la position des peuples, dans leurs émigrations plus ou moins éloignées, et dans les altérations que le temps et la puissance de l'imitation apportèrent dans l'organe de la voix.

Croyez-vous que ces ardens missionnaires se seraient hasardés à pénétrer dans les contrées les plus arides, les plus sauvages, à rencontrer des antropophages, si, à l'exemple des conquérans, ils n'eussent ambitionné la gloire d'étendre leur domination sur les esprits qu'ils soumettaient aux vérités de l'évangile.

Loin donc de considérer l'ambition comme un mal, elle est, à mes yeux, le principal mo-

teur de l'héroïsme et des grandes vertus humaines ; sans elle il n'y a plus d'enthousiasme, plus d'élan généreux dans la société. L'art du gouvernement est de savoir la régler, la comprimer, de ralentir son essor lorsqu'elle deviendrait nuisible à l'harmonie de la société.

On a souvent répété qu'après la difficulté de se créer une immense fortune, il n'y en avait pas de plus grande que celle de la conserver. N'en pourrait-on pas dire autant des renommées héroïques et littéraires ? Nous avons vu celle du plus grand capitaine de l'Europe s'évanouir et se dissiper comme l'éclat des météores qui, après avoir ébloui de leur vive lumière, vont se perdre dans l'obscurité. C'est l'esprit de conduite qui maintient, consolide les réputations : il faut qu'un conquérant sache user de ses victoires et fixer la roue de la fortune : un homme de génie doit également se préserver de l'enivrement des suffrages qu'on donne à ses productions. On le place aujourd'hui à la tête des poètes dramatiques, des historiens, des publicistes ; qu'il se garde de changer de route, à moins qu'il ne soit certain d'y marcher d'un pas assuré et de devancer ceux qui l'ont précédé. Un des plus éloquens prosateurs de nos jours, que l'enthousiasme

élevait déjà au-dessus des poètes les plus harmonieux, non content du domaine que lui avoit départi son talent, a eu l'ambition d'en conquérir un autre. L'envie, qui l'attendait au passage, lui a suscité une foule d'ennemis qui lui ont lancé des traits dont plusieurs l'ont atteint et lui ont occasionné bien des blessures. D'abord, se croyant supérieur aux attaques de ses adversaires, il avait dédaigné de se mesurer avec eux; mais elles sont devenues si multipliées, que je commence à craindre que ses forces ne s'épuisent, et que, semblable au lion qu'une meute ardente et toujours renouvelée assaille avec fureur, il ne succombe, et qu'il ne reste plus de lui que la dépouille sanglante du roi des forêts.

D'UN FAUX JUGEMENT SUR LES SAVANS ET LES LITTÉRATEURS.

Quelqu'un s'est avisé de dire qu'un poëte n'était bon qu'à faire de beaux vers, qu'à composer des tragédies; qu'un savant n'était capable que de produire de bons livres, de multiplier les expériences : il nous semble que le comte de Fontanes et le docte Cuvier ont prouvé et prouvent journellement le contraire.

DU DANGER DES INVASIONS DES HOMMES DU NORD DANS UNE BELLE CONTRÉE.

Ce qui peut arriver de plus heureux à une nation florissante chez laquelle les armées étrangères seraient venues fondre, ce serait, qu'après s'en être éloignées elles ne conservassent pas le souvenir des jouissances qu'elles y auraient goûtées, de la beauté de son climat, de l'opulence de ses habitans, de la fécondité de son sol, de l'excellence de ses fruits, et de tous les chefs-d'œuvre qui auraient excité son admiration et son envie.

Il est des peuples si misérables par leur position géographique, par l'âpreté de leur climat, la sévérité de leur discipline, par la servitude à laquelle la loi nationale les condamne, qu'ils n'ont presque rien à perdre à la guerre, et tout à gagner. En s'éloignant de leur pays, qui n'est point une patrie, ils se rapprochent de la liberté et de l'abondance. Le soleil, qui leur refuse si long-temps sa chaleur, les attire à lui; de belles contrées se présentent à eux et les invitent à poursuivre leur marche. Il n'est point de hameau, point de chaumière, où ils ne trouvent un asyle plus commode, des mets

plus appétissans que dans leurs sauvages habitations. Ce sont là les peuples dont il faut craindre les invasions. Un gouvernement sage ne doit rien épargner pour s'en garantir; c'est contre leur approche qu'il faut multiplier les obstacles. L'empire romain ne fût pas devenu la proie des barbares, s'il eût opposé à leurs torrens une barrière insurmontable. La France ne fut tant de fois tributaire des hommes du nord que parce qu'elle les laissa arriver jusque dans son sein, et que les richesses qu'ils en rapportaient et qu'ils étalaient aux regards de leurs compatriotes, allumaient en eux le désir d'en venir recueillir d'aussi précieuses. Les contrées du midi seront toujours un objet d'envie pour les habitans du nord. Que les premiers se gardent bien de se laisser amollir comme les peuples de l'orient, s'ils ne veulent pas avoir le sort de ces Asiatiques dont les fruits délicieux sont dévorés par les superbes dominateurs de l'Inde, et dont les habitans sont condamnés à travailler pour parer les femmes de ces insulaires que la nature avait placés à une si grande distance de leur brillant séjour.

Mais que de vérités à jamais stériles un ardent ami de ses semblables ne proclame-t-il pas avant qu'une seule produise quelque révo-

lution dans les habitudes des hommes et dans leurs mœurs !

VOEUX SUPERFLUS D'UN MORALISTE.

Il est bon, il est utile qu'un état tel que la France ait une capitale qui soit pour ainsi dire un foyer de lumières d'industrie, que les académies, les universités y soient multipliées, honorées et encouragées; mais il serait à désirer que les élèves, après y avoir puisé les instructions et le goût des beaux-arts, n'y prissent pas racine, et qu'ils allassent porter les fruits dont ils ont reçu le germe, dans les lieux qui les ont vus naître. Il est une certaine classe de mercenaires qui arrivent du fond de l'Auvergne à Paris, à l'approche de l'hiver et qui retournent dans leurs chaumières où ils achètent de leurs épargnes quelques perches de terre ou des animaux qui assurent à leur vieillesse le repos et une modeste aisance. Pourquoi si peu d'étudians en droit, d'élèves en chirurgie, de bons vétérinaires, de membres de sociétés d'agriculture retournent-ils à leur terre natale pour lui communiquer une partie des lumières qui leur ont été transmises par les grands maîtres? S'il en était autrement, bientôt une population



ignorante et grossière ne ferait pas honte à l'humanité dans des départemens que je m'abstiens de nommer : n'est-il pas humiliant pour le gouvernement français qu'il existe en France des villages entiers où le voyageur ne puisse se faire entendre en parlant la langue nationale ; où la bonne agriculture soit à peine effleurée où des charlatans ambulans soient les seuls opérateurs, les médecins par excellence ; où de stupides bergers exercent sur les cultivateurs l'empire de la superstition, ou des maréchaux comptent aussi des hommes parmi leurs malades.

Si la guerre ne doit plus moissonner nos générations, si la découverte de la vaccine continue d'écarter de dessus la France le fléau le plus destructeur, si la suppression des religieux célibataires accroît la fécondité du mariage, il faut s'attendre à un plus grand nombre de consommateurs dans les villes et dans les campagnes ; il serait donc d'une sage prévoyance de multiplier les productions en rendant les terres plus fertiles. Si, comme on le prétend, les terrains sablonneux et qui paraissent les plus incultes sont susceptibles de faire germer la pomme de terre, cet aliment qui brave l'intempérie des saisons : par quel aveugle-

ment s'exposerait-on au danger de la famine, ou à la nécessité de verser son numéraire dans les coffres de l'étranger qui spécule sur nos besoins et nos calamités?

Voilà encore des réflexions perdues comme tant d'autres. Malheureux habitans du Morbihan, il n'a pas tenu à moi que depuis longtemps vos demeures fussent plus saines, que la même enceinte ne renfermât plus vos animaux et vos familles, que vous ne fussiez plus victimes de cette maladie hideuse et dévorante qui se transmet des pères aux enfans, des frères aux sœurs, et que vous avez communiquée à vos compagnons d'armes! Vos enfans ne fuiraient pas comme des sauvages à l'approche d'un voyageur qu'ils observent de loin; des instituteurs salariés par l'état, leur eussent appris à s'exprimer d'une manière intelligible; l'étranger, en les entendant parler, n'aurait plus à douter qu'il fût parmi des Français.

Heureuse paix! quel bien, quelle source de prospérité tu peux répandre sur la France si son gouvernement sait user de tes faveurs!

PORTRAIT DES BONS MINISTRES.

Il y a, dans le cercle de la chrétienté, des ministres de la religion bien dignes de nos respects et de notre confiance. Ceux-là sont véritablement les zélés serviteurs du Dieu qu'ils adorent et les sincères sujets du monarque auquel ils ont juré obéissance et fidélité, qui sont étrangers à toutes les questions politiques. Leur code de lois est l'évangile ; ils trouvent bonnes toutes les institutions qui ont pour objet d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs ; ils tonnent contre le vice et l'athéisme, mais sans haïr les vicieux et persécuter les athées ; ils s'efforcent de ramener les premiers à la vertu et les autres au culte du vrai Dieu ; ils n'affectent ni humilité ni faste ; ils sont modestes et décens ; ils attribuent au ministère qu'ils exercent les honneurs qu'on leur rend, et ne s'offensent pas lorsqu'on a le tort de les leur refuser : ils ne méprisent pas les pauvres, eux-mêmes ne rougissent pas de le paraître : ils ne portent pas envie aux riches, ils se contentent de les solliciter quelquefois de remplir le devoir que l'humanité et la religion leur imposent. On ne les voit pas s'immiscer dans les sociétés des mécontens ; ils ne mêlent pas leur voix à des

déclamations contre les organes d'une autorité légitime; d'odieux pamphlets ne les détournent jamais de la lecture des livres saints : la morale de Fénélon leur paraît préférable aux exagérations d'un zèle qui brûle au lieu d'éclairer, qui détruit au lieu d'édifier. De tels prêtres sont si précieux à l'état qu'on ne peut trop les multiplier, faire trop d'efforts pour assurer leur subsistance : le superflu qu'on leur donnera ne sera pas perdu pour l'honnête indigent : ils iront visiter celui qui souffre avec plus d'assurance, et ne le consoleront pas seulement avec des paroles; les promesses d'un avenir plus heureux seront suivies de quelque réalité pour le présent.

Voulez-vous étendre les progrès de la religion, rendez-la aimable et secourable ; si elle a toujours un visage sombre, austère, on se détournera à son approche. Le fils de Marie ne s'offrait aux yeux des hommes que sous les dehors de la bonté ; il apportait la santé aux malades, il multipliait le pain pour ceux qui avaient faim. Ses discours n'attristaient jamais ses disciples : si les profanateurs du temple excitèrent une fois sa colère, pas un d'eux n'en fut blessé; le tonnerre de sa voix les mit en fuite et ne les renversa pas; qu'ils sont loin

de ce divin modèle ceux qui voudraient rallumer les feux de l'inquisition, qui condamnent sans exception à des flammes éternelles tous ceux dont l'origine a intercepté les lumières de la foi; qui comptent pour rien les œuvres de la charité, tandis que c'est par elle seule qu'on peut complaire à celui qui l'a proclamée comme la première vertu et la seule qui couvre toutes les erreurs, toutes les faiblesses de l'humanité!

RÉFLEXIONS SUR LES MÉCONTENS.

A entendre les murmures des ambitieux et des mécontens, nous serions dans le siècle des injustices. Ici c'est un émigré qui a perdu toute sa fortune, parce qu'il s'est exilé pour sauver sa tête, et qui croit que l'état ne peut pas trop le récompenser de sa prudence. Là, un fonctionnaire public, parce qu'il n'a pas concouru aux crimes commis sous le gouvernement révolutionnaire, exalte son courage et sa vertu, sa propre estime ne lui suffit pas; il veut des honneurs et des emplois lucratifs. Plus loin, un militaire qu'une ordonnace condamne au repos, trouve sa pension trop modique pour des services rendus à un gouvernement sangui-

naire : un magistrat parjure et qui ne pouvait racheter son infidélité par le talent, gémit du silence qu'on a imposé à son funeste zèle, lorsqu'il devrait remercier l'autorité qui l'absout de ses fautes, et alimente sa famille.

Un poëte dont l'inépuisable verve fatigue nos oreilles de ses chansons, de ses épithalames, s'indigne de voir sur d'autres poitrines que la sienne la croix de la légion d'honneur. Un bruyant sermonaire qui se croit l'émule de Massillon, parce qu'il a le talent de dérober ses lareins et qui prend de froides exclamations pour de la chaleur, les outrages pour du zèle, s'étonne de n'être pas sur la liste des nouveaux évêques.

Il n'est pas un agioteur qui, après être devenu éligible par ses propriétés, ne reproche au gouvernement de négliger ses lumières en finance, et de ne pas lui frayer la route de la tribune.

Toutes les richesses du Pérou ne suffiraient pas à satisfaire la soif des mécontens qui ne voyent qu'ingratitude dans l'autorité, que partialité dans ses récompenses et ses faveurs.

Que faire pour étouffer tous ces murmures, et s'environner d'un respect inaltérable ? Tenir à ses promesses, à ses engagemens, ne donner

qu'à ceux qui méritent obtenir, ne secourir que ceux qui ont véritablement besoin d'être secourus, honorer la vertu partout où elle se trouve, laisser à la richesse toutes ses jouissances, faire régner l'équité dans tous les tribunaux, dans toutes les administrations par de justes progressions en honneurs et en traitemens. Béni soit à jamais le gouvernement qui saura donner la preuve et l'exemple de cette rigidité de principes qui s'étendra du sommet de la puissance aux autorités les plus modestes.

DES CHANCES ATTACHÉES AUX RÉVOLUTIONS.

Les temps de révolution ont cela de commun avec les jeux de hasard, ils élèvent rapidement les uns au faîte de la fortune, ils précipitent les autres dans la ruine et le désespoir. Ce ne sont pas toujours ceux qui tiennent les cartes et agitent les dés qui perdent ou gagnent le plus; il est dans la galerie, des parieurs qui centuplent leurs mises, ou absorbent leur fortune; quelques-uns plus prudens changent de position. Après avoir reçu le prix de leur inconstance, ils se rient en secret de ceux qui ont été victimes de leur fidélité.

Il est des gens qui ne seront jamais riches

parce qu'ils veulent toujours mettre l'honneur en première ligne dans la conduite de leurs affaires, d'autres qui sont devenus très-opulens parce qu'ils ne lui ont donné que la seconde place. Les premiers peuvent, en tout temps, marcher, comme l'on dit vulgairement, *la tête levée*, les autres sont quelquefois obligés de la baisser, de détourner leurs regards, mais ils en sont quittes pour se jeter dans la foule qui leur offre un libre passage, les enveloppe et les met à l'abri de toute injure.

INJUSTICE TROP FRÉQUENTE DES PEUPLES ENVERS LES SOUVERAINS.

Les peuples ne divinisent plus les rois; certains malades ne s'agenouillent plus devant eux pour en obtenir leur guérison; mais en leur refusant le don des miracles, la raison ne doit pas en exiger des prodiges. Est-il en leur pouvoir de faire régner l'abondance sur une contrée dont les orages ont fait évanouir la récolte, d'écarter la foudre qui consume des villages, d'arrêter des inondations qui submergent une cité? si une déloyauté à laquelle on ne devait pas s'attendre avait fait reparaître un usurpateur dont la présence eût animé la fureur de

tous les souverains de l'Europe qui précédés de troupes innombrables seraient accourus pour renverser le téméraire et punir les parjures; le monarque lui-même contraint de s'éloigner de ses états et à peine replacé sur son trône, aurait-il pu faire autre chose pour le salut de ses peuples que d'adoucir la vengeance, que de la désarmer avec des sacrifices exigés par l'empire de la force. On ne sait pas toujours gré à l'autorité de tout le bien qu'elle a fait, et on l'accuse de tout le mal qu'il lui était impossible d'arrêter. Le peuple demande la justice à ses rois, il commence souvent par la lui refuser.

DE LA JUSTICE.

Erreur et injustice ne sont pas synonymes : cependant on confond trop souvent ces deux mots. Il peut arriver qu'on condamne à mort un innocent sans commettre une injustice; c'est sans doute là un grand malheur, mais ce n'est pas un crime, à moins que ce n'en soit un à l'homme de se tromper. Ce n'est pas seulement une injustice, c'est une iniquité de prolonger d'un jour la captivité d'un accusé après avoir reconnu son innocence.

DE LA RESPONSABILITÉ DES MINISTRES.

On parle beaucoup de la responsabilité des ministres. Qui voudrait l'être, s'ils étaient comptables de toutes les erreurs qui peuvent se commettre dans leur administration ? Ce qu'on a le droit d'exiger d'eux, c'est qu'ils fassent réparer celles qui leur sont dénoncées, qu'ils punissent sévèrement tous les agens qui ont commis volontairement des abus de confiance ou d'autorité, que strictement attachés à la loi, ils y ramènent toutes leurs opérations; qu'ils protègent tout ce qui mérite d'être encouragé; qu'ils déconcertent l'intrigue par une rigidité inflexible, sans faire acception des noms et des relations plus ou moins imposantes; qu'ils n'approchent de la source des faveurs et des grâces que pour en faire découler une bienveillance salutaire. En suivant cette marche, ils n'auront rien à redouter de leur responsabilité, la nation n'aura qu'à bénir leur administration, et des vœux à former pour que la confiance dont le souverain les honore, se prolonge jusqu'au jour où la nature éteindra leur intelligence.

DES MINISTÉRIELS.

La qualification de ministériel semble être devenue une injure. Oui, sans doute, c'en serait une, si l'on entendait par l'épithète de ministériel un député qui serait assez vil pour soumettre son opinion à celle d'un ministre, quelle qu'elle fût, dans l'espoir d'en obtenir un emploi, une récompense pécuniaire; qui serait disposé à sacrifier le bien public à son intérêt personnel; qui trahirait par des motifs aussi bas la confiance de son département; mais si l'on comprend sous cette dénomination tous ceux qui, loin de s'être promis d'opposer une résistance aveugle et obstinée à toute proposition émanée du ministère par la raison qu'il en serait l'organe, sont déterminés à appuyer ses demandes toutes les fois qu'elles leur paraîtront équitables, enfin à marcher avec lui dans la route tracée par la charte, je ne vois plus ce que le nom de ministériel a d'offensant, et il n'y a pas un député qui ne doive s'honorer de le mériter.

DES ENNEMIS DE LA CHARTE.

Il faut l'avouer, la charte n'a tant d'ennemis, que parce qu'elle met dans le gouvernement

beaucoup d'individus qui trouvaient plus commode d'exister au dehors; elle les assujétit à remplir les fonctions de jurés lorsqu'il leur importe si peu qu'un accusé soit victime de l'arbitraire : elle exige d'eux qu'ils assurent le repos public, en les incorporant dans la garde nationale, et il leur est si indifférent que des séditieux, que des brigands mettent en péril la vie ou les propriétés des humbles habitans : elle répartit l'impôt sur tous les citoyens, et d'anciens privilégiés trouvaient bon d'en être affranchis, dût le peuple être accablé de son poids; un cadastre qui doit mettre à découvert toutes les fortunes, répand sur la leur une lumière qui offusque leurs regards; mais ce qui la rend plus odieuse à leurs yeux, c'est qu'elle met tous les noms indistinctement sur la même ligne, le jour où la patrie appelle des défenseurs, et contraint le noble comme le roturier à se revêtir du modeste uniforme de soldat, s'ils veulent arriver aux honneurs militaires; enfin elle fait encore revivre ce mot de citoyen que le gouvernement révolutionnaire a si indignement flétri. Faut-il d'après cela, s'étonner que cette loi créée dans un esprit de justice et d'égalité effarouche tant de vanités, et soit intérieurement repoussée par des individus qui ont vieilli sous un régime

qu'ils voudraient voir renaître. Il semble qu'ils aient été transportés sous une autre température, ils mourront avant d'y être acclimatés : la génération qui commence en comprendra seule les avantages, un assentiment général étouffera tous les regrets. Voilà ce que j'ose espérer de l'avenir, si une éducation vraiment nationale achève de détruire les habitudes et les préjugés du passé.

DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

Lorsque j'entends déclamer contre la liberté de la presse, par la raison que des écrivains qui vivent au jour le jour, et n'ont pas même d'honneur à perdre, abusent de cette liberté, j'aimerais autant qu'on me dît qu'il faut arracher toutes les vignes, parce que des mercenaires, après s'être enivrés, jettent des cris séditieux, ou répandent l'effroi dans leur famille. S'il est des hommes qui jurent et blasphêment, faut-il pour cela interdire à tous les autres l'usage de la parole. Partout le mal vient à côté du bien. Apprenons aux hommes à discerner les plantes vénéneuses d'avec celles qui sont salutaires; ils étoufferont les unes, et multiplieront les autres.

Il n'y a rien de plus libre que la pensée. C'est là une vérité incontestable. Il ne s'en suit pas cependant que l'homme doive être libre de tout publier. Un musulman qui, dans les états du Grand-Seigneur, s'aviserait de dire que Mahomet n'était qu'un imposteur qui abusait de la crédulité d'ignorans conducteurs de chameaux, tout en proclamant une vérité, s'exposerait au dernier supplice, et ceux même qui partageraient son opinion, trouveraient bon que le pal fit justice de sa franchise.

Un sujet du Pape qui oserait imprimer que saint Pierre n'exerça jamais de son vivant qu'une autorité spirituelle, et que son successeur auquel il n'a été transmis que le même pouvoir, *celui des clefs*, n'a pas le droit de condamner à mort un de ceux qui existent sous sa domination, serait trop heureux d'en être quitte pour ramer sur les galères de Sa Sainteté.

Un Anglais qui prétendrait que la liste civile étant un tribut que la nation paie au souverain pour la gouverner, celui qui n'est plus en état de tenir les rênes du pouvoir, n'a plus le droit d'y prétendre, non-seulement soulèverait d'indignation contre lui un peuple gé-

néreux et loyal, mais s'exposerait encore à la honte du pilori.

Si même à Boston, cette ville de la liberté, un écrivain en abusait au point de déclarer hautement que le président des états devrait, à l'expiration des cinq ans, qui est le terme de sa puissance, se concilier l'affection des armées dont il est le chef, pour se maintenir dans son poste éminent, et braver tous les suffrages: l'auteur d'une proposition si attentatoire à la liberté publique serait déféré aux tribunaux comme un criminel d'état.

Si donc, dans les gouvernemens les plus libres, comme dans les plus despotiques, il y a des pensées qu'il est d'une rigoureuse nécessité de comprimer, comment se trouve-t-il parmi nous de prétendus publicistes qui accusent le nôtre de n'être pas libéral, parce qu'on les condamne à une captivité de quelques mois pour avoir, dans leurs libelles, poussé la licence jusqu'à outrager le chef suprême de l'état, révoquer en doute les titres de sa légitime souveraineté, et lui contester les prérogatives qu'il tient d'une loi acceptée et consentie par les représentans de la nation. Insensés! qui ne voulez reconnaître ni puissances sur la terre, ni puissances dans le ciel, renfermez

vos affreux systèmes dans vos têtes orageuses, et ne soyez pas assez ennemis de vous-mêmes et de la société, pour ne pas vous condamner au silence.

DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

On parle beaucoup de l'enseignement mutuel. Si, après s'être donné mutuellement des leçons de lecture, d'écriture et de calcul, on se communique de l'aversion pour le vol, du mépris pour la débauche, de l'affection pour la patrie, de l'enthousiasme pour l'honneur, du respect pour la loi, de la vénération pour l'auteur de la nature, de la résignation à ses décrets, de la compassion pour les malheureux, un respect religieux pour ses parens, et surtout un attachement sans bornes aux grands principes de la monarchie dont tous les Français doivent être les défenseurs, alors, seulement alors je ferai des vœux pour que ce nouveau mode d'enseignement soit adopté dans tous les départemens et jusque dans les hameaux les plus obscurs.

DES AVANTAGES QU'ON AURAIT PU RETIRER D'UNE COLONIE TROP INJUSTEMENT DISPERSÉE.

C'était une belle résolution que celle qu'avaient prise des Français proscrits pour leurs opinions, d'aller dans un autre hémisphère respirer loin de nous l'air d'une liberté, d'une égalité qui est devenue leur élément. Au lieu de voir d'un œil inquiet se réaliser un semblable projet, si j'avais l'honneur de siéger au conseil du monarque, je l'aurais favorisé de tous mes efforts. Il est, aurais-je dit, trop heureux que des hommes qui se sont montrés les ennemis de la royauté, qui ne veulent reconnaître ni la légitimité ni l'inviolabilité du monarque, qui répandraient parmi nous leur funeste doctrine, se séparent volontairement d'une patrie dont ils troubleraient l'harmonie, dont ils voudraient détruire le pacte social. Donnons à leur émigration le plus libre cours, rendons-les assez heureux, assez paisibles dans l'établissement qu'ils ont formé, pour qu'ils ne soient jamais tentés de revenir parmi nous; que des bâtimens toujours prêts les transportent sans frais avec leurs fortunes et leurs adhérens au-delà des mers: plus leur nombre sera grand, plus le sol de la monarchie sera puri-

fiée, moins la loi constitutionnelle recevra d'atteinte. Si cette colonie prospère, si elle peut devenir un jour, par son industrie, ce que sont aujourd'hui les États-Unis d'Amérique, nous commercerons avec elle, nous échangerons nos produits contre les siens, nous donnerons au monde le beau spectacle d'une rivalité de système politique, on sera à même de juger sous quel hémisphère existe la véritable liberté et le bonheur le plus parfait. Quelle que longue que soit la paix en Europe, elle ne sera jamais inquiète de son surcroît de population, les alimens se multiplieront avec le défrichement de l'Amérique, ses déserts se transformeront en cité, et le sauvage lui-même se civilisera en voyant que l'abondance naît de l'agriculture et non de la chasse; que le travail n'est pas incompatible avec la liberté, qu'on gagne plus à s'entr'aider qu'à s'entre-détruire; que les animaux féroces et les serpens sont les seuls ennemis de l'homme, et contre lesquels il doit diriger les armes dont l'intelligence a fortifié sa faiblesse naturelle : il ne fera plus un mystère de ses découvertes et de ses préservatifs à celui qui a honte de sa nudité, et adore le vrai Dieu : il deviendra sobre par raison, il ne risquera pas de la perdre et d'abré-

ger ses jours en ne s'abreuvant que de liqueurs fortes auxquelles il sacrifierait ses dieux et jusqu'à son indépendance.

SUR LE DÉTACHEMENT DE LA VIE.

L'idée de la mort est pénible pour celui qu'elle sépare d'amis véritables et de parens qui le regretteront sincèrement. Celle de l'immortalité ne serait guère moins triste pour l'homme qui se trouve détaché de toute affection douce sur la terre où sa destinée devrait le fixer dans l'isolement. On se lasse en vivant de voir toujours le vice prospérer et la vertu découragée par le malheur et l'injustice.

On s'ennuie d'entendre sans cesse mettre en question par d'infatigables politiques ce qui est irrévocablement jugé. On est importuné lorsqu'on voit des spéculateurs qui auraient tant de justes reproches à se faire, ne s'accuser que d'imprévoyance, parce qu'ils n'ont pas su deviner les variations qui pouvaient tout-à-coup les enrichir.

On se sent disposé à se séparer de la société, lorsqu'on voit les égards, les respects, les adulations prodigués à l'opulence ou à la vanité des titres, tandis que le mérite obtient à peine les signes d'une froide politesse.

On est aussi près de la pitié que du mépris pour les hommes, lorsqu'on découvre que tant d'intrigues, tant d'agitations, tant de menées sourdes n'ont pour objet que de porter à la chambre de nos mandataires des individus qu'on croit favorables à ses passions, à ses espérances. Enfin, on ne tient plus à l'existence, lorsque des chagrins et les amertumes qui en sont inséparables, ne sont plus adoucis par le charme de la confiance et la jouissance de faire découler de son cœur l'aisance et le bonheur sur des malheureux. Mais il y a encore loin de cette satiété de la vie à la résolution de l'abréger. Elle est pour le sage un poids qu'il a le courage de supporter : il finit par se convaincre que la vie n'est qu'une longue maladie plus ou moins douloureuse dont la mort nous guérit.

A mesure que l'homme avance en âge, ses cheveux blanchissent, les rides sillonnent son visage, ses yeux s'obscurcissent, ses oreilles deviennent moins sensibles au son ; comment les facultés de son esprit, les affections de son âme qui tiennent de si près à son organisation physique n'éprouveraient-elles pas aussi des altérations? Il faut l'avouer à la honte du sentiment le plus délicat, on aime moins à mesure qu'on perd la faculté de l'exprimer, on a moins

d'éloquence lorsque les fibres du cerveau reçoivent une vibration moins forte de l'activité du sang : en vieillissant, l'homme sent décroître son appétit comme son sommeil : l'amour de la gloire s'éteint avec l'âge dans le cœur des héros, ils sentent le besoin de se reposer sur leurs lauriers ; le goût le plus exquis pour les beaux-arts s'émousse, et l'harmonie des plus beaux vers ou d'une prose élevée n'a presque plus de charmes pour l'oreille du littérateur dont la brillante imagination est refroidie par les années.

Il est peu d'individu pensant qui ne jette quelquefois un regard inquiet sur l'avenir, quelqu'insouciant qu'il ait été sur le présent. Son humeur, jadis enjouée, devient morose et chagrine, son rire aimable n'est plus qu'ue grimace, et il est importuné de la joie qu'il recherchait autrefois. C'est ainsi que tout se décompose dans notre pauvre nature : on dirait que le physique et le moral se flétrissent et se pulvérisent ensemble. Mais il ne faut pas qu'une aussi triste pensée nous aveugle au point de nous précipiter dans le matérialisme.

REMÈDE CONTRE LA CONTAGION DES FAUX SYSTÈMES.

Ce qui m'étonne le plus à une époque où tous les Français ne devraient avoir en politique qu'un même sentiment, qu'une même affection, c'est de voir se perpétuer une lutte de systèmes opposés et d'opinions contraires.

Je me rappelle qu'un célèbre anatomiste, chargé de l'inspection des prisons d'état, m'assura que la folie était une maladie contagieuse ; qu'il avait remarqué que plusieurs de ceux auxquels était confiée la surveillance des insensés, finissaient souvent par être atteint de leur maladie. J'en ai conclu qu'il faudrait peut-être attribuer le délire de quelques démagogues, ou de ceux qui leur sont opposés jusqu'à l'excès contraire, au malheur qu'ils ont de les voir, de les entendre dans les cercles qu'ils fréquentent journellement. Il serait par cette raison prudent, lorsqu'on ne se sent pas une certaine fermeté de principes, de se tenir à l'écart de tous les enthousiastes de liberté, d'indépendance, et de s'éloigner également de ceux qui ne rêvent que pouvoir absolu, et ne voient rien de plus parfait dans l'ordre social que l'asservissement de la multitude sous

une volonté arbitraire et une autorité despotique.

DES ÉLECTIONS ET DU DANGER AUXQUELS ELLES EXPOSENT.

C'est un beau triomphe que celui d'être proclamé député par le suffrage presque universel de ses concitoyens ; mais lorsqu'on vient à réfléchir sur les moyens qu'on emploie trop souvent pour l'obtenir, lorsqu'il est démontré que l'homme le plus éclairé, le plus attaché à la loi, le plus dévoué aux intérêts du peuple, à la gloire de sa patrie, le plus déterminé à maintenir la prérogative de la couronne, ne serait pas honoré de dix suffrages dans une assemblée d'électeurs, si, confiant dans leur impartialité, il s'était reposé tranquille sur ses droits légitimes, on n'est pas tenté de porter envie à celui que l'activité d'une faction, ou l'esprit de parti a élevé à l'honneur de siéger parmi nos députés.

La loi sur les élections ne rencontre tant de censeurs, que parce qu'elle les frustre de l'espoir d'être élus. Est-ce donc à leurs yeux une chose si précieuse que la faculté de repousser une proposition émanée de la volonté royale,

quand bien même elle ne renfermerait rien que d'utile et de louable.

Lorsque j'entends répéter que la représentation nationale est trop limitée, je suis tenté de demander si, lorsqu'on agite dans la chambre des députés une question sur un point de législation ou de finance, il n'y a pas assez de tumulte dans l'assemblée, assez d'orateurs qui se disputent la parole, quoique incertains encore du sens dans lequel ils exprimeront leur opinion.

Combien d'anciens législateurs, si jaloux autrefois de figurer à la tribune, rougissent aujourd'hui des discours qu'ils ont fièrement débités, et voudraient que le Moniteur qui éternise leur honte eût été dévoré par les flammes.

DE QUELQUES CERCLES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Il m'arrive parfois de pénétrer dans ces cabinets de lecture où d'assidus abonnés se rendent journellement pour parcourir les feuilles qui doivent alimenter leur oisiveté. Une longue table est surchargée de feuilles d'une couleur et d'une forme différente; elles produisent sur le cerveau des habitués des effets alternative-

ment funestes ou salutaires : il en est quelques-unes qui sont dévorées avec plus d'avidité, et cependant ce sont celles qui ont le plus d'amertume et excitent le plus de vertiges. Que résulte-t-il de cet amas confus d'écrits polémiques, de productions éphémères? Une grande activité dans nos imprimeries, une recette plus abondante pour la régie du timbre, pour l'administration des postes, une distraction utile à des imaginations actives et turbulentes. C'est du moins là une compensation d'un liberté qui dégénère trop souvent en licence. Peut-être notre nation a-t-elle besoin d'une certaine agitation pour être préservée de la langueur et de l'affaissement qui précède la paralysie des corps les plus robustes, et sont les indices d'une destruction prochaine.

DES CONSPIRATIONS.

On a souvent fait retentir à nos oreilles les mots de conspirations. Il n'y en a jamais eu de réelles sous les règnes de Louis XV et de son successeur. Peut-être m'objectera-t-on qu'il y en eut une sourde contre le trône, et qui éclata le jour où la république fut proclamée ; mais celle-là fut précédée d'une lutte ouverte entre

le pouvoir absolu et les principes d'un gouvernement constitutionnel; et si la royauté succomba, c'est qu'elle ne voulut pas opposer la force à la perfidie, qu'elle préféra le malheur de devenir sa victime, à la résolution courageuse de l'immoler à sa puissance. Il n'y eut de nos jours de conspiration véritable que celle qui se trama secrètement à l'île d'Elbe, et qui eut pour objet de replacer sur le trône celui qui eut bien l'art de le conquérir, et n'eut pas la sagesse de s'y maintenir. Tout ce qu'on a depuis traité de conspiration, ne méritait pas même cette qualification, ce ne furent que les rêves de la démence qui n'avaient ni plans, ni liaisons, ni apparence de solidité. Autant vaudrait-il honorer du titre de conspirateurs, de pauvres écrivains qui vendent leur opinion, et la modifient au gré de celui qui veut l'acheter.

Il est cependant parmi ces agitateurs subalternes des hommes bien criminels; ce sont ceux qui, dans l'impuissance de signaler un zèle honorable, provoquent des séditions pour se couvrir du mérite de les appaiser, qui allument le feu aux risques de ne pouvoir l'éteindre, dans l'espérance qu'on leur saura gré d'avoir préservé de l'incendie quelques parties de l'édifice. Si, par une suite de cette abominable

combinaison, des meurtres avaient été commis, des têtes innocentes étaient tombées sous le glaive de la justice, combien les coupables mériteraient d'expier leurs forfaits dans les horreurs du supplice !

RÉGIME ÉTRANGE DE DEUX PUBLICISTES.

Un homme de lettres qui avait figuré long-temps dans les assemblées nationales, et dont les forces étaient épuisées par les orages de la révolution, disait un jour à l'un de ses anciens collègues : *Je ne vis plus que par curiosité.* — Et moi, lui répondit-il, je ne vis plus que d'espérance. Quelle est donc la vôtre, répliqua le premier ? Celle de voir tous ceux qui s'efforcent de renverser la loi constitutionnelle de l'état, reconnaître leur impuissance et s'attacher à la réalité, après s'être long-temps égarés dans des chimères. — Vous vous flattez donc, repartit son adversaire, de survivre à tous ces anciens bénéficiers qui reposaient si mollement dans une opulente oisiveté, à tous ces grands propriétaires de fiefs qui regrettent les hommages qu'on leur rendait, et se croient dégradés parce qu'ils n'ont plus de vassaux. Ignorez-vous qu'il y a dans certaines familles une tradition de vanité et de préjugés qui se perpétue

de génération en génération. — Parce qu'il existe, reprit l'homme de l'espérance, dans un état, quelques individus qui ont un signe de difformité que tout l'art de la chirurgie ne saurait faire disparaître, cela n'empêche pas que si le plus grand nombre est régulièrement conformé, la population n'offre un ensemble agréable et régulier. En faut-il davantage pour l'honneur et la prospérité de la France

Cette objection n'ébranla pas l'incrédulité du curieux publiciste qui s'écria : eh bien! je désire encore vivre quelques années de plus, pour vous prouver que vous ne vous nourrissez que d'illusions.

RÉFLEXIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL DU CLERGÉ ET SUR LES MOYENS DE LE FAIRE REFLEURIR.

Trop convaincu de l'inutilité de lutter de raisonnement contre une opinion tout à la fois sourde et aveugle, je n'oppose presque toujours que le silence à de vaines déclamations, à de stériles regrets; j'entre encore moins en lice avec cette tourbe insensée qui flétrit la liberté, en répandant sur elle le souffle de la licence. Cependant je me suis senti, il y a quelques jours, entraîné dans une discussion par la dou-

leur hypocrite d'un noble qui gémissait sur la solitude des temples. Les autels, selon lui, seraient bientôt dépeuplés de ministres. Eh quoi! lui répondis-je, vous et les vôtres vous nous attristez sans cesse sur le sort des prêtres: que faites-vous pour l'améliorer, pour rendre à l'église le lustre qu'elle a perdu? En est-il un de vous qui dispose ses enfans à se rendre dignes d'être admis dans la tribu des Lévites? Quelle perspective, me répliqua-t-il, pourrions-nous aujourd'hui présenter à nos fils pour les engager dans la route du sacerdoce? Avant que l'un d'eux parvienne à l'épiscopat, quelle existence aura-t-il? Quel éclat jettera-t-il sur sa famille? Pourra-t-elle se résoudre à le voir figurer dans l'humble poste de vicaire de paroisse ou desservir une cure de village? Quel père assez dénaturé pour confondre de sang-froid l'héritier de son nom avec d'obscurs individus qui ne vivent que des rétributions que leur apporte la générosité des fidèles, et du secours parcimonieux que leur assigne un gouvernement qui se croit généreux lors même qu'il n'est pas juste? Sans me glorifier, lui repartis-je, d'être élevé à la hauteur de vos idées religieuses, j'oserai vous dire que mes sentimens diffèrent bien des vôtres. Je ne vois rien que de noble

dans les fonctions que vous paraissez dédaigner, en les envisageant sous le point de vue du christianisme. Et en effet, purifier l'enfant qui vient de naître dans les eaux du baptême, initier l'adolescence dans les mystères de la religion, pénétrer un auditoire des vérités de l'évangile, faire retentir les voûtes du temple des hymnes sacrées, aider les mourans à franchir la barrière qui les sépare de la tombe, honorer leurs funérailles des solennités funèbres; est-ce donc là un emploi au-dessous de ceux que vous sollicitez pour les objets de vos affections? Si vous ajoutez à la noblesse du ministère sacré, celle de l'origine des ministres, s'ils réunissent une éducation soignée à leurs études, et qui précédera leur entrée au séminaire, si vous leur assignez un revenu qui rende leur subsistance indépendante d'un casuel incertain, et les mette un jour à même de donner l'exemple de la charité, vous verrez bientôt refleurir l'église qui semble se flétrir journellement par l'absence de ceux qui faisaient son ornement dans le siècle des Bossuet, des Fénélon. Mais tant que vous abandonnerez le service des autels à des fils d'artisans, de mercenaires que la charité enrôle dans la première des milices, vous courrez le danger de ne voir que de tristes

ouvriers dans la vigne du Seigneur, elle ne produira que des fruits sans saveur. Autant vaudrait-il qu'elle fût convertie en bosquet planté d'arbres étrangers. Pourquoi le clergé de France, jadis resplendissant d'opulence et de lumière, ressemble-t-il aujourd'hui à un champ inculte et désert? C'est parce que la position de ses membres est actuellement si misérable que, loin d'exciter l'envie, elle n'inspire plus que de la pitié: ils sont devenus pour la plupart à charge aux riches qu'ils importunent de leurs demandes, et paraissent inutiles aux autres dont ils ne peuvent plus soulager la misère. Rendez au clergé, me répondit fièrement son aveugle défenseur, les dîmes que vous lui avez enlevées, les fermes dont vous l'avez dépouillé, les presbytères d'où l'insatiable avidité l'a expulsé, ses dignités dont vous avez effacé jusqu'aux titres; alors nous n'hésiterons point à faire pénétrer dans son sein les enfans qui nous paraîtront disposés à lui faire le chaste sacrifice qu'il exige. — Je le vois, les riches et les nobles voudront toujours que le sacerdoce soit une source de noblesse et d'opulence avant d'y rejeter le superflu de leur postérité. Eh bien! l'église redeviendra, malgré votre superbe dédain, ce qu'elle fut à son origine, ses

dignes ministres ne seront pas plus riches, ne seront pas plus nobles que les apôtres, ils tireront leur lustre de leurs vertus, de la pureté de leurs mœurs; si leur extérieur est austère, s'ils n'ont pas de grâces dans leurs manières, s'ils n'ont pas d'aménité dans le langage, ne vous en prenez qu'à votre orgueil qui les repousse de votre société, et ne veut les voir que dans l'exercice de leurs fonctions.

La sévérité de cette réflexion ne plut point à mon adversaire, et nous demeurâmes tous deux à la même distance de sentimens et d'affections.

DES ÉVANGÉLISTES.

Tout ce qui porte le nom de secte a une couleur équivoque et souvent odieuse. Il en est cependant une qui me semblerait devoir trouver grâce, même devant les catholiques, c'est celle des Évangélistes. Eh! qu'y a-t-il de plus beau, de plus sage, de plus divin que la morale de l'évangile? Est-il un guide plus sûr, peut-on être haï, persécuté, parce qu'on met ce précieux dépôt de vérité et de morale au-dessus de tous les livres, de toutes les doctrines, parce qu'on veut s'en tenir à ses préceptes? C'est cependant ce qui est professé dans cer-

taines contrées où l'on adore le principe de cette lumière si pure. Ah! si tous les habitans de la terre en étaient éclairés, si elle avait pu pénétrer dans tous les esprits, émouvoir tous les cœurs, purifier toutes les âmes, que de crimes de moins, que de vertus de plus! On n'aurait pour juges que des frères, pour forteresses que la justice; les orphelins ne manqueraient pas de pères, les veuves d'appui, les vieillards de secours: une charité universelle envelopperait tous les pauvres, les couvrirait, les nourrirait dans le travail et dans le repos; on bénirait le pain que le père céleste aurait donné à ses enfans; des chants d'amour et de reconnaissance lui seraient adressés par la race humaine qui n'adorerait que lui, qui ne voudrait vivre qu'en lui, et ne craindrait plus de mourir, puisqu'elle ne quitterait ce monde que pour aller se réunir à l'intelligence qui a créé toutes les autres.

D'UNE DISCRÉTION NÉCESSAIRE.

Il est toujours inconvenant d'agiter des questions relatives à une religion, devant des personnes qui, soit par principes ou par état, doivent en soutenir les dogmes.

Je me rappelle que dans une assemblée où l'on donnait un libre cours à ses opinions, on s'exprima avec trop de liberté sur des mystères qu'il est imprudent de vouloir approfondir. Un abbé nous imposa silence par ce peu de mots : Messieurs, je vous prie d'observer que j'existe du revenu d'une abbaye qui n'a pour base que les vérités que vous vous permettez de révoquer en doute. Vous devez juger qu'il m'est impossible d'être de votre avis.

Ce raisonnement parut d'une telle force que personne n'osa le combattre.

Dans les états romains, plusieurs ouvrages sont mis à l'*index*, malheur à ceux qui les lisent, ils sont excommuniés. Dans certains cercles de la capitale et de nos provinces, on est bien plus sévère encore. Ce ne sont pas seulement les livres qu'on réprouve, ce sont les auteurs : ils auraient beau écrire les meilleures sentences, produire les plus sages maximes, il suffit qu'elles paraissent sous leur nom, pour qu'il ne soit plus permis de les lire ou d'en dire du bien.

J'eus le malheur, il y a quelque temps, de parler avec éloge d'une *galerie* du comte de S... qu'il a enrichie de portraits brillans de couleur et d'une ressemblance frappante ; on

détourna aussitôt la conversation., et je m'aperçus que j'avais beaucoup perdu de l'opinion qu'on avait bien voulu concevoir de mon jugement.

D'UN SYSTÈME NOUVEAU.

Un savant de nos jours s'est flatté d'avoir découvert l'origine et le principe de toutes les religions dans la marche régulière des astres, il a fait découler du système planétaire la doctrine des mages, les opinions fabuleuses sur les bons et les mauvais génies; il a établi des rapports entre les hommages antiques, la célébration des fêtes et celles que l'église a consacrées depuis. Un pareil système peut séduire quelques esprits, mais il n'ébranlerait pas une foi aussi ferme que celle des Bossuet, des Massillon, il pourrait répandre un nuage sur celle des faibles croyans. Heureusement il est obscurci par une érudition si pesante, si hérissée de citations difficiles à vérifier, qu'il a déjà subi le sort de ces pierres qui tombent du ciel : elles s'enfoncent dans la terre, et sont bientôt recouvertes d'herbes épaisses, de ronces épineuses qui les dérobent à l'œil des hommes.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS DE L'INCRÉDULITÉ.

Il faut être de bonne foi, même avec les incrédules, et convenir qu'en osant contester les vérités révélées, il est quelques-unes de leurs objections qui ne sont pas dénuées des apparences de la raison. Comment, disent-ils, admettre qu'un Dieu dont la volonté est immuable ait pu vouloir dans un temps ce qu'il n'a pas voulu dans un autre, qu'après avoir laissé l'univers dans le chaos pendant une immensité de siècles, il lui ait plu de le faire sortir des ténèbres pour animer le néant ou la matière inerte? Pourquoi l'être dont la puissance n'a pas de limites, qui d'un seul mot fit jaillir la lumière, a-t-il eu besoin de six jours pour créer les étoiles, pour donner des bornes à la mer, la peupler d'habitans, arrondir notre globe, faire sortir un être vivant du limon? Comment celui qui n'a nul effort à faire pour tout créer, tout modifier et tout détruire, eut-il besoin de se reposer après avoir achevé son magnifique ouvrage? Comment celui qui prévoit tout, à l'œil duquel rien n'échappe dans l'avenir, aurait-il été trompé dans son attente, et vu avec douleur la créature qu'il avait formée à son image, tomber dans la désobéissance

et se rendre indigne de ses bienfaits? Le repentir est-il compatible avec l'idée que nous devons avoir de la divinité? N'est-ce pas altérer la source de toute justice que de croire qu'elle ait enseveli dans un déluge universel, sans exception, toutes les générations qui s'étaient accrues depuis la mort d'Adam jusqu'à l'époque où Noé entra avec sa famille dans l'arche qu'il avait construite de ses mains?

Ne pourrait-on pas dissiper ces spécieux raisonnemens, en observant qu'il est incontestable que le monde ait eu une origine, que par la raison qu'il n'y a pas d'effets sans cause, il n'y a pas de création sans créateur; que peu importe l'époque où la volonté de Dieu se soit accomplie, elle a dû précéder son résultat; qu'à l'égard de son opération merveilleuse et de sa durée, il est indifférent qu'elle soit l'œuvre d'une volonté instantanée ou combinée avec la sagesse divine; qu'au lieu de faire de l'homme un être purement passif qui n'aurait ni le mérite du bien, ni la honte du mal, la puissance créatrice a dû se complaire à lui laisser la faculté de se rendre digne ou indigne d'une félicité inaltérable, qu'en l'abandonnant à son libre arbitre, son penchant au mal l'avait entraîné

dans un tel excès de perversité et de corruption, que l'auteur d'une création devenue si dépravée, résolut de la replonger dans le néant, en faisant grâce à la famille du seul juste qu'il vît sur la terre.

Après avoir ainsi détruit, ou du moins beaucoup atténué les principales objections des incrédules, ne pourrait-on pas affaiblir les autres telles que celle qu'ils tirent de la diversité des individus qui paraissent par leur couleur, par la configuration de leurs traits, par la disparité de leur taille, n'être pas sortis d'une même origine. D'abord est-ce bien des deux hémisphères que Moïse a voulu parler; a-t-on bien saisi le sens de ses paroles? n'a-t-il pas modifié ses inspirations? ce grand législateur ne les aurait-il pas mesurées à l'intelligence du peuple grossier et ignorant qu'il conduisait dans le désert: en le jugeant incapable de soutenir tout l'éclat de la vérité, n'en aurait-il pas adouci la lumière? Il n'a parlé qu'à ses sens et n'a pas daigné lui expliquer ce qu'il entendait par la terre promise, par ce messie qui devait le régénérer un jour et l'associer à sa gloire; il a laissé aux prophètes qui le suivraient la tâche pénible de faire luire devant ce peuple indocile

de nouvelles lumières qui ne l'ont point éclairé et préservé de la honte ineffaçable d'avoir répandu le sang du juste par excellence.

Ne nous obstinons donc pas à ne vouloir trouver que des vérités palpables, des préceptes toujours purs, des jugemens toujours équitables dans des livres qui ont précédé le seul qui porte toujours l'empreinte d'une sagesse divine et que nous devons prendre pour guide de toutes nos pensées, de toutes nos actions : C'est là seulement qu'est la vérité : tout ce qui a été dit et écrit avant et depuis est l'ouvrage des hommes plus ou moins éclairés sur le passé et sur l'avenir.

DU RESPECT QU'ON DOIT AVOIR POUR LES IDÉES RELIGIEUSES.

Lorsqu'on réfléchit sur les avantages qu'un homme religieux retire d'une foi constante, fût-elle aveugle, on sent qu'il y a une sorte de barbarie à vouloir l'en détacher ; ses souffrances lui semblent d'heureuses épreuves, ses revers des succès, sa pauvreté une richesse, ses humiliations, la route d'une gloire incomparable, la mort, la délivrance d'une chaîne qui le retient loin du ciel. Ne faut-il pas être

l'ennemi de son bonheur pour vouloir lui ravir ce qui fait sa force ? Prenez-y garde ; vous criez contre les inquisiteurs ; vous êtes plus impitoyables qu'eux ; ils n'enlevaient aux incrédules qu'une vie passagère, et vous frustrez ceux dont vous voulez éteindre la foi, de l'espoir d'une vie éternelle.

DES VICISSITUDES DE LA RELIGION DE L'ÉTAT.

Qui pourrait le croire ? la religion, dont la morale est si constante, qui devrait être la même dans ses préceptes, dans ses pratiques extérieures, est sujette aux vicissitudes de la mode et à l'influence des puissances humaines. Sous Louis XIV, elle était grave, austère, elle dominait les plus beaux talens, elle soumettait à ses lois les courtisans ; les dames les plus superbes se prosternaient devant elle. Bourdaloue voyait du haut de sa chaire l'inimitable Racine parmi ses auditeurs ; les peintres, les artistes les plus célèbres se disputaient l'honneur de décorer les églises de leurs chefs-d'œuvre, ils y attachaient leur renommée. Les Jésuites et les solitaires de *Port-royal* figuraient en première ligne sur la scène du monde ; ils attiraient sur eux l'attention de la cour et de

la ville; mais à peine les yeux de l'imposant monarque furent-ils fermés à la lumière, qu'une grande révolution succéda dans les idées religieuses; à peine le frivole régent fut-il investi de la souveraineté, qu'on vit tomber les masques de l'hypocrisie : des visages, jusqu'alors austères, reçurent l'empreinte de l'enjouement et même de la folie; on critiqua le passé, on s'inquiéta peu de l'avenir, on ne pensa plus qu'à égayer le présent. Les éclairs d'une fortune fugitive éblouirent les yeux de la multitude qui s'attachait à son char. En vain l'éloquence des orateurs chrétiens s'efforçait de la rappeler dans les temples, ils étaient abandonnés à de vieux solitaires, à des veuves délaissées; les chants de l'église étaient étouffés par les accens mélodieux de la volupté, ou par les lamentations d'une cupidité déçue; le flambeau de la pure doctrine allait s'éteindre, lorsque les rênes du gouvernement passèrent des mains inhabiles d'un Condé dans celles du cardinal de Fleury. Une reine qui se crut redevable de sa subite élévation à une faveur particulière de la providence, et dont la piété s'alliait avec la dignité de son rang, ramena aux pieds des autels les courtisans jaloux de complaire à leur souveraine.

Louis XV qui, en s'abandonnant trop aux séductions de la volupté, demeurait, à travers ses infidélités, constamment attaché aux principes dont de sages moralistes avaient pénétré son enfance, réprimait par son regard noble et sévère la licence de l'impie; d'habiles prédicateurs lui rappelaient si souvent que le plus beau de ses titres était celui de roi très-chrétien, qu'il croyait devoir au moins en conserver les dehors. Alors la philosophie triste, déconcertée, se vit contrainte de reculer épouvantée devant son terrible adversaire. Cependant le plus rusé de ses chefs ne désespéra pas du salut de sa secte, il chercha au dehors l'appui qu'il ne trouvait plus dans sa patrie : des épîtres où la flatterie se cachait sous d'agréables mensonges, firent sourire un pontife qui accueillait les favoris des muses; il parvint jusqu'à lui faire agréer l'hommage d'un de ses chefs-d'œuvre dramatiques. Tout enhardi qu'il fut par ce premier succès, il n'en chercha pas moins un abri salutaire pour sa personne et ses productions à la cour d'un monarque qui avait la prétention d'être tout-à-la-fois surnommé le Mars et l'Apollon du nord.

Ce fut de cette cour que se répandirent dans

l'Europe les écrits les plus licencieux et qui portaient le plus d'atteinte aux dogmes du christianisme.

Cependant le temple du Christ, en butte aux traits des infidèles, était défendu par une milice courageuse; le clergé de France en garnissait le sanctuaire, en protégeait les avenues. Malheureusement il était divisé en deux corps qui se combattaient mutuellement et commettaient la faute que firent les Grecs modernes qui, tandis qu'ils étaient assiégés par les Musulmans, épuisaient leurs forces en querelles théologiques et obscurcissaient les saints mystères tout en se vantant de les éclaircir : les Molinistes excommuniaient les Jansénistes et à l'aide de cette maxime dont on a trop abusé, *hors de l'église point de salut*, ils précipitaient dans les enfers les disciples du grand Arnault, de Pascal et de Nicole, comme ceux du philosophe Bayle. Les Jésuites avaient pour appui la cour et principalement un prince dont la mort a laissé tant de regrets, parce que ses vertus le rendaient digne du trône sur lequel il devait un jour s'asseoir : la reine ne les honorait pas moins de son affection. Leurs adversaires étaient fortifiés par le zèle des parlemens qui n'attendaient que l'occasion d'humilier et

d'abattre une société qui semblait braver leur puissance. Pendant cette lutte impolitique, les philosophes se tenaient à l'écart, mais ne demeuraient pas oisifs; ils élevaient un fort qu'ils se proposaient d'hérisser d'une artillerie foudroyante; on devine que je veux parler de l'Encyclopédie. Déjà les premiers ouvrages étaient achevés, lorsqu'on tenta de les arrêter; mais il n'était plus temps : une préface composée avec art faisait desirer l'achèvement de ce grand monument littéraire. Une catastrophe heureuse pour ses collaborateurs, ce fut la chûte des Jésuites : les Jansénistes et les Parlemens s'en applaudirent, mais si l'on pouvait comparer les petites choses aux grandes, on dirait que la ruine de cette compagnie fut pour le parti ennemi ce qui advint à la république romaine lors de la destruction de Carthage, l'extinction de l'une produisit la nullité de l'autre.

Ce n'est pas de la magnificence de ses temples, de la pompe de ses cérémonies, des ornemens de ses pontifes, que la religion tire son plus beau lustre : elle ne fut jamais plus sublime et plus révérée que dans les siècles de sa simplicité et de son dénûment : ses véritables richesses étaient dans les vertus de ses adorateurs,

sa domination dans l'humilité des fidèles, sa force dans leur constante résignation aux décrets de la providence. Ce qui fut pour elle un grand sujet d'affliction et d'un long deuil, c'est l'horrible massacre de ses pieux ministres égorgés aux pieds des autels où ils cherchèrent en vain un abri contre la fureur des impies ; c'est l'exécrable attentat sur une majesté qui devait être sacrée dans quelque lieu qu'elle portât ses pas, comme le fut celle de saint Louis au milieu de ses barbares ennemis. La philosophie ne fut pas elle-même à l'abri des persécutions de la sanguinaire ignorance ; il semblait que l'ange des ténèbres, irrité des lumières qu'elle avait répandues, s'obstinât à lui arracher son flambeau pour plonger l'espèce humaine dans une éternelle nuit. Aussi vit-on alors tous les lettrés saisis de frayeur, fuir au loin pour échapper au coup fatal dont plusieurs d'entre eux furent frappés.

L'impiété, assise sur des ruines, parut éprouver quelque honte de ses ravages, son affreuse nudité lui fit peur, elle voulut se revêtir d'un voile religieux, essayer de se réconcilier avec la divinité qu'elle avait outragée de ses blasphêmes : le principal apôtre du crime osa s'élever jusqu'à elle et lui adresser un hom-

mage solennel; le misérable étendit ses mains sanglantes vers la voûte céleste; sa bouche souillée de la plus horrible sentence adressa un hymne de louanges à la source de toute justice, et le tonnerre n'étouffa pas sa voix! C'en était peut-être fait de notre antique religion, de ses ministres et de ses temples, si le faux Socrate n'eût laissé tomber son masque le jour même où il s'en était couvert. Ses vils disciples revinrent à leurs principes spoliateurs; leur simulacre religieux ne parut à tous les yeux qu'une grossière imposture; leurs lois désastreuses contrastaient tellement avec leurs fausses adorations et leurs chants d'amour pour l'Eternel, que la nouvelle église qu'ils avaient construite à la hâte de leurs mains sacriléges, n'inspira que de l'aversion pour leurs personnes, et du dédain pour leur morale.

Echappée à ce danger, la religion de l'Etat, jusqu'alors réfugiée dans des asiles silencieux, se montra plus rassurée et parut triomphante sous un gouvernement qui crut s'agrandir en s'environnant de son éclat; mais, pour qu'elle revînt à son premier degré de splendeur, il fallait qu'un roi légitime s'en montrât tout à-la-fois l'adorateur et l'appui. Aujourd'hui, nous voyons les deux grandes

puissances de la terre marcher de concert dans une route que la sagesse éclaire, qui n'est plus hérissée de superstitions et de préjugés, où l'on ne sera plus heurté par le fanatisme et l'intolérance, où l'on plaindra l'erreur tout en faisant luire la vérité.

Sans parler des orages du passé, qu'on veuille seulement se rappeler ceux que la religion de l'état a essuyés depuis le règne de François Ier. jusqu'à nos jours, on sera convaincu de la nécessité de faire des sacrifices à l'amour de l'ordre. Ministres d'un Dieu de paix, voulez-vous lui conquérir de nombreux adorateurs? Ne vous obstinez plus à faire craindre celui qui ne demande aux hommes que d'en être aimé. Avant de commander impérieusement la foi, commencez par vous en montrer bien pénétrés : si, comme vous le prétendez, elle est un don du ciel, ceux qui n'ont pas été doués de cette précieuse faveur méritent-ils, par cette raison, d'être voués à l'exécration publique : vous vous plaignez d'avoir des ennemis, ne commencez donc pas par haïr, vous reprochez avec raison aux athées de vous avoir persécutés! Mais l'histoire n'atteste-t-elle pas d'horribles supplices autorisés par les ministres d'un Dieu de miséricordes : si, après avoir

damné les vivans, vous refusez la sépulture aux morts; on vous fuira comme des êtres dont on n'a rien à espérer et tout à craindre.

DE LA JUSTICE CRIMINELLE.

C'est une belle idée que celle de représenter la justice sous les traits d'une déesse dont les yeux sont couverts d'un bandeau; mais c'est à la justice civile que cette allégorie convient, parce qu'elle ne doit jamais faire acception des personnes, que le droit est égal pour tous les citoyens qui ont des titres à faire valoir, des indemnités à réclamer, des usurpations à repousser, des actions à intenter. Il n'en est pas de même de la justice criminelle : celle-ci ne peut pas être trop clairvoyante, il faut qu'elle puisse discerner les individus, mesurer leurs facultés, leur intelligence pour ne pas confondre les délits avec les crimes, les erreurs avec les fautes, la perversité avec l'imprudence, les écarts du faux honneur avec les excès de la férocité.

Un enfant de cinq ans qui dérobe à son camarade un joujou, commet certainement un vol, cependant personne n'a encore pensé qu'on dût lui appliquer la peine prononcée

contre le vol : un étourdi qui dirige sur sa sœur un fusil qu'il croit déchargé, ne sera pas considéré comme un fratricide, si le coup qui part, la frappe de mort ; son désespoir atteste son innocence : une sexagénaire qui s'endort près de son foyer, ou qui a négligé d'éteindre une lumière qui a communiqué sa flamme à une habitation voisine ne sera pas punie comme incendiaire. Ce n'est donc pas assez pour être un bon juge criminel, que de connaître la loi, il faut encore savoir l'appliquer aux individus, et l'adapter avec équité aux circonstances. Un tribunal composé de magistrats doués de ce précieux discernement serait peut-être pour tous les citoyens une plus sûre garantie de leur honneur et de leur sécurité, que l'établissement du jury ; mais peut-on se flatter d'en voir jamais un semblable s'élever au-dessus de l'espèce humaine et dissiper de l'éclat de sa lumière les nuages de la prévention et de l'erreur? Tenons-nous en donc à notre sage institution, et loin de la restreindre dans d'étroites limites, donnons-lui une grande latitude, répandons sur elle le plus d'intelligence et de vertu qu'il nous sera possible, rendons la mission des jurés si honorable, qu'on tienne à gloire d'en être revêtu ; n'en aggravons pas le poids par des

déplacemens éloignés, ne la prolongeons pas en lui soumettant des accusations indignes de sa gravité, tels que des larcins commis par des adolescens, des maraudages suscités par la misère, des filouteries transformées en crimes, parcequ'elles auraient été commises dans une hôtellerie par des coupables sur lesquels la police correctionnelle devrait seule appesantir une main plus ou moins sévère.

Comme c'est moins par des préceptes que par des exemples qu'on éclaire les hommes, je hasarderai de fortifier ce que je viens de dire d'une anecdote où j'ai figuré.

J'ai tracé autrefois le portrait d'un jeune Américain dont l'ardent amour des plaisirs a de beaucoup abrégé les jours. Son enjouement, sa prodigalité, les agrémens de sa personne et un grand usage du monde lui avaient donné un accès facile dans les premiers cercles de la capitale; on le remarquait dans les spectacles, dans les promenades publiques; il perdait au jeu et son argent et celui de ses amis, comme s'il eût eu des trésors inépuisables à sa disposition. Un jour, il fut attiré chez une comtesse déjà surannée, qui n'avait plus d'autre moyen de réparer les brèches faites à sa fortune, que celui de convertir son hôtel en une maison de jeu.

Deux soupers qu'elle donnait régulièrement toutes les semaines, amenaient chez elle encore plus de joueurs que de convives, et l'on ne passait à la table sur laquelle on étalait un service plus fastueux que nourrissant, qu'après avoir long-temps siégé devant celle où le hasard distribuait trop inégalement ses faveurs. Lorsque les joueurs passaient du salon dans la salle consacrée à rendre l'espérance aux uns, et à ranimer les désirs des autres, une confidente de la maîtresse recueillait avec soin le produit des cartes qu'elle versait dans une large bourse qu'on déposait sur la cheminée. Malheureusement mon jeune Américain, qui n'avait pas gagné d'appétit et perdu son argent, resta au salon avec un de ses amis que le sort n'avait pas plus favorisé que lui, s'approchant de la bourse, il s'écria en badinant : nous sommes pourtant bien dupes de ne pas prendre notre part d'un souper dont nous payons si généreusement les frais. A peine eut-il achevé ces mots, qu'il lui prit fantaisie de calculer le produit de la recette ; mais au moment où il était le plus occupé de satisfaire son indiscrète curiosité, un domestique, amené par son service, s'offre à sa vue. Cette apparition inattendue jette le trouble dans ses esprits; des étrangers

qui surviennent prolongent la difficulté d'opérer la restitution, et il ne voit plus d'autre parti à prendre, pour sauver son honneur, que de s'éloigner avec son ami, d'une maison où il voudrait n'être jamais entré.

Le lendemain, les deux jeunes étourdis viennent me faire part de l'embarras où les a jetés leur imprudence. Je leur adressai d'abord quelques reproches; il y aurait bien, leur dis-je, un moyen de mettre votre conscience à l'abri de tout remords, ce serait de faire rendre la somme que vous avez détournée, par un ecclésiastique prudent dont vous paieriez la démarche par une légère aumône; mais cela ressemblerait trop à une restitution opérée par la vertu du confessionnal; je consens à me dévouer à une mission pénible pour vous purifier d'un soupçon qui peut s'être arrêté sur vous. Je prévins de ma visite la personne dont ils m'indiquèrent le nom et la demeure, et je me rendis chez elle. Admis dans sa chambre sans témoins, je lui dis : vous voyez le dépositaire d'une somme qui ne vous a été ni empruntée, ni volée, mais seulement observée comme l'aurait été un bijou qu'on aurait déplacé pour en estimer la valeur, et qu'on se serait vu forcé de faire disparaître pendant quelques heures

pour se préserver du soupçon d'avoir eu la pensée de se l'approprier. J'étalai alors sous les yeux de la dame, qui attendait impatiemment le résultat de ma visite, une somme d'environ quatre cents francs dont la vue la réconcilia bientôt avec ma présence. J'espère, madame, ajoutai-je, que vous me dispenserez de vous faire connaître ceux qui m'ont assez honoré de leur confiance pour me mettre en rapport avec vous, et que votre prudence jetera un voile sur une aventure qui ne doit être considéré que comme une étourderie de jeunesse.

Après avoir ainsi rempli le rôle dont j'étais chargé, je suis demeuré plus pénétré que jamais de la difficulté de porter un jugement équitable dans certaines affaires. Et, en effet, n'était-il pas possible que cette dame, qui faisait surveiller avec soin sa recette journalière, se fût aperçue du vide qui existait dans sa bourse, et que dans un premier mouvement de surprise et d'indignation elle eût exhalé des plaintes ; que des domestiques, jaloux d'écarter de sur eux tout soupçon d'infidélité, eussent poursuivi les déserteurs de la société, les eussent arrêtés et fait conduire chez un commissaire de police. Qu'auraient-ils pu dire pour se justifier ? L'argent saisi sur l'un d'eux n'aurait-il

pas élevé un témoignage irrécusable contre leur probité ? D'après notre législation actuelle, les circonstances les plus aggravantes, telles que la nuit, l'intérieur d'une maison habitée et la complicité les auraient exposés à une condamnation flétrissante. Et, en effet, des jurés eussent-ils démêlé la vérité à travers ce nuages de fausses apparances qui l'aurait obscurcie ? Il ne fallait pas moins que la confidence qu'ils m'avaient faite et la restitution dont j'avais été l'agent pour rendre leur innocence évidente. O vous qui pouvez être appelés aux nobles fonctions de jurés, que cet exemple que je mets sous vos yeux puisse vous convaincre de la nécessité d'apporter une scrupuleuse attention à toutes les circonstances qui environnent une accusation formée contre un prévenu dont le sort est dans vos mains ! Ce n'est pas assez qu'un fait soit constant, pour qu'un crime soit réel. Des distractions peuvent donner les apparances du larcin à une soustraction innocente. Que de joueurs, en ramassant l'argent qui était devant eux, ont emporté, sans le vouloir, des jetons qui étaient la propriété du maître de la maison où ils étaient reçus ! Combien de fois n'est-il pas arrivé à de grandes dames, pressées de remonter dans leur voiture, d'enlever,

dans un mouvement précipité, un beau voile, un cachemire qui ne leur appartenait pas, sans qu'un soupçon flétrissant ait osé les atteindre! Pourquoi ferait-on toujours un crime de la même erreur à une humble servante qui, en réunissant tous ses effets, au moment où elle est congédiée, en confond quelques-uns qui lui sont étrangers, et que sa maîtresse réclame bientôt à grands cris. Ce qui rend trop souvent la position d'un juré très-pénible, c'est de nuire à la société par une indulgence funeste, ou d'y répandre la terreur par une sévérité aveugle et uniforme.

ANECDOTE ANCIENNE ET RELATIVE AU MÊME SUJET.

Ne vais-je pas m'exposer au reproche de me trop éloigner de la gravité de la morale, en rapportant une anecdote dont on m'a certifié la vérité, et qui peut servir encore à démontrer combien il est quelquefois dangereux d'appuyer son opinion sur les apparences, et même sur les déclarations d'un accusé?

Plusieurs années avant la révolution, les princesses, comme on le sait, se plaisaient à

s'environner d'un cortége de dames titrées qui réunissaient à une noble origine l'éclat de la beauté. Une de celles-ci que la modicité de sa dot avait rendue moins difficile sur le choix d'un mari, crut que c'était bien assez de lui faire le don de sa main, et se réserva le droit de disposer de son cœur. Un jeune homme de la cour, dont l'extérieur contrastait avec les dehors tristes et pesans de l'époux, était parvenu à obtenir ce que la jolie dame tenait en réserve pour un autre. Mais rarement en amour on s'en tient là : à mesure qu'on obtient, on devient plus exigeant, et on finit trop souvent par tout demander, par tout accorder, quoiqu'on soit d'abord convenu qu'on serait complètement satisfait de sentimens aussi purs que tendres. Par une suite de cette marche progressive en affections, l'amant pressant obtint de l'épouse infidèle, ce qu'il croyait, dans son délire, être la suprême félicité, je veux dire un rendez-vous nocturne pendant l'absence du mari qui était allé visiter une de ses terres. Mais à peine avait-il pris possession du lit nuptial, qu'on entendit le bruit d'une voiture qui ramenait le maître de la maison. Ce retour inattendu, plus terrible qu'un orage, fait succéder l'effroi aux transports les plus vifs. Mais comment évi-

ter la présence et les regards d'un homme justement irrité? L'amant déconcerté saisit à la hâte ses vêtemens et se réfugie dans un cabinet obscur qui, malheureusement n'a pas d'issue au dehors. Tandis que le mari se prépare à occuper la place qu'on ne peut pas lui contester, un léger bruit vient frapper son oreille; il manifeste quelqu'inquiétude. On s'efforce de le rassurer, mais il est trop certain d'avoir entendu quelque mouvement; il veut en connaître la cause, s'approche du cabinet dont il ouvre la porte, et entrevoit un personnage étranger. Que faites-vous ici, lui dit-il d'une voix menaçante? Il court à l'instant à son épée dont il dirige la pointe sur lui. Percez-moi, s'écrie le jeune homme, vous êtes le maître de ma vie, mais ne me déshonorez pas. Ayez pitié d'une famille que vous allez plonger dans le deuil. Si vous daignez m'entendre, peut-être me croirez-vous plus imprudent que criminel. Parlez, lui réplique le mari, qui commence à s'adoucir. Quel motif vous amène dans ma maison? L'amour, repart le jeune homme. A ce mot, la dame frémit; mais bientôt elle se rassure. Voyez en moi, continue-t-il, le fils du bijoutier de madame la comtesse; je suis devenu éperdûment amoureux de la fille d'un marchand qui

exige, pour mettre le comble à mon bonheur, que je lui apporte au moins dix mille francs pour dot. Mon père me refuse cette somme. J'ai remarqué, en rapportant à madame les diamans qu'elle nous avait chargés de remonter, le meuble où elle déposait son écrin, et j'ai eu la fatale pensée de m'en emparer, non pour les lui dérober, mais pour emprunter deux mille écus, avec la ferme résolution de remettre son écrin aussitôt que mon mariage serait conclu. Malheureux jeune homme, dit alors la comtesse soulagée du poids qui l'accablait, que va penser de vous votre père qui a toute ma confiance? Ne rougira-t-il point de vous avoir donné le jour lorsqu'il apprendra votre criminel projet? Ah! mon mari, continua-t-elle, cet honnête ouvrier mourra de douleur, s'il vient à connaître l'indignité de son fils. Qu'il sorte de notre hôtel en silence, et qu'il n'y rentre jamais. A ces mots, le crédule mari prend le jeune homme par le bras, et le conduit à la porte de son hôtel pour qu'il puisse en sortir sans être arrêté par les domestiques. Le mari et la femme se promettent mutuellement de garder le plus grand secret sur cette aventure. Cependant, quelques jours après, le comte de..... qui va rarement à la cour où

sa femme figure tous les trois mois pour y remplir son honorable service, pénètre dans le palais de Versailles jusque dans cette chambre qui tirait son nom de l'œil éclatant qui l'éclairait, et là, il est frappé de la conformité des traits d'un jeune seigneur avec ceux de l'individu qu'il a expulsé de sa demeure.

Eh mais! s'écrie-t-il d'une voix étouffée, je crois apercevoir *mon voleur*. Par quel hasard se trouve-t-il ici? Un de ses amis qui est près de lui, étonné de cette exclamation, le ramène dans cette superbe galerie dont l'éclat et l'étendue donnaient à l'étranger une si haute idée de la magnificence royale. C'est-là qu'il lui raconte, dans tous ses détails, la scène où son indulgente crédulité s'est manifestée. Le rusé courtisan qui l'écoute a pénétré le mystère dont l'amour s'est enveloppé. Gardez-vous, lui dit-il, de confondre avec le coupable que vous auriez dû livrer à la justice un homme de qualité qui vient d'obtenir un régiment de la faveur du Roi. Rappelez-vous que c'est dans l'obscurité et à travers le trouble de votre imagination que vous avez entrevu le coupable. Si vous offensiez par vos soupçons celui dont une ressemblance incertaine vient de vous frapper, vous compromettriez tout à la fois votre vie et

l'honneur d'une femme dont la réputation est intacte, et qui vous chérit autant par devoir que par sentiment.

La justesse de ces observations ramène le calme dans l'esprit du mari, et il aime mieux croire s'être trompé que de penser l'avoir été par une femme dont la fidélité lui est attestée par celui-là même qui en doute le plus.

En présentant cette narration, j'ai eu pour objet de faire sentir qu'il y a dans le cours de la vie des positions si critiques, que l'homme délicat n'hésite pas d'attirer sur lui tout le poids d'un accusation, et de faire le sacrifice de son honneur pour sauver celui d'un être qui lui est encore plus cher que ce qu'il a de plus précieux au monde. Sublime dévouement du véritable amour dont l'héroïque amitié peut aussi quelquefois se glorifier, il faut s'élever à ta hauteur pour te découvrir et te préserver d'une fatale erreur!

D'UN DÉPUTÉ DONT LA NOMINATION A EXCITÉ DE FAUSSES ALARMES.

Une censure mesurée qui a le caractère de l'impartialité prouve plus d'estime et d'intérêt qu'un éloge indiscret qui ne fait qu'irriter la

haine. C'est ce qu'aurait dû sentir un général qui brilla d'un vif éclat avant et pendant les premières années de notre révolution, qui, depuis, paya bien cher sa célébrité passagère, qui opposa une grande force d'âme à l'adversité, qui eut à vaincre bien des obstacles, à lutter contre bien des haines et des préventions pour arriver à la chambre de nos députés. Il y est entré précédé de l'expérience, il sait que cet arbre qui fleurit, qui porte de si beaux fruits en Amérique, ne peut prendre racine en France; que le breuvage qu'on a voulu offrir au peuple l'enivre et lui est plus funeste que celui que Circé fit avaler aux malheureux compagnons d'Ulysse. S'il est, comme on le prétend, jaloux de la liberté et de l'indépendance, qu'il le prouve en se montrant lui-même indépendant de tous les partis, qu'il ne s'engage dans aucune coalition contre le ministère, qu'il réserve toutes ses forces pour le combattre lorsque sa conscience l'avertira de ses erreurs. Il a juré d'être fidèle à la charte : l'honneur est la suprême loi d'un chevalier français, il lui prescrit de la défendre de toutes atteintes; un député qui ne la maintient pas de toute sa puissance manque à l'honneur, c'est un Français déloyal, et il encourt le reproche de se montrer

parjure. Celui dont nous parlons ne s'exposera point sans doute à cette dégradation; il justifiera par sa modération, les électeurs qui l'ont honoré de leurs suffrages; et puisque l'esprit de conquêtes a enflammé sa jeunesse, il s'occupera dans sa maturité de reconquérir l'estime générale et de désarmer ses ennemis. (1)

DE L'INJUSTICE DE QUELQUES ÉCRIVAINS ENVERS UN GRAND ROI.

Lorsque j'entends dépriser un monarque tel que Louis XIV, et lui contester le surnom de

(1) Combien l'homme diffère quelquefois de lui-même! Qui pouvait prévoir que le général qui fit emprisonner quatre commissaires de l'assemblée législative, parce qu'elle lui prescrivait de ne plus obéir qu'aux ordres qui émaneraient d'elle, qui ne se sépara de son armée que parce qu'elle refusa de le suivre pour délivrer Louis XVI de son odieuse captivité, oublierait ce qu'il doit à son nom, à ses titres au point de lutter presque seul en faveur des régicides?

Ah! qu'il réserve toute sa pitié pour quelques-uns de ces exilés dont les mains n'ont point trempé dans le sang d'une auguste victime, qui n'ont été égarés que par un enthousiasme aveugle et par l'excès de la reconnaissance envers leur bienfaiteur.

grand par la raison qu'il a paru voir tout l'état en lui, qu'il a laissé échapper de sa bouche des paroles trop superbes; qu'à des époques de gloire et de puissance il ne lui est pas venu en pensée d'admettre le peuple qu'il gouvernait en partage de sa souveraineté, j'aimerais autant qu'on refusât le titre de savant à tous les beaux génies de l'antiquité qui n'ont pas saisi les grandes vérités que Newton a depuis démontrées.

Il est des erreurs si douces, des illusions si séduisantes pour ceux qui en ont été nourris, que cette seule réflexion devrait nous rendre plus indulgens à l'égard des hommes qui s'y complaisent et qui ont tant de peine à s'en détacher.

DE NOS RÉGIMENS SUISSES.

Je me demande quel peut-être le motif de ceux qui s'efforcent de repousser du sein de la France, d'écarter de la garde royale une milice courageuse qui ne devrait plus être regardée comme étrangère depuis qu'elle a donné tant de preuves d'attachement à la nation, et de sa fidélité à la personne de nos rois. Est-ce parce que le trésor de l'état la paie? Mais ne consomme-t-elle pas en France ce qu'elle en reçoit? Le

commerce ne nous rend-il pas le fruit de ses épargnes ? Le service qu'elle fait, dit-on, des soldats licenciés le feraient avec le même zèle. Je veux le croire, mais ils n'en ont pas toujours donné la preuve. S'ils étaient animés de cette noble ardeur qu'on leur suppose, hésiteraient-ils à s'enrôler dans les nouveaux corps, exigeraient-ils une solde plus forte, un grade plus élevé pour servir leur patrie ? faut-il pour les réarmer, se montrer ingrats envers ceux dont la fidélité a été constante, sacrifier à une impolitique économie un allié qui tient lieu à la France d'une barrière formidable ? sont-ils bien les amis sincères du roi, les sujets qui tentent d'affaiblir sa garde, de séparer de sa personne ceux dont le sang a déjà coulé pour la défense d'un prince qui eut le malheur de s'en séparer pour aller chercher un asile au sein de la perfidie ? ne serait-ce pas plutôt parce qu'on rend à cette milice la justice de la croire incorruptible, et soumise aveuglément aux ordres de ses chefs, qu'on aurait l'intention de l'écarter de son poste ? Eloignons de nos esprits une pensée trop affligeante et un soupçon trop injurieux. (1)

(1) A Dieu ne plaise qu'en publiant ces réflexions,

DE LA DIFFICULTÉ DE RAMENER A L'ÉQUITÉ CEUX QUI S'EN SONT UNE FOIS ÉCARTÉS.

Qui pourra le croire un jour? Je lutte depuis long-temps contre des légistes estimables, contre des organes de la justice pour les amener à reconnaître que nous sommes en contradiction avec la loi qui veut qu'un accusé ne soit pas condamné à une peine capitale et même infâmante d'après une majorité de deux suffrages, puisque nous le condamnons à la majorité d'un seul. C'est cependant ce qui arrive journellement dans nos cours d'assises lorsque le jury, divisé d'opinions, n'a déclaré un accusé cou-

nous ayons l'idée d'aggraver le sort de quelques écrivains dont le véritable tort est peut-être de s'être laissé trop émouvoir par les suites funestes de l'emportement d'un soldat ivre, et de s'être montrés trop sensibles aux regrets de quelques braves militaires condamnés au repos parce qu'ils ne peuvent plus trouver de place dans les cadres de notre armée. Nous aimons à croire que le tribunal qui les a soumis à sa juridiction ne perdra pas de vue, s'ils ont le malheur d'être trouvés coupables, que leurs imprudentes déclamations ont précédé les limites que la sagesse du législateur vient d'opposer à la liberté de la pensée, et que ceux-là seuls qui oseront les franchir, devront encourir toute la sévérité de la justice.

pable qu'à la majorité de sept contre cinq. La loi suspend son glaive, elle exige que les cinq juges témoins muets des débats, descendent du tribunal, se recueillent dans la chambre du conseil et interviennent pour opiner soit en faveur de l'accusé, soit contre lui. Eh bien ! si des cinq juges, trois seulement ne le trouvent pas coupable, il est condamné, par la raison que sur dix-sept suffrages il n'en a que huit pour son absolution. Courageux Dupaty ! quelle idée aurais-tu de nos principes, si tes yeux trop tôt fermés à la lumière pouvaient lire ce peu de lignes ?

DU MAGNÉTISME ET DES SOMNAMBULES QU'ON DEVRAIT PLUTÔT APPELER SOMNILOQUES.

L'expérience nous a trop appris qu'il ne faut pas toujours croire ce que l'on a vu, ce que l'on entend, ce que l'on sent : et cependant, que de choses on n'a pas vues et qu'il faut croire sous peine d'être taxé d'incrédule ! Je n'ai pas vu les pyramides d'Egypte, et je crois aussi fermement à leur existence que si j'en avais mesuré la hauteur. Est-il aujourd'hui quelqu'un d'un sens droit qui croye aux miracles du *bienheureux Pâris* et aux prodiges des convulsionnaires ? Cependant, combien de témoins oculaires, et

qui paraissaient dignes de foi, en ont attesté la vérité? Quand bien même les prédictions de la célèbre *Lenormant* se vérifieraient, je ne lui ferais pas l'honneur de croire que Dieu l'eût douée de la faculté de deviner l'avenir.

N'en sera-t-il pas de même un jour de la renommée de ces somnambules pour lesquels les dames un peu crédules désertent la médecine, auxquelles on accorde si généreusement le mérite de lire dans l'intérieur de nos corps, d'en connaître toute l'organisation, d'indiquer les seuls remèdes salutaires.

Il ne faut pas pourtant conclure du doute que j'ose mettre en avant aux risques de m'attirer beaucoup d'ennemis, que je conteste formellement l'influence du magnétisme, de cet agent universel dont la subtilité anime tous les corps, les vivifie et les fait renaître de leur destruction. Mais en admettant ce principe, il doit être permis d'en restreindre les conséquences qu'on en a tirées, et de ne pas croire qu'il soit possible, par la force de la pensée, par une longue contention d'esprit et à l'aide de quelques signes, de se mettre en rapport avec un individu, malgré les distances et l'épaisseur des corps intermédiaires, et d'avoir des influences sur son moral et sur son physique. La nature

a déjà trop de mystères impénétrables à l'intelligence humaine, gardons-nous d'en ajouter d'autres sortis de notre imagination.

DES ALTESSES ROYALES.

Les Français sont si disposés à aimer, à chérir leur Monarque, que ce sentiment s'étend sur tous les membres de son auguste famille. Combien il leur est facile de le nourrir, de l'animer! Un regard affectueux, un sourire de bonté; voilà de quoi satisfaire une multitude de spectateurs, les enivrer d'amour et de respect; mais aussi, à combien peu il tient que cette affection ne se refroidisse et ne se change en murmures. Ce serait alors bien moins la faute des princes que celle d'une escorte qui croit se parer d'un beau zèle en écartant avec le ton de la menace et du mépris une foule de curieux qui n'ont d'autre désir que celui de contempler de plus près des personnages sur lesquels la nation fonde ses espérances, de jouir du plaisir qu'ils prennent dans un exercice auquel ils se livrent tout entiers.

Si cette foule ne se tient pas toujours à une distance assez respectueuse, si elle se montre importune n'est-ce que par des injures et d'une voix

farouche qu'on peut l'éloigner ? Ah ! combien il serait chéri de la multitude, le prince qui se montrerait toujours affable à ses yeux, qui aurait acquis assez d'empire sur ses sens pour dissimuler son impatience, et surmonter ses dégoûts à la vue d'une populace indiscrète dans ses démonstrations d'attachement et d'allégresse, qui verrait dans les sujets de son roi ceux qui seront un jour les siens ou ceux de sa postérité, qui attacherait bien plus de prix à leur affection qu'à la mort d'un timide animal qui échappe en fuyant à l'adresse de ses coups, qui tempérerait par de sages réprimandes les emportemens de ses serviteurs, et ne souffrirait jamais que ses plaisirs fussent une cause de douleur ou de dommage pour le cultivateur, que nul individu ne s'éloignât de sa présence avec le regret de s'y être offert. Eh bien ! un tel prince existe ; et je me plais à le dire sans être soupçonné de flatterie, puisque je suis parvenu à un âge où l'on aurait à rougir si l'on ambitionnait autre chose que l'estime de ses semblables. C'est celui qui touche de plus près à la personne sacrée que la loi a couronné ; et que le vœu des bons Français appelait depuis long-temps dans le secret de leur cœur au trône où il réalise toutes nos espérances.

DE CE QU'ON NOMME IMPROPREMENT LE PEUPLE.

Apprécier une nation, la caractériser d'après cette masse ignoble qui passe si rapidement du calme à la fureur, aux atrocités, qui consomme en un jour de débauche le salaire de la semaine, qui fuit ses enfans pour ne pas entendre leurs cris, qui se rapproche de sa femme pour l'épouvanter de ses menaces, que l'apparence du plus léger tort rend homicide, c'est évaluer une liqueur sur la lie qui la trouble et la dénature lorsqu'une puissance étrangère l'agite au fond du vase où elle est déposée: sans doute, c'était faire injure à l'ordre du tiers-état que de le confondre avec cet abject résidu.

L'ordre de la noblesse, on peut le dire sans avoir l'intention de l'offenser, avait aussi son peuple : il rejetait à une grande distance cette foule d'anoblis qui avait acheté à prix d'or les parchemins de fraîche date qui couvraient son origine, et dérobaient à la vue la source d'une opulence honteuse? N'avait-il pas trop souvent à rougir de cette multitude de gentilshommes désœuvrés dont la parole d'honneur n'était qu'une fumée; qui se jouaient de la crédulité du marchand, de la confiance

de l'artisan; qui imposaient silence à la bonne foi trompée par la démonstration d'une fausse bravoure; qui acceptaient tous les emplois, se dévouaient à tous les services pour un vil salaire; qui séduisaient par de fausses promesses l'innocence, et bravaient les reproches d'une famille déshonorée; qui, dans les jeux de hasard, soumettaient le sort à la ruse; qui affectaient du dédain pour le jurisconsulte qui les avait éclairés, pour le médecin qui les avait guéris, pour l'homme de lettres dont ils pouvaient à peine lire les ouvrages.

Cet ordre du clergé, si fier de ses privilèges, si impérieux dans ses prétentions, élevait-il jusqu'à lui ce qu'il nommait *le bas clergé?* De quel air, de quel ton il le protégeait? A peine lui permettait-il de s'en approcher pour solliciter sa faveur? Aurait-il jamais admis à sa table un habitué de paroisse, un vicaire de ville et de campagne? De quel œil regardait-il ces *réguliers* si peu réglés dans leurs mœurs, qui, à certaines époques de l'année, sortaient de leurs monastères, se répandaient dans les villages sous leurs bizarres costumes pour solliciter une part dans les récoltes, qui quelquefois s'enivraient avec les maris, s'égayaient avec les femmes, et faisaient peur aux enfans?

Puisqu'il n'y avait pas un des trois ordres de l'état qui n'eût ses taches, ses difformités, il était sage d'accorder sans distinction la prééminence au véritable honneur, au mérite personnel, à des services rendus, au savoir utile, aux talens distingués. C'est cependant cette opinion dictée par la justice qui a jeté le trouble dans l'État, la division dans les esprits, qu'on combat avec acharnement, et qui ne triomphera des amours-propres et des préjugés qu'après qu'un demi-siècle aura passé sur les générations qui naîtront de celle-ci.

DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA MONARCHIE.

Je suis quelquefois tenté de comparer des ministres qui rivalisent de zèle et de talent pour faire triompher la prérogative royale de ses nombreux ennemis à de superbes coursiers attachés au char de la monarchie qui la dirigent dans toute sa gloire à travers des vaincus humiliés, consternés, forcés de s'écarter pour lui laisser un libre passage. Plusieurs d'entre eux commencent à sentir qu'ils ne peuvent plus l'arrêter, et qu'il est plus prudent de marcher paisiblement à sa suite que de s'exposer au danger d'être écrasé sous ses roues.

AVERTISSEMENT.

Un prélat vénérable, des écrivains d'un talent distingué, des femmes d'un mérite rare ont donné des préceptes d'éducation d'une si haute sagesse, que l'auteur des lettres qu'on va lire ne s'est déterminé à leur donner le jour que parçe qu'il a présumé que les conseils qu'elles renferment se trouvant en rapport avec nos mœurs actuelles, nos opinions présentes et les ordonnances émanées de notre constitution, elles pourraient ajouter quelque degré d'utilité à tout ce qui a été dit et imprimé sur ce sujet.

CONSEILS
DU SPECTATEUR
A UNE MÈRE
SUR LE PLAN DE CONDUITE QU'ELLE PEUT TRACER A SON FILS.

Une dame qui pourrait, comme tant d'autres, tirer vanité de son origine, si elle n'attachait pas plus d'importance aux vertus personnelles qu'aux titres que lui ont transmis ses ancêtres, me conjure de l'éclairer sur l'état qu'elle doit faire embrasser à son fils qui n'a pas encore atteint sa majorité. J'avoue que je ne suis pas moins embarrassé qu'elle ne l'est de la diriger dans un choix sur lequel il est devenu si difficile de s'arrêter. Cette dame, condamnée d'abord au veuvage par l'émigration de son mari, l'a depuis perdu dans une terre étrangère, elle n'a pas cru devoir mieux honorer sa mémoire qu'en donnant tous ses soins à l'héritier de son nom. A peine était-il parvenu à l'âge de huit ans, qu'elle fixa près de lui un lettré qui avait échappé à tous les égaremens de la révolution et aux persécutions de l'ignorance, en se réfugiant dans le sein des muses et de

la philosophie ancienne. Pour rendre à son fils la route des études moins aride et moins épineuse, elle prit le courageux parti d'apprendre avec lui les principes et les règles de la langue latine. C'était à qui des deux retiendrait le mieux les leçons du maître, ferait le moins de fautes dans ses thêmes, dans ses versions ; elle exigeait la plus rigoureuse justice et payait de bonne grace. à son émule le prix qu'il avait mérité ; elle désirait qu'on n'enseignât à son fils en morale, en religion, que ce qu'il pourrait comprendre et croire toute sa vie. Lorsqu'il lisait l'histoire, le sage instituteur le préservait de l'enthousiasme pour ce qui n'avait que de l'éclat, et ne s'accordait pas avec la justice ; il lui faisait admirer le bel accord des républiques de la Grèce, lorsqu'il s'agissait de défendre la liberté commune et de repousser l'invasion des Perses ; mais il lui faisait aussi sentir les funestes conséquences de leurs rivalités, de leur esprit d'envahissement qui, en multipliant les guerres, les affaiblissait mutuellement, éternisait leurs divisions. En accordant à Périclès tous les éloges que sa première administration méritait, il lui reprochait d'avoir énervé le courage des guerriers en donnant trop d'éclat à des fêtes étrangères

au sentiment de la liberté publique. Tandis qu'il fesait croître les myrtes sur le sol d'Athènes, les lauriers ombrageaient celui de la sévère Sparte; la sauvage Macédoine sortit de son obscurité, à mesure que ses deux rivales perdirent de leur splendeur, l'une par sa guerre du Péloponnèse, l'autre dans sa lutte contre les Thébains. Le disciple, quoique jeune encore, n'eut pas de peine à comprendre que si ces trois républiques se fussent maintenues dans leur territoire, et eussent soumis leurs différens à de paisibles arbitres, les rois de Macédoine n'eussent jamais osé attenter à leur liberté, et si leurs guerriers s'étaient laissé séduire par les vastes projets d'Alexandre, ils auraient partagé sa gloire, et n'auraient pas courbé une tête trop docile sous le joug de ses indignes successeurs. Le disciple applaudissait avec son instituteur à ce noble élan de vertu qui ramena une portion de la Grèce à la liberté sous *Aratus*, cet illustre chef de la ligue achéenne; et regrettait qu'il ne se fût pas communiqué à tous les Grecs jadis si jaloux de leur liberté, parce qu'alors ils auraient opposé une barrière insurmontable aux Romains qui surent si habilement profiter de leurs divisions pour les asservir les uns après les autres, les dépouiller de

leurs richesses, détruire leurs cités, leurs temples; et ne laisser au milieu des ruines générales que quelques vestiges de leur grandeur et de leur puissance effacée.

A mesure que le disciple avançait en âge, l'instituteur agrandissait ses réflexions sur l'histoire des nations dont il lui découvrait l'origine, et qu'il suivait dans leurs révolutions en insistant sur les causes de leur grandeur et de leur décadence. Il fesait remarquer que les Romains furent redevables au talent de leur historiens de l'éclat dont ils brillent encore dans la mémoire des hommes, que Carthage leur dut de survivre à sa destruction, honneur dont sont frustrés tant d'empires qui précédèrent les règnes de Sésostris et de Cyrus. Comme cet élève était destiné à exister dans une monarchie, son guide avait eu trop de prudence pour laisser croître dans son âme cette folle passion pour les gouvernemens républicains, qui a égaré tant de têtes. Tout en louant le beau zèle dont les Romains furent enflammés à la vue du corps de cette Lucrèce qui ne voulut pas survivre à son déshonneur, il lui faisait sentir qu'en se rappelant le bonheur dont ils avaient joui sous Numa, ils auraient dû borner leur vengeance à renverser le tyran et à l'expulser

d'un trône qu'il avait souillé par un crime, et lui donner un successeur qu'ils auraient choisi parmi les plus vertueux citoyens, et dont l'autorité eût reçu des mains de la sagesse des limites qu'il n'aurait pas pu dépasser sans encourir le risque d'être destitué par un sénat conservateur des lois. Que de guerres civiles ils eussent évitées! De combien de séditions ils auraient été préservés! En adoptant ce plan, Rome eût acquis sans doute moins de gloire au dehors, mais elle eût conservé plus de calme et de bonheur au-dedans: elle n'aurait pas été la maîtresse du monde, mais aussi elle n'aurait pas été la proie et l'esclave des barbares. En s'éloignant des beaux siècles de la république romaine, il faisait voir à son élève que toutes celles qui sont sorties de son sein dans l'Italie ont payé si cher la liberté dont elles ont été quelque temps enivrées, qu'il eût bien mieux valu pour leur félicité, et même pour leur gloire, qu'elles eussent été toutes réunies sous l'empire d'un même chef qui aurait eu un grand intérêt à les fortifier et à les préserver d'un esclavage honteux, ou de l'envahissement d'une puissance étrangère.

C'est ainsi que ce véritable Mentor, plus prudent que nos modernes instituteurs de la

jeunesse, dirigeait son disciple dans la voie qu'il devait suivre, et l'attachait au gouvernement qui devait à son tour le protéger et le défendre.

La mort le lui a enlevé, ce guide précieux qui mettait sa gloire à donner un jour à sa patrie un excellent citoyen dont les mœurs auraient été pures, dont le jugement aurait été sain, l'esprit éclairé, dont le caractère grave aurait été adouci par des talens agréables qu'il cultiverait moins pour briller dans le monde, que pour y être admis avec plus d'égards.

Quoique je sente combien il me sera difficile de répondre aux vues de l'excellente mère qui daigne interroger mon expérience, je ne veux pas repousser sa confiance, et contrister sa tendresse par mon silence. Si mes réflexions sont infructueuses pour elle, peut-être ne seront-elles pas stériles pour d'autres mères de famille.

PREMIÈRE LETTRE.

MADAME,

Un fils qui touche à l'âge de vingt ans, et qui a reçu l'éducation dont il vous est redevable,

a déjà fait trop de pas dans la vie pour entrer avec quelque éclat dans la carrière des armes. Il est passé le temps où, avec les avantages de la fortune et de la naissance on pouvait s'élever tout-à-coup à des grades supérieurs, remplir des emplois importans. Cependant si votre fils veut un jour figurer dans le monde sous l'habit militaire, combien il aura d'abord de répugnances à vaincre, de sacrifices à faire! Fixé pendant deux années dans le rang des simples soldats, il faudra qu'il se résigne à vivre parmi ses humbles compagnons, à partager leurs privations, leurs exercices, qu'il supporte sans murmurer le commandement souvent brutal d'un sergent qui le gourmandera d'une voix impérieuse, des services onéreux lui seront imposés, et il sera tenu de les remplir d'un air satisfait.

J'augure trop bien de ces principes et de la pureté de ses mœurs, pour craindre qu'il s'avilisse au point de prendre part aux débauches de ses camarades, de prêter une oreille attentive à leurs honteuses confidences, d'applaudir à leurs projets de déréglement et d'indiscipline : je crois déjà le voir dans ses momens de loisir se perfectionner dans le dessin, appliquer ses connaissances en mathématiques au

métier des armes. Les livres qui captiveront son attention seront les campagnes de Turenne, du prince Eugène, de Villars, de Vendôme; les rêveries du maréchal de Saxe, les fortifications de Montalembert, et plus encore ce tableau historique où le général Mathieu Dumas a si bien décrit les marches, les positions de nos armées en Italie, en Suisse, au-delà du Rhin, et même en Egypte. Il admirera tout à la fois et le mérite de l'historien et le jugement profond du tacticien qui loue avec une impartialité bien rare ce qui est vraiment louable dans la conduite de nos généraux, et dans celle des généraux ennemis, qui révèle les fautes sans dégrader les chefs qui les ont commises, n'affecte jamais de supériorité sur ceux dont il fait remarquer les erreurs ou les imprudences.

Lorsque votre fils aura, par la régularité de sa conduite, conquis l'estime de ses chefs, il n'entrera dans leurs rangs qu'après avoir parcouru des grades subalternes qui prolongeront son pénible noviciat; alors, rendu à son élément, il respirera un air plus pur. Mais que d'années s'écouleront encore avant d'être élevé au grade de capitaine où le calme d'une longue paix le fixera peut-être jusqu'à l'époque où le

guerrier n'ambitionne plus que le repos et le signe distinctif de ses honorables services !

Je m'aperçois que je ne vous ai jusqu'à présent fait entrevoir dans la carrière militaire que des humiliations, que des gênes, que des assujétissemens pénibles, que des avancemens lents et incertains, que des honneurs tardifs et une faible indemnité des sacrifices de temps et de fortune qu'elle exige. Je dois aussi vous découvrir les avantages du nouvel ordre de choses que nos derniers réglemens y ont introduit.

L'existence du soldat se purifiera, s'annoblira à mesure qu'il deviendra bien constant qu'il faut se résoudre à porter son uniforme, à se soumettre à son service pour arriver au grade d'officier; que c'est un noviciat nécessaire comme celui qu'il fallait traverser autrefois dans les ordres religieux pour devenir supérieur ou général.

Loin que ce temps rigoureux soit perdu pour l'individu qui l'endure, il peut lui être un jour d'une grande utilité. S'il arrive au commandement, il en connaîtra mieux les mœurs, les habitudes, le caractère des soldats ; il saura ce qui les anime, ce qui excite leurs murmures,

ce qui les appaise, comment on se concilie leur estime et leur confiance, ce qu'il faut leur dire pour les ramener à la discipline, pour les rendre sensibles aux réprimandes, et leur éviter des punitions sévères; il saura qu'une rigueur équitable les révolte moins qu'une légère injustice; de quel ton il faut gourmander l'indolence, la paresse, faire honte de la débauche, prévenir les rixes sans amollir le courage, sans éteindre le sentiment de l'honneur. Vous m'objecterez que c'est une existence bien languissante que celle d'un officier retenu pendant la paix dans une garnison, où il voit sa vie s'écouler sans parens, sans famille, n'ayant pour amis que ses camarades, pour objet de son affection que des femmes qu'il détache de leurs devoirs, ou des filles sans vertu; qui, après le temps consacré aux exercices, ne sait plus que faire de son inutilité, consomme ses heures dans des cafés, dans des promenades publiques, n'a pour distraction que des spectacles de province et le malin plaisir de siffler de mauvais acteurs. J'avoue que ce genre de vie doit être bien à charge à l'homme qui n'est pas seulement une machine organisée pour les marches militaires et pour les combats; mais celui qui est autre chose qu'un être passif qui

ne se voit pas tout entier dans son uniforme, qui regarde son esprit comme une propriété qu'il doit cultiver, lui doit consacrer tout le temps qu'il ne donne pas à son métier. Dans quelque ville que soit circonscrite sa garnison, s'il le cherche bien, il trouvera des hommes instruits avec lesquels il étendra ses facultés intellectuelles; il rencontrera un professeur de langues anciennes et modernes qui lui donnera des leçons dont il n'aura bientôt plus besoin, s'il les recueille et les développe dans sa retraite. Sans jamais permettre à l'un de ses anciens camarades de dépasser la ligne du respect qu'ils doivent à son grade, il n'affectera pas de méconnaître ceux qui lui avaient paru dignes d'estime et qu'il avait particulièrement admis à sa familiarité : en les abordant avec bonté, il les enhardira à lui confier leurs peines; sans leur donner trop ouvertement raison lorsqu'ils auront sujet de se plaindre, il sera leur médiateur entre eux et leurs sergens dont il tâchera d'adoucir la sévérité et le caractère quelquefois trop sauvage, il les engagera à souffrir avec résignation des mouvemens d'humeurs. J'en ai eu aussi, leur dira-t-il, beaucoup à souffrir; ce n'est qu'à force de patience, d'exactitude à mes devoirs que je suis parvenu à

désarmer mes supérieurs; c'est en m'abstenant de mettre le pied dans un cabaret, dans une assemblée de danse, de paraître dans une promenade avec une femme que je ne pouvais avouer pour ma parente, en m'éloignant de tous les querelleurs, en paraissant au premier appel, en prenant le plus grand soin de mes armes et de tout ce qui constituait mon uniforme, que j'ai laissé derrière moi des soldats qui auraient dû me précéder dans les grades que j'ai parcourus avant d'arriver à celui où vous me voyez. Suivez mon exemple : j'aurai dans peu d'années le plaisir de vous compter au nombre de mes égaux.

C'est en ne sortant pas de cette règle de conduite qu'on donne à l'état de bons soldats, qu'on lui prépare d'excellens officiers qui n'inspirent jamais de défiance aux citadins qui les considèrent alors comme de véritables protecteurs des propriétés, de la liberté publique, de la personne du monarque, et les appuis des organes de la loi.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur une profession dont les dangers peuvent alarmer le cœur d'une mère qui veut bien confier un fils unique à la patrie, mais qui n'est pas disposée à lui en faire le sacrifice.

DEUXIÈME LETTRE.

Madame,

Il est d'autres professions non moins honorables que celle des armes et plus analogues à la constitution morale de votre fils, je veux parler d'abord de celle qui a fait parvenir jusqu'à nous et à travers des siècles le nom de Démosthènes, d'Eschine, de Cicéron, d'Hortensius, qui, de nos jours annoblit les noms de Cochin, de Gerbier. Il ne faut pas pourtant se le dissimuler, la route qui conduit à cette célébrité n'est pas moins hérissée d'épines que la première. Celui qui la veut parcourir avec honneur, languit souvent des années dans les ténèbres et la nullité. De quel courage n'aura-t-il pas à s'armer dans les causes éclatantes? Que de haines, de vengeance n'aura-t-il pas à braver, s'il protège de son éloquence ou de son talent comme écrivain, un obscur citoyen contre un adversaire riche et puissant, s'il combat un parti qui s'agite en tous sens pour faire triompher la spoliation et l'iniquité! S'il m'était permis de me citer pour exemple, je vous dirais qu'à peine avais-je fait quelques

pas dans la carrière du barreau, qu'une famille délaissée tout-à-coup par un éloquent défenseur, osa se confier à la faiblesse de mes talens, et me conjura de répondre au mémoire que l'avocat Linguet venait de lancer dans le public, et qui produisait la sensation la plus alarmante. La célébrité de cet athlète, les titres de son client, ses alliances illustres ne m'imposèrent pas. J'avais sous les yeux pour trois cent mille francs de billets souscrits par le comte de Morangies, pour valeur reçue comptant; un autre écrit signé de lui par lequel il déclarait qu'il ne remettrait ces billets qu'après en avoir reçu le montant; une réclamation d'une veuve nonagénaire qui, huit jours après son prêt imprudent, avait demandé et obtenu de la justice la permission de ressaisir son or escroqué par un seigneur dont tous les biens étaient saisis. Comment ne pas triompher avec des pièces qui démontraient si évidemment la mauvaise foi du débiteur? Comment avec de pareils titres n'être pas animé de la plus juste confiance? Aussi n'hésitai-je pas à prendre la plume pour faire évanouir tous les spécieux raisonnemens de mon adversaire : je dissipai toutes ses subtilités avec la puissance d'une logique si serrée que ma réponse le terrassa;

en un seul jour, l'opinion publique, jusqu'alors favorable au comte, fut changée : on ne vit plus en lui qu'un hardi spoliateur qui, non content d'avoir ravi à une vénérable aïeule trop confiante toute sa fortune, voulait encore la plonger avec sa famille dans l'infamie. Mais si ce premier mémoire répandait sur mon nom quelque lustre au barreau, si tout Paris accourait en foule vers mon humble demeure pour obtenir l'imprimé que mon portier était chargé de distribuer, que de haines s'élevèrent tout-à-coup contre moi du sein de la noblesse qui semblait vouloir faire cause commune avec l'homme dont j'avais dévoilé l'iniquité ! Les chefs de la police, honteux d'avoir été induits en erreur et cédé à l'influence d'un grand personnage, ne négligeaient rien pour obscurcir les vérités que j'avais fait luire.

A mesure que la justice, éclairée par mon mémoire, appesantissait sa main sur le comte de Morangies, la fureur de son brillant cortège croissait contre l'auteur de cette révolution inattendue : le défenseur du comte frémissait de rage, en voyant son superbe client gémir à son tour dans une prison sous le poids d'un décret de prise de corps : sa colère redoubla lorsqu'il apprit qu'on l'avait forcé de s'asseoir

sur le siège de l'ignominie, qu'une législation plus sage a, depuis, fait disparaître. Le baillage du palais ne lui infligea cependant qu'une peine bien légère en comparaison de celle qu'il méritait, puisque le jugement ne fit qu'effleurer son honneur par une simple *admonition et une légère aumône.*

Cette punition, tout adoucie qu'elle fût, ne répandit pas moins la consternation parmi les nobles de la capitale, qui eurent la faiblesse de s'en croire atteints et dégradés aux yeux de la multitude. Ce fut alors qu'on mit tout en œuvre pour faire triompher le crime et pour écraser l'innocence. Les mensonges, les libelles diffamatoires; rien ne fut oublié. Enfin on appela à son secours l'autorité du patriarche de Ferney. Comme s'il dut y avoir quelque chose de commun entre le procès si funeste à la famille des Calas que le fanatisme avait écrasée, et celui d'une famille obscure qui demandait justice contre un orgueilleux spoliateur. Cependant Voltaire eut la faiblesse de céder aux préjugés de la vanité et d'unir sa plume à celle du défenseur du comte de Morangies. Il était important d'écarter de son jugement tous les conseillers clercs qui, jusqu'alors, ne paraissaient pas disposés à étouffer le sentiment de

leur conscience pour complaire aux nobles dont les sollicitations devenaient de jour en jour plus actives. Deux présidens à mortier, plus fiers de leur nom que jaloux de leur honneur, déclarèrent, avant que le rapporteur de l'affaire eût pris la parole, que les clercs ne pouvaient délibérer dans cette affaire d'où devait nécessairement émaner une peine afflictive. Ils n'eurent pas plutôt prononcé ces funestes mots, que le neveu de Voltaire se leva pour s'éloigner, ceux de sa robe suivirent son exemple. Le nouveau parlement, en faisant gagner au comte sa cause, perdit la sienne dans l'opinion publique : il s'était flatté de conquérir l'appui et l'affection de la noblesse; elle continua de le mépriser; ce qui constitue la classe honnête des véritables citoyens s'en détacha comme d'un tribunal pervers. Les membres de ce corps qui n'avaient point adhéré à l'œuvre de l'iniquité et de l'intrigue eurent, de ce jour, honte de lui appartenir. L'incorruptible rapporteur dont l'opinion fut bien contraire au jugement, résista trois jours à la nécessité d'y apposer sa signature. Je ne puis pas trop le publier, ce personnage que d'indignes protecteurs avaient fortifié de leur appui, et qu'ils proclamaient comme un chevalier trop loyal pour contester

une dette légitime, s'avilit néanmoins, peu d'années après au point de contracter une alliance solennelle avec la femme de son cuisinier qui n'était pas encore devenue veuve; accusé et convaincu de bigamie, il rentra dans la Conciergerie d'où il n'est sorti qu'après un jugement flétrissant; sa vile compagne fut condamnée au fouet et à la marque et renfermée dans une maison de correction dont la porte lui fut ouverte à l'époque où notre révolution faisait grâce aux crimes et immolait les vertus.

Je l'avoue, Madame, jamais ma poitrine ne fut oppressée d'un poids plus accablant que celui qui l'opprima à la nouvelle d'un arrêt si contraire à mon attente.

Il n'est pas réservé au commun des hommes de parvenir au degré de gloire et d'estime du vertueux Catinat, qui rejeta sa robe d'avocat dans le dépit d'avoir perdu sa première cause, pour endosser un cuirasse : tout consterné que je fus de cette défaite, je n'abandonnai pas la carrière dans laquelle je venais d'entrer, et je résolus de m'exposer à de nouveaux combats. Combien de fois je courus le risque de succomber dans mes luttes audacieuses. Un accusé, un plaideur recourait-il à mes faibles talens? Si

sa cause me paraissait juste, je n'hésitais pas à le défendre, quelque fût son adversaire.

Je ne vous cite, Madame, ces faits qui me sont personnels que pour vous prouver que la profession d'avocat a aussi ses dangers lorsqu'on se propose de ne l'exercer qu'avec honneur; qu'un défenseur de l'innocence et de l'opprimé est un autre chevalier armé contre la perversité et la violence, qu'en combattant toujours sous l'égide de la loi, il n'en est pas moins exposé aux traits de la méchanceté et de la vengeance, que plus il acquiert de célébrité, plus les haines se multiplient; que s'il a pour ennemis implacables les puissans adversaires qu'il a confondus, terrassés, il ne peut pas toujours compter pour amis ceux qu'il a fait triompher; qu'il lui arrivera souvent de voir se détourner à son approche un individu auquel il aura fait restituer sa fortune envahie, qui lui sera redevable de ses grades, de son honneur, parce que le sentiment de la reconnaissance pèse trop sur les âmes vulgaires. Mais qu'importe! On ne fait pas toujours des ingrats, et un seul client qui vous nomme son sauveur, qui vous embrasse avec transport, comme son libérateur, qui ne vous dit rien, mais qui vous exprime par ses gestes, par son

doux regard, ce qu'il sent au fond de son cœur, vous dédommage amplement de ce que les autres vous refusent.

Dans l'incertitude où je suis sur le parti que votre fils adoptera, je ne risquerai pas de tracer ici le plan de conduite qu'il devrait suivre pour être en état de lutter avec avantage contre les orateurs qui répandent de jour en jour plus d'éclat sur le barreau de la capitale. Il en est de formidables par une logique serrée, d'autres par une vaste érudition, plusieurs par une éloquence brillante et facile; il en est d'autres qui sont encore plus à craindre par l'abus des formes et les pièges qu'ils tendent à la candeur. S'ils ne s'attachent qu'aux principes et négligent les accessoires, ils s'exposent à être vaincus avant d'avoir pu combattre. Voilà ce qui rend indispensable des études préliminaires, bien fastidieuses sans doute, mais qu'il faut avoir le courage de dévorer, si l'on ne veut pas compromettre son honneur et la fortune de ses cliens.

Je vous exposerai dans une autre lettre mes pensées sur différentes professions que votre fils pourrait embrasser, et qui sont compatibles avec les sentimens nobles dont je dois le croire animé.

TROISIÈME LETTRE.

Madame,

Au sein de toutes les monarchies européennes, il existe une république qui est tout à la fois démocratique et aristocratique. La classe plébéienne qui est, comme dans tous les gouvernemens, la plus nombreuse, est divisée en indépendans, en mercenaires, en journaliers; oserai-je le dire, elle renferme même des mendians. La caste supérieure que l'on peut considérer comme l'aristocratie de la république est divisée en différentes classes qui, sans vouloir dominer les unes sur les autres, prétendent aux moins aux mêmes distinctions; chacune d'elles a son domaine particulier qu'elle orne, qu'elle embellit du fruit de ses études ou de son imagination. Les créations dont elles sont la source, tournent quelquefois au profit de l'Etat et presque toujours à sa gloire. Tous les membres de cette noble caste n'ont, pour la plupart, d'autre ambition que celle de recueillir une forte portion d'estime; ils sont moins jaloux d'une célébrité présente que d'une

réputation durable : rarement ils se compromettent dans des spéculations, dans des entreprises hasardeuses. L'imagination de quelques-uns de ces graves et importans républicains s'élève, à la faveur d'une échelle idéale, au plus haut degré de la pensée, franchit d'immenses intervalles, mesure les distances des planètes, les observe dans le cercle qu'elles décrivent, suit dans sa course rapide la comète flamboyante, et prédit à une minute près son retour périodique. Si, en revenant sur la terre, elle n'y rapporte pas de nouvelles découvertes, elle confirme du moins par des démonstrations évidentes la vérité des systèmes qui les ont précédées.

Mais peut-être me demanderez-vous à quoi bon pâlir sur des nombres, sur des signes algébriques pour s'assurer que Galilée, que Newton ne se sont pas trompés. Ah! s'il vous était possible d'interroger les morts, Herschel vous dirait que les nuits les plus délicieuses ne sont pas comparables à celles qu'il passait solitaire dans son observatoire en présence des astres de la nuit. D'Alembert et Clairault vous répondraient que les heures qui s'écoulaient le plus rapidement pour eux, étaient celles qu'ils consacraient à résoudre un problème de géomé-

trie; qu'après avoir pris pour guide le fil de la vérité, ils se plaisaient encore à figurer dans des mondes imaginaires avec Descartes et Fontenelle, le plus aimable de ses disciples; qu'il leur paraissait bien doux d'accompagner avec sécurité l'infatigable la Condamine et de s'associer à ses observations périlleuses.

Il est une classe de ces nobles républicains qui, après avoir abandonné aux premiers la possession des régions célestes, se fixe modestement sur la terre, et s'empare des trois règnes de la nature; quelques-uns la divisent entre eux et se contentent d'un seul, d'autres plus ambitieux, plus puissans étendent leur domination sur tous, les soumettent à leur examen et même à leur censure, décrivent ce qu'ils ont de beau, de défectueux, remontent à leurs principes, indiquent leur origine, osent leur assigner une durée et prédire même le terme des révolutions de notre globe : d'autres, plus réservés dans leurs aperçus, les restreignent à l'observation de l'un de ces règnes, et c'est même quelquefois à la portion la moins perceptible qu'ils s'attachent de préférence; ce n'est pas avec l'œil du génie qu'ils la contemplent, mais avec la loupe de la patience la plus attentive : leurs observations, toutes minutieuses

qu'elles paraissent à l'ignorance, sont d'un grand prix pour le savoir; elles fertilisent le vaste champ de la métaphysique que l'on peut comparer à l'atmosphère où s'égarent nos modernes aéronautes qui flottent dans le vague sans régulateur.

Le grand avantage dont jouit cette caste distinguée est de recueillir en paix le fruit de son travail, de n'être pas en butte à la malignité dont les traits sont rarement dirigés contre elle. On ne conteste pas à ses membres les systèmes qu'ils exposent, parce qu'il est plus commode de les adopter qu'il n'est aisé de les réfuter : l'idiome qui leur est familier n'a rien de commun avec le langage de la multitude, elle ne sait pas manier les armes dont ils se servent dans leurs innocens combats, et la couronne de la victoire est décernée par des rivaux seuls capables de prononcer sur la prééminence du triomphateur.

Je vous l'avoue, Madame, si votre fils avait quelque penchant pour le titre de citoyen de la république des lettres, je lui conseillerais de faire tous ses efforts pour mériter d'être aggrégé à cette classe où règne le calme et le silence de la méditation, où la vérité a toujours pour appui la démonstration de l'évidence : il

y trouverait d'autant plus le bonheur de la vie qu'il pourrait adapter la culture de la science à celle de ses propriétés territoriales et varier ses expériences : alors la solitude de la campagne n'aurait plus rien de triste pour lui, les jours de l'hiver s'allongeraient par ses observations et le charme de ses études.

En passant de son laboratoire de chimie à son cabinet de physique, il déroberait chaque jour quelques secrets à la nature qui ne s'est réservé pour elle que ses impénétrables mystères sur la création et la reproduction de la matière inerte ou vivante. C'est alors que tout deviendra spectacle pour lui, que les tableaux se varieront à l'infini sous ses yeux et lui tiendront lieu de la plus magnifique galerie. Assez riche pour pouvoir consacrer quelques portions de son héritage à ses expériences, il en comparera les résultats avec ceux des habitudes champêtre, il n'affectera pas pour elles un superbe dédain, il en adoptera ce qu'elles ont de bon et d'utile, en s'associant à des agriculteurs éclairés, il rectifiera modestement ses idées ou les leurs sur les moyens d'accroître nos comestibles et de multiplier les belles races d'animaux qui sont tout à la fois la richesse et l'ornement des campagnes. Si, pour comble de

félicité, votre fils pouvait faire partager la sienne à une femme qui ne serait point étrangère à ses goûts, à ses vertus domestiques; qui, en effleurant les sciences, lui en laisserait arracher les épines et lui offrirait par son amour, par ses attentions délicates, par les fruits de sa tendresse le dédommagement de ses travaux, de ses contradictions, de ses petits revers en espérance, y aurait-il sur la terre un savant plus estimable, un époux plus digne d'envie et l'objet de vos désirs pourrait-il être mieux rempli ?

Voilà, Madame, les réflexions que je soumets à la tendresse d'une mère trop éclairée pour avoir besoin de mes conseils.

QUATRIÈME LETTRE.

MADAME,

En vous introduisant dans l'enceinte de la république des lettres, je n'ai arrêté vos regards que sur une de ses divisions : vous avez dû remarquer que le monument qui lui est consacré est d'une architecture régulière et modeste, que le calme y règne, que ses habitans ont une

démarche grave et silencieuse qu'ils dissertent entre eux sans aigreur, et cherchent mutuellement à s'éclairer sans songer à attirer sur eux les éloges de la multitude dont ils ne paraissent pas s'occuper; mais il en est d'autres qui présentent un aspect bien différent. Avançons vers ce lieu d'où vous entendez sortir des voix éclatantes, un langage harmonieux assujéti à la mesure; c'est la résidence de ceux qui sont ou se croient les favoris des muses, et qui en reçoivent des inspirations différentes. Malheureusement ils n'invoquent pas toujours celles qui seraient le plus en rapport avec leurs talens. Tel, à qui la nature a refusé une gaîté franche, de la vivacité dans les aperçus, l'art de saisir les ridicules et de les peindre, s'obstine à se fixer près de Thalie qui refuse de lui prêter son masque, tandis que Melpomène lui permettrait de chausser son cothurne: celui-ci s'épuise, se dessèche dans une chaleur factice pour paraître un Juvénal, un Horace, qui rivaliserait de grâce avec quelques poëtes de l'antiquité s'il voulait descendre dans nos vergers et ne produire que des idylles ou des pastorales. Il y a parmi tous ces actifs citoyens si peu d'accord, une rivalité si orageuse, qu'au lieu de diviser les palmes du talent et du génie,

ils les ont réunies en un seul faisceau qu'ils se disputent avec acharnement. Ils ne veulent pas se rappeler que Boileau n'était pas jaloux du mérite de Molière, que celui-ci aurait couronné Lafontaine, que Corneille était de bonne foi lorsqu'il avait le malheur de ne pas apprécier à sa juste valeur son harmonieux rival. Tous nos jeunes poëtes veulent dominer exclusivement sur la scène, et ne pensent pas que sur plus de mille qui y brillent un instant, on en compte à peine vingt dont le nom ait échappé à l'oubli. Ils s'occuperaient moins de multiplier leurs productions que de les amener à la perfection, s'ils se rappelaient que les véritables amis des muses regrettent encore le jeune Malfilatre qu'une mort prématurée enleva lorsqu'il venait de donner le jour au joli poëme de Narcisse ; que la seule épître d'Héloïse à Abeilard fera vivre le tendre Colardeau aussi longtemps que le souvenir de ces deux victimes de l'amour ; que le poëte Gilbert respire encore dans une de ses satires, et que le triomphe le plus éclatant, s'il est éphémère, ne vaut pas le succès durable d'une composition pure et harmonieuse que le goût apprécie tous les jours dans le silence de la lecture. Avec quelle rapidité elle se dissipera, l'illusion de ces ambitieux

qui aspirent à l'honneur de l'Epopée; ils commencent par dépriser la Henriade comme s'ils étaient bien assurés d'élever sur les ruines de ce monument de la gloire nationale un édifice plus régulier dans son plan, plus sage dans ses distributions, plus riche dans ses ornemens; mais ne les décourageons pas et attendons avec patience l'effet que produira le feu qui les anime; s'ils échouent dans leur entreprise hardie, peut-être leur serons-nous un jour redevables d'une traduction comparable à celle qui semble pour jamais attacher le nom de Delille à celui de Virgile.

Le plus grand nombre des nobles lettrés concentrent leur existence dans le vaste domaine de la prose et en cultivent le champ pour lequel ils se sentent plus d'attraits, et où leur instinct les arrête. Quelques-uns y ont, à l'exemple de Bossuet, de Fénélon, répandu des germes de poésie que nous avons vu depuis croître et fleurir dans les études de la nature, dans des narrations de voyages, dans des récits historiques. Il en est un qui, touché du malheur de voir le christianisme étendu sur la terre comme un corps languissant, s'est efforcé de le ranimer avec des parfums, en l'environnant de fleurs odorantes, en faisant cir-

culer dans ses veines une chaleur artificielle, et en substituant l'activité du génie à la simplicité de son esprit : quelques-uns jaloux de se frayer une route nouvelle dans la célébrité, après avoir mêlé le merveilleux dans le genre de l'histoire, ont risqué de l'introduire dans l'éloquence du barreau dont la gravité a repoussé ce mélange. Heureusement l'éclat de ces phosphores n'a pas ébloui les gensde goût; de sages historiens, des publicistes judicieux demeurés fidèles à la vérité et à la raison ont suivi la route des grands modèles de l'antiquité, et n'ont pas voulu courir le risque de s'égarer dans les airs, ou d'embarrasser les roues de leurs chars en rasant de trop près la terre.

J'ai prononcé le nom de publiciste : combien le nombre de ceux qui se parent de ce titre s'est accru de nos jours! Que de jeunes écrivains, à peine sortis des écoles de droit, ou qui même n'y sont jamais entrés, ont la prétention de donner des leçons aux rois, anx corps représentatifs, de commenter, de censurer nos chartes, nos constitutions, de tracer des plans de législation. Je me figure voir des enfans dessiner sur le sable ce qu'une imagination capricieuse et sans règles leur inspire. Heureux encore si un vent salutaire effa-

çait sur-le-champ leurs frivoles conceptions ; mais une sévère justice en fixe la mobilité, s'en empare et accumule sur la tête de ces imprudens dessinateurs la captivité, la honte et la misère. En vain ils s'écrient du fond de leur prison que la liberté de la presse n'existe pas, puisqu'ils ont perdu celle de leurs personnes ; on leur répond qu'il fallait user et ne pas abuser ; que c'était à eux à distinguer la ligne qui forme la limite de cette liberté qu'ils ont dépassée. Combien de fois j'ai gémi sur leur inexpérience, sur leur aveugle crédulité.

Votre fils est, je me plais à le croire, doué d'un trop bon esprit pour prendre jamais part à ces querelles polémiques qui n'ont d'autre effet que d'alimenter les discordes civiles, que de fortifier les haines et de rendre les résistances plus opiniâtres. Ce qui pourrait arriver de plus malheureux pour les lettrés qui servent d'auxiliaires aux partis divisés, ce serait que l'ensemble de la nation finît par adhérer de concert à cette loi dont la sagesse du monarque, voilée dans l'ombre pendant cinq lustres, a tracé les articles, en s'élevant au-dessus de toutes les affections, de tous les souvenirs, de tout intérêt personnel, de tous les préjugés politiques ou religieux. De quelle

puissance n'aurait-il pas fallu être investi, ou plutôt de quel aveuglement n'aurait-il pas fallu être frappé pour tenter de frustrer un peuple éclairé de toutes ses espérances, pour se flatter de l'entraîner malgré sa résistance dans une contrée desséchée par un pouvoir arbitraire, hérissée de priviléges et de distinctions, obscurcie par la superstition, dominée par le fanatisme!

Je m'aperçois que je m'écarte trop de mon sujet, et que je deviens publiciste sans le vouloir. Si votre fils, Madame, se sentait disposé à se constituer citoyen de la république des lettres, je lui conseillerais d'établir sa résidence dans le domaine de l'histoire, de prendre pour modèle l'impartial et éloquent Robertson. Voilà un beau champ qui s'ouvre au talent de l'historien. Qu'il commence sa narration à l'époque où ce flambeau de l'histoire a cessé de répandre sa lumière sur les scènes du Nouveau Monde; qu'il ramasse en silence les matériaux; qu'il attache ses regards sur l'état actuel des riches contrées de l'Amérique; qu'il observe tous les mouvemens de l'indépendance contre une domination légitimée par des siècles de possession. Il recherchera par quelle fatalité deux monarques qui devaient être encore plus

unis par leur intérêt mutuel que par les liens du sang, ont pris une attitude hostile pour étendre leur domination dans le Nouveau Monde, tandis qu'il était de leur prudence de marcher de concert pour calmer les orages de l'insurrection et arrêter les efforts de l'indépendance. Il indiquera les principes qu'il fallait faire prévaloir, les concessions que les lumière du siècle commandaient pour dédommager les sujets d'une soumission entière à une autorité qui aurait dû se montrer plus éclairée qu'absolue. Si les vues qu'il présentera ne se concilient pas avec celles des monarques vivans, peut-être ne seront-elles pas dédaignées de ceux qui leur succéderont, parce que les leçons de l'histoire appartiennent à la postérité encore plus qu'aux générations présentes.

Après avoir observé les monarchies du Nouveau Monde, il fixera ses regards sur cette immense république dont la population s'accroît, se fortifie des mécontens de l'Europe; tout à la fois guerrière et agricole, son indépendance doit s'affermir au point de devenir inébranlable. Ce sera pour l'avenir le plus glorieux monument de la liberté publique : heureuse sans doute cette mémorable république si elle sait se préserver de la contagion des vices

étrangers, si environnée de vertus dont ses sages libérateur lui ont donné le précepte et l'exemple, elle repousse toujours avec dédain les insinuations d'une politique artificieuse et turbulente; si elle soumet toujours ses spéculations de commerce, ses expéditions maritimes aux calculs de la prudence et à l'esprit de justice, et si après s'être affranchie de toute domination sur terre, elle se borne à n'en souffrir aucune sur les mers.

En voilà beaucoup trop, madame, pour indiquer à votre fils la route qu'il pourrait suivre, s'il était jaloux d'occuper un jour une place distinguée parmi nos historiens; j'essayerai peut-être de vous décrire dans une autre lettre quel est l'état actuel de notre littérature, quels sont les dégoûts, les contradictions inséparables de sa culture, ne fût-ce que pour prémunir contre ses dangers l'imprudente jeunesse qui y attache trop légèrement son existence.

CINQUIÈME LETTRE.

Madame,

D'austères érudits, de graves hellénistes reprochent à notre littérature d'avoir plus d'éclat que de profondeur, à nos lettrés de chercher plus à éblouir par leur esprit, qu'à éclairer par leur savoir : ils ne réfléchissent pas, ces censeurs dédaigneux sur la cause de la révolution qui s'est opérée dans la sphère de notre littérature dont les élémens sont changés, parce que ses principes ne sont plus les mêmes ; nous nous sommes éloignés des grandes sources de l'érudition et nous en avons détourné le cours. Ne courrait-on pas le risque d'être accusé de paradoxe en présentant comme une vérité incontestable que nos lettrés sont redevables de l'étendue de leurs idées, de la pureté de leur langage, et de tout ce qui constitue le mérite de leurs productions, au Catholicisme. C'est pourtant ce qu'il serait facile de démontrer. Oui, c'est par l'introduction du Christianisme en France que les ignorans Gaulois ont connu toutes les richesses de la langue latine, qu'ils sont par-

venus à sentir le charme de l'éloquence et de la poésie; c'est en sortant des ténèbres du paganisme que nous nous sommes avancé pas-à-pas dans une contrée resplendissante de lumière. Ce sont nos rapports avec l'église romaine qui nous ont d'abord familiarisés avec son langage et préparés à discerner, à sentir les beautés des écrivains qui ont orné le siècle d'Auguste. Nos premiers docteurs de l'église gallicane, bien imbus de la doctrine qui leur avait été transmise, furent d'abord les instituteurs de nos ancêtres, et pour les pénétrer davantage des préceptes émanés des pères de l'église, ils les associèrent à leur langage et le leur rendirent intelligible. Les chants religieux qu'ils faisaient entendre dans nos temples, les prières auxquels les premiers Chrétiens étaient journellement assujétis, firent de la langue latine pour ainsi dire une langue nationale; tous ceux dont l'intelligence fut accessible aux pensées de saint Augustin purent saisir celles de Cicéron et suivre dans leurs élégantes narrations Tite-Live et Salluste. Virgile, Ovide, Horace dont les noms nous auraient été pour jamais inconnus, tout profanes qu'ils étaient, trouvèrent nos oreilles sensibles à l'harmonie de leurs vers et à la richesse de leur imagination. Plus d'une

fois il fallut détourner l'attention de nos premiers Chrétiens de l'attrait de ces compositions fabuleuses pour les ramener sur celles que la religion jugeait seules dignes de les occuper. Tandis que des solitaires consumaient leur vie dans la lecture ou la transcription des manuscrits que la piété leur avait confiés, d'autres moins sévères dans leurs recherches, en recueillaient d'un genre tout opposé et qui flattaient des lecteurs doués d'un goût plus exquis. C'est à ces derniers que nous devons les précieux fragmens de Tacite et de Pline, échappés à la fureur des barbares et aux ravages des temps. A mesure que l'érudition religieuse s'étendit, elle pénétra jusque dans la littérature des Grecs et remonta des homélies de saint Jean Chrisostôme, aux oraisons de Démosthènes, et ne dédaigna pas de s'emparer de la sagesse de Platon; ce qui conduisit ces nouveaux érudits à la connaisance des mines littéraires de la Grèce, bien autrement précieuses que celles du Nouveau Monde, puisqu'elles nous ont enrichis des belles compositions de Sophocle et d'Euripide. Ces excursions sur des productions étrangères à la religion, nous ont valu la meilleure traduction de la vie des Hommes Illustres et de celle du joli poëme de Daphnis

et Chloé. Nous serions encore enfoncés dans la fange de l'ignorance si, fidèles au paganisme, nos aïeux n'eussent toujours eu pour guides que leurs Druides superstitieux et les rêves insensés de leurs prophétesses; les lettres de la sensible Héloïse ne sont arrivées jusqu'à nous tout étincelantes d'amour, que parce que l'émule de saint Bernard avait familiarisé sa disciple trop docile, avec les idées, les préceptes et le langage d'Ovide.

L'érudition long temps concentrée dans les cloîtres, se répandit sur le clergé séculier, le guida dans les profondeurs de la théologie, soumit son jugement aux règles de la logique, lui en confia les armes dont il fit trop souvent un dangereux usage. Quelques transfuges portèrent dans le monde les lumières qu'ils avaient dérobées au feu sacré, et en éclairèrent des hommes jusqu'alors regardés comme profanes. Bientôt la science ne devint plus un mystère, et le vulgaire y fut initié, lorsque l'Université, séparée de la Sorbonne, s'érigea en corps de doctrine et d'enseignement public. Ce fut à ce nouveau foyer de lumières que se purifièrent le goût des belles-lettres, la fausse éloquence de la chaire et du barreau; que les beaux modèles de l'antiquité éclipsèrent les compositions

emphatiques d'un génie brut, anoblirent les idées et polirent le langage : l'érudition se laissa voir, mais n'affecta plus de se montrer; de malheureux essais précédèrent sans doute les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, la prose pure et piquante de Pascal, la logique ferme et vigoureuse de Bourdaloue, l'éloquence noble et sublime de Bossuet et les préceptes harmonieux du législateur de notre Parnasse. Ces essais, perdus pour nous, ne le furent pas pour les contemporains qui s'efforcèrent de les surpasser et les devancèrent dans la route qui conduit à la perfection.

D'enthousiastes admirateurs d'Homère, de Virgile et d'Horace, après avoir long-temps pâli sur leurs sublimes créations pour en saisir les beautés et en fixer le sens, ont tenté d'en transporter les images dans notre langue et de lui en communiquer les richesses : alors il ne fut plus nécessaire de devenir un helléniste pour avoir au moins une idée imparfaite de la plus magnifique conception qui soit sortie d'une tête humaine, pour savoir à quelle distance était de ce génie incomparable le chantre harmonieux de Mantoue, une femme qui semble s'être séparée de son sexe pour s'enfoncer dans l'étude du grec, n'a pas craint de rivaliser d'érudition avec ces la-

borieux traducteurs : d'autres moins austères, mais plus agréables, n'osant pas s'élever jusqu'à l'épopée, ont erré dans les jardins de Flore, dans les vergers de Pomone, et ont dérobé aux bergers d'Arcadie leur flûtes champêtres ; c'est ainsi que bientôt le domaine des lettres est devenu une propriété commune à votre sexe et au nôtre ; si leurs compositions n'ont pas eu cette teinte et la même fermeté de touche, ce que celles-ci ont perdu en force d'imagination, elles l'ont regagné en fraîcheur de coloris, en finesse de pensée, en délicatesse d'expression ; nos salles de spectacles sont devenues, pour les femmes de la ville et de la cour, des lycées, des académies, où elles ont fait des progrès si rapides, que nos auteurs tragiques et comiques n'ont pas eu quelquefois de juges plus équitables qu'elles ; si Molière lui-même les eut consultées, elles lui auraient fait retrancher de ses pièces quelques scènes triviales qui offensent tout à la fois la pudeur et le goût.

Je ne me propose ici, Madame, que de vous faire entrevoir l'origine et les progrès de notre littérature : non contente des conquêtes sur les Grecs et les Latins, elle en a ambitionné d'autres dont elle a recueilli moins de fruits, mais aussi qui lui ont donné moins de travail :

je veux parler de ses excursions en Italie et même en Espagne. Ce qu'elle a rapporté dans notre patrie de ses courses plus ou moins prolongées, eut sur les esprits une influence très-sensible ; elle a communiqué à nos drames lyriques une certaine mollesse, une espèce de langueur que notre austère satirique a trop déprisée ; des romans de chevalerie en ont reçu la même teinte.

Plusieurs de nos littérateurs qui n'étaient pas encore satisfaits des moissons recueillies dans les champs fertiles de l'antiquité et de l'Italie moderne, tournèrent leurs regards sur les Iles Britanniques. L'aspect sauvage de cette contrée ne les effraya pas. Loin d'en trouver les fruits trop âcres, ils se complurent à en exprimer la substance; l'anglomanie les aveugla au point de placer les conceptions ténébreuses de Shakespear au-dessus de celles de Corneille et de Racine, de balancer leurs suffrages entre Homère et Milton. Leur admiration pouvait être justifiée par les poésies de Pope, par la sagesse d'Adisson, et plus encore par cette immortelle Clarisse, le chef-d'œuvre de Richardson ; mais le mérite de ces ouvrages, quelqu'il soit, ne pouvait pas excuser leur partialité. Ce fut surtout la philosophie

abstraite et la politique audacieuse des écrivains anglais qui obtinrent le plus d'empire sur nos esprits, et excitèrent le plus notre envie. Il ne fallut pas moins que le beau génie de Montesquieu pour rendre à la France la palme du publicisme que l'Angleterre semblait lui avoir enlevée.

Si la littérature française s'était laissé égarer par l'imagination plus brillante qu'éclairée d'une femme très-célèbre, elle se serait absorbée dans les profondeurs de la métaphysique allemande; elle aurait abandonné de belles réalités pour de simples chimères; elle eût sacrifié les graces de La Fontaine, les sages maximes de Labruyère à la recherche d'une perfectibilité idéale; elle se fût affranchie de tous préceptes, de toute mesure, de toutes règles, pour donner à ses compositions théâtrales une liberté sans frein; elle eût substitué le merveilleux au vraisemblable, l'horrible au pathétique, et arraché des cris au lieu de faire couler des larmes.

Riches du travail de nos infatigables traducteurs, vous voyez, Madame, que nous n'avons plus besoin d'être érudits pour paraître savans: il nous suffit de vouloir lire pour être à même de parler et de juger de toutes les créations de

l'esprit humain. De cette facilité est née une multitude de lettrés qui éparpillent leurs pensées, leurs systèmes dans tous les genres. Avec le secours des dictionnaires qui se multiplient de jour en jour, aucun sujet ne leur est étranger, ils sont profonds, superficiels à leur choix; ils louent, ils critiquent suivant leurs intérêts ou leurs affections? Comment se faire jour à travers cette foule de rivaux qui obstruent la route de la célébrité; ils veulent bien avoir des égaux, mais ils ne souffrent pas qu'on ait la prétention de les surpasser en mérite et en talens : ils sont souples par besoin, modestes par orgueil, ne cèdent quelque chose que pour obtenir davantage, ne s'unissent à d'autres que pour paraître plus forts et arriver plus vîte où ils veulent parvenir.

Je ne dois pas vous le dissimuler, le titre d'homme de lettres a perdu beaucoup de son lustre depuis qu'il a été usurpé par des individus qui s'en glorifient, parce qu'ils sont entrés pour un quart dans la composition d'un vaudeville, d'une bouffonnerie de théâtre, d'un drame qui répand la terreur dans l'ame d'une populace hébétée, enfin, parce qu'ils ont attaché leur nom à une pièce de vers ensevelie dans nos recueils de poésies. Indigné de cet al-

liage honteux, un ministre, protecteur des sciences, proposait de faire rendre une ordonnance qui n'autoriserait à prendre le titre d'hommes de lettres, que ceux qui, après être entré en lice dans la carrière de l'éloquence, auraient remporté une palme académique, obtenu un succès sur la scène française, ou mérité par d'excellens mémoires l'honneur d'être aggrégés à une société savante.

Si un semblable plan pouvait être adopté, c'en serait fait de la liberté dans cette république qui deviendrait bientôt comme certains cantons de la Suisse, où il ne suffit pas d'être compté parmi les habitans pour jouir des prérogatives et du titre de citoyen, et c'est ce que la classe nombreuse des plébéiens ne souffrira jamais.

Une des plus belles alliances qui puisse se former dans la république des lettres, c'est celle du savoir avec la véritable éloquence : elle brille alors de la richesse de l'un et de l'éclat de l'autre, et en effet, un lingot d'or, de quelque valeur qu'il soit, acquiert plus de prix lorsqu'un habile ouvrier l'a métamorphosé en un vase d'une forme élégante.

D'après le tableau exact et fidèle que je viens, Madame, de mettre sous vos yeux, votre fils

sera à même de juger, s'il se sent le courage de s'établir dans cette cité quelquefois orageuse qui n'a point de murailles, point d'enceinte, qui est ouverte aux nationaux comme aux étrangers. Si des journaux le censurent ouvertement, d'autres le vengeront; le pire sera qu'on ne dise rien de lui, et qu'on l'étouffe sous la conjuration du silence.

Je m'abandonne trop au plaisir de m'entretenir avec vous, je ne veux pas que vous en soyez plus long-temps la victime.

SIXIÈME LETTRE.

MADAME,

Je croyais, avoir complètement rempli la tâche que vous m'aviez imposée : et vous en exigez une nouvelle : vous me pressez de tracer pour votre fils le plan de conduite qu'il doit suivre pour être accueilli dans ce que l'on nomme la bonne société, pour que les cercles de la capitale l'admettent au milieu d'eux comme un homme discret et bien pensant. Vous ignorez donc qu'à moins de savoir composer et décomposer son extérieur, ses

opinions, adapter son langage aux affections les plus contradictoires, on s'expose à être rejeté d'une brillante assemblée, et que par la seule raison qu'on est reçu dans l'une d'elles, on court le risque de n'être pas admis dans une autre; que parler avec éloge d'un individu qu'on croit honnête et estimable, c'est encourir la haine ou du moins le mépris de tous ceux qui ont porté de lui un jugement différent; que souscrire pour un journal répudié par un parti, c'est attirer sur soi le reproche d'être imbu de l'esprit qui le rédige. Ce que votre fils aurait par conséquent de mieux à faire pour être jugé digne d'un accueil favorable dans les sociétés où il sera présenté, ce serait de s'envelopper de sa jeunesse, de son inexpérience, de laisser croire qu'il n'a pas encore eu le temps de se pénétrer de la seule opinion dont il soit permis de se glorifier; alors, seulement alors il ne manquera pas d'instituteurs et encore moins d'institutrices. Plus il se montrera docile aux leçons qu'il recevra, plutôt il sera annoncé comme un jeune homme d'une belle espérance; ses talens quelque faibles qu'ils soient, seront exaltés par ces douairières imposantes qui commandent à l'opinion et dispensent à leur gré les éloges et le blâme. Une fois qu'il aura

fait preuve d'attachement et de fidélité aux principes qui lui auront été inculqués, il sera dispensé d'être d'accord par ses mœurs avec ses discours ; on rejetera toutes ses inconséquences sur la vivacité de son esprit, ses égaremens sur la force de ses passions. Si la maîtresse de la maison déteste les philosophes, qu'il en parle avec mépris et avec l'accent de la fureur, et dès lors il sera considéré comme un homme religieux, quand bien même il ne se montrerait jamais dans une église. Est-elle anti-ministérielle? qu'il se garde de rien approuver de ce qui émanera d'un gouvernement qui se dégrade à ses yeux de jour en jour, et doit faire regretter même les règnes les plus orageux.

Combien de célibataires dont la fortune a été dissipée par le jeu, par le plaisir, ou absorbée par l'émigration, languiraient dans l'obscurité, s'ils n'eussent eu le bon esprit de s'enrôler sous les drapeaux de ces opulens chefs d'insurgés qui n'ont d'autres armes que celles du ridicule, qui n'opposent qu'un inflexible orgueil aux objections de la raison ; tant qu'ils demeureront attachés aux enseignes sous lesquelles ils se sont rangés, leur place sera marquée aux tables les plus somptueuses ; témoigneront-ils le désir d'aller au spectacle, une

loge commode leur sera toujours ouverte, on s'empressera de les y conduire et de les placer avec distinction. On les reçoit avec l'air de l'intérêt parce qu'ils ne manquent jamais d'apporter des nouvelles favorables au système qu'ils ont adopté. S'il survient quelque événement contraire, ils relèvent les espérances; ils sont les échos des épigrammes que la méchanceté fait circuler; ils confient à une oreille discrète une disgrace prochaine qu'on désire, et agravent une maladie qui n'est qu'une douleur passagère; s'ils paraissent par fois sombres et mélancoliques, on en respecte la cause : c'est, dit-on, parceque les choses ne vont pas au gré des honnêtes gens.

Lorsqu'on a dit de l'un de ces parasites, *il pense bien*, c'est-à-dire comme nous, c'est un passeport pour toutes ses bévues, ses fausses prédictions et même ses brusqueries : il n'est pas riche, mais il est si délicat, qu'il n'y a pas d'autre moyen de lui faire accepter quelqu'argent que de lui donner un intérêt dans son jeu sans lui en faire courir les chances, ou dans une affaire sans *mise de fonds*. Essayez de prouver à cet exageré qu'il a dépassé la limite de la raison, qu'il veut faire remonter un fleûve vers sa source, que, puis-

que l'ordre est dans la paix, c'est un tort que d'appeler la guerre, que ses désirs ne peuvent s'accomplir sans un bouleversement général qui mettrait son existence et celle de ses amis dans le plus grand danger; il vous répondra, s'il est franc : Vous environneriez mon intelligence de mille lumières que je ne changerais pas de langage; où trouverai-je le dédommagement de ce que me ferait perdre l'adoption de votre système? cette charte que vous me vantez, me rendrait-elle la considération dont je jouis en ne cessant de la présenter comme un monstre sorti de la fange de la révolution qui achève de dévorer ce qui nous restait de fortune et d'honneur? Au surplus si elle est aussi inébranlable que vous le prétendez, elle résistera à nos attaques et nous conserverons la gloire de l'avoir combattue.

Ce parti, déjà trop nombreux, tirait d'abord sa confiance des seuls débris d'une caste que la révolution a brisée et dont les fragmens sont encore agités par les regrets; mais il montre aujourd'hui beaucoup plus d'assurance depuis qu'il a consenti à recevoir dans ses rangs plusieurs individus qui lui sont étrangers, ou qui s'en étaient volontairement détachés sous le dernier gouvernement. Le modeste ami de

la loi, de l'ordre et de la paix qui voudrait couvrir du voile de l'oubli les faiblesses et réclamer quelque indulgence pour les coupables, peut espérer d'être écouté par les premiers, mais qu'il ne s'attende pas à la même tolérance de la part de ceux qui, après avoir accepté avec un zèle outré, du despotisme révolutionaire, toutes les missions qu'on a bien voulu leur confier, ont de grandes fautes et même des crimes à faire oublier.

Ah! combien ces cercles que l'on nomme aujourd'hui la bonne compagnie ressemblent peu à ceux dont j'ai conservé le souvenir, où l'esprit, la grace et la bonté répandaient tant de charmes et brillaient des talens qu'ils savaient attirer au milieu d'eux. Le cœur demeure froid et glacé dans le cours de ces dissertations sur l'étendue de la prérogative royale, sur ce qui constitue la véritable représentation du peuple, sur une intrigue réelle ou chimérique dans le ministère. Quelles lumières attendre de ces esprits concentrés dans une sombre politique, qui ne rêvent que troubles, qu'agitations? De pareilles assemblées, fussent-elles composées de ducs, de cardinaux, et de toutes les douairières titrées, n'obtiendront de moi qu'un respectueux

éloignement : je n'hésiterai pas à leur préférer celles où la pensée peut quelquefois s'égarer dans les innocens écarts de l'imagination, où l'on pardonne tout à la vivacité de l'esprit, où les saillies ne sont pas prises pour de la méchanceté; de fines railleries pour de la noirceur, où l'amitié s'énonce avec franchise, où l'on peut être enjoué sans paroître irréligieux, blâmer l'intolérance sans être accusé d'athéisme, faire l'éloge d'un joli roman, d'un conte ingénieux sans être soupçonné de déréglement dans les mœurs, passer légèrement d'un sujet de morale à une anecdote piquante, sans qu'on vous regarde comme un homme superficiel incapable de rien approfondir.

Mais, me direz-vous, où la rencontrer, cette société? S'il n'en existe plus de semblables, il faut savoir rentrer dans son intérieur et vivre solitaire.

Plus j'avance, plus je m'aperçois que les conseils que vous me demandez sont hérissés de difficultés ; pour vous en donner avec quelque assurance, il faudroit avoir étudié le caractère de votre fils, ses goûts, ses affections, les facultés de son esprit. A-t-il seulement du penchant pour les spectacles, les bals, et tous ces frivoles amusemens qui n'enflamment que

trop la jeunesse, il sera bientôt si fêté, si recherché qu'il n'aura que l'embarras du choix. Je lui promets dix années de jouissance s'il use sobrement de ses avantages et de sa jeunesse, et surtout s'il se défend de la passion du jeu qui devient de jour en jour plus dominante. Après avoir payé ce tribut au printemps de son âge, il tombera insensiblement dans le dégoût et l'ennui : comme il n'aura pas cultivé sa raison, elle sera stérile dans le temps où elle devrait être riche d'une belle moisson, il n'y aura germé que des idées fausses, des opinions incertaines, des principes sauvages, des préjugés antiques, des espérances chimériques, des frayeurs pusillanimes. Son imagination ne sera susceptible que de recevoir les opinions les plus superstitieuses : ignorant avec les savans, suffisant avec les sots, tranchant avec les humbles, dédaigneux avec les pauvres, il n'aura l'estime de personne : son cœur, qui n'aura jamais brûlé que d'une flamme légère et fugitive, ne sera pas susceptible d'être réchauffé par l'amitié. Comment se préserver de ce dessèchement moral, de cette langueur de l'ame qui s'étend jusque sur la plus extrême vieillesse! C'est ce qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer.

SEPTIÈME LETTRE.

Madame,

N'attendez pas, de moi, un plan de conduite qui s'allie à des idées de grandeur; je me tiendrai toujours dans mes conseils à une distance respectueuse de la cour : c'est une région si brillante, que ma faible vue ne peut en soutenir l'éclat; je lui préfère l'ombre des bocages où l'on respire le frais, où les yeux ne sont pas éblouis par l'astre qui répand une trop vive lumière.

Il faut, madame, être aussi convaincu que je le suis, que la grande pensée qui vous occupe est d'assurer le bonheur, l'indépendance de votre fils, de préserver ses mœurs de la corruption qui s'étend de jour en jour à la ville et à la campagne, pour oser vous soumettre le plan qui me semble le plus d'acord avec votre sollicitude maternelle. Le fondement principal de votre fortune, et qui doit un jour lui être transmis, c'est un domaine autrefois anobli, par un titre que la révolution a effacé et fait rentrer dans la classe des propriétés territoriales; il s'agit de lui rendre en utilité et en agrément le lustre qu'il a perdu. C'est sur cette base na-

turelle que je voudrais asseoir le bonheur de ce fils si cher à votre cœur. Pour réaliser ce projet, il est essentiel d'en préparer l'exécution par des études préliminaires. La première est celle du dessin, à laquelle on réunira de légères notions de géométrie qui en amèneront par la suite de plus approfondies. Je n'ai pas la prétention d'élever votre fils au rang des artistes célèbres, mais seulement de lui inspirer le désir de les suivre de loin. Plus il fera d'efforts pour imiter la nature, plus il l'aimera, plus il sera jaloux d'en saisir les variétés : le moindre édifice placé dans le lointain, la colline qui s'abaissera, la tour qui penchera, la masure qui s'écroulera, auront de l'intérêt pour lui : il suivra de l'œil l'habitant de l'air, non pour l'atteindre d'un plomb meurtrier, mais pour le voir jouir de sa liberté et errer dans son vaste domaine.

Je le distrairai de ce genre d'étude par la lecture des ouvrages qui lui donneront plus d'attraits pour la campagne; je mettrai dans ses mains la Théorie des jardins, où l'auteur paraît avoir écrit sous les inspirations du goût, et a donné tout à la fois le précepte et l'exemple dans les jardins d'Ermenonville. Je le familiariserai avec les

mystères de la floraison, en l'engageant à méditer la jolie bagatelle littéraire qu'a publiée sur ce sujet le citoyen de Genève qui, pour cette fois, a su embellir la vérité sans la surcharger de paradoxes. Peut-être parviendrai-je à faire naître en lui le goût de la botanique, non pour connaître les propriétés des plantes, mais leurs signes distinctifs, leur origine, leurs métamorphoses et leur reproduction. De ces études plus agréables qu'utiles, je le ferai passer à celle de l'agriculture, qui est la première de toutes. Il envisagerait l'économie rurale, non pas comme un bon fermier qui ne voit que son intérêt dans le produit de la terre, qui s'inquiète peu d'épuiser le champ qu'il cultive, pourvu que sa fertilité soit d'aussi longue durée que son bail, mais comme un ami des hommes dont il se propose de multiplier, et surtout d'améliorer la subsistance par le choix des semences, par la nature des engrais, par des expériences sur les propriétés du sol. L'hiver, m'allez-vous dire, le triste hiver viendra, il étendra son voile sombre et brumeux sur la nature : quelle perspective à peindre, quel arbrisseau à observer, quelle plante à cultiver? Que de choses je pourrais vous répondre! In-

terrogez un peintre, il vous dira si ses pinceaux restent oisifs lorsque les arbres sont blanchis par les neiges; lorsque le cours des fleuves est suspendu par les glaces; lorsque l'oiseau solitaire fait entendre son cri plaintif dans les bois, et vient chercher sa pâture au milieu des animaux domestiques. Demandez à celui qui charme ses loisirs par la musique, si les soirées d'hiver lui semblent trop longues, lorsqu'il fait rendre à sa harpe les airs qu'il a composés à la chaleur de ses affections.

Il n'y a point de saisons stériles pour celui qui veut cultiver à la fois sa terre et son esprit; point de nuits trop longues pour celui qui a contracté l'habitude d'entendre converser l'ingénieux La Fontaine et tant d'autres dont les entretiens sont si supérieurs au bourdonnement des salons. Cependant il est un tribut qu'il faut payer à la jeunesse, un intervalle qu'il faut franchir avant d'arriver à cette maturité de jugement qui nous fait apprécier à leur juste valeur les distractions de la société. C'est ce passage qui est hérissé de bien des écueils, qui est l'époque des passions vives, des émotions ardentes, des illusions d'une sensibilité délicate, d'une imagination allumée par des idées romanesques. Il n'y a peut-être que le

doux empire d'une mère éclairée qui puisse dominer l'impétueuse fougue de cette virilité fière de son indépendance, et que l'on ne peut arrêter que par le frein de l'honneur. L'art de l'institutrice consiste alors à savoir donner le change aux passions naissantes, à les étouffer sous une pensée dominante, sous un dessein noble et impérieux, tel que celui de conquérir l'estime et la reconnaissance de ses semblables. Mais pour arriver à ce but, il est bien important d'être dirigé par les excellens maîtres qui répandent journellement leurs lumières dans les établissemens publics de la capitale. Ainsi, ce qui pourrait arriver de plus heureux pour votre fils, ce serait que ses matinées fussent absorbées par l'attention qu'il donnerait aux leçons des orateurs de l'Athénée, à celles des professeurs d'histoire et de littérature; aux démonstrations des savans qui, réunis au Jardin des Plantes, semblent servir d'organes à la nature, et initient leurs auditeurs à tous ses mystères.

Je voudrais aussi lui indiquer une source d'instruction qui n'est pas moins intéressante et qui est plus utile que toutes les autres; j'entends parler de la société d'agriculture, à laquelle il lui sera facile de se faire aggréger sans

avoir besoin de s'abaisser à d'humiliantes sollicitations, ou de recourir à des prôneurs qui ne prennent conseil que de leur attachement ou de leur intérêt personnel dans la distribution de leurs éloges et de leurs suffrages. Là, il entendra des faits positifs, les résultats de l'expérience, il s'épargnera des tentatives stériles et dispendieuses : après avoir été quelque temps disciple attentif, il deviendra un maître, C'est alors que sa propriété sera pour lui d'un plus grand prix, quelle obtiendra toutes ses affections, tous ses soins, et lui paraîtra préférable au séjour des villes.

N'allez pas croire que ce système de conduite s'échappe de l'imagination d'un misanthrope qui s'éloigne des humains avant d'en être repoussé. C'est le fruit de mon expérience et des observations les plus impartiales. Peut-être avez-vous entendu parler du vénérable Lemonier, premier médecin du roi ; il jouissait encore de toutes les facultés de son esprit, lorsque la sérénité de sa vieillesse fut obscurcie par les horreurs de la révolution. Il avait été si généreux, si désintéressé dans l'exercice de sa profession, que lorsque ses pensions furent retranchées, il ne lui restait plus pour exister avec deux nièces qu'il chérissait, qu'un beau

mobilier et un jardin qu'il s'était plu à enrichir d'arbres étrangers et de plantes salutaires. Les mouches à miel dont il secondait le travail par l'exposition qu'il leur donnait, par les abris qu'il leur procurait, loin de se décourager des larcins qu'il renouvelait avec prudence, les réparaient avec plus d'ardeur; les pêchers dont il ne confiait pas la taille à d'autres mains que les siennes et qu'il préservait de l'atteinte des frimas, le récompensaient amplement de ses soins en lui offrant des fruits dont la beauté égalait l'abondance. Il distribuait généreusement les simples qu'il faisait croître aux malades qui venaient le consulter, et ne rougissait pas de les vendre aux riches : ce qui lui conciliait la reconnaissance des uns, et l'estime des autres. Sa propriété était respectée parce qu'elle semblait être celle des malheureux. Il n'a manqué à ce vénérable docteur que le bonheur de vivre assez long-temps pour jouir du retour des princes dont il avait partagé le deuil, et qui n'ont peut-être pas perdu le souvenir de son zèle.

Je pourrais, madame, fortifier mon opinion de plusieurs exemples semblables. Interrogez le comte de Vindée dont les modestes vertus ont été couronnées de la dignité de pair; il vous dira que les mois qui s'écoulent le plus ra-

pidement pour lui sont ceux qu'il passe dans son riche domaine au milieu de ses *mérinos* qu'il s'attache à conserver dans leur pureté primitive. Ses jouissances se renouvellent et se multiplient par les heureux résultats de ses expériences ; par les bénédictions que lui donnent des familles dont ses avis et ses secours font prospérer les récoltes.

Je ne peux pas me défendre d'un sentiment de pitié à la vue de ces anciens seigneurs qui se désolent parcequ'ils ont perdu de vains honneurs dans leurs terres, qu'on ne leur offre plus l'encens, qu'on ne réclame plus pour eux des prières, parcequ'on ne signale plus leur demeure sous le nom de château. Il leur serait si facile de conquérir plus qu'ils n'ont perdu, de se créer des titres inaltérables, gravés dans le cœur de leurs habitans. Et en effet, qui leur contesterait une place distinguée dans leur église, s'ils la décoraient, s'ils contribuaient à rendre le culte plus solennel par leurs offrandes; le maire et le curé leur refuseraient-ils quelques témoignages de respect, s'ils commençaient par en manifester pour leur dignité et leur caractère; si, lorsqu'ils les inviteraient à leur table, ils exigeaient de leurs gens qu'ils les servissent avec distinction? Leurs femmes ne seraient-elles pas

nommées *Dames* par excellence, si elles accueillaient avec bonté toutes les filles laborieuses qui se disputeraient leur protection, en rivalisant de bonnes mœurs et de vertus domestiques? Quelques présens ajoutés à la dot d'une fille qui se marie, à la parure de celles que le curé admet pour la première fois à la communion des fidèles, leur vaudrait plus de prières et de bénédictions qu'elles n'en pouraient obtenir de la froide recommandation de leurs pasteurs ; la visite qu'elles feraient à une femme en couches et qui serait suivie de quelques fortifians pour la mère, d'une layette pour l'enfant, leur concilierait des louanges bien préférables à cet encens qui n'était pas toujours un parfum. Si à quelques jours de fêtes elles consacraient une longue galerie ornée de fleurs à une danse villageoise, les enfans qui seraient attirés par l'espoir d'avoir part à la distribution des gâteaux, des fruits, ne manqueraient pas de s'écrier *qu'il y a fête au château*, et de faire retentir l'air de leur joie bruyante : les bagatelles qui auraient été données avec justice, et d'après le suffrage du maire, du curé, et des chefs de famille aux jeunes gens des deux sexes qui auraient montré le plus de respect pour leurs parens, le plus d'assiduité à leurs devoirs reli-

gieux, feraient refleurir les mœurs du village de Salency, dans celui où l'on ignorait jusqu'au nom de son modèle.

J'en dis trop pour vous, madame, et je n'en dirai jamais assez pour ceux qui exigent du respect sans se rendre respectables, qui s'irritent de la plus légère atteinte à leurs propriétés et qui ne se font pas le moindre scrupule d'endommager celle des autres; qui réclament à grands cris l'autorité de la loi toutes les fois qu'ils ont besoin d'en être protégés, et qui la censurent et la bravent lorsqu'elle contrarie leur vanité ou leurs projets d'envahissement; qui s'environnent de gardes forestiers, non pour écarter le brigandage, mais pour faire craindre leur impitoyable domination. C'est en suivant une route opposée à la leur que votre fils redeviendra le véritable seigneur de sa terre, qu'il n'aura besoin que d'un garde champêtre pour intimider les maraudeurs, parceque tous les bons habitans seront protecteurs de son domaine, toutes les autorités fortifieront la sienne parcequ'elle n'exigera rien que de juste.

Trouvez bon, madame, que je termine ici mes conseils que je n'ai hasardé de donner que pour répondre à la confiance dont vous m'honorez.

LETTRE
SUR LES MÉMOIRES POSTHUMES
DE Mme. D'ÉPINAY.

J'IMAGINAIS, madame, n'écrire qu'à vous et je vois à présent que mes lettres s'adressent à deux personnes, puisque vous les communiquez à votre fils. Vous m'assurez qu'il les relit, qu'il les médite. Vous voulez avant de mettre dans ses mains quelques ouvrages récemment publiés, que je vous fasse connaître le jugement que j'en porte. Songez bien que je n'ai rien de commun avec les littérateurs dont la mission est d'analyser les nouveautés qu'une fécondité inépuisable multiplie de jour en jour. Je commence par lire un ouvrage jusqu'à la fin, à moins que l'ennui ou le dégoût ne le fassent tomber de mes mains; je juge ensuite de son mérite par l'impression qu'il a laissée dans mon esprit, par les sentimens dont il m'a pénétré. Comme je ne veux blesser l'amour propre d'aucun auteur vivant, ni paraître avoir le dessein de me concilier son suffrage

en lui prodiguant des éloges. Je ne hasarderai mon opinion que sur des ouvrages posthumes qui ont paru depuis quelque temps, et obtenu une certaine célébrité.

J'ai lu avec attention les mémoires de madame d'Epinay. Que s'est-on proposé en publiant les Mémoires d'une femme morte en 1783, qui ne vivait plus dans le souvenir de ses contemporains, dont l'existence n'eut rien d'éclatant, à laquelle on n'a assigné une place dans la république des lettres que pour un traité d'éducation de la jeunesse, bien inférieur à celui dont nous sommes redevables à la touchante éloquence de Fénélon ?

Qu'importe au public de savoir que cette dame, qui avait reçu le jour d'une mère vénérable, ait été entraînée par les égaremens de son mari, et les séductions d'un homme de la cour dans des infidélités trop fréquentes et sur lesquelles le respect humain et la dignité de son sexe commandaient d'étendre un voile épais, qui dans des notes journalières révèle à l'amitié, non seulement toutes ses faiblesses, mais encore les fautes graves de ses sœurs qu'elle expose par son indiscrétion à se survivre déshonorées dans la mémoire des hommes ?

Je ne veux pas contester la réalité de ce registre sur lequel une pupille qui n'est plus dans l'âge de l'innocente ingénuité, inscrit heure par heure ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit, ce qu'elle a entendu dans la journée : mais comment son tuteur a-t-il pu se croire autorisé à transmettre à un étranger ces indiscrètes confidences aux risques de compromettre l'honneur d'une femme qui devait lui être chère, et de plusieurs individus environnés de l'estime publique ?

L'éditeur de ces Mémoires n'était pas certainement l'ami de madame d'Epinay, puisque tout en nous apprenant que cette dame était douée de beaucoup d'esprit, de beaucoup de charmes dans ses entretiens, de grace et de délicatesse dans ses manières, de finesse dans ses aperçus et dans ses jugemens, il la livrait au mépris de toutes les femmes qui tiennent aux principes de la fidélité conjugale, à l'indignation de toutes celles qui comptent pour rien l'ordre des idées, si elles ne sont pas d'accord avec les vérités du christianisme. Il n'était pas non plus l'allié de sa famille, puisqu'il flétrit presque tous ses membres, par le portrait qu'il fait du mari qui dissipe, dans le cours de ses infidélités, sa fortune, celle de sa

femme et le patrimoine de ses enfans, dont la vanité ridicule sacrifie le présent et l'avenir à une fastueuse représentation, et rejette les conseils de la prudence : s'il était le parent de madame d'Epinay, devait-il dévoiler les faiblesses d'une sœur éprise de l'amour le plus ardent pour un célèbre chanteur, qu'elle livre gaîment à ses regrets pour s'attacher à un autre amant, par la seule raison que le premier lui répète sans cesse ce qu'elle se plaisait à entendre dans les premiers transports de son attachement. N'aurait-il pas craint de confirmer ce que Rousseau eut l'indiscrétion de publier d'une femme estimable qui captiva si long-temps le cœur du marquis de Saint-Lambert.

Ce n'est pas non plus un ami de la philosophie qui a publié ces Mémoires, puisqu'il l'a ternie, en prouvant qu'elle a enfanté les idées les plus monstrueuses, telles que celle qui met en problême si la pudeur est une vertu naturelle, ou seulement un effet de la civilisation ; comme s'il n'était pas démontré que ce sentiment précieux pénètre chez les deux sexes à l'époque où ils sentent que la nature a mis en eux des affections différentes ; qu'ils doivent quelquefois s'éviter pour se réunir avec plus d'attraits, où l'un d'eux fuit pour qu'on le

poursuive, se voile pour donner plus de prix à ce qu'il dérobe à l'œil; que la stature de l'homme lui commande d'être chaste pour ne pas être à la merci de la faiblesse; que les assujétissemens périodiques de la femme lui prescrivent de les dissimuler; que si la pudeur est inconnue à quelques sauvages, c'est parce que la nature les retient dans une enfance prolongée.

Un ami de la philosophie aurait-il laissé soupçonner qu'elle pouvait se concilier avec l'athéisme, tandis que tous les philosophes que l'antiquité révère ont reconnu l'existence d'une puissance créatrice et que le plus sage d'entre eux, en dépeuplant l'Olympe de toutes ses divinités, sorties du délire ou de la crainte, rendit hommage à la seule que la raison humaine ne peut méconnaître.

Qui, me demandera-t-on, a donc selon vous publié ces Mémoires? Je le déclare, mes soupçons tombent sur un homme qui avait plus de vanité que de philosophie, qui détesta Duclos, parcequ'il fut d'abord jaloux de l'empire qu'avait sur l'esprit de sa maîtresse ce philosophe dont la franchise allait jusqu'à la brusquerie. Le grand tort de Duclos fut de croire que l'amitié pouvait lutter contre

l'amour, de penser que la duplicité ne l'emportait pas sur la loyauté, que les conseils d'une raison froide ne seraient pas rejetés d'une ame passionnée, d'oublier que ce qu'on a de mieux à faire, c'est de s'éloigner sans bruit d'une amie qui ne peut plus vous entendre parcequ'elle n'a d'oreilles que pour celui qui la tient sous le charme d'un sentiment qui domine tous les autres. Si Duclos, qui connaissait si bien le cœur humain s'était séparé d'une femme qui ne pouvait plus le voir qu'avec un sentiment plus près de la haine que de l'amitié, sa réputation si pure et si belle jusqu'à la publication des mémoires de madame d'Épinay n'en aurait pas reçu la plus fâcheuse atteinte.

Après l'avoir expulsé de la maison et du cœur de madame d'Épinay, la jalousie avait encore un autre rival à écarter qui n'était pas moins à craindre comme observateur et surveillant zélé : autant le premier était dominant, impétueux, autant le second était modeste dans ses désirs, humble dans ses demandes. Il improuvait par son silence; il disait bien la vérité, mais il fallait qu'on lui montrât l'envie de la connaître; il tenait à madame d'Épinay par le sentiment de l'affection et par celui de la reconnaissance. Vous devi-

nez que je veux parler de Rousseau, de cet écrivain tout à la fois si sublime et si bizarre, qui s'est élevé si haut par son style, et si ridiculement abaissé par sa conduite et ses révélations; il suffit de voir ses Confessions pour sentir combien il était facile à un homme fin et rusé de le conduire à toutes les apparences des torts les plus graves, d'irriter son amour-propre, de faire naître dans son imagination d'injustes soupçons, de lui rendre importuns les soins de l'amitié, de mettre sa susceptibilité à de cruelles épreuves, de rendre ses plaintes ridicules, de donner à ses emportemens la couleur du délire, et à ses refus celle de l'ingratitude. Avec quel art le perfide éditeur n'est-il pas parvenu à éclipser une célébrité dont il était jaloux, à éteindre dans l'ame des amis de Rousseau l'affection qui fesait son bonheur, à transformer en crime et en ingratitude les mouvemens d'un cœur trop sensible. Il se complaît dans l'hermitage dont la générosité lui a laissé la possession; et parcequ'il se propose d'y passer l'hiver pour y composer, dans le calme et la solitude, le beau roman qu'il a publié; c'est un égoïste qui condamne une septuagénaire à mourir d'ennui, parce qu'il se plaint avec douceur d'être délaissé de

son ami Diderot, c'est un tyran en amitié qui exige tout et ne rend rien. Parce qu'il ne paraît pas avoir défendu avec assez de chaleur une femme dont il ne connaissait que trop les erreurs, qui, loin de ménager l'opinion publique, s'élevait au-dessus d'elle avec assurance, on l'accuse d'ingratitude : il fallait qu'il affirmât avec l'accent de la vérité ce qu'il savait être un mensonge. Séduit par les charmes de la comtesse d'H.... il a laissé échapper d'un cœur enflammé les expressions d'un amour qu'il réprimait de tout son pouvoir, et on l'accuse de trahison envers son heureux rival, de duplicité, parce qu'il a fait mystère d'un désir qu'il regardait comme un crime : enfin s'il n'offre pas à madame d'Epinay de l'accompagner à Genève lorsque de graves infirmités le retiennent à son hermitage, on prétend que c'est un homme indigne de l'hospitalité qu'on lui a donnée, et qui ne mérite que la haine et le mépris.

Ah! combien il me serait facile de tirer de ces Mémoires qu'on a publiés en haine de Duclos et de Rousseau, la preuve de la franchise de l'un et de la pureté de l'autre. Je vois qu'à un dîner chez la demoiselle Quinault, des convives dont la tête était échauffée par le vin

et les liqueurs, osent tenter de détrôner le souverain des cieux, de le faire disparaître de la nature qui est son ouvrage; Rousseau s'indigne de cet excès d'impiété, il déclare qu'il va s'éloigner si l'on continue d'offenser la divinité à laquelle il ne cessera de rendre hommage. La présence d'un prince qui parait se rendre complice du même blasphême n'arrête pas son emportement et sa profession de foi.

M. d'Épinay qui a aussi des droits à sa reconnaissance, se permet d'aller le visiter à son hermitage avec deux courtisanes qui ont enlevé à madame d'Épinay, l'une le cœur de son mari, l'autre celui de son amant : l'austère philosophe salue son bienfaiteur et se détourne à la vue du vice effronté, aux risques de déplaire à celui qui ne rougit pas de précéder ce cortège honteux.

Cette femme qui murmure sans cesse contre Rousseau, qui déclame contre son indocilité, en obtient cependant toujours des réponses à ses lettres, des visites fréquentes à travers les neiges et des routes fangeuses; il lui sacrifie les momens qu'il voulait consacrer à la composition de ses ouvrages, et éteint près d'elle la chaleur de son ame dans des occupations frivoles. Ce n'est pas seulement un mois, c'est

pendant des années que cette servitude se prolonge au milieu des tracasseries d'une curiosité inquiète, d'une jalousie feinte, d'une exigeance puérile. On le traite de fou, et on n'épargne rien pour lui faire tourner la tête ; d'*ours*, et un seul mot l'adoucit ; de misanthrope, et on l'attire dans sa société avec un billet; il paye de tous ses moyens, de tout son zèle les services qu'on lui rend : il donne des leçons aux enfans, d'utiles conseils à la mère, et on le dénonce comme le plus lâche des ingrats.

Ah! qu'il est criminel celui qui, en publiant ces Mémoires n'a eu pour objet que de se rendre important, qui a immolé l'honneur de sa maîtresse à son amour-propre, qui s'est proposé d'étouffer sous la calomnie la plus artificieuse deux belles renommées, qui s'est peu inquiété de jeter l'honnête Saint-Lambert dans la fange du matérialisme, d'avilir la philosophie en défigurant ses principes, en calomniant ses disciples; qui a poussé l'abus des mots et des images jusqu'à dire de l'auteur d'Emile *que c'était un nain qui montait sur des échasses pour paraître un géant.*

Défiez-vous, madame, de tous ces ouvrages posthumes où la perfidie d'un éditeur peut

impunément glisser toutes les injures, toutes les diffamations que la haine lui inspire : caché derrière un fantôme qu'il fait parler à son gré, il lance les traits les plus envenimés sans craindre la justice qui ne le voit pas, ni le calomnié que la mort a condamné au silence, ou qui, s'il vit encore, est dans l'impuissance de se défendre.

Quelle jouissance pour la sotte vanité, l'ignorante superstition que ces révélations des faiblesses privées, des humeurs domestiques, des querelles littéraires! Voilà, dit-on, ce que sont ces grands moralistes, ces précepteurs du genre humain, ils deviennent le jouet des femmes qui les subjuguent; ils parlent de vertu, et ils sont couverts d'imperfections; ils prétendent être plus que des hommes, et ils ont tous les défauts des enfans. Hélas! oui : ils tiennent à l'humanité et par les douleurs et par les besoins et par les désirs : le malheur, les maladies les abattent, ils sont accessibles à la jalousie, à l'amour de la gloire, à la colère : ils ont cela de commun avec tous les grands de la terre. S'il est vrai *qu'il n'y ait point de héros pour son valet-de-chambre*, il est plus vrai de dire qu'il n'y en a pas pour sa femme, et encore moins pour sa maîtresse.

Jusqu'à présent, madame je ne vous ai entretenu que de l'impression qu'ont laissée dans mon esprit les Mémoires de madame d'Épinay, et je vous ai à peine parlé de l'héroïne, déjà elle s'était retirée du monde lorsque j'y suis entré : mais j'ai passé des mois dans son séjour de la Chevrette, et alors cette charmante habitation était encore remplie de ses souvenirs. Il est incontestable qu'une femme qui a pendant plusieurs années subjugué le despotisme de Duclos, asservi l'indépendance de Rousseau, assoupi l'active ambition d'un baron de Grimm, électrisé la tête de Voltaire, captivé l'attention de Diderot au point de suspendre le cours de son éloquence, comprimé la pétulance d'un abbé Galiani, et fécondé l'originalité de ses systèmes, ne doit pas être rangée dans la classe des femmes vulgaires, et que si elle ne brilla pas des plus précieuses vertus de son sexe, elle possédait à un degré éminent les rares qualités du nôtre.

LETTRE
DU GRAND FRÉDÉRIC
AU CARDINAL DE FLEURY.

On attache tant de prix aux ouvrages posthumes, on multiplie avec tant de zèle ses recherches pour découvrir quelques fragmens de mémoires ou de lettres, dans le dessein d'en grossir les nouvelles éditions, qu'on me saura peut-être gré de donner le jour à la lettre qu'on va lire. Elle faisait partie de la correspondance politique et militaire du maréchal de Belle-Isle qui, comme on le sait, fut en relation très-intime avec le roi de Prusse dans le cours de cette malheureuse guerre que la France hasarda pour ravir à l'Autriche la couronne impériale et la placer sur la tête de l'électeur de Bavière.

Dépositaire pendant bien des années de cette énorme collection que j'ai remise aux archives des relations extérieures, j'en ai extrait un lettre que le roi de Prusse adressait au premier ministre de Louis XV, et dans

laquelle on découvre les idées supérieures de ce grand prince qui se défendait de prendre part à la cause des Américains, parce qu'il était disait-il, royaliste par état.

« Je respecte les scrupules de votre Eminence, et j'aurai toujours beaucoup de déférence pour les désirs du roi mon frère et mon allié; mais il répugnerait trop aux sentimens que je professe de trahir la confiance de quelques lettrés qui sont venus chercher l'hospitalité dans mes états. Je n'hésiterais pas à lui livrer leurs personnes, si ces malheureux Français que Sa Majesté réclame avaient attenté, je ne dis pas à sa personne, mais seulement à celle d'un de ses sujets. Eh! qu'importe à la gloire de ses armes, à la prospérité de son peuple, qu'un pauvre philosophe erre en liberté dans les rues de Berlin ou de Postdam, et jette sur le papier les rêves de son imagination. Chasserai-je de mon palais un poëte très-aimable, quoiqu'un peu écervelé, parcequ'il s'obstine à douter qu'un saint prophête après avoir été englouti par une baleine, soit demeuré trois jours sain de corps et d'esprit dans son énorme ventre, en ait ensuite été rejeté sur le rivage, et qu'il ait regagné sa terre natale, comme un paisible voyageur qui sortirait d'une voiture

où il aurait été renfermé quelques heures?

« Exigeriez-vous que je livrasse à la rigueur de vos tribunaux le président de mon académie parce que ses froids calculs ne s'accordent pas toujours avec ceux de la Genèse?

« Loin de m'arrêter sur ces questions auxquelles je n'attache aucune importance, mon esprit les franchit. Je poursuis nos projets qui n'ont rien de commun avec les rêves des métaphysiciens et toutes les interminables querelles des théologiens. Je tolère toutes les disputes de mots, pourvu qu'elles ne troublent pas la paix dans mes états : c'est à moi seul qu'il appartient d'y donner le signal de la guerre. Je me repose quelquefois des fatigues de nos combats trop sanglans en me rendant témoin des luttes innocentes de mes ingénieux champions. L'un d'eux prétend que le premier homme n'est sorti du limon de la terre que long-temps après que les reptiles commençaient à y ramper au milieu des plantes qui servaient de pâture à ces vils animaux; que le jardin d'Eden qui offrait de si beaux fruits, et dont les fleurs répandaient un odeur si suave, qui était ombragé d'arbres qui formaient des voûtes si gracieuses, où des ruisseaux de lait et de miel coulaient à grands flots, où l'onde la plus pure réfléchissait

l'image de la compagne d'Adam, avait nécessairement précédé la création du couple heureux auquel il fut destiné.

« Mais c'est surtout sur l'origine des langues que je me plais à les voir disserter. Pas un d'eux n'est d'accord sur la langue primitive. Ceux d'entre eux qui sont les plus raisonnables prétendent que les hommes, pour exprimer leurs affections, pour peindre la joie, la crainte, l'amour, l'aversion, n'articulaient d'abord que des sons vagues qui varièrent à l'infini, à mesure que le langage se perfectionna; et que des chants plus ou moins cadencés devancèrent la parole. Il en est d'autres qui soutiennent qu'elle entra sur-le-champ dans l'organisation humaine et que l'homme reçût du créateur la faculté de parler comme celle de voir et d'entendre. Mais lorsqu'on leur demande quelle fut cette langue primitive; si c'est l'arabe, le chinois, l'hébreu, pourquoi elle n'a pas été transmise de génération en génération, et s'est tellement défigurée qu'on ne peut plus en découvrir les racines, ils demeurent un peu embarrassés.

« Je serais sans doute très-fâché que tous mes sujets perdissent leur temps dans ces questions oiseuses. J'aime bien qu'ils s'occupent de culti-

ver la terre, de fertiliser les champs, de faire croître les arbres, de fouiller des mines, d'ouvrir des canots, de fabriquer des draps et des toiles, de se rendre plus dispos à la guerre : mais une grande population doit offrir des contrastes, et il est bon que les individus qui la composent soient dirigés par des instincts différens ; que si les uns attachent leur gloire à exterminer les hommes, les autres la mettent à les guérir, ou à relever des édifices que la barbarie a renversés. S'il en est beaucoup qui se complaisent dans l'ignorance, dans l'irréflexion, il est heureux que quelques êtres privilégiés anoblissent l'espèce humaine par le savoir et de hautes pensées, et que le génie tente de franchir le cercle des idées vulgaires.

« J'admets à mes concerts et souvent à ma table des poëtes français dont les sallies fines et ingénieuses m'amusent ; des académiciens dont les démonstrations rectifient ma tactique. Tout bien considéré, je recueille plus de fruit de la société de ces lettrés, que de celle de mes taciturnes barons qui se battent bien et boivent encore mieux.

« Je bannirais sans pitié de mes états l'insensé assez aveugle pour nier l'existence d'un Dieu, principe de toute création : je ferais punir

comme perturbateur l'orgueilleux qui prétendrait asservir à sa croyance le catholique, le luthérien, le calviniste, l'anabaptiste. J'exige de toutes ces sectes respect et silence sur tous les rites, jusqu'à ce qu'il plaise à l'auteur de la nature de manifester d'une manière incontestable quel est celui de tous qu'il daigne agréer. Si parmi les créateurs de systêmes politiques, il en était un seul qui osât publier que mon autorité n'est que celle du plus fort, que le prince royal, héritier légitime de ma couronne, ne devra la porter qu'autant que mon peuple la lui aura déférée, que mes soldats, payés de mon trésor, sont plus ceux de la nation que les miens, et qu'ils lui doivent obéissance et fidélité, je ferais conduire ces novateurs loin de mes frontières et je les ferais punir de mort, s'ils osaient reparaître dans mes états, ainsi que tous ceux qui tenteraient de faire propager cette infâme doctrine. Je ne ferais pas un crime aux écrivains qui exposeraient au grand jour les abus d'autorité, les prévarications, les exactions, mais j'exigerais de ceux qui les auraient révélées, qu'ils se nommassent, qu'ils en donnassent les preuves; je récompenserais leur zèle s'ils avaient dit la vérité, et je les condamnerais à une détention plus ou moins longue, à une

amende plus ou moins forte, en raison de la gravité de la calomnie.

J'ai une trop haute idée de la majesté royale pour croire que les traits d'un libelliste, d'un satirique, puissent arriver jusqu'à moi; mais s'ils étaient dirigés contre un membre de ma famille, la réclusion et une flagellation sévère seraient la punition de cet outrage.

En vous exposant mes principes, mon intention, M. le Cardinal, n'est pas qu'ils servent de règle à votre gouvernement : je rends le mien le plus juste qu'il m'est possible et je ne censure point les autres. Je trouve bon que l'Espagne ait des inquisiteurs puisqu'ils conviennent à ses mœurs, à ses habitudes, mais tant que je serai roi, ce tribunal ne jettera jamais l'épouvante dans mes provinces. Je respecte le pape, parcequ'il est pontife et souverain; ses foudres ne m'effraient point. Je tolérerai ses missionnaires tant qu'ils se borneront à prêcher la charité, l'humilité chrétienne et la douce morale de l'évangile; si leur zèle les emportait jusqu'à damner de leur seule autorité ceux de mes sujets qui ne croiraient pas tout ce qu'il leur plairait d'annoncer comme des vérités incontestables; j'exigerais impérieusement qu'ils allassent exercer leur terrible ministère

parmi des nations moins accessibles que la Prusse aux lumières de la raison.

Je désire, M. le Cardinal, que ma profession de foi politique qui, peut-être, ne s'accorde pas avec la vôtre, ne me fasse rien perdre de votre confiance dans le traité qui me lie avec votre souverain. J'ai comme lui la ferme intention d'abaisser une puissance qui ne cherche qu'à s'étendre et voudrait se perpétuer dans une domination absolue sur tous les princes de l'Allemagne. Je ne vous dissimulerai pas que je désirerais que le maréchal de Broglie mît plus d'activité dans ses marches, et que ses plans fussent plus d'accord avec ceux de M. de Belle-Isle. Qu'on ne m'exposât point à supporter seul tout le poids des forces de la maison d'Autriche. Déjà ses succès commencent à me faire craindre qu'on ne se soit trop hâté de couronner le nouvel empereur. La difficulté n'était pas de le proclamer sous ce titre, mais de l'attacher pour jamais à son électorat. Je salue votre éminence et fais des vœux pour la conservation de vos jours précieux à la France et au prince que vous éclairez de la sagesse de vos conseils.

TRISTES PRESSENTIMENS

DE L'AUTEUR.

Je m'occupais de corriger la dernière épreuve de mon ouvrage, lorsque je vis arriver jusqu'à moi un ancien oratorien plus respectable encore par ses vertus que par ses lumières et son grand-âge. Je le vois, m'a-t-il dit, vous voulez vous créer de nouveaux ennemis, vous allez donner le jour à des pensées qui ne se trouveront d'accord qu'avec celles que vous avez déjà publiées et qui ne corrigeront ni les pervers ni les ingrats. Je veux vous le prouver : n'avez-vous jamais vu dans la société une femme dont l'air sombre rembrunit le visage, qui concentre un ridicule orgueil dans un silence obstiné, qui courbe sa tête pour ne pas rendre le salut à ceux qu'elle feint de ne pas voir, eh bien ! je lui demandais il y a quelques jours pourquoi elle affectait tant de dédain pour des femmes aimables et spirituelles qu'elle voyait autrefois. C'est, me répondit-elle, qu'elles ne sont pas de véritables royalistes. Il me semble, répli-

quai-je, qu'il est impossible d'avoir pour le roi un plus sincère attachement que celui dont elles sont pénétrées, il n'y a pas de sacrifices qu'elles ne soient disposées à faire pour le maintenir sur son trône et fortifier sa prérogative, et cependant on ne les voit point briller des faveurs de la bonté royale. Je m'inquiète fort peu, repartit-elle avec humeur, du sentiment intérieur de ces dames, il me suffit de savoir qu'elles sont engouées de la Charte, pour que je ne veuille avoir rien de commun avec elles. Je me permis de lui observer que ce n'était pas être anti-royaliste que d'aimer une loi créée par le roi ; qu'il déclarait sans cesse être une de ses plus heureuses conceptions. Cela peut-être, me répondit-elle, mais nous nous plaisons à croire le contraire, et nous ne nous trouvons bien qu'avec les personnes qui parlent et pensent comme nous : vous imaginez, continua-t-il, qu'à ce puissant argument je n'opposai que le silence.

Je vais maintenant vous donner une autre preuve de ténacité dans un opinion contraire. Je rencontre quelquefois au parc un de mes anciens élèves, qui n'a pas, comme tant d'autres, perdu le souvenir des leçons que j'ai données à sa jeunesse. Ce jeune homme, fils d'un père

bien estimable, apprit, pendant qu'il combattait pour la république, que l'auteur de ses jours avait péri sous le glaive de la révolution. Cette affreuse nouvelle ne refroidit pas son zèle : attaché depuis à la destinée du grand exterminateur des hommes, il a combattu pour lui avec la même valeur, il l'a suivi dans toutes ses campagnes jusqu'à celle de Moscow, où l'une de ses jambes a été saisie d'un froid si âpre, qu'elle en est demeurée paralysée, et n'est plus pour lui qu'un membre inutile dont il faudra peut-être qu'il se détache, eh bien! le croiriez-vous? cet insensé, devenu orphelin par la révolution, dont toute la fortune a été envahie par la république, qui n'a pu obtenir d'autre récompense qu'un ruban qui répand quelque lustre sur la vétusté de son vêtement, qui n'a d'autres moyens d'existence qu'une modique pension de retraite que lui accorde le gouvernement, regrette encore celui qui l'a si faiblement dédommagé de ce qu'il a perdu.

Jugez, poursuivit-il, d'après ces deux exemples que je me borne à vous citer, de l'effet que vous pouvez vous promettre de vos discours et de vos pensées.

Croyez-moi soyez assez sage pour cesser de vouloir faire entendre le langage de la raison

à des sourds et faire luire le flambeau de la vérité pour des aveugles.

Je l'avoue, ces observations troublèrent tellement mon esprit que je n'aurais pas hésité à replonger mon ouvrage dans les ténèbres, si l'impression n'en eût pas été presque achevée.

Et en effet, de quelle stérilité n'ont pas été déjà frappés les projets que j'ai publiés dans mes *Réflexions morales sur les délits publics et privés* (1), qui avaient pour objet de concilier notre législation criminelle avec les règles d'une sévérité plus équitable; d'étouffer les infanticides, et de transformer un jour en milice nationale cette multitude d'orphelins qui n'ont plus que la patrie pour mère.

---

(1) Le gouvernement, en plaçant cet ouvrage au nombre des livres classiques, déclara qu'il convenait particulièrement aux disciples *près de sortir des lycées*. Un génie malfaisant ne s'opposa pas moins à ce qu'il pénétrât dans les colléges, et fût donné en *prix* aux jeunes disciples couronnés.

HOMMAGE

A la mémoire d'une dame très-recommandable que la mort vient d'enlever à ses nombreux amis.

Un son funèbre retentit dans les airs et vient frapper mon oreille. La mort a donc ouvert un de ses nouveaux abîmes. Hélas! c'est pour recevoir les restes inanimés de l'épouse la plus fidèle, de l'amie la plus constante. Ses yeux, qui étincelaient de tant d'esprit, sont fermés pour jamais : sa bouche, d'où s'échappaient des pensées si fines et souvent si profondes, ne s'entrouvrira plus..... Que va devenir la fille qu'elle a délaissée sur la terre avec un si vif regret, à laquelle sa tendresse ingénieuse a voulu laisser, la veille de sa mort, un gage harmonieux? Qui lui donnera, comme elle, le goût des beaux-arts? Puisse cette fille adorée ne jamais oublier les préceptes de la sagesse maternelle, et ne pas seulement recueillir ses

biens, mais encore se montrer l'héritière de ses vertus, de cette charité mystérieuse qui savait si bien adoucir la douleur de l'infortune!

Sensible Dutaillis, les affections de ce monde sont si fugitives, que ton souvenir s'effacera bientôt de la mémoire de ceux qui jouissaient du charme de tes entretiens : mais tant que mon cœur palpitera, tu y demeureras vivante, et tu n'en sortiras qu'avec le dernier soupir de ton ami.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



